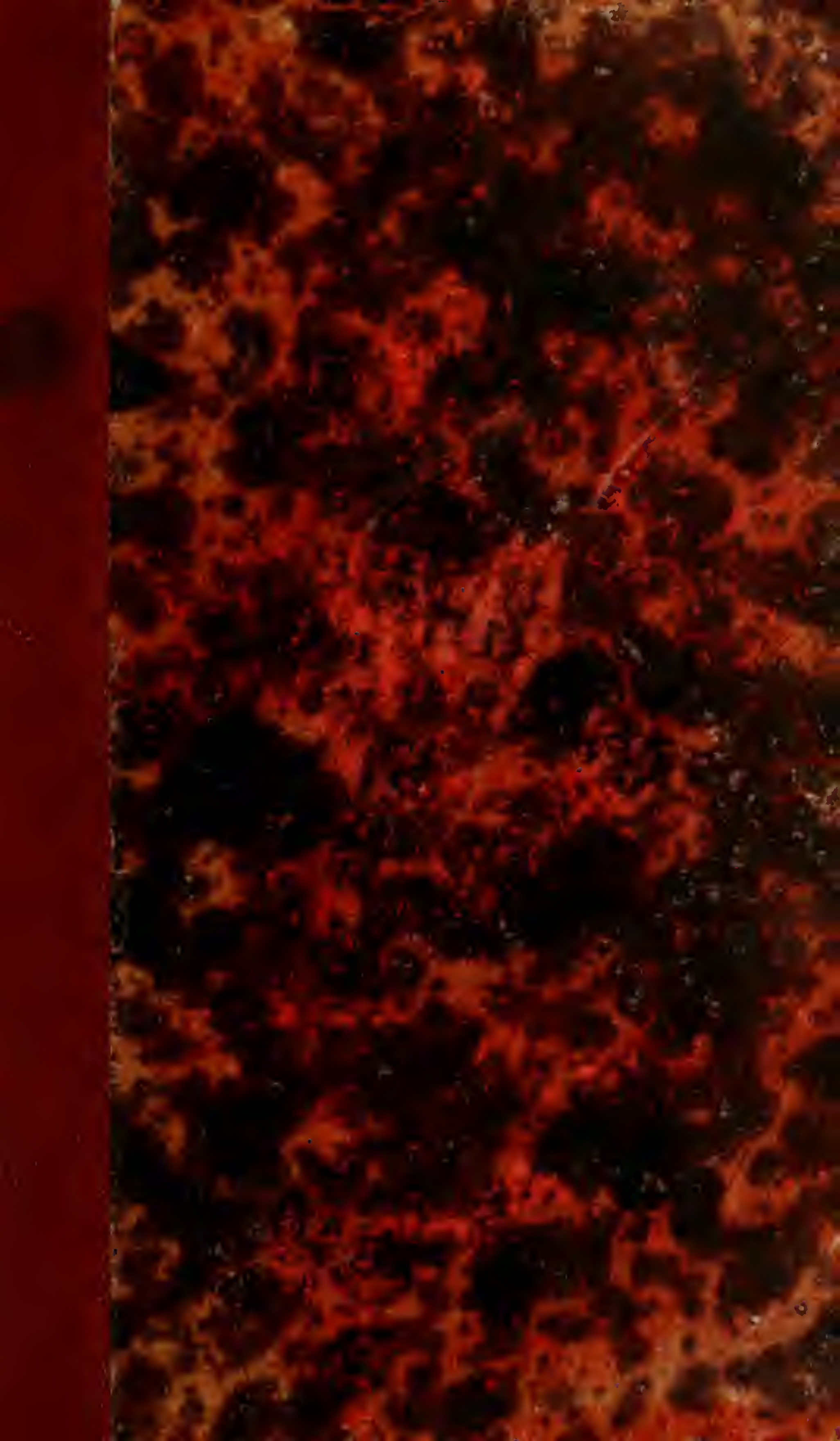
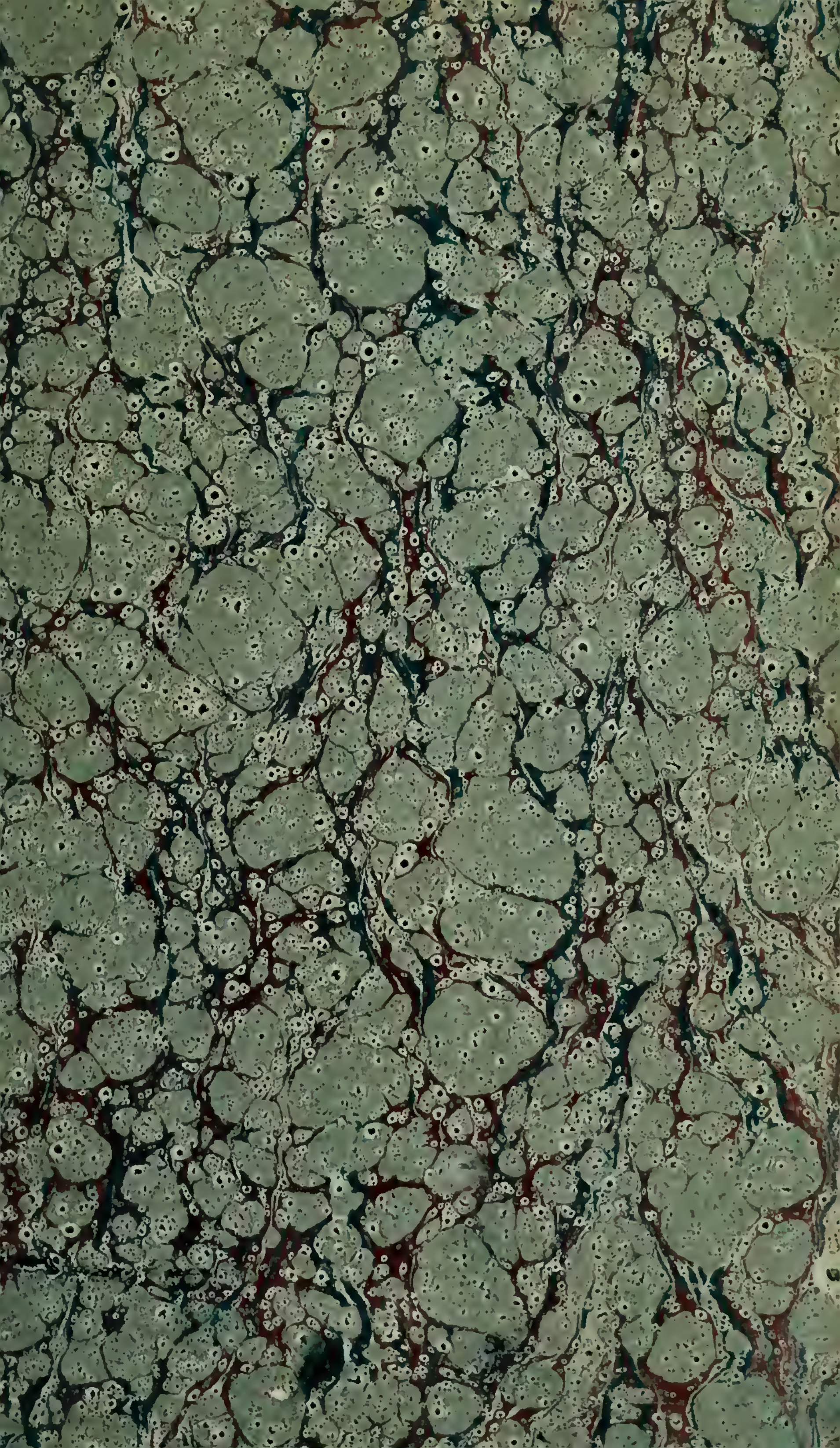






souffrent, qui se repentent et gémissent, sont destinés à y rester étrangers. On a dit que le cœur était comme ces plantes qui n'offrent un baume salutaire que lorsque le fer les avait blessées elles-mêmes; plus on étudie la nature et plus on trouve cette pensée juste. Vous-même, mon amie, dont l'âme sensible et élevée semblait destinée à deviner les maux sans avoir besoin de les connaître, seriez-vous ce que vous êtes et ce que vous serez, si le poids terrible des peines qui seules offrent une lutte honorable au courage de notre sexe n'était venu éprouver le vôtre? Je vois vos progrès marqués dans vos lettres successives; comme l'enfant au berceau, chaque jour semble ajouter à vos forces. Ce n'est plus dans vous seule que vous la puisez; ah! que vous faites bien! Vous l'avez vu jadis, vous le sentez aujourd'hui : c'est en vain que nous nous confions dans la noblesse et la pureté de nos intentions, cette prétendue égide brise souvent le cœur qu'elle devait garantir, et il faut recourir à un pouvoir plus qu'humain pour nous arracher aux dangers et aux regrets qui suivent ceux que l'on n'a pas vaincus. L'exaltation résignée n'est quelquefois ni de la vertu ni de la religion, mais c'est une des ruses dont se sert le plus volontiers la Providence avec ceux qu'elle a doués de la fibre religieuse; peut-être ôte-t-elle quelque chose au mérite de la piété, en donnant pour elle ce vif attrait qui détruit presque le libre arbitre; mais sa bonté, ne songeant qu'à sauver, oppose l'entraînement à l'entraînement, et s'en remet au temps pour faire de ce dernier amour une œuvre toute sainte. Qu'il est doux de s'élancer dans cette carrière! mais, chère amie, il vient un temps où ces ailes mys-

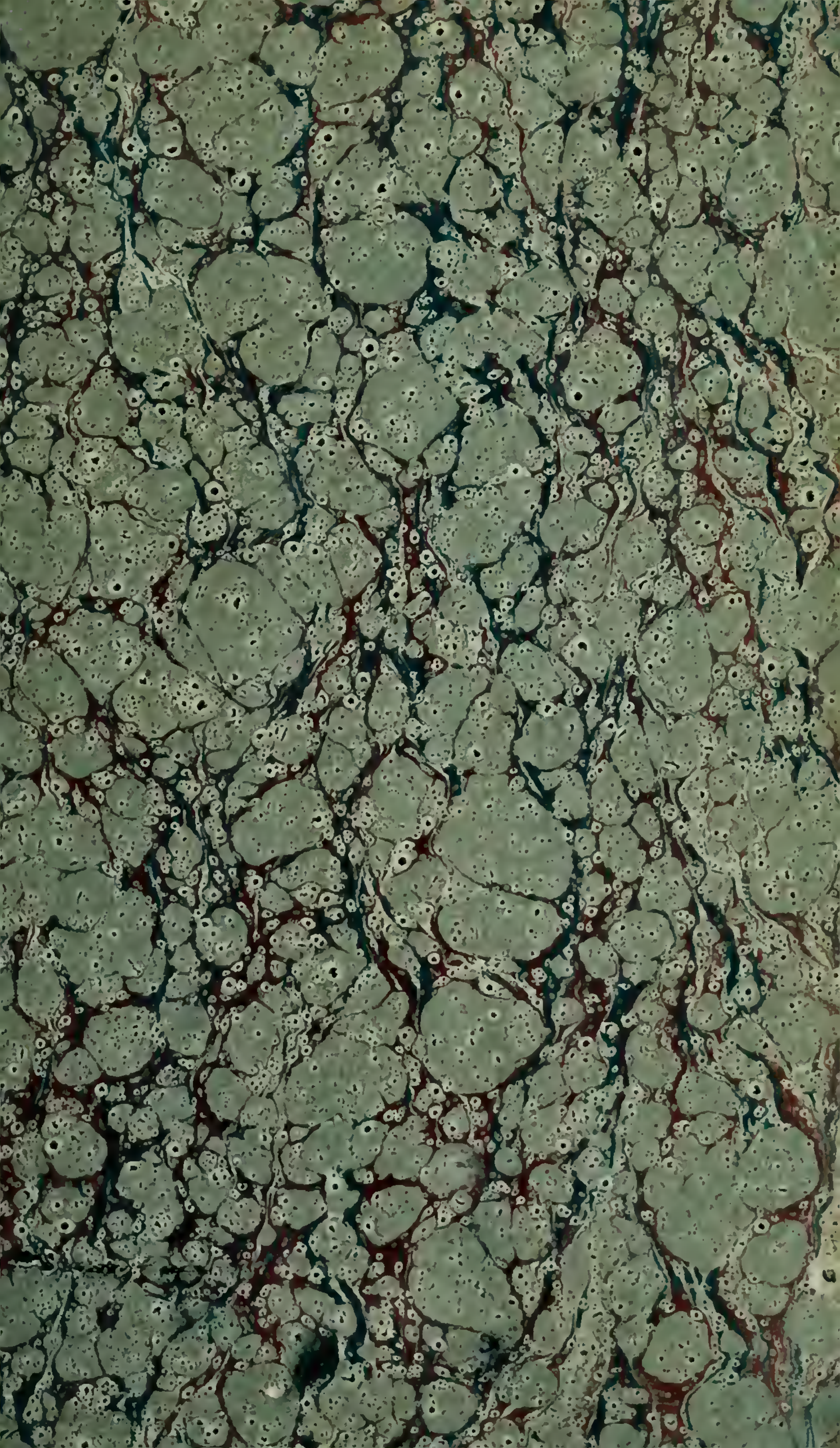
térieuses nous sont ôtées, où la manne ne vient plus renouveler chaque jour nos forces : alors une seconde fois déchus, il nous faut marcher, pourvoir à nos aliments, regretter le passé et quelquefois redouter l'avenir. Voilà où j'en suis pour ma part. J'ai mille fois recommencé les travaux de la civilisation en vue de la perfectibilité, qui est ma folie, sans que mon point de départ toujours le même parvienne à m'en guérir.

Savez-vous que j'aime beaucoup votre frère ; il donnerait de la droiture à qui en manquerait, et la volonté pour tout ce qui est bien prend avec lui de cette inflexibilité qui le caractérise. Pour peu que la femme qui lui est destinée sache l'apprécier, il deviendra sa seconde conscience. Je n'ai jamais osé lui laisser soupçonner que j'avais connaissance de ses projets, quoique j'eusse remarqué plusieurs fois que son naturel concentré et ami du silence n'eût pas été fâché d'une ouverture qui l'aurait mis à l'aise. Où en est-il? Quant à ses déterminations, il me paraît d'un caractère à en changer difficilement; il serait bien malheureux s'il était démontré que la personne en question ne peut lui convenir, et qu'il s'en convainquît par l'expérience. Adieu, mon amie, pardonnez-moi mon bavardage, mais pardonnez-le moi en me donnant la permission de recommencer ; si votre indulgence ne comprenait pas la rechute, elle serait par trop sévère. Nadine et mon mari vous remercient mille fois de votre souvenir.

1814, 23 avril. — Saint-Pétersbourg.

Mon amie, l'affaire de Narishkine n'est point terminée encore; il n'est pas possible de prendre un






SABLE
COLLECTION
SABLE

# LETTRES

DE MADAME

# SWETCHINE

*Tous les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous, seront réputés contrefaits.*

Paris — Imp. de P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine

# LETTRES

DE MADAME

# SWETCHINE

PUBLIÉES

PAR LE C^te DE FALLOUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

---

Deuxième Édition

I






PARIS

AUGUSTE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DU BAC, 50

ET A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER ET C^e

35, QUAI DES AUGUSTINS

—

1862

# PRÉFACE

Plein d'une crainte respectueuse au moment d'imposer pour la seconde fois les périls de la publicité à une personne qui n'en avait ni la prévision ni le goût, je crois devoir me justifier devant elle-même et devant les amis demeurés, comme moi, fidèles à cette vénérée mémoire. Ces deux nouveaux volumes vont nous rendre M^me^ Swetchine sous un aspect encore plus intime que les deux premiers. C'étaient d'abord des pensées recueillies pour elle seule, mais enfin, dans une certaine mesure, méditées et formulées. Aujourd'hui, ce sont ses sentiments mêmes dans leur abandon le plus sincère, dans leur forme absolument spontanée, et répondant à l'effusion également confiante des cœurs qui s'ouvraient à elle. Ma responsabilité devenant de plus en plus grande, je ne sais pas de meilleure manière

d'en diminuer le poids que d'exposer simplement ici la règle qui m'a guidé.

J'ai dû me demander d'abord si je classerais les lettres par date ou par personne, et je me suis arrêté au second mode. Le classement par date évite les répétitions et dispense le lecteur d'un certain travail de mémoire, mais il morcelle la pensée et en fait disparaître l'unité. Or cette unité est, dans les correspondances de Mme Swetchine, l'un des plus puissants attraits. Mme Swetchine ne parlait jamais une langue banale, elle ne répétait jamais pour l'un ce qui avait été primitivement pensé pour l'autre. Elle se plaçait, avec une habileté, ou plutôt avec une condescendance merveilleuse, au point de vue de ceux avec qui elle s'entretenait, et n'arrivait si facilement à élever jusqu'à elle, que parce qu'elle avait toujours commencé par venir jusqu'à vous. Cette habitude lui était si familière, ce mouvement lui était si naturel, qu'à la fin de chaque correspondance on aura devant les yeux, j'en suis convaincu, la physionomie du correspondant, aussi clairement dessinée, aussi distincte que la physionomie de Mme Swetchine elle-même. Sacrifier à l'intérêt chronologique cet intérêt moral, m'eût semblé une faute tenant de la profanation.

Pas plus aujourd'hui qu'à l'époque de la première publication, je n'ai recherché pour Mme Swetchine une renommée littéraire; et ce genre de succès, qui assurément ne lui a point manqué, lui a été donné par surcroît. Mme Swetchine est une âme à la fois aimante et éclairée, qui trouvait sans cesse dans ses affections et dans ses lumières des trésors de sagesse et de charité. Ce double caractère surabonde dans ses lettres, et je me suis appliqué avant tout à le leur conserver. Il n'y a peut-être pas une situation dans la vie qui ne

soit venue demander des soins à cette main délicate et sûre; il n'y a pas non plus une épreuve traversée par une génération, que ne recommence, à son tour et à son heure, la génération suivante; sa parole écrite aura donc la même opportunité que sa parole vivante, et ses lettres formeront, dans leur ensemble, un manuel chrétien, non théorique et didactique, mais pratique et journalier. C'est la douleur et la consolation prises sur le fait, vivant l'une en regard de l'autre de la vie qui leur est propre et bientôt se pénétrant mutuellement; la souffrance n'ayant point l'accent de la révolte; l'enseignement ne s'arrogeant jamais le ton de la supériorité ou du pédantisme, ayant toujours dans la voix plus d'onction et de sympathie que de reproche, poussant enfin jusqu'à son extrême limite le respect de la liberté d'autrui.

C'était précisément parce que M^me^ Swetchine n'était pas un directeur de profession, et que la confiance seule de ses amis avait fait d'elle, pour ainsi dire, un moraliste sans le savoir, qu'il importait surtout, il me semble, de laisser à ses lettres leur allure primitive, sans procéder par voie de retranchement aussi souvent que le goût purement littéraire l'eût peut-être exigé. Les uns me reprocheront donc d'avoir laissé paraître quelques phrases d'un sens un peu obscur ou subtil, les autres quelques détails insignifiants. Je prie les amis de M^me^ Swetchine de croire que j'ai sérieusement réfléchi sur cette double objection. Voici les motifs qui m'ont déterminé à l'affronter.

Un peu de subtilité ou d'obscurité apparente est inévitable dans une correspondance où le public n'a jamais été envisagé comme un lecteur possible. Ce défaut, s'il existe ici, n'aurait pu disparaître sous les retouches sans enlever au style son originalité et son cachet; ce

défaut d'ailleurs tient moins à Mme Swetchine elle-même qu'à cette forme de dialogue tronqué dans lequel on entend seulement un des interlocuteurs. J'oserai même dire qu'il tient aussi à la simplicité avec laquelle Mme Swetchine passe de saint Augustin ou d'Ezéchiel au moindre détail de la vie commune, aux commissions vulgaires dont ses amis, même les plus discrets, ne manquèrent jamais de l'accabler, tant elle en dissimulait l'ennui par l'exactitude ou la grâce de son inépuisable bonne volonté. Cela tient enfin à ce désintéressement de son esprit, se bornant souvent à effleurer, selon les occasions qu'on lui présente, les profondeurs qu'elle eût tant aimé et si bien réussi à explorer. Je me suis donc gardé ou de mutiler ou de supprimer les phrases sans art, les contrastes sans transition, moins parce qu'ils sont en petit nombre que parce qu'ils trahissent l'ineffable qualité de son âme. Peut-être même se rencontrera-t-il quelques passages de ses correspondances, qu'on accusera de n'avoir pas l'austère gravité de la vie et du génie de celle qui les a tracés. Je dois l'avouer sans détour, ce sont les passages que j'aurais sacrifiés avec le plus de regret. J'ai trop souvent entendu dire, et peut-être j'ai trop souvent pensé que les gens qui prêchent le mieux ne sont pas ceux qui sentent le plus; aussi ai-je voulu me montrer jaloux dans Mme Swetchine, non seulement de son côté humain, mais encore et surtout de son côté féminin : je suis sûr qu'elle n'y peut rien perdre en autorité et qu'elle peut y gagner en persuasion. Je suis également convaincu que ce travail d'une âme sur elle-même, ces lueurs soudaines s'échappant alternativement de la sensibilité et de la conscience, ces progrès successifs qui précèdent la victoire définitive, offrent une étude aussi attachante qu'instructive. La première condition de ce charme efficace,

c'est la sincérité. Sauf donc ce qui était évidemment supprimé par les strictes lois de la probité ou de la convenance, ce que je me suis surtout appliqué à laisser subsister, c'est la vérité.

La règle que j'ai suivie par rapport aux détails les plus intimes de cette correspondance, je l'ai également observée par rapport aux jugements politiques portés au courant de la plume, sur la plupart des événements et des hommes contemporains. On n'y trouvera jamais ni sévérité ni indulgence systématique pour personne. Ce serait dans un livre ordinaire la chance à peu près certaine de mécontenter tout le monde. Je me flatte pourtant qu'il n'en arrivera pas ainsi, et qu'en cela comme en bien d'autres choses, M^me^ Swetchine fera exception. Je ne dirai pas d'elle qu'elle n'appartenait à aucun parti; je ne croirais pas que ce fût un éloge, et d'ailleurs, éloge ou blâme, M^me^ Swetchine ne l'eût pas mérité. N'appartenir à aucun parti, c'est ne pouvoir parvenir à se former aucune conviction ferme et arrêtée sur les problèmes qui divisent et agitent son époque, c'est se récuser sur les plus hautes questions de la morale sociale; c'est hésiter entre le bien et le mal, c'est s'avouer vaincu d'avance dans les combats qu'ils se livrent, ou se réfugier dans une égoïste neutralité. Rien de cela ne pouvait convenir au caractère, à l'intelligence et au cœur de M^me^ Swetchine; mais ce qui lui était absolument étranger, c'était l'esprit de parti. Aussi éloignée de l'indifférence en matière politique que si elle y avait mis l'enjeu d'un intérêt ou d'une ambition, elle avait horreur du joug des coteries et de la légèreté irréfléchie de leurs préjugés. Ici sa conscience la mettait en garde contre son humilité, et la personne du monde la plus douce, la plus facile dans tous les actes de la vie privée, devenait la plus indépendante et la

plus inflexible dans les moindres jugements de la vie publique. Elle eût certainement mieux aimé se jeter dans la contradiction que de pencher vers la complaisance, même envers ses amis les plus illustres. Elle regardait tout vaincu comme un absent, et de premier mouvement se constituait son avocat d'office. Aucun parti, aucun homme ne trouvera donc dans M^me Swetchine ni une adhésion sans réserve, ni une bienveillance sans condition; mais que le lecteur qui se laisserait aller à la tentation de s'en étonner ou de s'en plaindre, veuille bien tourner quelques feuillets encore, et il rencontrera infailliblement une consolation, en voyant la même justice s'exercer à l'égard de son adversaire. Je ne puis d'ailleurs m'imaginer qu'au point d'expérience et de mécomptes où notre siècle est arrivé, une voix grave, recueillie, impartiale, craignant de flatter autant que de blesser, puisse être méconnue par les esprits droits et sincères. Hélas! ce qui peut-être manque à chacun de nous, c'est un ami réunissant ces qualités et remplissant ce rôle dans le silence du foyer domestique, à la veille de nos résolutions les plus graves ou au lendemain de nos inspirations les plus passionnées. M^me Swetchine était cette amie pour tous ceux qui ont eu l'inappréciable bonheur de la connaître et de l'interroger; elle le sera encore pour ceux qui vont la lire, et la mort n'aura fait qu'ajouter à sa parole une consécration de plus. Comment le résultat final de cette lecture ne serait-il pas une impression générale de rapprochement ou tout au moins d'apaisement? Comment ne finirait-on pas par se sentir entraîné soi-même sous l'empire de ce sentiment unique du bien, qui incessamment monte et redescend de la charité individuelle la plus modeste à la conciliation politique la plus élevée, qui ne fait acception ni d'origine, ni de

classe, ni même de hauteur d'intelligence, parce qu'en variant à l'infini la forme du langage, il ne poursuit jamais qu'un seul but?

Dire ce que j'attends de ces deux volumes, c'est exprimer aussi ma reconnaissance envers les donateurs généreux qui m'en ont fourni les éléments. Je souhaite ardemment de n'avoir point trahi leurs intentions, et je demande à toute âme à qui ce livre aura fait du bien, de reporter sur eux, comme sur M[me] Swetchine, une part de bénédictions et de prières.

# LETTRES INÉDITES

DE

# Mme SWETCHINE

## A ROXANDRE STOURDZA, COMTESSE EDLING[1].

Mercredi soir.

M'en avez-vous crue, ma chère Roxandre, lorsque je vous dis machinalement en vous quittant que je ne vous écrirais que dans cinq ou six jours? Je ne savais ce que je disais dans le moment, et ensuite, en me le

[1] Roxandre Stourdza, comtesse Edling, fut, dès l'âge de seize ans, placée en qualité de demoiselle d'honneur près de l'impératrice Elisabeth, femme d'Alexandre, comme Mme Swetchine l'avait été près de l'impératrice Marie, femme de l'empereur Paul. La correspondance de Mme Swetchine commence, avec Mlle Stourdza, longtemps avant le mariage de celle-ci avec le comte Edling. On trouvera dans la *Vie de Mme Swetchine*, chapitre III, page 68, tous les détails de cette liaison, ainsi qu'un certain nombre de fragments de lettres relatifs aux événements politiques de 1814 et de 1815, et tout ce qui concerne, à cette époque, Mme de Krüdner. Je n'ai pas cru devoir reproduire ici ces fragments, sauf un petit nombre de phrases nécessaires à l'intelligence de ce qui les suivait.

rappelant, je m'en suis demandé raison sans pouvoir me la rendre. Si vous commencez quelque peu à me connaître, vous avez bien vu que j'ai trop besoin de m'occuper de vous autrement que dans le silence, pour me soumettre sans nécessité à un si dur régime. Ne reprenons jamais cette dernière conversation restée interrompue; tout dans notre liaison, malgré nos brouillards, me ramène à l'optimisme. La Bruyère a dit : « Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un ! » Eh bien ! mon amie, je le suis de vous, et sans l'extrême défiance que j'ai de moi-même, défiance qui nourrit tant d'inquiétudes, je serais presque tranquille, presque heureuse, presque raisonnable. Si jamais il vous plaît de faire quelques règles de soustraction, exercez-vous sur ces presque.

Mon amie, à l'instant même je reçois votre lettre; comment puis-je vous en remercier ! Ah! lisez ma reconnaissance dans mon cœur, et dites-moi quelquefois que vous voulez le garder, afin qu'il devienne digne de vous. Je ne voudrais pas vous envoyer cette lettre; cependant vous l'aurez. Je vous écrirai demain. Adieu, mon amie, on m'interrompt. Voici un billet du comte de Maistre qui vous prouvera tous ses regrets. C'est tout à fait cela que je désirerais savoir de l'Impératrice; je crains que cette nouvelle question ne l'importune. Faites comme vous l'entendez.

Je vous serre contre mon cœur.

Mardi soir.

Ma chère Roxandre, mon cœur est si plein de vous que je n'ai pensé qu'à vous écrire, depuis le moment où je vous ai quittée. Qu'avez-vous fait pour me ren-

dre ce qui vous touche si personnel, si sensible, qu'à vous-même il ne peut être donné d'en être plus vivement pénétrée? Je repasse dans ma mémoire toute notre conversation d'hier; tout y est resté gravé, et ce que l'émotion que j'éprouvais moi-même laissait confus, s'offre à moi d'une manière claire et distincte. Je vois dans votre âme comme si elle était la mienne. Combien vous y gagnez! et moi aussi, car mes consolations n'ont d'autre mesure que celle de mes sentiments. Chère, que je vous parlais mal hier et qu'aujourd'hui il me semble que j'aurais de choses à vous dire! Il n'est personne dont la confiance ne soit sûre de trouver en moi la sincérité; vous, vous me donnez encore de la justesse dans l'esprit : il me semble que je ne puis me tromper sur ce qui vous regarde, et que mon infaillibilité doit être reconnue par vous-même. Ah! si jamais on peut se croire de la pénétration ou des lumières, c'est lorsqu'elles sont développées par l'intérêt d'un être chéri. Et qu'on ne dise pas que, subjuguées par cet intérêt même, nous ne sommes plus bons juges dans une cause qui devient la nôtre; le casuiste du dedans, soit pour nous, soit pour d'autres nous-mêmes, sait toujours bien faire entendre sa voix, qu'il est impossible de confondre avec aucune autre. Vous allez me trouver orgueilleuse, mais n'importe! je ne vous en dirai pas moins que je me crois digne d'être devenue votre amie. Je n'ai jamais rien vu en vous qui ne m'attachât; je ne vous ai jamais vue une seule fois de plus sans m'attacher davantage; et de sentir si bien, de sentir avec tant de bonheur tout ce que vous valez, est peut-être le meilleur des titres pour que toute

autre disproportion disparaisse. Donnez-vous seulement la peine de me connaître ; ne vous laissez pas rebuter par cet ennui de l'âme dont je suis quelquefois accablée, et vous verrez que tant de bonté et de patience ne seront pas perdues. C'est quelque chose que d'être aimé de l'amitié la plus vraie et la plus dévouée, c'est quelque chose que de la trouver attentive et toujours fidèle; croyez-moi, je vous offrirai cela jusqu'au dernier jour de ma vie, et s'il dépend de vous d'en arrêter l'épanchement, il est hors de tout pouvoir de l'anéantir en moi. Après cela, je vous dirai, encore une fois, que je ne règle jamais mes comptes avec ceux que j'aime, et que, mettant mon bon plaisir à leur tout donner, je n'ai qu'une seule crainte, c'est qu'ils fassent effort pour égaliser les miens. Sachez, je vous prie, Mademoiselle, qu'une belle âme comme la vôtre, doit être tout à fait à l'aise, même en recevant des dons vraiment gratuits, et que la moindre velléité, le plus petit mouvement pour payer ses dettes, les acquitte. Chère, une autre bien meilleure manière de vous acquitter serait d'être heureuse!

Je pense plus que jamais à m'arranger de façon à vous aller voir dans une quinzaine de jours. On fera sonner bien haut mon manque de caractère, mon peu de fermeté à mes résolutions, qui n'étaient au fait que cette triste humeur qui fait qu'on outre les privations, parce qu'au lieu de s'y soumettre, on se révolte contre elles; mais tout cela, auprès d'un moment passé avec vous, me paraît bien peu de chose. En attendant, faites le saint Jean-Baptiste d'aujourd'hui : préparez les voies; laissez dire ce qu'on voudra, après avoir

intimé qu'un beau jour du mois de juillet je pourrais bien tomber des nues dans votre grand château.

J'ai toute confiance dans l'avenir ; il achèvera ce que l'accord de nos âmes a commencé. Nul sentiment ne peut se passer d'habitude ; voilà ce qui nous manque et ce qui s'établira si aisément. Jugez, chère, du bien que vous pourrez me faire : pour avoir passé une ou deux heures avec vous (car je ne compte jamais celles qui sont données à une conversation générale), je me sens mieux, beaucoup mieux ; je me surprends des idées presque riantes, je prends plaisir à les embellir, et des pressentiments tout à fait doux s'unissent à mes projets pour la rentrée en ville. Que je donnerais de bon cœur les deux mois de cet été qui ne veut pas venir, pour me trouver déjà à ce moment ! Si les anticipations étaient permises, je crois que la vie destinée à être la plus longue ne durerait que quelques mois.

Bonsoir, ma chère Roxandre, à demain, car vous ne prétendez sûrement pas qu'ayant par devers moi tout un jour, je ferme ma lettre comme si elle allait partir sur-le-champ.

Mercredi.

Me voilà encore ! Ah ! c'est bien moi ! vous aimant de tout mon cœur, et n'en pouvant plus de désordre dans les idées et de fatigue de tête : j'ai eu trente personnes ce matin, j'en suis lasse à mourir. Si je savais un meilleur moyen de me réconforter que de causer avec vous, je le prendrais ; mais celui-là me paraît si bon, qu'il n'a besoin d'être relevé par aucune comparaison. Petit à petit, mes inepties et mes

distractions se retracent à moi : comment ne vous ai-je pas remerciée l'autre jour d'être venue? Ne devais-je pas bien poliment vous dire que je vous en étais obligée, que j'étais même touchée d'une attention si aimable? Chère Roxandre, si j'avais eu assez peu de reconnaissance dans l'âme pour vous l'exprimer, je parie que vous n'en auriez pas été étonnée; car vous êtes capable d'user encore de ces formes convenues, et, dans une occasion semblable, vous auriez cru pouvoir me remercier en sûreté de conscience. Voilà une partie de votre éducation qui me reste à faire, et j'espère bien vous amener à cette véritable perfection qui fait qu'on accepte tout sans songer à en donner le reçu.

Chère Roxandre, je vous demande comme une grâce d'achever l'écrit que vous avez commencé et de me l'envoyer, ou bien de me le remettre quand j'irai vous voir. Vous ne me le refuserez pas, ma tendre amitié pour vous me le garantit. J'ai besoin de connaître toutes vos idées, de suivre tous vos mouvements, et je ne trouverai point ailleurs une occupation si douce et si chère. N'oubliez pas non plus les lettres de votre sœur; j'attends tout cela et par dessus tout un mot de vous qui me donne de vos nouvelles.

Adieu, chère; il me reste encore un moment avant dîner, et je vous quitte pour m'aller promener. C'est de la raison, s'il en fut jamais; car j'ai beaucoup de plaisir à vous écrire et seulement de l'ennui à remuer mes jambes.

Mercredi matin.

Ma bien chère Roxandre, il me semble qu'il y a fort longtemps que je n'ai causé avec vous, et je ne

suis pas mal étonnée, en calculant l'intervalle, de trouver des jours là où mon regret me faisait croire à des mois. Je n'ai rien fait qui vaille depuis ma dernière lettre, hors penser à vous, ce qui va son train tout comme l'aiguille de ma montre, que rien ne dérange. Pour le reste, je suis une mécanique assez mal montée qui ferait peu d'honneur à Vaucanson. Tous ces jours passés, j'ai été contrariée sur tout, ce qui m'a donné la tentation de me faire fantasque, manière d'être qui ne dompte rien. J'ai voulu faire mes dévotions dimanche afin de mieux prier pour vous, et au moment où je me préparais à tous mes épanchements de confiance, j'ai appris que le confident n'était pas là. Depuis samedi, je voulus vous écrire tous les jours et à toutes les heures, et toujours un nouvel obstacle amenait la même contrariété : je fus prise, comme une souris par un chat, par tous les ennuyeux que j'aie jamais pu rencontrer, et je manquai tous les gens qui me plaisent. Enfin toutes les histoires des malencontreux, depuis Adam, feraient à peine la mienne. La lime s'amuse tant à passer sur moi, qu'il ne dépendra pas d'elle que je ne devienne le bijou d'acier le mieux poli ; et, en vérité, je ne demande pas mieux, si vous voulez me promettre de ne pas me faire quitter votre poche. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, de ma volonté, je ne vous quitterai plus, et si mon guignon s'en mêle et que les événements et les distances nous séparent, je saurai encore en triompher par la pensée.

Non, ce n'est point une illusion, ce n'est point un besoin d'estime qui me le fait croire : c'est simple justice que je vous rends en vous rangeant au milieu

de tout ce qu'il y a jamais eu de meilleur et de plus sensible. Qu'un pauvre être mécontent de lui-même, souvent inquiet de ce qu'il inspire et plus souvent encore souffrant de ce qu'il éprouve, aime fort et bien, c'est tout simple : il fait son métier. Mais vous, au milieu de tant de sentiments qui partagent votre cœur, des ressources qu'offrent l'étendue de l'esprit, la force et l'indépendance du caractère, des succès flatteurs, des distractions de tous les genres, que vous mettiez tant de perfection à votre bonté pour moi, voilà qui me confond ! Mon amitié pour vous est comme la pâte de la veuve, et, comme Dieu, vous êtes tenue à récompenser ceux qui donnent tout ce qu'ils ont. La vôtre pour moi ressemble aux miettes d'une table magnifiquement servie, miettes qui souvent feraient vivre dix pauvres des restes du festin d'un seul. Quelqu'un qui vous connaît beaucoup m'insinuait, avec cette adresse que certaines gens n'ont jamais mieux que lorsqu'ils espèrent blesser, que la simple reconnaissance en vous prenait aisément l'apparence de l'amitié. Mon Dieu! qu'on se trompait si l'on croyait par là flétrir le charme de notre liaison ! Tant mieux pour moi si je vous ai prévenue et si mon sentiment a fondé le vôtre; j'en dois avoir d'autant plus de confiance en mon instinct et d'autant plus de certitude dans la durée de notre amitié. Je ne puis assez remercier ni Dieu ni vous d'avoir permis que je trouvasse une amie dans un monde où sans vous il m'aurait été tout aussi impossible de former une liaison que de rester insensible à la bienveillance. Je sais que j'ai l'apparence d'en contracter aisément, mais je puis le dire à vous, chère

Roxandre, avec qui j'ai tant de plaisir et même tant d'intérêt à être vraie, qu'il est peut-être peu de personnes qui se lient aussi difficilement que moi, si l'on appelle liaison ce qui commence par la correspondance des idées et des sentiments et finit par la confiance. Depuis l'âge de raison, c'est-à-dire bien tard pour moi, depuis l'âge de dix-neuf ans, je n'ai rencontré, excepté vous, qu'une seule personne vraiment faite pour inspirer un véritable attachement, et c'est la seule qui ait vu un peu avant dans mon âme. L'amitié ne me paraissant pas uniquement fondée sur la chronologie, je vous avoue que l'ordre des dates ne me paraît pas essentiel à observer ; cependant je sens que lorsqu'elle est réelle, douce, basée et ancienne par dessus tout cela, elle en a d'autant plus de droits à notre respect et à notre dévouement. Mon amie, il ne reste plus à la nôtre que de vieillir, et je me consolerai de voir les années s'écouler, en pensant qu'il n'est aucune d'elles qui n'ajoute un anneau à la chaîne de nos sentiments.

Avec quel intérêt je dévorerai l'écrit que vous me promettez ! comme je suivrai en le lisant tous les mouvements de votre âme ! En dépit de mon cœur, je suis obligée de vous trouver heureuse, si vous ne vous êtes jamais méprise en plaçant vos affections. Sans avoir éprouvé de ces grandes perfidies, de ces trahisons noires qui produisent des coups de théâtre et de grands effets dramatiques, dans ma grande jeunesse, peu de jugement aidé d'une tête combustible m'ont bien souvent conduite à me tromper ; et on ne se trompe pas dans ce genre sans souffrir d'une manière pénible et sèche, qu'il m'est bien doux de vous

voir éviter. Chère Roxandre, vous êtes toute privilégiée : vous réunissez les avantages des caractères les plus opposés, sans aucun de leurs inconvénients.

Jeudi matin.

J'ai été interrompue hier matin, au moment où je m'y attendais le moins, par une belle dame qui est venue me faire de belles phrases, qui, ne lui en déplaise ni à tous ceux qui en font, ne vaudront jamais les plus ennuyeuses redites du bavardage du cœur. Au lieu d'avoir ma lettre ce matin, vous ne l'aurez que ce soir. Je ne vous en plains pas, chère Roxandre; n'est-ce pas avoir beaucoup de courage à votre intention? Je n'ai pas ordinairement autant de philosophie sur ce qui vous regarde, et la nouvelle que vous m'avez donnée du retard qu'éprouvera le retour de vos parents me fait beaucoup de peine, quoique vous me l'adoucissiez le mieux que vous pouvez. Chère, votre raison est admirable, mais elle est de celles qui empêchent d'errer sans empêcher de souffrir; votre esprit l'applique, s'en sert comme d'un instrument, d'une mesure et d'une balance, et cependant toujours quelque chose qui vaut mieux qu'elle, sans paralyser son action, s'opposera à ce qu'elle assure votre bonheur à elle toute seule.

Je sens que la santé de votre papa gagnera à un climat moins rigoureux; mais il me semble que vous calomniez votre sœur en supposant que quelque chose puisse dédommager de vous. Elle est bien jeune votre sœur; à son âge, les distractions et les plaisirs prennent la place de tout; c'est l'histoire générale de la grande famille humaine. Mais, d'après

ce que vous et les vôtres m'ont dit d'elle, je vois qu'il faut la placer dans les exceptions qui sont en si petit nombre. Je juge d'après mes propres sentiments. Autrefois, quand j'étais jeune, il y a trois ou quatre ans encore, j'étais avide de connaître, de voir : je serais partie avec délices pour les Grandes-Indes, sans d'autre but que de satisfaire une insatiable curiosité. Aujourd'hui, c'est bien différent : si on ne me montre pas un intérêt d'affection ou l'espoir d'être utile au bout de la carrière, loin de songer à la parcourir, un mouvement machinal me fait m'enfoncer dans mon fauteuil, et mes bras et mes jambes tombent en signe d'un laisser-aller complet. Quelquefois encore je ne puis revenir de mon changement, en pensant que l'Angleterre, que j'ai toujours désiré particulièrement voir, nous est ouverte, et que, sans aucun obstacle direct, je n'y songe seulement pas. Un voyage que je ferais avec bien plus de plaisir, c'est celui de Tzarskoe-Sélo ! j'y pense actuellement pour me distraire, et dès que mon mari sera parti, j'y penserai d'une manière tout efficace.

Dimanche matin.

En vous disant, mon amie, que je vous écrirais avant lundi, je croyais que c'était le moindre des plaisirs qui m'attendaient, et je suis triste de voir que ce soit le seul qui ne me manque pas. J'ai proposé, et le génie des contradictions, qui étend sur tout ses vilaines ailes de chauve-souris, a disposé. Vous devinez bien que c'est ma course à Tzarskoe-Sélo qui est dérangée. Depuis plus de quinze jours, le pied que j'ai eu blessé l'année dernière me fait souffrir ; hier

et avant-hier, j'ai eu des douleurs presque aussi fortes que celles qui ont suivi mon accident; aujourd'hui, mon pied est enflé; il faut voir ce que cela deviendra avant que de risquer d'augmenter le mal par la fatigue. Les douleurs se dissipent quand je marche; mais à peine le pied est-il posé qu'elles recommencent. Vous savez, ma bien chère Roxandre, si je tiens aux moindres occasions de vous voir, et vous regretterez, j'en suis sûre, pour moi, cette bonne journée sur laquelle je me plaisais tant à anticiper. C'est toujours bien fait que de regarder l'avenir qu'on espère comme sa propriété : on est sûr alors de ne point mourir sans en avoir une. Quoique je ne sois pas tout à fait comme cet homme qui écrivait à son ami : « Mettez beaucoup d'exactitude à ce que je vous demande, car je m'intéresse fort à ce qui me regarde, » je crois en vérité que vous me faites reprendre à moi-même. Verther disait : « Comme je m'adore depuis qu'elle m'aime! » Je comprends assez que l'amour qu'on inspire établisse ce culte dont on est soi-même l'objet et que, dans quelque relation que ce soit, la certitude d'intéresser suggère des précautions et des soins, si difficiles à qui le devoir seul les impose. Si je croise mon mantelet, si je marche au lieu de lire, si je bois de la tisane, votre intention y est pour beaucoup. Est-ce pour vous avertir que vous êtes tenue à la reconnaissance, que je nombre ainsi les immenses obligations que vous m'avez? Vous ne savez peut-être pas que j'ai toujours pensé que l'amitié du médecin pour son malade faisait les trois quarts de la science. Jugez combien j'en trouve dans les conseils que vous me donnez.

M. de Maistre nous a lu la lettre de l'Empereur à vos parents; il est difficile d'en voir une conçue en termes plus flatteurs. Quand croyez-vous les revoir? Il me semble qu'il serait bien à désirer pour la santé de votre papa qu'ils n'attendissent pas l'arrière-saison pour un voyage qui est long et toujours désagréable; n'ont-ils pas en outre pour se hâter celle de toutes les raisons qui me paraît la meilleure : l'idée de vous revoir! Mon amie, si, comme je n'en doute pas, tout ce qui vous aime vous est attaché, proportion gardée, autant que je vous le suis, vous êtes en vérité un échantillon de ce qu'il peut y avoir de plus réellement heureux. S'il y a prodigieusement de fiel et d'envie dans cette remarque, un seul des sentiments dont vous êtes l'objet suffirait pour colorer la vie, et vous avez tous ceux qu'elle peut offrir, excepté un seul, que vous connaîtrez sans doute un jour. Savez-vous que je me sens tout-à-fait sibylle quand je plonge dans votre avenir? Le coup d'œil perçant qui faisait le prophète m'est accordé pour voir que le bonheur marchera toujours de front avec vous, et que, s'il prenait les devants, comme un fou qu'il serait de vous quitter, vous sauriez bien le rattraper. Quoique je sache que vous avez cent fois plus de raison qu'il n'en faut pour estimer la malveillance à sa juste valeur, je n'en crois pas moins qu'elle froisse avant que le raisonnement ne l'ait dissoute, et même après, car toutes ces opérations chimiques manquent toujours par quelque petit bout. La bienveillance générale a été le roman de la seconde partie de ma vie. Quand on n'espère plus vivre sans interruption dans une seule âme, il n'est pas trop de toutes pour rem-

placer cette seule-là. Il n'y a rien de si commun que de suppléer par le nombre à la qualité. Qu'importe, me disais-je, que les grains me soient donnés un à un, pourvu que la moisson soit abondante! J'oubliais qu'il n'y a que les pauvres qui glanent, et que leur existence est toujours incertaine. D'ailleurs, quelle égalité de chance y a-t-il à cela? Un grain ne fait pas vivre, un grain, c'est bien peu de chose! cependant celui qui vous le donnait et vous le refuse, vous blesse. Ah! que je suis guérie de ce beau rêve, qui est allé en joindre bien d'autres au pays des nuages! J'en suis, pour mes confrères les humains, à l'amour pur des saints, qui ne voulaient pas même des espérances du ciel pour motif de leur piété : je cède à mon impulsion naturelle dans l'affection qu'il m'est commode et doux de leur porter, sans imaginer qu'il suffise de semer pour recueillir.

Pourquoi ne puis-je aller demain à Tzarskoe-Sélo? Il me semble que nous aurions si bien causé! Ce regret n'est encore rien en comparaison de l'impatience que j'ai de vous voir revenir. Dans les projets auxquels je m'abandonne pour l'avenir, je fais votre part; dans mes sentiments, elle est toute faite. Si je lis, je choisis dans ce qui se passe sous mes yeux ce qui vous convient, et ce sont, comme vous pouvez le croire, toutes choses amusantes : rien de sérieux, rien de sensible, rien de fait pour être goûté par un être distingué. Pour favoriser votre faible, que je suis bien décidée à ne ménager que pendant la durée de votre séjour à Tzarskoe-Sélo (car avec moi les absents ont toujours raison), je vous propose l'Histoire des troubadours de l'abbé Millet, que je vous enverrai à

votre première sommation. Vous y trouverez, comme dans votre livre allemand, des moines, des chevaliers, des demoiselles, etc.; et des choses fort curieuses et très-intéressantes par dessus le marché.

Mardi.

Chère amie, je vous envoyai l'autre jour une lettre du comte de Maistre, et je délibérai un moment si je ne l'accompagnerais pas d'un mot; un mal de tête affreux et de plus une reprise de discrétion me décidèrent pour la négative. Il n'y a que ceux qui font les lois qui peuvent y déroger en sûreté de conscience. On vous a sans doute dit beaucoup que vous étiez bonne; laissez-moi croire que personne ne l'a senti comme moi qui, depuis que je vous connais, n'ai cessé de vous expliquer tout entière par cette clef-là. Vous croyez toujours que je me fais illusion sur vous, tandis que les illusions que j'invoquerais m'échappent sans cesse et sans doute pour toujours. Il y a des gens qui poursuivent la raison, tout comme je courrais de bon cœur pour l'éviter; elle les traite bien en leur échappant, elle me punit puisqu'elle me talonne et semble me cerner de toutes parts. Si ma raison était de l'espèce de la vôtre, je n'en dirais que du bien; mais loin d'être douce et aimable, elle est triste et dure; se contentant d'apercevoir les objets sous leur véritable forme, elle les barbouille de noir. Que je serais contente de moi si je pouvais reprendre à la gaîté! Je me prêche gravement là-dessus; qu'est-ce qu'il en arrive? Que je ne dors point au sermon par la raison que c'est moi qui le fais, mais qu'il me laisse aussi peu avancée qu'il m'avait prise.

Vous aurez *Frédéric*, chère Roxandre, sous très-peu de jours. Le jeune homme court le monde comme s'il n'y avait pas trouvé assez d'aventures ; mais je cours après avec cette vélocité que le désir de faire ce que vous voulez fait si aisément trouver. Il est bien commode d'avoir affaire à certaines personnes : Ne leur a-t-on pas écrit ? nulle justification n'est nécessaire, il est clair qu'on ne l'a pu ; n'a-t-on pas exécuté assez tôt leur volonté ? il faut nécessairement qu'il y ait eu impossibilité ; enfin, jamais ce qu'elles inspirent ne pouvant laisser subsister ni lenteur, ni négligence, on est absous par le fait, et l'excuse devient une inutilité. M^lle^ S... a eu raison, ce me semble, de vous recommander ce roman comme fort bien écrit ; il y a là des caractères dessinés de main de maître, comme celui d'Adèle, par exemple, quoique un peu fort pour celui d'une femme. En tout, il y a dans ce livre une triste connaissance du cœur humain qui pourrait faire dire : On est puni de la faculté d'étudier les hommes par le malheur de les connaître. Mais il y a des situations si bizarres, si révoltantes, que tout l'art de l'auteur ne peut en diminuer la laideur. Je ne crois pas qu'il vous satisfasse, à moins que vous ne le jugiez avec votre esprit tout seul (séparation bien difficile à opérer), et que vous n'imposiez silence aux plus justes préventions. Jamais une femme, quelle qu'elle puisse être, n'eût fait *Frédéric;* le cachet de l'homme y est empreint à chaque pas. J'honore les grandes autorités, mais j'avoue qu'elles m'en imposent peu et que, quand elles ne décident pas au nom de la seule loi qui oblige, je me fais un secret plaisir de leur soustraire mon opinion.

L'amour de la révolte naît avec nous. En vertu de cette disposition, je n'ai jamais acquiescé aux anathèmes portés contre les romans, qui me paraissent des livres fort utiles quand ils ne sont point au-dessous de ce qu'ils peuvent être. On a tant parlé du mal qu'ils faisaient! C'est au moins faux pour la moitié du genre humain, car les hommes de nos jours ne se perdent plus que par l'immoralité froide, la seule qui empêche qu'on se retrouve. Pour les femmes, à l'exception de quelques têtes à l'envers, qui auraient bien su trouver sans les romans la route de l'extravagance, je n'ai presque pas vu qu'ils aient exercé une maligne influence. Le principe d'exaltation est en nous, et c'est bien moins l'impression d'une lecture quelconque qui le développe, que les circonstances particulières à chaque individu. Il me semble aussi qu'une âme susceptible d'exaltation en contient bien plus qu'il ne peut s'en trouver dans les livres; il y a toujours, quand on l'expose ainsi aux regards, un coin du tableau qu'on laisse voilé, et ce ne sont pas les détails les moins chauds en couleur qu'on dérobe.

Je ne connais pas le *Livre des Compensations* que vous me demandez, mais j'ai déjà fait quelques démarches pour l'avoir[1]. Combien j'y crois quand je vous écris, et surtout quand je reçois vos lettres!

Mercredi, après dîner.

Vous me traitez comme ces enfants auxquels on dit qu'ils sont raisonnables pour les engager à le de-

[1] Le *Livre des Compensations dans les Destinées humaines,* par M. Azaïs. La première édition parut en 1809.

venir. Mon amie, ce n'est pas sur ma raison que je vous demande de compter, mais toujours sur l'efficacité de la parole, quand c'est de vous que cette parole vient. Je vous dirai comme le centenier : « Ne vous suffit-il pas de dire : Allez, pour qu'on aille; faites, pour que tout soit fait? » En vérité, en tout ce qui dépend de moi seule, la connaissance de ce que vous voulez ou de ce que vous approuvez est la garantie de l'exécution. Comme, malgré ma tendre soumission pour vous, mon sentiment intime subsiste, je vous avoue, chère Roxandre, que ma sauvagerie est effrayée de l'entrevue dont vous me parlez; par goût et par habitude, je ressemble si fort au hibou retiré dans le creux de son chêne, que le grand jour que vos bons yeux supportent si bien n'est pas fait pour les miens. Je n'en sens pas moins le bien qui en peut résulter, et je suis touchée de l'opinion qui peut me donner les moyens d'y contribuer; enfin, tout serait bien, si je n'étais un animal que les grandeurs effarouchent.

Que je suis heureuse de penser que je vous verrai vendredi! Mon amie, je sens trop bien le bonheur d'être aimée de vous, pour que vous ne m'aimiez pas toujours; vous ne pourrez jamais vouloir détruire un bien-être qui est votre ouvrage. Je vous écris à la hâte, mais je vous verrai bientôt; que de consolations renferme cette espérance!

Vous avez été bonne dans les moyens que vous avez pris de ménager M^lle Walouef, comme vous l'êtes toujours; et n'est-ce pas vous, que j'estime toujours davantage, qui vouliez me faire croire qu'il entrait de l'illusion dans cette estime sans bornes?

Adieu, mon amie, qui ne pouvez vous tromper que sur vous seule. Envoyez cette lettre à la comtesse Tolstoï; cette forme de vous le demander n'est-elle pas bien impertinente?

Mercredi soir.

Mon amie, je venais de vous écrire au moment où je reçus votre lettre, qui me comble de joie et de reconnaissance. Ah! que j'ai bien vu, depuis le jour où je vous ai quittée, quel degré d'influence vous exerciez sur moi. Pourquoi vous le cacherais-je, à vous qui pardonnez sans doute toutes les faiblesses de mon cœur : j'ai été peinée, plus que je ne puis vous dire, de ne vous avoir pas vue le jour de votre départ, de n'avoir pas eu un mot de vous; j'y voyais plus que de l'oubli, et je vous laisse deviner où cet affreux rêve me conduisait! C'est encore par une suite de cet insupportable caractère, tout composé de crainte et de méfiance, que je n'ai point été vous voir dans l'après-midi de lundi. Après avoir été chez la princesse Alexis, comme je le devais la sachant inquiète pour ses enfants, j'aurais pu vous donner encore un moment; mais j'imaginai que puisque vous ne m'en aviez rien dit, c'était que vous ne vous en souciez pas. Ne grondez pas, mon amie, vous ne pouvez et personne ne peut m'en punir autant que j'en suis punie moi-même. Voilà ma confession pleine et entière. Je pouvais ne pas vous la faire, mais il faut que vous me connaissiez telle que je suis, en attendant que je sois ce que je puis être; il faut que vous sachiez que j'ai eu tort; et j'ai cent fois plus de douceur à l'avouer et à vous en demander pardon que vous n'en éprouve-

rez jamais à me l'accorder. Je vous l'avoue, jusqu'à cette épreuve qui, au fait, n'en est une que par ma mauvaise tête, je n'aurais jamais supposé tenir à vous autant que je le fais ; je vous laisse connaître cet empire, bien sûre que vous n'en abuserez pas, ma bonne et chère amie. Je ne sais si j'ai les qualités que votre amitié me suppose, mais ce dont je suis bien sûre, c'est que j'ai l'âme la mieux faite pour ressentir les affections les plus réelles et les plus fortes; vous pouvez être aimée plus vivement, plus exclusivement, mais jamais vous ne serez mieux appréciée et n'inspirerez quelque chose de plus invariablement tendre et dévoué.

Comme je respire depuis que j'ai eu votre lettre! je crois, en vérité, que depuis lundi cela ne m'était point arrivé, et que l'air arrivait dans mes poumons par une manière de miracle. Avec quel plaisir mêlé de pitié pour moi-même n'ai-je pas déchiré cette lettre que je venais de vous écrire; cependant elle était fort douce, mon amie, elle ne contenait pas l'ombre d'un reproche.

Je ne sais ce que je vous écris : j'attends quelqu'un et je crains qu'on arrive; pour tout au monde je ne voudrais pas manquer à ce que vous ayez un mot de moi demain matin, un mot qui vous dise, à travers son désordre, que mon affection pour vous a passé dans toute mon âme et qu'elle la pénètre tout entière. Je vous écrirai à l'aise demain ou après, car, malgré toute l'envie que j'aurais de continuer, il faut que je finisse. Adieu, mon amie ; je sais que je n'ai pas besoin de renouveler mes *mea culpa* et que l'absolution m'attend toujours au fond de votre cœur. Ne

suis-je pas bien raisonnable? Oui, dans ce moment-ci; mais il y a un quart-d'heure?... Tâchez de n'y pas penser, et moi je ferai tout le contraire pour me garantir d'un si triste accès à l'avenir. Adieu, chère; dites-vous que je vous dois de bien bons moments qui, à eux seuls, pourraient me faire chérir la vie.

Jeudi soir.

Ma chère Roxandre, vous rêvez quand vous me parlez comme si j'étais tout le monde, et je vous demande d'autorité de ne point flétrir le plaisir que j'ai eu souvent à remarquer que, même dans le temps où nous n'étions qu'une simple connaissance l'une pour l'autre, nous sautions déjà à pieds joints sur les phrases banales. Dès que je suis avec vous en idée ou en présence réelle, comme la mère Alis, je veux parler, parler, parler... et il ne faut rien moins que l'espoir de vous voir demain pour *rafrenar* mon bavardage.

Adieu, mon amie; combien j'aime demain et même aujourd'hui qui est la veille de demain!

Vendredi.

Mon amie, les atomes qui se mettent entre le soleil et nous ne sont pas plus innombrables, pas plus imperceptibles que les mille et un inconvénients qui m'ont empêchée de vous écrire hier et tout aujourd'hui : affaires, courses, visites, crampes, ennuyeux, oisifs, ouvriers, belles dames, etc., tout s'est mis en train, tout s'est ligué pour m'empêcher de répondre à la lettre du monde à laquelle il me tardait le plus de le faire. Il faut votre âme pour écrire celle dont j'ai à vous remercier, et qui peut se flatter d'avoir votre âme? Combien y en a-t-il de cette sorte dans

l'univers entier? Si, par hasard, il y en avait deux, c'est à vous que l'autre appartiendrait de droit.

Vous savez que c'est aujourd'hui que je devais accomplir la promesse que j'ai faite depuis longtemps à Mme Golowine, d'aller passer un ou deux jours chez elle. Je l'ai tenue, et si j'y ai du mérite ce n'est pas pour être partie de chez moi avec d'affreuses crampes à l'estomac, mais d'avoir sacrifié à la solennité de cet engagement une ou deux heures que j'aurais eues de plus pour vous écrire, avec la facilité, en surplus, de vous envoyer ma lettre ce soir même. Je vous écris de chez elle; tout le monde est couché; il me tardait que la société se séparât pour me livrer à l'aise aux pensées qui vont vous chercher, qui vous accompagnent dans toutes les excursions des vôtres, et qui me rendent, pour ainsi dire, votre présence palpable. Mon amie, il n'est pas de bonté plus compatissante, plus pénétrante que la vôtre; il n'en est nulle part qui sache mieux trouver ces paroles qui vont chercher la peine au fond de l'âme pour la calmer. Combien vous possédez cette merveilleuse dextérité qui applique le baume aux blessures sans presque les toucher! Si vous saviez tout ce que je vous dois déjà de consolations! Ma bien chère Roxandre, je ne puis rien comparer à la sécurité que m'inspire votre caractère; mais ne pouvez-vous pas être tout ce qu'il y a de plus estimable, de meilleur, et cesser d'avoir l'amitié que vous avez pour moi? Voilà la réflexion qui fonde mes irrésolutions de confiance et que j'aurais dû peut-être vous dissimuler, si je pouvais vouloir ne pas me montrer à vous absolument telle que je suis. Voyez-moi avec toute ma faiblesse, j'y gagnerai :

vous en sentirez mieux que j'ai besoin d'appui, qu'avec vous je puis beaucoup, et qu'abandonnée à moi-même je ne suis capable que de cette existence négative qui fait qu'on vit uniquement parce qu'on n'est pas mort. Peu m'importe que l'opinion de votre esprit me soit favorable, pourvu que votre cœur me le soit : j'ai besoin de m'estimer moi-même, mais quant à vous, il me faut seulement que vous m'aimiez.

Je suis bien actuellement ; votre lettre m'a ranimée, elle a dissipé mes nuages. Mon amie, ne vous découragez pas, chargez-vous de moi, souffrez-moi toujours ; faites comme Dieu qui ne se lasse pas et qui se contente de l'intention dans ceux qui ne peuvent lui offrir davantage. Si je partais de mon impression actuelle, je vous promettrais que le bien que vous venez de me faire sera permanent, mais il ne faut pas beaucoup de prévoyance pour sentir qu'une longue continuité de soins et d'efforts peut seule défaire un pli si marqué. Pour vous tromper, il faudrait que je commençasse à me tromper moi-même, et comment m'abuserais-je sur la possibilité d'une rechute? Si elle arrive, dites-moi d'avance que vous me la pardonnez, et que, quand vous voudrez m'en punir, il est une sorte de punition que vous ne vous permettrez jamais.

Mon amie, vous ne sentirez jamais comme moi la bonté de la Providence en permettant notre rapprochement. Ah ! qu'il soit éternel ! que rien ne nous désunisse plus ; et que, dans cette séparation aussi inévitable qu'elle est momentanée, ce soit moi qui ait la peine de vous quitter et non l'affreuse douleur de vous perdre ! Chère, j'ai toujours été soutenue par

la consolante idée que ceux que j'aime me survivront; par pitié, par bonté pour toute la misère de mon cœur, vous devez le désirer pour moi. Voyez si j'ai ce qu'il faut de ressort pour ne pas manquer à ce que Dieu attend de nous dans les grandes douleurs qu'il nous envoie. Sans doute, il faut se familiariser avec la mort, mais on ne peut se familiariser qu'avec la sienne: celle d'un être chéri est un fantôme dont on ne peut soutenir la vue; c'est le bouleversement, l'anéantissement de la nature. Que je conçois tout ce que l'Impératrice doit éprouver quand vous lui en présentez l'image! Croyez-moi, vous ne l'y accoutumerez jamais. Non, je ne puis le croire, vous ne serez pas arrachée au bonheur que vous méritez si bien; beaucoup d'années heureuses vous attendent, j'en suis sûre : l'avenir ne trompera pas une espérance qui m'est si chère.

Mon amie, quelle multitude de choses j'aurais à vous dire! mais je tombe de fatigue, il faut que j'aille me coucher. Je rentrerai demain ou dimanche matin au plus tard, et j'espère bien que nul obstacle ne sera assez fort pour me priver de vous écrire longuement, à l'aise, enfin comme il le faut à mon cœur. On a beaucoup parlé de vous ici et même avec beaucoup d'intérêt; je réponds, je dis *amen* et voilà tout. Je sais avec qui j'aimerais parler de vous... hors celle-là, je dédaigne les autres; il faudrait être de ma force, à peu près ou au delà, pour que je m'y livre. Adieu, mon amie.

Lundi.

Chère amie, il y a des gens qui doivent être contents que tout ne soit pas soumis à des démonstrations

mathématiques, et que les corsaires, dans le monde moral, ne courent pas les mêmes dangers que ceux qui dévastent l'autre. Ne faites pas l'application de ce que je vous dis là ; c'est une remarque purement générale. On hasarde beaucoup et toujours trop en déterminant le degré de sensibilité des autres ; on n'est bon juge que de la sienne (lorsqu'on est de bonne foi) et de celle de ceux qu'on aime mieux que soi. Cependant ne croyez-vous pas que l'accent du cœur a son caractère propre, et que l'imitation ne saurait le profaner? Il y a quelque chose d'entraînant dans la vérité, qui pénètre, subjugue et force la croyance ; bien malheureux est celui qui s'y refuse ! Il y a une foi humaine qui est le plus grand des mérites auprès des âmes sensibles et élevées, tout comme l'autre foi est la première condition exigée par Dieu.

Un moment après avoir fermé ma première lettre, j'appris par M^me^ Beresford l'événement déplorable de la mort de M. X. C'est M. Beresford qui les avait mariés ; il était leur ami particulier ; il devait dîner avec eux ce même jour, et c'est encore lui qui le surlendemain rendit les derniers soins au moins malheureux des deux.

Je me porte bien depuis quelques jours, j'ai déjà tous mes remèdes, et demain je commencerai ma cure, à laquelle je donnerai six semaines. Il n'y a que Péterhof qui m'attire. On me dit pour m'en détourner qu'il est triste ; on ne sait pas que je suis la plus singulière personne du monde, et que ce qui égaie les autres me fait l'effet contraire ; je cherche de la solitude. Si elle était embellie par vous !... Mais, non, je ne veux plus rien demander, plus rien désirer au delà de ce que j'ai ; je me

trouve si bien! Ma sœur et moi nous devions aller samedi à Péterhof pour voir la maison que je crois y occuper; il est probable que la partie ne tiendra pas, Katiche [1] se trouvant un peu incommodée. Je suis bien fâchée de m'éloigner d'elle et de ne pouvoir, comme elle le voudrait, aller passer quelque temps à Kaméni-Ostrof; mais j'y aurais tous les embarras, tous les inconvénients qui me font fuir la ville, et puisqu'il faut, pour les éviter, m'éloigner beaucoup, il est indifférent pour elle que ce soit de son côté ou d'un autre. Est-il vrai que Péterhof soit très-humide, et que tous les soirs il s'y élève un brouillard épais? Combien je penserai à vous dans les promenades solitaires que j'y ferai avec mon bâton de vieillesse, qui est Nadine!

A propos de Mme S..., je ne l'ai point vue depuis dimanche et je me le reproche depuis qu'on m'a dit qu'elle était bien triste. Le départ du comte l'a peinée, mais je crois, ainsi que beaucoup de gens, que des regrets qui portent sur d'autres points viennent s'y joindre. C'est un allégement, dans une peine quelconque, que d'y trouver une unité parfaite et de pouvoir s'assurer qu'aucun élément de nature différente ne s'y glisse et n'y verse ses poisons.

Jeudi.

Je n'ai reçu votre lettre de mardi matin qu'hier au soir. Ayant passé dans la maison de ma sœur pour faire travailler dans mon appartement, j'ai craint que si vous aviez la bonté de m'écrire, votre lettre ne me parvînt pas et, pour le prévenir, j'ai envoyé hier

[1] La princesse Gagarin.

au palais un domestique de confiance, qui a reçu des mains du vôtre cette lettre que j'ai tant relue et dont je vous remercie. On m'a dit que votre messager repartait demain; cela me donne la possibilité, que je ne puis trop apprécier, de vous parler avec toute confiance. Si l'occasion de s'y livrer sans inconvénient revenait plus souvent, combien tout changerait d'aspect! Mais nous ne refaisons pas plus les choses que nous n'apprendrons à les prendre telles qu'elles sont.

Je vous avoue que j'ai déjà beaucoup médité l'un des textes sur lequel vous parlez, comme sur les autres, avec un sens si parfait et si droit, qu'il faudrait peut-être créer un mot pour rendre ce mélange de loyauté et de finesse, de sagacité et de bonhomie, qui caractérise si particulièrement votre esprit. Tandis que vous expliquez sans doute ce que vous voyez par ce que vous devinez, moi, à qui on reproche la prétention de tout comprendre, je n'aperçois qu'un chaos qui appelle éminemment le *Fiat lux*. Qu'on place mal sa confiance, me paraît un malheur, mais souvent un malheur fondé sur des raisons plausibles, ou qui du moins semblent telles, vues d'un certain point. Les défauts de quelqu'un sont-ils faits pour repousser généralement, cette même personne peut avoir des vertus attachantes; le peu de moralité d'une autre semble-t-il un motif de défiance, ses qualités brillantes, leur étendue, leur valeur peuvent faire illusion et subjuguer en dépit de la raison. Tout ce qui n'est que partiel, en un mot, en bien ou en mal, peut amener des modifications différentes d'impressions; mais lorsqu'il y a masse, lorsque c'est une totalité de

mal que l'imagination même ne pourrait guère compléter, je ne puis entendre comment l'esprit et l'âme se refusent à porter cet arrêt intérieur dont la sévérité nécessaire trace une ligne de démarcation entre cette totalité et nous. On peut et souvent on doit ne pas manifester son mépris, mais ne donne-t-il pas toujours le droit de se renfermer dans les bornes de la plus froide politesse? Indépendamment de cette putréfaction d'honneur et de sentiments, je m'étonne encore que sous les rapports frivoles de la conversation on ait accolé à cet homme l'épithète d'aimable, épithète qui est si peu de chose, même quand elle est méritée, les quolibets, les bouffonneries et les plaisanteries habituelles me paraissant, même lorsqu'elles sont tout ce qu'elles peuvent être, au zéro du thermomètre humain. Il n'y a rien de si drôle que cette méprise qui ne conduirait pas à moins que d'entreprendre faire de vous un instrument d'élévation. Mais aussi, chère Roxandre, c'est de votre faute : pourquoi cachez-vous tant de finesse sous les formes les plus simples et les plus unies? Il faut bien s'y aller prendre. Vous n'avez pas besoin de me le dire, je sais bien que, si on excepte le petit déboire d'un calcul mal fait, on n'a guère à se repentir d'y avoir été pris. Mais abstraction faite de penchant et de goût, votre caractère, qui annonce plus de confiance que vous ne croyez, suffirait pour en inspirer. Pour moi il me semble que je pourrais vous en témoigner une tout à fait illimitée, et que, quand ensuite vous viendriez à avoir un grand intérêt à la trahir, il me serait tout à fait impossible d'éprouver un instant d'inquiétude.

Voilà ma profession de foi : je suis bien sûre de pouvoir vous la renouveler encore au dernier jour de ma vie. Si vous n'aviez pas tout le mérite que vous avez, vous seriez dangereuse par la nature de votre caractère, fait pour dominer celui des autres au bout d'un certain temps. Votre raison est si calme qu'on ne peut jamais s'en défier ; elle n'est jamais hostile, elle n'annonce jamais l'esprit de conquête, elle avance à petit pas et à petit bruit, et, avant qu'on ait pensé à se mettre en garde, elle a soumis l'ennemi qu'une attaque directe aurait fait tenir jusqu'au bout. Mais que le pouvoir est bien placé en vos mains! Combien je voudrais peu m'y soustraire! On m'a souvent reproché du laisser-aller dans le caractère, je me le suis vivement reproché moi-même : eh bien! si j'étais sûre que votre ascendant voulût veiller sur moi, cette disposition, qui, à la vérité, depuis longtemps, ne me donne plus d'inquiétude, deviendrait une douceur en devenant l'occasion de perpétuels bienfaits.

J'ai souri quelquefois (comme on sourit aux jeux des enfants) aux bonheurs fantastiques que se ménageait l'imagination de M$^{me}$ ***, mais je suis prête à m'attendrir bien sincèrement aux peines qu'elle lui a préparées. Il y a de ces choses qu'il faut découvrir soi-même pour les apprendre : tous les prophètes, toutes les traditions ne les inculqueraient pas.

J'ai passé la journée de samedi à Péterhof, qui m'a ravie. Je l'ai parcouru avec enchantement, et je sens que ce devoir qu'on me fait de la promenade ne m'aurait été facile que là : le site, la solitude, l'impression du lieu, tout m'y convenait. Cependant il est à peu près décidé qu'il faut que j'y renonce, la

seule maison qui soit à louer se trouvant éloignée du jardin et la plus désagréable du monde. Ce qui vous étonnera davantage, c'est que la chose me convenant parfaitement, il m'en coûte médiocrement de n'y plus penser. J'ai tout juste la moitié du détachement de saint François de Sales qui disait : « Je désire peu de choses, et le peu que je désire, je le désire peu. » Je répète après lui, en toute sécurité de conscience, le premier membre de sa phrase, mais sans impudence je ne saurais achever, car ce que je désire, je daigne le désirer fortement ; pour tout le reste, je me ferais volontiers quiétiste.

Sûrement, ainsi que vous, j'aimerais bien les chaumières civilisées ; c'est surtout là où l'on est indépendant et concentré dans ces affections douces et vraies dont on ne s'éloigne qu'en perdant tout ce qu'il y a de fraîcheur et de pureté dans la vie. Cependant, par la même raison qui m'a empêchée d'arriver jamais à aimer exclusivement ou à préférer une nation prise en masse à une autre, je crois qu'il serait difficile d'établir sur des règles exclusives le bonheur d'une classe particulière. Partout et peut-être dans la même proportion, il y a des individus estimables ; dans toutes les classes, il y a une certaine somme de bonheur, répartie avec inégalité, je le crois, mais une inégalité qui serait moins frappante peut-être, si successivement nous avions essayé de toutes. Mes goûts me mèneraient en ligne droite à la chaumière, cependant le peu de réflexion dont je suis capable me ferait croire que si dans le monde il y a un système, c'est celui des compensations. Le bonheur n'est étranger de sa nature à aucun échelon de la hiérarchie sociale;

et il n'en est pas un aussi auquel il soit inhérent. Ce qui fait plus, selon moi, que les situations, c'est le caractère. Il en est qui savent prendre le moule des circonstances dans lesquelles ils se trouvent : ceux-là sont favorisés; d'autres qui se brisent contre elles et ne savent ni les modifier ni se laisser modifier : on sait ce qui les attend. Les personnes calmes, composées d'éléments qui savent n'être point en guerre avec l'essence même des choses, sont raisonnables lorsqu'elles désirent tel changement, telle amélioration dans leur situation : si ce bonheur venait, il ne rencontrerait pas d'obstacles. Mais voici le comble de l'illusion aux yeux du moraliste, c'est la volonté forte et ardente qui pousse les caractères passionnés à demander telle chose au lieu d'une autre, à croire que le bonheur se trouverait pour eux dans telles combinaisons, dans telles chances, tandis que dans eux-mêmes se trouve l'obstacle invincible à toute espèce de bien-être constant. Ces âmes sont nées malades, et quelque destinée que soit la leur, cette mort prématurée qui fait survivre à soi-même saura toujours les atteindre. Je me trompe peut-être, mais si je ne me trompe pas c'est bien triste. Cependant j'ai quelquefois cru éprouver que cette réflexion suffisait pour donner une certaine force, un certain acquiescement, une indifférence presque stoïque à opposer à tous ces événements extérieurs et intérieurs qui auraient une tout autre action sur ceux qui entrevoient le bien possible.

Vous ne pouvez imaginer la vie que je mène ; je n'ai presque pas un moment. J'ai dans la tête l'espèce de fatigue qu'on a dans les yeux lorsqu'une multitude

d'objets qu'on ne peut distinguer viennent s'y réfléchir et ne font que passer. Six semaines ainsi finiraient par dépoétiser un poète. Connaissez-vous une petite comédie de Colin d'Harleville, intitulée *Polymaque?* Si vous ne la connaissez pas, lisez-la; vous trouverez mon portrait bien ressemblant dans le héros de la pièce. Ces vers surtout semblent fait pour moi :

> . . . . . . . . Comment, à la manie
> D'offrir tes soins, ton zèle à l'univers entier,
> Polymaque, tu joins celle d'étudier?

Hélas! oui, j'ai mille projets, dix ouvrages commencés, la volonté de tout faire, et, en vertu d'une loi si ancienne qu'on pourrait la croire éternelle, pour vouloir tout faire, je ne fais rien. Ne travaillant qu'à bâtons rompus, rien ne m'attache, hors deux correspondances dont vous saurez bien nommer l'une. Comment vous arrangez-vous, s'il vous plaît, pour dire que je dois moins sentir que vous la douceur de vous écrire? Ma chère Roxandre, je ne reconnais pas là votre bonne foi ordinaire. Vous ne savez donc pas que c'est la seule distraction qui me fasse du bien, et que j'ai besoin, pour respirer, de détourner les yeux d'objets bien faits pour me serrer le cœur! Pour peu que nous soyons sur nos jambes, on est prêt à déclarer notre santé parfaite, et combien il en est, dans le sens moral, qui, ainsi que cet empereur romain, mourraient debout!

Je conçois combien l'harmonie entre les goûts et la situation est nécessaire, et combien peu elle doit exister pour vous. Des tracasseries semblent peu de

chose, mais ne suffisent-elles pas pour établir le malaise? Ne regrettez pas le plaisir de l'illusion, vous êtes faite pour sentir le prix des réalités; et je ne sais si c'est le coup d'œil prophétique que les têtes chaudes ont quelquefois, ou le sentiment profond que j'ai de ce que vous valez, mais je n'imagine pas possible qu'un jour vous n'ayez tout ce qui pourrait vous rendre parfaitement heureuse. Mon Dieu! si je vous voyais dans le centre que vous êtes si digne d'occuper, combien j'en jouirais! je suis trop fatiguée de moi pour n'avoir pas besoin de croire dans les autres. Il y a longtemps que j'ai placé à fonds perdus ma fortune sur la tête de ceux que j'aime; leur bien-être, leurs espérances sont la rente qui me fait vivre.

Je vous ai fait remettre ma première lettre par Mlle Walouef, parce que j'ai cru qu'il valait autant qu'elle sût que nous nous écrivions quelquefois; en l'apprenant d'ailleurs, elle aurait imaginé que je voulais lui en faire un mystère, et j'en suis presque aussi éloignée que de l'indiscrétion. En tout, il me semble qu'il faut ne pas se montrer, mais se laisser voir. Sans doute mon amour-propre serait intéressé à notre liaison, si jamais j'en avais pu mettre en quoi que ce soit qui touchât à mes affections. La mienne pour vous s'est formée dans un temps où depuis plusieurs années, non-seulement je ne croyais pas à la possibilité d'en éprouver une nouvelle, mais où j'en avais perdu jusqu'à la volonté. Lorsque je partis pour la campagne il y a dix-huit mois, au milieu de mille soins et de mille peines, je pensais, pour avoir causé avec vous deux ou trois fois, que vous étiez la seule personne dont la société me convînt dans ce tourbillon

où je connais tout le monde. Pourquoi eus-je cette idée? je n'en sais rien. Elle ne m'a pas quittée depuis, et, comme tout ce qui ne commence pas à cesser, elle a toujours pris plus de force. Si c'était de l'engouement dont j'ai été susceptible dans ma grande jeunesse, il porterait, ce me semble, un autre caractère, et ce temps sur lequel je compte si fermement aurait déjà suffi pour le dissiper. La durée est la meilleure des pièces justificatives, et c'est celle qu'il me sera le plus aisé de produire. Quant à vous, votre intérêt pour moi s'explique en entier par votre bonté. Il vous a été aisé de voir que la vie extérieure ne m'absorberait pas; que j'avais un de ces caractères qui sont une espèce de proie jetée à la souffrance, et qu'étant portée vers vous, vous me feriez tout le bien que vous voudriez. Voilà, ce me semble, le mot de l'énigme de notre rapprochement, dont je recueille si bien toute la douceur. N'oubliez pas que la vanité seule est incommode ou exigeante. Si je vous éloignais par l'ennui que je puis vous causer, je mettrais encore, sans un mot de plainte, *fiat* au bas de votre décret, et jamais ni le mot, ni l'idée d'une injustice, ne viendront aigrir la peine qu'il me serait impossible de ne point éprouver.

J'observe l'unité de temps déterminée par vous, rien qu'en apparence; dans le fait, je l'élude par la longueur de mes lettres. En vérité, j'y ai conscience: serez-vous assez bonne pour me le pardonner? Adieu.

Ce qu'on m'a dit de l'humidité de votre appartement me revient sans cesse pour m'inquiéter; ne pourriez-vous donc pas en changer? Soignez votre santé pour ceux qui vous aiment; si cette idée vous

inspire quelques ménagements, je suis sûre d'y entrer pour quelque chose.

Dimanche.

Je n'ai eu votre lettre de mardi que vendredi; le prince Alexandre [1] m'en a donné mille raisons, peut-être bonnes, mais que mon impatience a trouvées mauvaises. Après avoir bien grondé, j'ai pardonné : il faut bien que tout finisse par la clémence! Quoique j'aie la certitude de vous écrire mardi à l'aise sous tous les rapports, il me semble qu'il y a si longtemps que j'en suis privée, que je puis dès aujourd'hui m'en passer la douceur.

Malgré la pluie et les éléments déchaînés, j'ai été voir hier M[me] *** à la campagne. Il y a bien un fond d'inquiétude et de tristesse dans cette jeune tête, mais les illusions surnagent. Il est vrai que je ne monte pas sur la scène et que, malgré la confiance prétendue illimitée dont je jouis près de l'Impératrice, ma place est désignée à l'amphithéâtre. C'est bien inutile de vouloir me frapper par le brillant du premier coup d'œil, car je suis une bien mauvaise pratique pour ces choses-là. Ce qui me fait plaindre les personnes qui sont dans l'erreur, c'est qu'on n'est jamais assez trompé : dans les erreurs les plus épaisses il y a des interstices par lesquels la vérité perce, et quand la vérité se mêle à ce qui ne lui ressemble pas, elle gâte tout. Vous êtes mieux que jamais dans son esprit et

[1] Prince Alexandre Galitzin, ministre de l'instruction publique et favori de l'empereur Alexandre I[er], qui lui légua la chemise dans laquelle il allait mourir. Lorsque le prince Galitzin sentit lui-même les approches de la mort, en 1844, il ordonna qu'on l'ensevelît dans ce même vêtement.

plus avant dans son cœur que je ne le croyais moi-même, qui suis bien loin de me défier de ce que vous inspirez. Quoi que vous disiez ou fassiez, vous n'aurez jamais, chère Roxandre, le sort du pauvre Gil-Blas; il n'y a pas d'homélie, d'archevêque ni de vanités qui ne baissent pavillon devant l'accent d'un intérêt véritable : il ferait avaler un crapaud sans qu'on s'en doutât. La franchise n'a jamais tort; elle ne blesse jamais; elle est inoffensive; mais les gens francs sont quelquefois durs ou maladroits, et ici comme ailleurs, c'est bien moins le fond que la forme qui révolte.

La soirée d'hier eût paru terne à une autre et m'a parfaitement contentée. On vous aime sincèrement dans cette maison, et il m'était doux de me trouver à l'unisson, quoique je sois plus haut de plusieurs octaves; car là-dessus, ne vous en déplaise, je me mettrai toujours hors de ligne. J'ai toujours pensé que personne que moi ne se souciait de me voir rapprochée de vous, hors vous, peut-être, qui verrez avec le temps que je ne le démérite pas; plusieurs remarques toutes récentes m'ont confirmée dans cette idée. Faites en sorte que votre confiance en moi n'aille pas jusqu'à ceux qui voudraient avoir des droits exclusifs à votre amitié; donnez-moi ce que vous voulez et ne paraissez me donner que ce que les autres veulent. J'ai la plus profonde indifférence pour tout ce qui est ostensible et ce n'est point pour me parer de ces dons que je les désire, mais pour les recueillir dans mon cœur et en jouir toute seule comme un avare. Je serais désolée, et cela sans hyperbole, si je devenais jamais pour vous le sujet du plus léger mécontentement.

Vous me demandez des nouvelles de ma santé ; quand ce ne serait que l'ennui des répétitions, je serais fâchée d'avoir toujours du mal à en dire. Pendant que je vous écris, ma main gauche soutient ma pauvre tête fatiguée des crampes qui m'ont tenue pendant plusieurs heures ; les remèdes, le mouvement, ce qu'on est convenu d'appeler distractions, tout échoue comme remède et rien ne manque son but comme ennui. Rien n'est moins décidé que mes projets de campagne ; cependant il faudra de toute nécessité que je me tire d'ici n'importe pour quel endroit, puisqu'il y a tant de difficultés presque invincibles à ce que j'aille à celui que j'aurais préféré. Chère Roxandre, tout a contribué à me faire prendre en grippe cet été qui n'est jusqu'ici qu'un vilain automne. Esclavage de tous les moments (punition sans doute de quelque abus de liberté), migraines fixées, peines de tous les genres, et plus que cela surtout privation de votre présence, de ce bien-être inestimable que j'ai senti si vite et que j'ai perdu si tôt : voilà les caractères de ce présent que je voudrais bien troquer contre l'avenir, qu'on espère toujours meilleur par une de ces illusions d'optique qui embellissent tout objet éloigné. Ah ! s'il vous apportait du bonheur et des consolations, quoi qu'il puisse être pour moi, je promets de l'aimer !

Vous êtes bien bonne de vous être jointe à M^lle^ Walouef, chère Roxandre. Ce n'est pas que la reconnaissance me gêne (je vous dois déjà bien mieux), mais je ne vous en demande pas moins comme une grâce de ne plus lui en parler ; cela pourrait vous l'aliéner, et j'aime que tout le monde vous aime. Quelqu'un qui

a bien peu de peine à prendre ce parti-là, c'est le comte de Maistre; si vous l'entendiez, vous en seriez touchée; mais ce plaisir doit vous paraître bien vulgaire, et je ne sais trop si vous savez l'apprécier à sa juste valeur.

Mardi soir.

Ma bien chère Roxandre,

Je reçois à l'instant votre lettre et vous pouvez juger de tous les sentiments qu'elle a fait passer dans mon âme. Depuis la première nouvelle du malheur qui vous menaçait, je n'ai pas eu une autre idée que la vôtre, pas un mouvement qui ne fût une inquiétude. Vous m'aviez annoncé votre lettre de mardi, et ne la voyant pas arriver, j'éprouvais malgré moi un trouble qui, tout vague qu'il était, m'absorbait. Jeudi, le comte de Maistre vint me dire qu'on lui avait dit que votre papa était tombé malade. Sur-le-champ, j'expliquai votre silence par ce funeste événement et j'écrivis à M^lle^ Walouef pour lui demander de vos nouvelles si vous étiez instruite, lui demandant de garder le plus profond silence si vous ne l'étiez pas. Jusqu'ici je n'ai point eu de réponse; je présume qu'elle est égarée, car je ne saurais croire qu'elle eût manqué de me rassurer : ç'aurait été manquer de pitié. Enfin je ne puis vous dire ce que je souffris et toutes les craintes qui m'assaillirent! Tantôt je croyais qu'elle avait fait une indiscrétion et qu'elle répugnait à m'en parler; tantôt que je m'étais trompée d'adresse et que, trop préoccupée de vous, j'avais mis votre nom au lieu du sien. Il n'y a pas de crainte folle ou bizarre qui ne vînt assaillir ma peine pour la rendre poignante.

Chère amie, j'étais au supplice! Hier, en vous écrivant, quelle peine n'ai-je pas eue à paraître tranquille, tandis que je l'étais si peu et que mon inquiétude errait sans pouvoir s'arrêter de vous à ceux qui vous sont chers! N'en pouvant plus, je ne cessai de vous écrire que pour demander encore à Mlle Walouef ce que je devais penser de son silence et de cette nouvelle que les détails qui l'accompagnaient ne garantissaient que trop. Ah! je respire dans ce moment : vous avez parlé, vous êtes plus tranquille! Chère Roxandre, ne me dites jamais rien et soyez heureuse : voilà l'intérêt que je demande à Dieu et à vous de soigner.

Je crois que le comte de Maistre tenait la nouvelle de la maladie de votre papa de Mme Tchitchakof, qui n'alla voir la comtesse Golowine que pour savoir d'elle si elle en avait appris davantage. On a dit généralement que c'était une attaque de paralysie. Mais, chère, il me semble que dans ce moment-ci vous n'avez que des grâces à rendre ; quand on se remet comme votre papa s'est remis d'un mal de ce genre, on doit avoir les plus fortes espérances que ce mal ne prendra en rien sur la durée de son existence et même sur sa santé. M. Soltikof a eu il y a plus d'un an une attaque du même mal; il se porte fort bien, il est sans inquiétude ainsi que tout ce qui l'approche. Le cours naturel des choses motive votre confiance, et ce qui doit rassurer bien plus, c'est la protection de Dieu, qui, j'ose l'espérer, ne vous manquera pas. Ah! qu'un miracle est bien placé lorsqu'il rend un père à sa fille! et lorsque c'est une fille comme vous, comment ne pas espérer un miracle!

C'est tous ces jours derniers que j'ai regretté profondément de n'avoir pas les droits d'une ancienne amitié, le droit de montrer toute la mienne ; comme vous auriez vu que mon âme avait passé dans la vôtre pour souffrir avec elle ! Mme Golowine me disait qu'elle irait vous voir, et je lui enviai de pouvoir former avec confiance ce projet. Chère Roxandre, je crois que vous ne me devez qu'une chose, c'est de la vérité en tout. J'ai une grâce à vous demander, mais promettez-moi de me refuser si vous êtes arrêtée par l'idée d'un inconvénient quelconque ; je vous promets à mon tour de vous conserver une reconnaissance profonde de votre refus. Je serais heureuse d'aller vous voir, nul obstacle personnel ne m'en empêche, voyez si vous l'approuvez ; vous avez plus de raison que moi, et aujourd'hui j'en ai moins que moi-même. Rien qu'une chose ne m'est présente, c'est vous et le désir que j'aurais de vous voir ; il ne m'était aisé à réprimer que lorsque je vous savais tranquille. Je suis mauvais juge dans ma propre cause, je n'y vois rien, et je vous prends pour arbitre ; ce que vous direz sera fait, et, quelque chose que ce soit, je n'éprouverai que de la reconnaissance. De grâce, chère, pensez-y et répondez-moi ; prenez garde surtout que votre bonté ne craigne ma peine : vous ne pouvez jamais m'en donner que de deux manières, en souffrant, ou en me forçant à douter de votre parfaite franchise avec moi.

Je vous ai déjà mandé hier que j'avais eu votre lettre par le prince Alexandre ; j'imagine que vous avez eu celle que je vous écrivis hier et que vous n'êtes plus inquiète sur la vôtre. Vous me demandez pardon de vous laisser aller avec moi à tout ce que vous

éprouvez de pénible; mon Dieu! pourquoi gâtez-vous ainsi les jouissances que me donne votre confiance? Laissez donc ces phrases banales à ceux pour qui elles sont faites; vous savez bien que je ne sais qu'une chose, souffrir et entendre ceux qui souffrent. Adieu, chère, je vous quitte pour prier, et, dans ce moment-ci, c'est vraiment ne pas vous quitter.

Dimanche, 7 heures.

Mon amie, que tout cela est accablant! que dirait Jérémie s'il avait vécu de nos jours? Je deviens plus lâche tous les jours, je ne veux de la gloire que ce qu'il en faut absolument pour redevenir tranquille; l'orgueil national n'a plus d'accès, et je demande des résultats au lieu de me contenter de nos merveilles.

Adieu, mon amie, il faut que je vous quitte : je dîne en ville et je ne me suis laissé que cinq minutes pour ma toilette, le voyage, etc.; j'aimerais mieux vous les donner; rien n'est trop long ni trop court pour y placer votre souvenir. Combien j'aimerais mieux vous voir que vous écrire, et cependant combien vous écrire me semble doux! Je vous embrasse bien fort; je suis horriblement pressée sans pouvoir me décider à vous quitter.

Lundi matin.

Ah! chère Roxandre, que n'ai-je le pouvoir de proportionner votre bonheur au désir ardent que j'ai de le voir assuré! Avant de vous connaître, je croyais avoir une part de sensibilité forte et belle; depuis que je vous connais telle que vous êtes, il me semble n'être qu'aridité et sécheresse. Dans aucun livre, dans aucune âme, je n'en ai trouvé autant que dans ces pages

que j'ai déjà tant relues. Chère Roxandre, il est bien difficile d'être digne de vous, mais on ne résiste pas à l'ascendant d'un cœur tel que le vôtre : il ne vous en coûte que d'aimer pour élever à vous. Quel charme il y dans la confiance qui naît entre deux âmes qui s'entendent et n'ont besoin que de se voir pour se juger ! Je n'ai pas un doute, je n'éprouve aucune gêne, pas la moindre inquiétude, que vous ne puissiez un instant prendre pour de la curiosité l'intérêt que je mets à tout savoir. En dernier lieu, j'ai repoussé deux confidences importantes, moins par la crainte qu'on ne se repentît de s'y être laissé aller, que par la répugnance que j'éprouvais à me lier en quelque sorte à la destinée de ceux qui me les faisaient ; car s'il est une chaîne dans le monde, s'il est des devoirs de libre arbitre, ce sont ceux qu'une confiance entière impose.

Chère Roxandre, vous me trouverez singulière quand je vous dirai que votre perplexité m'occupant ardemment, je n'osai vous en parler dans le peu de moments où nous restâmes seules : vous pouviez laisser échapper votre secret, il pouvait vous en coûter de le renfermer... On est plus sûr de ne dire que ce qu'on veut en écrivant, et je ne veux de vous que ce que vous voulez. Non, je ne vous arracherai jamais ce que vous avez promis de renfermer ! Promettez-moi seulement de ne point me tromper, de ne point appeler de manége pour me désorienter, et moi je vous promets, si vous l'exigez, d'arrêter même mes pensées dans les recherches et les combinaisons. Si quelqu'un, excepté vous, par hasard ou avec connaissance de cause, voulait ou pouvait me mettre sur la

voie, rien ne me ferait consentir à l'entendre : quand on aime vraiment, il semble odieux d'apprendre par des indifférents ce que les parties intéressées doivent seules dire. Plus ou moins, dans toutes mes relations, je calcule l'effet de mes démarches ; avec vous je n'ai qu'un seul soin, c'est de retourner le sac et de vous laisser voir tout ce qu'il contient. Ce moi-même qui vous est si tendrement attaché pourrait-il vous déplaire ? Non, l'accent de la vérité, le seul dont je sois sûre, trouve grâce auprès de votre pénétration ; vous jugerez ce que je dis par ce que je sens, et la cause m'absoudra de l'effet. Plus vous me parlerez de vous, et plus vous me prouverez que je vous suis chère. On disait de Mme de Gisors : « Quand elle est dans le monde, elle pense à ses amis, et quand elle est avec ses amis, elle ne pense qu'à Dieu. » Appliquez-vous le mot avec un léger changement : Pensez à moi dans les moments d'ennui et de vide que le monde donne, et lorsque vous êtes avec moi, entretenons-nous surtout de vous-même.

Je ne puis vous dire la vie que j'ai menée depuis vendredi, et, en outre des contrariétés, les très-mauvais moments que j'ai eu à passer. Rien ne me dit qu'ils cesseront de se renouveler, et cependant je crois que lorsque vous serez rentrée ma vie sera presque douce. On dit des gens à qui tout réussit : Ces hasards n'arrivent qu'aux gens d'esprit ; de la meilleure foi du monde je dirai aussi : Tant de peines ne sont pas le résultat des chances amenées par hasard ; celui qui les éprouve, y est sûrement pour quelque chose, quand ce quelque chose ne serait que de l'incapacité ou de la maladresse.

que j'ai déjà tant relues. Chère Roxandre, il est bien difficile d'être digne de vous, mais on ne résiste pas à l'ascendant d'un cœur tel que le vôtre : il ne vous en coûte que d'aimer pour élever à vous. Quel charme il y dans la confiance qui naît entre deux âmes qui s'entendent et n'ont besoin que de se voir pour se juger ! Je n'ai pas un doute, je n'éprouve aucune gêne, pas la moindre inquiétude, que vous ne puissiez un instant prendre pour de la curiosité l'intérêt que je mets à tout savoir. En dernier lieu, j'ai repoussé deux confidences importantes, moins par la crainte qu'on ne se repentît de s'y être laissé aller, que par la répugnance que j'éprouvais à me lier en quelque sorte à la destinée de ceux qui me les faisaient ; car s'il est une chaîne dans le monde, s'il est des devoirs de libre arbitre, ce sont ceux qu'une confiance entière impose.

Chère Roxandre, vous me trouverez singulière quand je vous dirai que votre perplexité m'occupant ardemment, je n'osai vous en parler dans le peu de moments où nous restâmes seules : vous pouviez laisser échapper votre secret, il pouvait vous en coûter de le renfermer... On est plus sûr de ne dire que ce qu'on veut en écrivant, et je ne veux de vous que ce que vous voulez. Non, je ne vous arracherai jamais ce que vous avez promis de renfermer ! Promettez-moi seulement de ne point me tromper, de ne point appeler de manége pour me désorienter, et moi je vous promets, si vous l'exigez, d'arrêter même mes pensées dans les recherches et les combinaisons. Si quelqu'un, excepté vous, par hasard ou avec connaissance de cause, voulait ou pouvait me mettre sur la

voie, rien ne me ferait consentir à l'entendre : quand on aime vraiment, il semble odieux d'apprendre par des indifférents ce que les parties intéressées doivent seules dire. Plus ou moins, dans toutes mes relations, je calcule l'effet de mes démarches ; avec vous je n'ai qu'un seul soin, c'est de retourner le sac et de vous laisser voir tout ce qu'il contient. Ce moi-même qui vous est si tendrement attaché pourrait-il vous déplaire ? Non, l'accent de la vérité, le seul dont je sois sûre, trouve grâce auprès de votre pénétration ; vous jugerez ce que je dis par ce que je sens, et la cause m'absoudra de l'effet. Plus vous me parlerez de vous, et plus vous me prouverez que je vous suis chère. On disait de M^me^ de Gisors : « Quand elle est dans le monde, elle pense à ses amis, et quand elle est avec ses amis, elle ne pense qu'à Dieu. » Appliquez-vous le mot avec un léger changement : Pensez à moi dans les moments d'ennui et de vide que le monde donne, et lorsque vous êtes avec moi, entretenons-nous surtout de vous-même.

Je ne puis vous dire la vie que j'ai menée depuis vendredi, et, en outre des contrariétés, les très-mauvais moments que j'ai eu à passer. Rien ne me dit qu'ils cesseront de se renouveler, et cependant je crois que lorsque vous serez rentrée ma vie sera presque douce. On dit des gens à qui tout réussit : Ces hasards n'arrivent qu'aux gens d'esprit ; de la meilleure foi du monde je dirai aussi : Tant de peines ne sont pas le résultat des chances amenées par hasard ; celui qui les éprouve, y est sûrement pour quelque chose, quand ce quelque chose ne serait que de l'incapacité ou de la maladresse.

vous allez toujours au delà de ce qu'on imagine : rien n'est petit, rien n'est restreint dans vos idées et vos sentiments ; aussi comme je respire en vous à l'aise ! Mon amie, c'est à moi à qui il appartenait de faire votre comparaison du château ; c'est vous qui êtes pour mon cœur oppressé, froissé et toujours triste, un vrai lieu de refuge, en un mot, cette chambre ouatée de toutes parts qu'on imagine pour le roi d'Angleterre, et où le malade, dans ses plus mauvais moments, ne pourrait risquer de se blesser[1]. C'est à travers cet abri moelleux et solide que les bruits de l'orage ne passeront qu'adoucis, et c'est encore lui qui, entretenant la chaleur dont j'ai besoin pour vivre, me fera défier l'automne et toutes ses tristesses. Je suis née avec peu de force dans le caractère ; celle qu'on a remarquée quelquefois en moi est presque toute acquise : la machine une fois bien montée a été longtemps toute seule sans inconvénient. Mais comme il n'y a que les vertus naturelles dont le maintien ne coûte rien, j'avoue lâchement que ce n'est pas un des moindres bonheurs que me donne notre amitié que l'appui qu'elle me ménage. Soyez tranquille, je ne me rendrai pas impotente à force d'inaction, mais sans me faire tout à fait porter par vous, il m'est doux de penser que j'ai votre bras pour m'appuyer et que, l'action finie, je puisse savoir où est le repos. Chère amie, il est auprès de vous, et je l'apprends mieux tous les jours.

Pour M^me ***, avec laquelle j'ai passé une partie de la journée, son esprit baisse à vue d'œil et je ne vois

[1] Georges III, alors atteint d'aliénation mentale.

plus trace de ce qu'on croyait autrefois trouver d'aimable en elle. C'est un rabâchage inouï de redites et une multitude de propos décousus sur un point qui est vraiment de la folie. Mon amie, quelle désagréable bigarrure naît de l'union d'une tête qui se frappe aisément et d'un cœur froid! Je le dis avec peine et même avec scrupule, mais cet égoïsme qui perce en tout, qu'on suit à la piste dans tous ses mouvements, dans toutes ses idées, ne dénote-t-il pas la sécheresse de l'âme? De la couleur et un peu de vernis font prendre le change un instant à ceux qui regardent sans voir. Je n'ai de pénétration que lorsqu'un intérêt profond veut m'en donner : alors je ne le cède à personne, pas même à vous. Dès les premiers temps de notre connaissance, j'ai vu qu'elle redoutait infiniment notre liaison; et je n'aurais pas eu ce motif-là, qu'il m'aurait été également impossible de lui laisser voir le prix que j'y mettais, car jamais rien de banal ne m'échappe avec elle. Elle est bien gratuitement exagératrice quand elle vous dit que nous parlâmes beaucoup de vous le jour où j'y allai. Elle m'écrivit cette fois-là un billet où elle me disait qu'elle avait le besoin le plus pressant de me voir. Croyant véritablement qu'elle avait à faire, je bouleversai toute ma journée pour y aller : savez-vous ce que c'était? Rien de plus que des tentatives réitérées de savoir ce que vous m'aviez dit, ce qu'on faisait, etc. C'était bien s'adresser! Je répondis sèchement, laconiquement, parce que cela me parut trop fort, et je vis que cela déplaisait sans m'en émouvoir le moins du monde. J'espère au moins pour me servir de l'expression d'un de nos plus profonds diplomates, que c'est la dernière fois qu'elle

jette de ces sondes savantes, et qu'en fait de dupes, elle ne s'arrêtera guère à moi.

Comme vous, chère amie, je serais fâchée de remplir ma lettre de toutes ces fadaises, s'il ne me paraissait pas nécessaire de vous bien informer de ces manœuvres, de leur inutilité quant à moi, et de l'inquiétude bien sûrement fondée que j'ai quelquefois que la malveillance de prétendus amis ne nuise à la liaison de deux amies véritables. Promettez-moi que vous prendrez toujours le plus court et le plus sûr moyen de les pulvériser? C'est de détruire par un éclaircissement prompt jusqu'à l'ombre d'un doute.

Que je vous remercie des lettres que vous m'avez envoyées! Pendant que je les avais entre les mains, il me semblait que je vous les voyais lire, et que tous les sentiments qui se partageaient votre âme se peignaient sur votre visage. Chère Roxandre, vous méritez toutes les consolations imaginables et vous en avez eu de bien douces : ce bon père que vous n'avez jamais affligé, qui, au milieu de ses souffrances, ne s'occupait que de vous, sans doute pour vous bénir, pour appeler sur vous le bonheur que lui-même ne peut vous désirer plus ardemment que je ne le fais! Il me semble qu'un être vraiment aimé, qui est le centre des affections les plus douces et les plus réelles, doit trouver le joug de la vie léger. Ne suis-je pas bien inconséquente? tantôt je désire pour vous comme si vous étiez dans le dénûment, et puis, dans un autre moment, il me semble que déjà une auréole de félicité ceint votre tête. Mon amie, vous accorderez cela; malgré cette écorce de raison qui vous annonce comme imperturbable, vous êtes obligée de préférer

les têtes vives à toutes les autres. Il y a une phrase dans la lettre de votre sœur qui m'a bien frappée : « Toutes les joies de la vie sont perdues pour ceux qui ne se voient pas. » Ah ! que cela est vrai ! Quand votre sœur ne serait pas votre sœur, je l'aimerais pour ce mot-là.

Quoique vos distinctions soient très-ingénieuses, j'ai bien envie de les combattre. Il vous agrée de penser qu'un dévouement exalté est l'ingrédient qui donne à l'amour sa couleur. Mon amie, son prisme est trop riche pour qu'on puisse se borner à une seule couleur principale, et c'est la réunion de toutes qui forme cet éclat, ce mouvement de nuances brillantes, comparable à nulle autre. L'amitié peut aussi être un dévouement complet et sans bornes ; et cependant elle aurait ce caractère entièrement dévoué, qu'elle ne serait encore qu'au second poste, avec un intervalle immense pour la séparer du premier. Quand la première place est vide, l'intervalle se rétrécit, mais il en reste toujours tout ce qu'il faut pour que le trône du maître soit, même en son absence, hors de toute atteinte. Ne trouvez-vous pas que mon histoire ressemble à celle de saint Paul chez les Athéniens ? Comme lui j'ai trouvé un autel dressé et un dieu inconnu.

Ma chère Roxandre, vous dire que j'ai été bien tentée, que je le suis encore d'aller demain à Tzarskoë-Sélo, c'est vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi. Avant la réception de votre lettre, le comte de Maistre m'avait écrit pour m'engager à y aller, et M. Bordaxie m'a tourmentée tout un jour, d'une manière presque impitoyable, pour le lui pro-

mettre. Votre petit mot, tout vague qu'il est, aurait obtenu cent fois davantage, sans les raisons que voici. La fête ferait que je vous verrais moins demain qu'un autre jour ; en outre de cela, le comte de la Garde, qui n'a pu me voir hier ni aujourd'hui, reste un jour de plus, qui est celui de demain, rien que pour me voir. Il part très-souffrant de sa blessure, après les eaux, pour un lieu dont on ne le tirera pas aisément ; il m'est très-attaché, et je lui ferais peine, ainsi qu'à moi-même, si je manquais cette occasion de le voir encore avant son départ.

Il est deux heures du matin, je ne dors pas et cependant je crois que je rêve ; je ne vois plus mon papier et mes doigts cessent d'aller ; c'est vraiment bavarder jusqu'à extinction de forces. J'enverrai cette lettre au comte de Maistre pour plus de sûreté, ma sœur pouvant manquer son projet. Adieu.

Vendredi.

Je ne fus libre hier au soir, chère Roxandre, que fort tard, et lorsque j'envoyai au palais, la calèche était partie ; voilà ce qui fait que vous n'avez pas eu ma réponse ce matin. Votre lettre d'avant-hier, où je vous vis rassurée, m'avait fait renoncer à aller vous voir sans m'en ôter le désir, ce que rien au monde ne pourrait faire ; votre lettre d'hier, en vous montrant aussi et peut-être plus tranquille, m'aurait, par son extrême bonté, rattachée à ce projet qui me souriait tant, si dame Raison, qui fait le bien toujours de si mauvaise grâce, ne multipliait les remontrances. Croyez en mon amitié, je les ai bien combattues et cependant j'y cède tristement. C'est beaucoup que

plusieurs heures passées selon son cœur, mais il faut qu'elles n'entraînent pas d'inconvénients, ou que du moins ces inconvénients ne retombent que sur celle de nous qui aurait la meilleure part. Voilà ce que je ne puis vous promettre. Vous seriez l'unique but de cette petite excursion, il n'est pas en mon pouvoir de ne pas en convenir sans détour ; les humeurs noires se mettraient en mouvement, et qui sait si l'épanchement de la bile n'irait pas jusqu'à vous! Ne vous trompez pas à mon extérieur jugé doux et coulant ; je sais, plus que ne peuvent le croire ceux qui me connaissent superficiellement, me raidir contre ce qui paraît arbitraire ou ridicule, et alors ma volonté est de fer; mais il faut pour cela que les bombes ou les petits traits ne puissent atteindre que moi. Je suis invulnérable dès que je m'isole, et tout ce qu'il y a au monde de plus facile à blesser dans ceux que j'aime.

Il me devient si naturel de m'identifier à vous, qu'un œil habile, c'est-à-dire un œil ami, pourrait établir la disposition de votre esprit, sur la simple inspection du mien. Vous me trouverez bien singulière de vous dire j'irai, et puis je n'irai pas, quand vous approuviez que j'allasse et que je n'attendais que votre approbation? Ne me jugez pas avec trop de justice. Lorsqu'on a les premiers mouvements d'un être dont le cœur vaut cent fois mieux que la tête, on doit assister avec lui à ce véritable travail de Pénélope qui se fait continuellement dans une imagination vive. Mais quand vous me blâmeriez, quand vous penseriez que je n'ai pas le sens commun, croyez-vous que j'en sois inquiète? Mon Dieu, non; souvent je me suis

trouvé de l'amour-propre avec les autres, je n'en ai pas l'ombre avec vous. Je voudrais que vous me vissiez telle que je suis, que vous me vissiez par mes yeux, qui grossissent peut-être mes défauts et ce qu'il y a de répréhensible en moi, plutôt qu'ils ne l'atténuent. Je vous sais assez bonne, pour croire que vous sentirez comme moi la privation que je m'impose. Vous dire qu'elle me coûte peu, serait pure bravade ; mais, du petit au grand, j'ai beaucoup étudié, beaucoup appliqué le dogme du sacrifice, auquel la pauvre Jeanne Grey avait tant de foi. Comme Tarquin, je sais abattre d'un main courageuse ces fleurs de la vie qui s'élèvent au-dessus des autres, et ce triste nivellement m'est devenu si familier, que je remplis ma tâche sans murmure et sans plainte.

Vous figurez-vous le bonheur avec lequel j'accueille l'espoir de vous voir ici, et cependant je vous engage, ma bien chère Roxandre, à éloigner cette course qui vous fatiguera doublement, si vous avez des affaires toujours fastidieuses. Reposez-vous de toutes les émotions que vous avez éprouvées, soignez votre santé si vous voulez faire quelque chose pour moi. Chère, rien n'est aussi sincère que mon détachement de moi-même; mais je ne veux pas surprendre votre estime: il serait une vertu dans toute autre, il n'est qu'un profond découragement en moi ; je le porte dans toutes mes affections. Rien ne m'est si étranger que la confiance, et quand j'en aperçois des lueurs en moi, j'éprouve plus d'étonnement encore que de plaisir.

Voici une lettre du comte de Maistre ; vous aviez bien deviné, en croyant qu'il a partagé vos inquié-

tudes sur vos parents. Dès que vous pourrez vous réunir à une famille que vous chérissez et dont vous êtes chérie, retrouver la paix du cœur et le bonheur qu'elle donne : oh ! ne vous séparez plus ! La vie est trop courte et la plus petite séparation toujours trop longue pour de pauvres êtres qui, par leurs pensées et leurs souhaits, embrassent l'infini et n'ont pas un moment en propriété.

J'ai reçu ce matin un petit mot de Mme ***, qui ne m'écrit que pour me parler de vous, de votre lettre à elle, etc. Elle me dit que l'Impératrice a été fort occupée de ce que vous avez souffert ; j'ai senti toute l'adresse du prétexte, et j'ai assisté aux délibérations qu'il a amenées. Je me suis amusée un moment, quoique je n'eusse pas envie de rire ce jour-là, à examiner le prétexte sous la forme d'une raison indispensable ; je poussais mes arguments, et quand ils auraient été moins bons, il y aurait eu encore quelques difficultés à les combattre. Enfin, voyant qu'on mettait l'intérêt le plus vif à se tromper soi-même ou les autres, la compassion me prit, et je rengaînai mes armes, je me laissai battre comme un enfant, et je convins de tout ce dont on voulut. Adieu, chère, bien chère Roxandre ; je pouvais vous voir et je ne vous verrai pas. Il ne me plaît pas d'avoir ainsi à prononcer contre moi-même, une autre fois chargez-vous de la tâche. Ne croyez-vous pas qu'une visite de moins m'autorise à vous écrire au moins deux lettres de plus ?

Ne pourriez-vous pas faire remettre cette lettre à la comtesse Marie Worontsof ? Je lui écris pour les affaires de la société, et je crains, en l'envoyant direc-

tement, que cette lettre ne s'égare. Pourquoi ai-je tant de peine à vous quitter?

Lundi soir.

Ma chère Roxandre, votre lettre à M[me] Commène a été remise ce matin et en voici le reçu ; l'autre a été portée à la poste. Pourquoi ne me chargez-vous pas de toutes vos affaires? Il me semble que je m'en acquitterais fort bien, surtout s'il vous plaisait de me donner la latitude que mon amour pour l'infini me fait désirer. Je dis désirer, et non pas demander, remarquez bien ; car rien n'est si inutile que de demander pour obtenir. Ce paradoxe-là semble contrarier l'Evangile d'une manière inquiétante ; cependant je soutiens qu'il cache une profonde vérité.

J'ai reçu hier soir votre billet au moment où je rêvais, paresseusement enfoncée dans l'angle des deux coussins de mon divan. Comme sûrement vous n'avez pas la prétention que jamais votre pensée vienne se mêler aux miennes, je ne risque pas de l'encourager en vous disant que, par pur hasard, je pensais à vous et au mal de tête (charmante association !) qui m'empêchait de vous écrire. Tout en m'examinant, je me demandais pourquoi, sans avoir strictement à vous parler, j'avais tant d'envie de le faire. Savez-vous, mon amie, la réponse que j'obtins du moi qui est le plus moi (car il est bon que vous sachiez qu'il y en a deux)? c'est que jamais on ne cause plus volontiers avec ceux qu'on aime que lorsqu'on n'a rien à leur dire. Vous voyez bien que c'est encore un paradoxe que je livre à votre justice ; je ne me permets pas de prononcer sur tout ce qui semble porter le

caractère du sophisme, de la déraison et même de la folie, par l'adage très-respecté qui dit : Que quand on est partie on n'est plus juge.

Mon amie, il faut que vous ayez un petit bout de mon examen de conscience; j'ai promis, et je vous promets encore de ne vous point cacher vos non-succès. Il est de rigueur aussi que lorsque votre influence bienfaisante a tout son effet, vous en jouissiez. Depuis quatre grands jours (ce qui fait une multitude d'heures), je n'ai éprouvé ni les défaillances, ni les angoisses du doute, ni les noires mélancolies auxquelles je suis sujette; je respire librement; je me soumets aux remèdes, et j'y ai pleine confiance. Tous les matins en guise de déjeuner j'avale la potion que vous m'avez prescrite, et dont la recette se trouve dans trois ou quatre grandes pages que je relis avec soin, dans le courant de la journée, à plusieurs reprises : il est impossible que ce régime ne me remette pas. Mon amie, êtes-vous contente de ce bulletin? Si jamais le roi d'Angleterre en fournit un semblable, il est guéri, il est sage, et son médecin est proclamé le plus habile des hommes.

Vous ai-je dit que Nadine avait été particulièrement touchée de votre souvenir? Elle est très-disposée à vous aimer, et quoique je sois la personne du monde qui comprend le moins cette fantaisie, j'en suis aise comme si cela me disait qu'il y a accord entre nous. Ah! si votre raison, si douce et si aimable, pouvait se mettre entre ceux que j'aime et moi, je serais sûre que tous les liens se resserreraient! Je suis frappée de stupeur du moment où il faut agir; je suis bonne, et cependant je reviens difficilement; et avec tant

d'êtres, ainsi qu'avec moi-même, il faut tour à tour reprendre, pardonner, se souvenir, et surtout oublier! N'est-ce pas, ma bien chère amie, que vous ne vous lasserez pas de ce métier-là?

Je suis rentrée samedi soir de chez la comtesse ***; mon séjour chez elle a duré précisément le temps prescrit par l'unité dramatique, 24 heures. Il m'aurait été difficile de tenir au delà, car malgré les avertissements faits d'une part, et les promesses de l'autre, la journée s'est passée sans que j'aie un instant à moi. Sur quelques expressions de bonté dont l'Impératrice s'est servie en parlant de moi à M^me^ Tolstoï, notre bonne comtesse a bâti un édifice magnifique sur les distinctions qui m'avaient été accordées. Ce n'est pas pour elle seule, comme vous voyez, que son imagination prend feu. Vous jugez que ces hypothèses me valent une faveur extraordinaire; j'ai eu beau lui dire que, reconnaissante comme je l'étais de l'extrême affabilité de l'Impératrice, il n'y avait eu, comme cela est vrai, dans son accueil qu'une politesse poussée aussi loin qu'elle peut aller, et que, dans la permission que j'avais eue de la voir, il n'y avait rien eu de personnel, rien de direct: du moment où quoi que ce soit fait vibrer dans cette tête la corde sensible, elle part pour ne plus s'arrêter. Le peu de temps qu'a duré mon séjour chez elle m'a suffi pour apprécier davantage l'excellente S.... Je le soupçonnais, mais je m'en suis convaincue à n'en pouvoir douter, qu'elle sent le peu d'aise, le peu d'agrément de sa position; son apathie apparente est toute méritoire : je crois ses idées fixées, et si elles le sont réellement, les raisons qui fondaient l'opposition de ses parents ne me pa-

raissent pas seulement puériles, mais coupables. Quand des parents croient devoir ne pas accorder l'essentiel, ou ce qui paraît l'être, à leurs enfants, concevez-vous qu'ils ne redoublent pas de soins pour les accessoires, et qu'à force d'attentions et d'agréments ménagés, ils n'atténuent pas, autant qu'il dépend d'eux, l'intensité du sacrifice?

La détermination de l'Autriche remplit tout le monde de joie. On dit qu'il n'y a rien de tel en activité que les paresseux lorsqu'ils s'y mettent; peut-être viendra-t-il aux Autrichiens l'idée de regagner le temps perdu. Si cette idée leur vient, elle les mettra à la torture, qu'ils ont assez méritée. Voilà Lebzeltern déchargé du rôle de bouc émissaire qu'on lui a fait jouer si longtemps. L'autorité même de M^me de Staël ne saurait me faire convenir que le public est toujours homme d'esprit, mais je suis très-persuadée qu'il est souvent bon enfant, et que, mis de bonne humeur, il ne se soucie pas le lendemain de ses haines et de ses aversions de la veille. Dans tous les grands événements qui soulèvent des doutes, il faut préalablement une victime, sauf à déclarer ensuite, en la renvoyant, que le dieu est satisfait. En ce moment les poltrons exagérés portent l'oreille basse et la queue entre les jambes; leur contrepartie assiste déjà à la représentation de l'Europe sauvée, tandis que les premiers vers de la tragédie sont encore à faire. Comme toujours, il n'y a que les individus d'un même parti qui s'entendent; mais les partis entre eux sont comme au temps de la confusion des langues.

Dites à M^lle Walouef que je présume M. Kachelof

un peu amoureux de moi; son assiduité me le fait croire, et le désir que j'en ai me le persuade. Empire pour empire, dites-lui qu'il vaut mieux que ce soit moi qui exerce une domination sur son oncle, que telle autre matrone à mine rechignée qui pourrait devenir sa tante et faire peser le sceptre sur elle. Je me presse d'annoncer cette préférence par le sentiment que j'ai de son peu de stabilité; elle tombera à la chute des feuilles, car il n'y a rien de tel que de pouvoir remplir sa journée pour se passer d'aimer. En vérité, chère Roxandre, si je me soucie de vous, c'est pure oisiveté d'esprit et de cœur; si j'avais su seulement tricoter, cette idée ne me serait pas venue.

J'ai reçu des lettres de mon mari remplies de mauvaises nouvelles pour nos affaires. La maison de Narishkine, bien plus malgré nous que malgré lui, sera vendue à l'encan, et par des règlements qui gênent beaucoup les acquéreurs d'hypothèques. Mise en vente, elle n'ira probablement qu'au tiers de la dette, et en outre de cela, il doit au gouvernement sur cette maison, ce que nous ignorions; les arrérages dus seront prélevés sur ce qui nous revient.

Adieu, mon amie; portez-vous bien et aimez-moi : je vous demande l'un bien plus encore que l'autre; malheureusement ni l'un ni l'autre ne dépendent de vous, et cela m'attriste, mais votre santé et votre amitié sont entre les mains du meilleur des pères, et cela me console. Je suis établie à faire horreur; le bruit des ouvriers qui travaillent à la maison voisine, l'odeur de la couleur m'étourdit et me suffoque; j'ai mal à la tête, et quand j'aurai cessé d'écrire, j'aurai de

l'humeur et des caprices; comme cet honnête ivrogne dont vous estimez tant la prévoyance, je pressens ce que je serai dans un demi-quart d'heure.

Lundi matin.

Mon amie, je ne trouverai jamais à redire à ce que vous aurez fait pour moi, mais il n'en faut pas moins que cet acquiescement général pour ne pas vous gronder d'avoir lu à l'Impératrice un long rabâchage que vous auriez pu rendre en quatre mots. C'est encore là un des tours de votre paresse; vous avez dit : *Je n'ai pas le temps d'être court*, et au lieu d'un consommé, vite vous avez livré la pièce entière. Je suis pénétrée de la bonté avec laquelle S. M. me juge; l'opinion qu'on ne mérite pas fait un grand bien, elle nous abaisse un instant à nos propres yeux et puis nous donne la force de nous élever à elle. Je ne mets nulle modestie à me défendre d'être fort aise d'avoir l'occasion d'approcher l'Impératrice; j'ai toujours été remplie d'admiration pour elle, et en le disant aujourd'hui, je suis infiniment moins suspecte que M^me de Sévigné.

J'irai, comme vous me l'indiquez, jeudi à Tzarskoë-Sélo; quelle douce et toujours plus chère consolation s'unit pour moi au motif de cette course! Mon amie, mon âme malade et affaiblie ne s'appuie plus que sur vous; tout semble se liguer contre elle : les événements, les volontés et jusqu'à sa propre misère. Je suis un peu comme cet homme qui vivait seul depuis trente ans et qui n'avait lu que Plutarque; on lui demandait comment il se trouvait. — Mais presque aussi heureux que si j'étais mort. — Quand les nerfs

se mettent de la partie, alors c'est encore bien autre chose! J'ai été fort inquiète de mon mari; d'autres peines sont venues s'y joindre; jusqu'aux idées les plus superstitieuses, tout a agi sur moi. Pour avoir rêvé que la turquoise que je porte au doigt s'était brisée et que j'en cherchais les morceaux, je me réveillai en sursaut et une indicible mélancolie s'empara de moi? Ne faut-il pas que vous soyez bien mon amie pour que je vous conte de si étranges faiblesses? Chère Roxandre, vous êtes si près de mon cœur qu'il faudrait un miracle pour que vous en ignoriez quelque chose, et quand j'aurais la toute-puissance, ce serait le miracle que je me soucierais le moins de faire. Je respire en pensant que je vous verrai jeudi et puis quelques jours de suite, et que des mois de consolation, des années de liaison et de confiance m'attendent peut-être auprès de vous. Mon amie, soyez toujours pour moi ce que vous êtes, et mettez toute votre bonté à justifier en vous un sentiment dont je ne puis me passer. Comment ne seriez-vous pas heureuse un jour quand tant d'êtres de manières différentes appellent le bonheur sur vous? Votre sœur dans le ciel, et moi sur la terre, le désirons sûrement dans le même objet; car si les autres sont retenues par de vaines considérations, ces vaines considérations n'existent pas ici pour ceux qui ont déjà cessé de vivre, ni pour les êtres qui, à force de réfléchir sur la fragilité de toutes choses, ont fini par ne voir dans le monde qu'une seule réalité, celle d'aimer et d'être aimé.

Je crois M[lle] Walouef fâchée contre moi, et je ne puis en démêler la cause. Je lui ai écrit le même jour

qu'à vous pour la prier de soumettre la réponse que j'avais à faire à l'Impératrice; je n'en ai pas un mot. Je croyais qu'une commission lui ferait plaisir : n'ayez pas l'air d'en savoir quelque chose. Je lui écrirai encore demain pour lui annoncer que j'irai jeudi à Tzarskoë-Sélo.

Adieu, chère amie; je pense avec plaisir que vous avez vu aujourd'hui le comte de Maistre qui s'en faisait une fête. Adieu, je vous embrasse de toutes les forces d'une âme qui vous aime bien.

Mercredi soir.

Je reçois votre lettre à l'instant, ma bien chère amie, et pour me consoler de ne pas vous voir demain, je me mets à vous écrire. N'y a-t-il pas de l'instinct à trouver si promptement le remède au mal? Ce remède, comme tant d'autres, n'est qu'un palliatif, et j'en médirais tout autre jour que celui où vous m'annoncez que bientôt je n'aurai plus à souffrir de votre absence. Souffrir est le mot; il est peut-être injuste à moi de m'en servir au milieu de tant d'adoucissements que je vous dois; mais vous ne sauriez croire ce qu'est une privation sensible sur un fond de malaise habituel.

Que vous ai-je donc dit qui vous ait attristé sur moi, dans ma dernière lettre? Je ne puis me le rappeler. Je ne combats plus mon abandon à la tristesse, vu l'inutilité de mes efforts; mais votre présence, mon amie, me fera tout le bien qui m'est nécessaire. Je ne veux plus de ce bien de luxe qui fait vivre avec enchantement; il ne me faut tout juste que ce dont on a besoin pour ne pas mourir d'inanition : ne suis-je

pas bien raisonnable dans mes souhaits? Non, sûrement. La seule chose qui pouvait me convenir et que j'étais loin de demander, c'était de rencontrer une amie comme vous, et vous voyez que, bien loin de la modération, c'était vouloir l'impossible, si une chance, heureuse entre mille, ne m'avait mise sur votre route. Je ne sais comment il se fait que presque toujours, à notre insu même, nos impressions se réunissent en un même point.

Hier, j'entendis beaucoup parler des événements qui se préparent et je m'en sentis accablée de pressentiments funestes. Heureusement notre légèreté qui ne nous laisse le temps de rien approfondir, nous sauve de ces tourments de l'inquiétude qu'on ne supporterait pas s'ils étaient permanents. Comme vous aussi, ma confiance en celui qui dirige tout me laisse calme au milieu de toutes les oscillations de la pensée. *Dieu mesure le vent à la brebis dépouillée* ; nous n'aurons jamais plus de mal que celui que nous pourrons porter avec courage. Ces lieux communs de la langue de la résignation portent toujours avec eux quelque chose de consolateur, et je sens qu'au milieu de tous les déchirements qui peuvent amener le malheur général et nos maux particuliers, il n'y aura jamais que le *fiat* qui m'échappera et le sentiment profond de cette immense bonté à qui sûrement il en coûte de punir. J'ai souvent pensé, si l'essence de Dieu ne s'opposait pas à la douleur, si un instant il pouvait l'éprouver, que ce seraient les maux que s'attire la pauvre humanité qui interrompraient sa félicité suprême. Mon amie, quelle inégalité dans le partage de mes peines et de mes jouissances ! Je crains dans l'avenir

et je ne sais plus l'embellir d'espérance; je vieillis tout à fait; j'envie presque celui qui, passé la moitié de la vie, cherche ses premières impressions dans son propre cœur et les retrouve.

Que de choses j'aurais à vous dire! mais on vient m'avertir que la calèche va partir, et ce n'est pas pour vous envoyer une lettre que je me presse si fort, mais pour que vous ayez la robe que vous me demandez, demain à votre réveil. Mon amie, que ne puis-je toujours vous servir aussi promptement et à votre gré! Adieu, plus je sens qu'il faut finir et plus j'ai envie de bavarder.

Mercredi, 8 heures du matin.

J'étais bien sûre, chère amie, que votre indulgence excuserait ma mauvaise tête; aussi est-ce bien tranquillement que j'ai attendu votre réponse. Je n'ai pas moins de plaisir à la recevoir, car le calme est loin d'y nuire. Votre supériorité sur moi me pique : ne point faire de sottises et savoir les pardonner, c'est tout à la fois humilier les hommes et ressembler aux anges; par humilité, faites donc les frais d'un pauvre petit pardon à me demander.

Le regret personnel que j'ai de voir votre séjour à Tzarskoë-Sélo prolongé ne m'empêche pas de m'en réjouir pour vous. Il y a eu de l'instinct dans votre acte de complaisance. Tant qu'il fait beau à la campagne, la ville n'est point supportable, et d'après toutes les données, elle ne le sera pas de longtemps. Le monde physique est bien mieux arrangé que le monde moral : une saison est solidaire pour l'autre, et tout compte fait, chaque année ramène le même nombre

de beaux jours; voilà où le système de la compensation est vraiment établi. Notre mois d'avril a été pluvieux; mais quelqu'un revenu de l'intérieur me disait hier que les pluies avaient été si fortes sur toute la route du Caucase à Moscou, que les eaux grossies par leurs torrents avaient brisé tous les moulins. Il faut bien que les réservoirs du ciel se referment, car ne serait-ce pas trop du déluge par-dessus la guerre et la peste? Trop, dit sérieusement, est toujours absurde, dans ce sens notre échelle de proportion n'ayant pas un seul point d'appui.

Ainsi que vous je hume avec délices l'air doux et suave de nos belles matinées. Je regardais le jardin d'été comme la triste ressource des pauvres exilés qui peuplent la capitale; actuellement je l'ai tout-à-fait pris en gré. Souvent j'y suis témoin de scènes qui me donneraient envie d'évoquer Sterne. En tout il ne s'agit que de savoir peindre : les sujets ne manquent pas, et la nature n'est presque jamais au-dessous du talent. Que je suis d'accord avec vous sur l'usage pitoyable que les hommes font des moyens de bien-être déposés entre leurs mains! Ils manquent si fort leur but, que je crois que de toute éternité ils ont été divisés en deux classes : ceux qui pouvant ne veulent pas, et ceux qui ne savent pas. Rien n'est si commun que cette ignorance; puis Ariman moissonne par-dessus tout cela. Je persiste à croire que ni votre situation, ni les circonstances, n'ont une influence immédiate sur vous, tout comme il est vrai que la dignité, la supériorité, la prépondérance sur les autres se trouvent renfermées dans le caractère; c'est de là aussi qu'émane l'arrêt qui prononce sur notre desti-

née. On a tort de confondre le courage d'action, qui est facile, avec la force intérieure de résistance : l'un donne la vertu, le second nous rend susceptibles de bonheur. Là-dessus il ne faut contester ni avec les autres, ni avec soi, mettre une grande prudence dans les moyens d'amélioration dont notre désir naturel de bien-être est le but ; car on court risque de se déformer, sans qu'il nous soit jamais laissé la faculté de nous jeter dans un autre moule. Sans croire aux guérisons radicales, je pense que l'atmosphère qui règne auprès des esprits bien organisés et des âmes en même temps sensibles et fortes, est tout ce qu'il y a de plus salubre. C'est cet air, mon amie, que je respirerai auprès de vous, et qui me vaudra encore bien mieux que mes bains, que je prends avec une exactitude qui tient du scrupule. Puisque vous me donnez l'espérance de vous voir ici le 15, je remettrai ma visite au-delà. J'aime à me ménager des perspectives agréables ; en vertu de cette raison, je remets ma course pour voir Pavlovski à mon aise. J'ai en moi deux germes de paralysie : la paresse qui me fait toujours remettre au lendemain, et l'idée que ce qu'on imagine vaut toujours mieux que ce qu'on voit.

J'ai vu M^me ***, qui m'a gravement prise à part pour me dire que vous étiez charmante, tendre et parfaitement soumise pour elle ; ce à quoi j'ai répondu : *Amen.* — *Amen* veut-il dire parfaitement : *Ainsi soit-il?* — Fort contente de mon acquiescement, la matière étant belle, elle poursuivit pour me dire qu'elle vous avait fortement grondée, que jamais la raison n'avait pris des formes plus imposantes. Je lui ai répondu à cela que ses soins étaient très-faits pour tou-

cher, quoique je ne susse presque rien de ce qui avait motivé ce développement de sollicitude; le résultat de votre manière d'être prouvait assez qu'elle était convenable et qu'elle convenait. Dans tout ce qui n'est point déterminé d'une manière positive, le succès est la seule garantie de l'heureux choix des moyens. Je ne nommai point M[lle] Walouef; seulement m'étant rappelé que la veille de son départ, elle m'avait dit que l'Impératrice vous traitait avec plus d'amitié que jamais, j'appuyais cela de mon assertion. Mais vous savez que ce n'est point avec des preuves qu'on détruit une prévention qu'on se plaît à nourrir. Hélas! chère amie,

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir,
Doit rester dans sa chambre et briser son miroir.

Est-ce une vérité ou une impertinence? Je crois que c'est tous les deux à la fois : une impertinente vérité. M[me] *** ayant une fois dans sa vie l'occasion de vous diriger et de vous influencer, il doit lui être difficile d'imaginer que, même cette fois unique, vous pouvez vous passer de ses conseils. Pour moi, je suis bien d'avis qu'on vous laisse faire vos affaires toute seule, assurée que vous les ferez à merveille. Si vous aviez vécu dans les temps antiques, vous auriez su très-bien mener un quadrige, et à part vous, vous devez rire de bon cœur des savants et profonds conseils qui vous sont donnés par des gens auxquels le faible et fatigué *Rossinante* échapperait encore. L'expérience est une belle chose, mais ce n'est pas le temps qui la donne; un seul événement quelquefois porte le germe de toute celle qui peut être nécessaire à la conduite

de toute une vie; d'ailleurs il y a tel premier coup d'œil dont la justesse y supplée. Ah! que je vous plains d'avoir eu une explication et que je vous félicite d'en être quitte! Depuis que je sais cependant que c'est la faiblesse qui les évite, je n'ose plus avoir contre elle une horreur aussi prononcée. Elles vous conviennent, si, rien n'étant éclairci, vous avez su promettre d'oublier. Mon Dieu que vous êtes meilleure que moi! je n'ai jamais su que pardonner.

Je suis loin de croire que M. de Maistre ait eu avec vous un tort véritable. On part de soi pour juger les autres; mais il faut prodigieusement d'amitié entre deux femmes pour ôter à celle qui est inférieure toute faiblesse de jalousie. Cependant il ne m'en coûte rien à moi de regarder de bas en haut, et cette pose prétendue gênante ne m'incommode nullement, parce que, de bonne heure, j'ai mis une sorte d'orgueil à quitter le niveau pour descendre quelques degrés et à donner la droite à qui de justice je la devais. On dit M[me] de Maistre parfaitement bonne; ce serait à mes yeux le premier des éloges, si on ne l'avait banalisé au point de ne savoir plus ce qu'il veut dire.

Adieu, ma bien chère amie; je serre votre main de toutes mes forces dans la mienne, et jamais il n'entra plus d'amitié vive et franche dans un *shake hand's*[1].

Mercredi, 8 heures du matin.

J'ai reçu votre lettre hier au soir, chère Roxandre, et je profite du premier moment libre pour répondre

[1] Serrement de main.

à tout l'article ministériel; ne faut-il pas faire son métier avant tout?

Je mets un prix immense à la permission que Sa Majesté veut bien m'accorder de lui faire soumettre les affaires de la société : le succès, la durée de l'établissement en dépendent; et, pour ma part, du moment où la pénurie de sujets m'obligea presque à en prendre la direction, je n'eus qu'un seul désir : celui de ne faire aucune démarche, qu'elle n'ait été préalablement agréée par Sa Majesté. Rien ne me sera plus agréable que de faire passer les papiers par le prince Alexandre Galitzin dont j'ai déjà bien des fois éprouvé toute la complaisance; puis-je lui en parler? Je vous avoue qu'il me tarde d'établir notre marche sur des règles fixes et invariables, et de faire cesser par là le vague et le tâtonnement. C'est le premier des avantages pour la Société que d'avoir la protection active de l'Impératrice. Ce que je vous dis là n'est point une phrase, encore moins une flatterie, mais l'expression de mon sentiment intime. Déjà, depuis six mois que la société est établie, le tiers des membres s'est trouvé renouvelé; quand cela ne serait pas, la bonne volonté qui nous anime tous n'équivaudra jamais à l'influence d'un mot de l'Impératrice, ou même à la simple connaissance qu'on aurait de la bienveillance qu'elle accorde. Cette bienveillance sera, dans tous les temps, une sauvegarde puissante et permanente; ce n'est pas seulement l'élévation de son rang qui me le fait penser, mais le pouvoir qu'elle exerce sur l'opinion, qu'elle seule peut nous valoir. Je vous remercie beaucoup de ce que vous appelez vos sottises; tâchez de montrer toujours aussi peu d'esprit à vos dépens.

Quand je répondis, à la question que Sa Majesté me faisait sur nos moyens, que nous avions deux cent mille roubles de capital, elle me parut étonnée, et son étonnement semblait dire : C'est beaucoup. J'étais trop peu à l'aise pour lui développer ce que je vais vous dire, et je me suis déjà bien reproché l'embarras involontaire qui m'ôta toute présence d'esprit. Suppléez, mon amie, à ma maladresse, et, s'il se peut, exposez-lui le véritable état des choses.

La dépense de la société est de sept à huit mille roubles par mois, qu'on distribue sur les différentes requêtes qui lui sont présentées. Ces déboursés peuvent être longtemps nécessaires encore, le nombre des malheureux qui n'ont point été secourus se trouvant jusqu'ici assez considérable pour qu'aucune diminution ne se fasse remarquer dans la totalité des sommes distribuées. Le capital s'épuise donc journellement; dans quelques mois la source sera tarie ou près de l'être, et nous n'avons en perspective aucun moyen de la renouveler. Si notre établissement avait été annoncé comme temporaire, les fonds de la Société dépensés, elle n'aurait qu'à se dissoudre; mais cela n'a point été son but, et en manquant celui qu'elle s'était proposé, elle renoncerait aux vues vraiment utiles qui ne peuvent se développer qu'avec le temps. Nous avons à la vérité trente mille roubles à peu près qui doivent nous être payés annuellement, et qui proviennent des différentes souscriptions; mais sur ces trente mille roubles, on en prélève douze pour l'entretien de la maison. D'ailleurs ce revenu n'est-il pas purement casuel? Si j'en excepte les dix mille roubles donnés par l'Impératrice, le reste ne peut-il

pas être payé inexactement? On peut perdre des membres, ne point trouver à les remplacer, etc. Voilà les considérations qui me font convoiter une part, telle que Sa Majesté voudrait la faire, sur les secours. Cette part, placée dans les fonds publics, serait une dotation qui consoliderait l'existence de la Société; et de l'usufruit de cette somme, nous pourvoierions, avec ce que nous avons déjà, aux besoins des malheureux, d'une manière qui répondrait à l'étendue des soins indispensables.

Voilà, ma chère Roxandre, ce que je vous demande de soumettre à Sa Majesté. Je n'ose espérer qu'elle veuille bien accorder cette grâce à la Société, et d'avance je me résigne au refus, bien persuadée que, si je l'éprouve, il sera fondé sur de meilleures raisons que celles qui établissent mes sollicitations. Il n'est pas nécessaire que vous montriez ma lettre; j'entends trop bien mes avantages pour ne pas préférer que vous vous contentiez d'en rendre compte. L'Impératrice m'ayant fait l'honneur de me parler devant M^lle^ Walouef de ce qui concernait la maison, je la prierai de se charger de ma réponse. Mon intention avait été d'écrire directement à Sa Majesté; ensuite j'ai pensé qu'il était plus discret de ne le faire que par une intermédiaire. Je n'ose pas assez compter sur moi pour croire que, même dans les occasions les plus pressantes, j'aie le courage de demander à l'Impératrice de la voir; avant toute chose, je crains d'être importune. J'étais bien tentée l'autre jour de prolonger l'entrevue, mais M^lle^ Walouef, qui était derrière Sa Majesté, me faisait de si gros yeux et tant de grimaces pour m'inviter à ne pas la déranger plus long-

temps, que j'y cédai presque effrayée, ne sachant pas, *pauvre Ninette*, si, jusqu'à la division du temps, tout n'était pas différent à la cour.

Adieu, mon amie; qu'il me semble étrange de vous écrire sans presque m'occuper de vous, tandis que si souvent, en m'occupant de choses qui n'ont nul rapport à vous, votre souvenir ne me quitte pas! Je vous demande de regarder cette lettre comme une œuvre de surérogation qui ne prendra point sur celle que je vous écrirai à mon premier moment de loisir.

Lundi, 26.

Ai-je besoin de vous dire mes regrets en apprenant samedi par Mme Golowine que vous m'aviez écrit, sans qu'on sût ce que votre lettre était devenue, et ma joie de ce matin en la recevant? Votre intention était déjà un baume, jugez de vos paroles! Votre supériorité est une de mes grandes jouissances, et je l'aime d'autant mieux qu'elle ne m'a jamais ôté l'espoir de vous convenir; qu'est-ce qu'on ne rachète pas par la droiture et la force d'un sentiment? Quand je m'examine, je me trouve une telle faculté de dévouement, qu'en vérité je suis tentée de croire qu'il y a quelques gouttes du sang des Décius dans mes veines; il peut y avoir de la latitude pour le plus dans mon attachement pour vous, mais quoi qu'il arrive, il ne rétrogradera jamais. J'ai une longue expérience de cette tenacité qui, si elle cesse de vous être agréable, ne vous sera du moins jamais incommode.

Je conçois aisément que cette nature d'emprunt qui est sous vos yeux ne vous semble pas valoir la

nature à touches larges, la grande et belle manière du grand peintre; vous avez dans l'esprit, dans l'imagination une simplicité touchante à laquelle aucun de ces goûts ne peut échapper. Même en Russie, je préfère les hautes herbes touffues au gazon ras, et un site pittoresque à toute autre beauté due uniquement à l'art; que serait-ce dans les pays qui déploient tout le luxe de la végétation, et où de beaux paysages achevés par un beau ciel se suivent et varient toujours d'aspect! Je suis convaincue qu'avec vous je me plairais fort même dans le palais des rois, au milieu des cygnes que je n'aime pas plus que vous; mais si, par quelqu'une de ces chances inespérées, je pouvais voyager avec vous dans ce pays que vous avez décrit, et auquel vous avez donné une couleur si vive, c'est alors que les impressions les plus profondes et les plus douces se trouveraient complétées. Causer, lire, prier, admirer avec ceux qu'on aime, voilà la série et l'ensemble de ce bonheur particulier à moi dont je vous disais que je voudrais remplir au moins un jour — un jour qui en embellirait mille par son souvenir! Chère, ne vous y trompez pas, votre disposition à mon égard n'est qu'un pressentiment du bien que vous pouvez me faire, et une femme, malgré sa raison et même à son insu, est plus ou moins conduite par ses pressentiments.

La ville est insupportable : pendant que je vous écris, le bruit des voitures fend ma pauvre tête déjà si mauvaise; malgré moi, je suis entraînée à veiller, et, quoique bien loin de la foule, que notre ami Châteaubriand appelle si bien *vaste désert d'hommes*, j'ai souvent de trop même la société qui me plaît. Ne

m'accusez pas d'inconséquence : il y a bien peu de choses dont on puisse vouloir toujours.

Tâchez de m'indiquer des occasions sûres pour vous écrire; depuis quatre jours, j'en cherche, sans avoir été jamais à temps de profiter de celles que j'apprenais trop tard. Si j'avais été prévenue du départ de M<sup>lle</sup> Bakounine, elle vous aurait porté ma lettre. Elle m'a donné de vos nouvelles; vous aviez froid, vous n'étiez pas gaie, voilà ce qu'elle m'a dit légèrement, du ton de l'indifférence, et que j'ai recueilli avidement. Je ne sais encore si cette lettre vous sera portée par le prince Théodore ou M<sup>lle</sup> Bully, qui partent aujourd'hui. Adieu; promenez-vous bien, amusez-vous, écrivez-moi, ou du moins rappelez-vous souvent qu'il est bien peu de moments dans la journée où vous soyez éloignée de mon souvenir, et qu'il n'en est aucun où vous ne soyez dans mon cœur.

Jeudi soir.

J'ai reçu votre lettre hier au soir, et sans avoir deux moments de suite pour y répondre, j'ai profité des moins coupés pour la relire vingt fois. Mon Dieu! que d'émotions elle a versées dans mon âme! Tout aujourd'hui j'ai valu quelque chose : je voulais vous répondre sur-le-champ, et je l'ai sacrifié à des devoirs presque indifférents. Mon humeur a été vraiment douce et facile : j'ai eu des ennuyeux, ils m'ont paru aimables; on m'a dérangée une fois inutilement, je l'ai trouvé nécessaire; enfin sans efforts ni projets, je n'ai existé que pour les autres. Chère Roxandre, il n'y a que le bonheur qui rende bon! Au milieu des peines qui froissent l'âme et la rendent aride, on

peut encore aisément faire des actes de bonté ; mais cette bienveillance céleste qui suffit à tout et à laquelle rien ne suffit, qui nous fait chercher hors de nous de quoi l'exercer, qui ne connaît ni bornes ni entraves, c'est le paisible contentement de l'âme qui la donne. Sans avoir éprouvé de ces malheurs, qui, en sortant de la ligne commune, semblent commander la pitié, j'ai beaucoup souffert. La continuité des peines, qui n'est qu'une consomption morale, m'avait tout-à-fait abattue ; je croyais que je ne m'en relèverais plus, que les consolations me manqueraient toujours, ou que moi-même je manquerais à des consolations trop tardives ; je n'en murmurais pas, mais je m'en plaignais doucement à celui dont la sévérité ne m'a jamais paru que justice et sagesse. C'est vous qu'il choisissait pour me faire sentir l'injustice de ma défiance et m'en guérir à jamais. Je ne sais où je prends cette certitude, mais je crois fermement que vous ne changerez jamais pour moi ; le doute qui m'est naturel, me devient impossible dès que je veux vous l'appliquer. Cette confiance sans doute deviendra mutuelle ; vous trouverez toujours un point d'appui dans mon affection, et moi je m'appuierai sur votre caractère ; ainsi, avec des titres bien différents en valeur, il y aura encore dans notre amitié cette égalité de bienfaits si douce et si nécessaire à ceux qui s'aiment. Chère Roxandre, prions Dieu de la bénir, cette amitié, de permettre qu'elle serve à nous rendre et plus heureuses et meilleures ; remerciez-le partout avec moi et pour moi du bien inespéré qui m'est accordé en elle ; rendez m'en digne, reprenez-moi, guidez-moi ; plus vous serez sévère et plus vous me

trouverez reconnaissante. Je n'ai jamais imaginé rien qui pût flatter davantage, même l'orgueil, qu'une vérité dure dite par un indifférent; voyez ce qu'une vérité dépouillée de toute espèce de considération étrangère à elle, mais dite par vous de ce ton que vous savez si bien avoir, peut me donner de bonheur et me faire de bien! Je ne suis pas sûre de ne vous déplaire jamais; je ne réponds que d'une chose, c'est de ne vous affliger jamais volontairement. Tant qu'il dépendra de moi, je veillerai à vos impressions pour les garantir de devenir pénibles, et dans tous les cas, il me sera aisé de faire abnégation de moi-même, pour ne songer qu'à vous. Si nous étions ensemble, je saurais bien exécuter ce que vous voulez, avant même que de le savoir; car vous êtes comme Zoé : il n'est pas un de vos regards qui ne soit une pensée. Je n'aime pas que pour se faire entendre on soit obligé de tout dire; les lecteurs inattentifs exigent cela pour leur parfaite intelligence; mais ceux dont l'œil observateur est guidé par cet intérêt qui rend pénétrant, préfèrent les livres qui disent encore moins qu'ils ne donnent à penser.

A propos de livres, demandez-moi tous ceux dont vous avez besoin; il en est peu que je ne puisse vous procurer par moi ou par les autres. Comme il faut cependant spéculer toujours, quand ce ne serait que pour n'en pas perdre la louable habitude, je vous demanderai de lire un crayon à la main ceux qui m'appartiendront ou qui passeront par mes mains; c'est là l'impôt direct que je veux faire peser sur vous. Par ce moyen, vous suppléerez à la privation que j'éprouve de ne point lire avec vous, et en repassant les endroits

que vous aurez marqués, je croirai vous entendre m'inviter à y fixer mon attention. Chère, je veux des coups de crayon, des coups de patte, épargnez-moi seulement les coups d'épingle.

Je suis aise qu'Hérodote vous amuse; pourquoi passez-vous les notes qui sont très-instructives? Le texte n'est qu'une fable perpétuelle ornée de féerie. Ma sauvagerie est tout effrayée de la vie dissipée que vous menez. Quand on est faite comme vous, on n'a rien à craindre du contact de l'indifférence; mais il est sûr qu'il y a dans la dissipation un souffle desséchant qui fatigue et rend en même temps incapable de goûter le repos qui la suit : c'est une espèce d'ivresse qui laisse des traces après qu'elle n'est plus. Vous pouvez aisément imaginer à quel point je suis touchée de ce que vous faites pour vaincre les préventions de M^me Wolkhof, préventions qui sont le produit sûr de mille circonstances mal combinées, mal comprises, et dans lesquelles, de son propre aveu, vous n'êtes pour rien. Mais je trouve, chère, que vous faites beaucoup trop en dévouant ainsi toutes vos soirées; ménagez-vous plus de temps. Ce n'est pas seulement pour gagner sur le temps ménagé quelques fractions à mon profit que je vous y invite, mais je vous connais assez pour ne pas douter que vous préféreriez terminer solitairement quelques-unes de vos journées, quand ce ne serait que pour vous livrer à ces rêveries vagues et sans objet qui servent quelquefois de prélude à des méditations plus sérieuses. Vous faites donc à vous quatre de grandes dissertations sur le sentiment? Plus ou moins, prétendez-vous, tout le monde s'y entend. Eh! oui, tout comme à la guerre

et à la politique; cependant il n'est pas moins vrai que tout le monde se croyant appelé à faire marcher les armées à sa guise et à bouleverser tous les cabinets de l'Europe, avec la certitude du plus heureux succès, on manque de généraux et de ministres, et qu'il faut souvent des siècles pour en produire.

Jeudi matin.

Chère amie, un plaisir récent passe merveilleusement l'éponge sur le mécompte qui l'a précédé. Vous êtes une adorable personne pour ceux qui souffrent. Le regret de ne point vous voir avait déjà déposé quelques *succhi amari*[1] au fond de ma coupe, et voilà que vite vous me proposez un bonbon pour m'en faire passer le goût. Ne me traitez pas en personne courageuse : il faut que je sois *ingannata*[2] pour avaler ce qui me déplaît, ou bien quand je me décide à un acte de courage, qu'il soit récompensé sur-le-champ, sinon je redeviens *Gros-Jean*, c'est-à-dire lâche comme devant.

Mon pied va mieux; je marche avec moins de peine aujourd'hui. Le mal s'étant accru dans la journée de lundi, je fis chercher Leighton qui croit qu'au ressentiment de la chute s'est joint un peu d'humeur rhumatismale; ce ne sera rien dans quelques jours. Il y en a cinq ou six que je n'ai pris l'air, et cela m'incommode beaucoup. Logée au fond d'une cour que le bruit de la bâtisse et la poussière rendent insupportable, je n'ai même pas la ressource d'ouvrir ma fenêtre

[1] Sucs amers.

[2] Trompée.

pour respirer. Leigthon me conseille d'aller passer un peu de temps à la campagne de ma sœur, et j'y vais dès aujourd'hui ; si je ne puis m'y promener, j'aurai son grand balcon, la vue de la rivière, des arbres, une ombre de campagne, et j'estime les ombres tout comme si je datais des Champs Elysées et qu'elles fussent mes uniques réalités. Combien celle que m'offre votre amitié me console! Comment peut-on, comme vous, embrasser tant de sentiments, et donner à chacun la part qui lui appartient? Cela me confond! jamais je n'aurais su m'en tirer.

La longueur projetée de votre séjour à Tzarskoe-Sélo me désole; jamais Kameni-Ostrof ne m'a paru plus tentant que depuis que je voudrais qu'il tentât l'Impératrice. En m'interrogeant de bonne foi, je suis très-fâchée de trouver que je l'approuve de préférer Tzarskoe-Sélo, et si je pouvais lui ôter les bonnes raisons qu'elle en a, cela me mettrait fort à l'aise; car rien ne fâche comme de ne pouvoir opposer quelque chose de raisonnable à ce qui déplaît. Je n'espère pas que ma jambe, qui est d'une grande faiblesse, me permette de supporter une course si longue avant votre arrivée ici; mais si vous restez aussi longtemps que vous le croyez, je me donnerai sûrement le plaisir d'une course dans le mois de septembre, dont les belles journées sont le temps de l'année que je préfère : on sent si bien alors que tout va passer et qu'il faut se hâter de jouir! Le terme que je vais fixer actuellement c'est le 28 ; que de fois, jusque-là, j'attendrai ce soir où je vous verrai arriver! Pour éviter à vos compagnes la peine de vous conduire, voulez-vous que ma voiture vous attende à la barrière? Je

serais fâchée que ce qui m'arrange si fort dérangeât quelqu'un.

Je ne vous enverrai pas aujourd'hui l'*Histoire des Troubadours;* elle est chez ma sœur, dans son appartement de la ville, et je ne puis encore monter son escalier pour l'aller chercher; mais vous l'aurez demain sans faute. Il y a fort longtemps que je ne l'ai lue; je me rappelle y avoir trouvé des notices bien faites et remplies de choses curieuses, mais c'est un ouvrage qui a trop peu de suite pour avoir beaucoup d'intérêt.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, mon amie. Je pourrais être inquiète et je ne le suis pas de vous avoir parlé avec tant d'abandon sur un point délicat. Mais cela ne vous regarde pas seule : moi aussi j'y suis vivement intéressée par cette part immense que je prends à ce qui vous touche. Si je vous ai déplu, c'est un mal, mais ce n'est pas le plus grand de tous : ne point vous faire lire dans mon âme, voilà celui que je ne pourrais supporter! Ah! ce n'est pas d'illusion que je vous aime! jamais plus de vérité et de dévouement n'entrèrent dans un sentiment; peut-être le croirez-vous un jour. Chère Roxandre, votre confiance est un si grand bien, et j'aimerais tant à en jouir toute seule! car qui sait si cette confiance affaiblie n'entraînerait pas votre amitié? Je n'y veux pas penser; mes idées noires se mêlent à tout, et je sens que de l'inquiétude à l'injustice il n'y a qu'un pas.

Adieu! traduisez cet adieu en russe et répondez-y[1].

[1] En russe, en se quittant, au lieu de se dire *adieu*, on se dit *pardon*.

Vendredi soir.

Chère amie, si l'aveu simple et sans détour d'une extravagance quelconque n'était pas un remède souverain pour remettre à l'aise, je le serais fort peu après ma boutade de l'autre jour; mais qui sait dire : Je n'ai pas eu le sens commun, trouve en soi de merveilleuses ressources de confiance. Ma lettre d'avant-hier ne peut guère avoir mieux valu que ce qui la précède : je l'ai écrite dans la crise qui a suivi la fièvre, et l'on sait que bien que ce soient les crises qui sauvent quelquefois le malade, c'est toujours un moment violent en soi. Mon Dieu! que de réflexions m'a suggérées votre lettre! Comme il y a quelque chose de pénétrant, de persuasif dans la noble confiance qui vous anime; je la partagerais bien, si je vous ressemblais et si j'étais aimée par quelqu'un qui me ressemblât. Je le répète d'après vous, il n'y a nulle parité entre nous; mais, ne vous en déplaise, c'est à moi qu'appartient la phrase en saint Jean dont vous vous emparez. Vous savez que l'ordre est indispensable en toutes choses, et il n'en existe pas si chacun n'est pas à sa place; ainsi, sans disputer, laissez-moi à la mienne. Tout en me piquant de philosophie, je n'aime point vivre avec mes égaux, et quand ceux qui sont au-dessus de moi m'offrent le piédestal, j'aime autant n'y pas monter, prévoyant qu'il en faudra descendre. Ce n'est point du tout parce que je suis supérieure à la vie que souvent elle me pèse, ou que je regarde le bonheur à *vue d'oiseau*, c'est plutôt parce que je ne m'en sens pas digne; je dis alors :

Le raisin est aigre. D'ailleurs, j'ai été si longtemps nourrie de mécomptes quotidiens, que je ne vois dans ce qui me plaît que de charmantes attrapes; au lieu d'en jouir bonnement, je cherche la malice. C'est une fort vilaine direction d'idées, assez difficile à prendre pour quiconque n'y aurait pas été stylé par des soins auxquels il faut bien que tout finisse par céder. Les vôtres, mon amie, sont d'un genre bien différent, et, croyez-moi, ils ne resteront pas sans influence. Je vous ai toujours dit que vous me feriez tout le bien que vous voudriez.

Je vous assure que j'aime beaucoup mieux vous parler de ma santé qu'à Leigthon, malgré ses sermons remplis, comme tous les bons sermons, de sollicitations et de menaces. Ils n'équivaudront jamais en efficacité à un *soignez-vous* prononcé par vous. On le dirait votre écho aux instances qu'il me fait de prendre des bains. J'ai commencé aujourd'hui à obéir;—est-ce à lui, est-ce à vous? cela reste dans le vague. Il me semble que je m'en trouve très-bien. Je suis très-déterminée à me soumettre à tout ce qu'il me conseille ; il m'est démontré que mes maux, très insignifiants, en s'invétérant, me conduiraient à une inutilité complète et voilà ce qu'il faut éviter plus que la souffrance. Ce matin, à la suite d'une multitude de conseils, il me recommandait la distraction, comme on prescrit une potion de rhubarbe, en style de recette; et pendant qu'il me parlait, tout en baissant la tête en signe d'acquiescement, je pensais qu'il en est une qui me ferait tout le bien imaginable : la devinez-vous, mon amie? Quand vous serez rentrée, quand il ne me faudra pas acheter le plaisir de vous avoir vue par le regret de vous

quitter, je sens que je trouverai une distraction véritable qui me ranimera. Il n'y a rien de si constant que le mois de septembre; ce sont les trente ans de l'année; il nous amènera sûrement de beaux jours et, dès que j'en aurai un tout à fait libre, j'aurai l'air de vous le donner, tandis que je ne le consacrerai qu'à moi toute seule.

Si vous saviez combien de fois, ainsi que vous, j'ai déjà pris la résolution de reprendre à une occupation sérieuse! en vérité, c'est bon à tout. Ce que l'on fait à bâtons rompus fatigue prodigieusement; on croit servir son plaisir en se livrant à des lectures frivoles ou trop variées, et il n'en résulte que cette bigarrure qui fait d'une heure passée dans la foule un siècle de malaise. « Que la dissipation est bête! » disait une femme de beaucoup d'esprit, et elle avait bien raison. Vous avez tant à perdre dans ce sens-là, que vous ne parviendrez jamais même à entamer votre fortune; mais c'est en faisant un retour sur moi-même, que je sens combien on peut, par le décousu de ses journées, risquer jusqu'au nécessaire. Il y a un an encore que j'étais susceptible de réflexion, d'ordre dans mes idées; j'en avais du moins. Actuellement, c'est le chaos embelli par les ténèbres; ma tête se fend si je veux penser, ou quand je ne pense à rien, ce qui devient l'état naturel de mon jugement. Je justifierais ainsi le mot ancien et connu de mon ami Montaigne: *l'homme se pipe*. Ah! que c'est vrai, l'homme se trompe sur tout; en conclut-on que c'est de plein gré qu'il s'empresse ainsi autour de l'erreur? Ce serait fort injuste : l'homme se trompe pour ôter un degré à ses peines et se garantir quelques plaisirs.

Que dites-vous de la belle victoire des Espagnols? J'espérerais beaucoup de cette diversion si les Anglais n'y étaient pour rien; mais les mécontentements intérieurs se tairont toujours devant le terrible nom d'Anglais, qui électrise tous les orgueils français. Cette même unanimité de sentiments et d'opinions qui fonda tous les succès de la première campagne, se retrouvera du moment où l'ennemi national de tous les temps menacera le pays. Mon Dieu! quand tout cela finira-t-il? On a beau me promettre des succès, c'est de la tranquillité que je demande. Il faut convenir que l'espérance est une nourriture bien creuse; elle fatigue sans restaurer; elle me donne une certaine crampe dans l'esprit, à laquelle, mon cher docteur, vous devriez bien porter remède.

On m'a interrompue ce matin, et je n'ai pu vous envoyer cette lettre par M. Rason; vous l'aurez demain à votre réveil, et avant que de la lire vous direz sûrement : Pauvre Sophie! elle eût été si aise de me voir! Oh! oui, si aise!

Août.

Chère amie, la princesse Alexis [1], en vous remerciant de toute la bonne volonté que vous mettez, vous demande de la rappeler à l'Impératrice. Il me semble surtout utile de le faire un jour que le comte Razoumofski sera là; nous nous abandonnons tout à fait à vous; mais je vous demande en mon particulier de ne le faire qu'autant que vous n'y trouverez pas d'inconvénient. Je crois qu'il faut ménager son crédit, non

[1] La princesse Alexis Galitzin (voir la *Vie de M^me Swetchine*, page 62).

pas pour soi, ce qui serait plus que laid, mais pour agir avec efficacité dans les occasions vraiment urgentes; mon premier mouvement est toujours de demander, mais en songeant ensuite que ce qui est inutile peut devenir nuisible, je me paralyse par calcul.

Je n'ai pas aperçu M[me] *** depuis les 24 heures que j'ai passées chez elle; ce qui fait que j'ai encore tout à apprendre de l'effet de la dernière entrevue. Que de projets, que d'espérances à perte de vue, si on en est content! quel héroïsme, quel déploiement de force et de courage, si elle a laissé un levain dont on ne veut pas convenir! Entre ces deux extrêmes, je ne vois pas la possibilité de lui voir saisir le point juste. J'ai cent fois remarqué son inquiétude qui tient de la peur dans tout ce qui peut me rapprocher de vous; je l'ai observée comme une chose étrange, et dédaigné de vouloir l'expliquer, comme on se détourne de tout ce qui donne la preuve de la malveillance. Malgré ma bonhomie, les phrases et les protestations m'aveuglent peu; cependant il y a dans leur fausseté quelque chose qui séduit toujours, et qui fait qu'on s'étonne lorsqu'elle est démontrée à un certain point.

De désespoir de me sentir au dessous de tout ce qui était autrefois à ma portée, je me suis jetée dans les voyages; c'est un genre *mezzo carattere* qui ne demande point d'attention et qui n'effarouche pas la paresse. Il me semble que si je lisais dix pages avec vous d'un bon livre, cela me remonterait pour huit jours au moins. Écrivez, mon amie, mais que ce ne soit pas pour vous toute seule : donnez-moi ce que vous aurez écrit. Je relis vos lettres, je relis surtout le précieux cahier; j'aime tant à me retrouver avec

vous dans différentes époques! cela me fait l'illusion de vous avoir toujours connue. Tout ce qui vous regarde me laisse un souvenir ineffaçable, et il n'est pas jusqu'aux dates que je ne retienne. J'y ai vu, par exemple, que demain, 6 septembre, était un jour bien triste pour vous; dussé-je vivre cent ans, que cet anniversaire me retrouvera unie avec vous d'impression et de sentiment! Ah! que ne dépend-il de moi d'adoucir ce qui vous afflige et d'éloigner ce que vous pouvez craindre! Tâchez de conserver ce courage qui est pour moi la pierre philosophale. Vous savez bien que pour être en règle avec ceux qui vous aiment, il faut que vous soyez heureuse au moins pour deux, je voudrais dire pour dix, mais on n'en cède que sa part.

Bonsoir, mon amie, je vais me coucher, et demain j'ajouterai, selon la tournure de ma journée, quelques lignes ou quelques pages à cette lettre. La vôtre pour votre frère est expédiée; donnez-moi toutes vos commissions : le moins que je puisse mettre avec vous c'est de l'exactitude, et le plus? — une confiance entière dont j'ai si besoin.

1814, 15 janvier. — Saint-Pétersbourg.

Mon amie, je n'ai qu'un moment, que je veux vous donner, pour répondre à l'article principal de votre lettre du 3, datée de Kœnigsberg. Ai-je besoin, pour donner un peu de poids à mes remontrances, de vous renouveler ici ma profession de foi sur l'ambition, la vanité, les dégoûts et les mécomptes qu'elles amènent? Sûrement non. Vous savez que mon instinct sauvage, qui me rend si amie de l'indépendance, a suffi pour me les faire deviner, et qu'au moins en

ceci, j'ai pu me passer d'expérience. Cependant, malgré cette connaissance qui m'est arrivée comme la science infuse, ce que vous me dites de votre position auprès de Mme de R. [1] m'a fait infiniment de peine, non-seulement par celle que vous en ressentiez, mais par la crainte qui approche de la conviction que vous n'ayiez pas fait ce qu'il fallait pour l'éviter. J'approuve la dignité, ou pour mieux dire, dans toutes les circonstances je n'admire qu'elle; mais je ne vois pas que de montrer une sensibilité blessée, réparer des torts involontaires, en chercher les moyens, soit y manquer. Pourquoi ne pas vous expliquer, montrer votre peine, demander les motifs qui vous l'ont méritée, en convenir, s'ils sont justes, et mettre tout l'empressement que vous pourrez à les réparer? La bonté seule, cette bonté expansive qui est véritablement ce charme qui subjugue, suffirait pour dicter cette conduite, et un motif plus puissant vous y invite encore, celui de la reconnaissance. Chère Roxandre, un petit tort d'humeur vous ferait-il oublier la manière dont Mme de R. fut pour vous dans un moment où elle pouvait mettre des formes polies à la place de cet intérêt qu'elle vous marqua? Le moment où la confiance d'une part et une vive sensibilité de l'autre rapprochent deux âmes jusqu'à cette intimité que l'amitié seule pourrait établir, peut-il donc ne laisser aucunes traces, ou un léger mécontentement les effacera-t-il? De plus ne lui devez-vous pas un gré infini de vous avoir emmenée? Dans ce voyage elle n'avait pas essentiellement besoin de votre présence, sinon

[1] L'Impératrice.

par l'agrément qui pouvait en résulter pour vous ; sa bonté lui imposait même le dur sacrifice de faire peine à une autre pour vous faire plaisir. Elle a surmonté ces difficultés, et vous, ne ferez-vous rien? Je serais bien éloignée de vous engager à feindre des regrets que vous n'éprouveriez pas, mais promettez-moi de montrer ceux que vous avez, et surtout n'affectez pas cette liberté d'esprit et cette sorte de gaîté qui, à mes yeux, ne paraîtraient jamais qu'un effort, et qui, aux yeux trompés des autres, seraient une indifférence presque choquante ; soyez toujours aussi bonne que vous-même. Mon amie, avant toute autre chose je vous dois la vérité ; comment ne vous dirais-je pas qu'à la place de M^me^ de R., dans ses rapports avec vous, je serais aussi blessée qu'elle? Mais vous connaissant mieux, peut-être que je saurais par un mot vous faire sentir un tort indépendant de votre affection pour elle, et vous ramener à ce qu'il vous est si simple d'être. Ne croyez pas à cette apparence d'approbation qui semble vous maintenir dans la route où vous êtes ; cela seul me prouverait presque qu'elle est mauvaise. La perfection même d'une conduite n'attire que le blâme ou les mésinterprétations, lorsque cette conduite déplaît aux puissances et que de paraître l'approuver pourrait compromettre la faveur. Voyez autant de piéges dans cet assentiment qu'on vous donne ; peut-être qu'on ne veut que vous pousser assez loin pour que toute marche rétrograde vous soit interdite. Croyez en mon amitié pour vous, qui n'a d'autre but que votre bien ; elle ne m'aveugle pas. Je vous crois très-capable d'imprudence, je vous l'ai dit mille fois ; c'est un petit tort à mes yeux, mais

rappelez-vous, chère amie, que c'est le seul dont les hommes n'ont jamais su accorder la rémission. Ai-je besoin de vous demander de me pardonner un si long et si ennuyeux sermon? Je mets mon âme à l'envers avec vous; je sens trop ce que je dis pour me donner le temps d'y penser; mon intention ne peut être méconnue, et c'est surtout devant vous qu'elle doit toujours trouver grâce. Quand je parle des intérêts de ce misérable monde, il me semble que je m'occupe d'une sphère très-éloignée de la nôtre : la pauvre recluse n'en est pas plus séparée par ses murailles que je ne le suis par les dispositions qui m'en éloignent.

Adieu, ma bien chère amie; aimez-moi, pardonnez-moi, et soyez heureuse, afin que j'aie de quoi me consoler de ne point l'être. Faites mille amitiés de ma part à la Wolkhof. Je ne lui ai point encore écrit; je m'intéresse beaucoup à elle, mais je ne sais si j'ai quelque chose à dire aux heureux du siècle. Je vous embrasse de toute mon âme.

1814, 2 février. — Saint-Pétersbourg.

Chère amie, j'espère que vous avez reçu la lettre où je réponds longuement à votre article sur M^me de R.? Soyez sûre, chère Roxandre, que vous ne goûterez un calme permanent, qui peut si bien s'allier à de grandes peines, que lorsque vous aurez la certitude de ne vous les avoir pas attirées, ou du moins qu'après avoir tout fait pour réparer jusqu'à des torts involontaires. Le parti que vous avez pris de ne pas sembler émue de la défaveur de M^me de R., de porter votre attention ailleurs, doit lui faire supposer un de ces dépits qui bravent, et non cette sensibilité fière

qui se défend l'éclat et renferme ses déplaisirs. Songez que l'agrément de votre existence présente et peut-être future, même l'opinion générale, dépendent en grande partie de l'appui que vous vous serez ménagé ou que vous aurez repoussé. Ne vous le dissimulez pas, c'est vous qu'on blâmera si le mécontentement de M^me^ de R. vient à éclater ; et, dans cette lutte si inégale, vous ne pouvez avec l'ombre de raison espérer une victoire quelconque. Rappelez-vous donc qu'il n'est pas de soumission plus juste et de dépendance mieux déterminée, et que de persister dans les formes qui lui déplaisent, lui montrer de l'indifférence, c'est vous l'aliéner à jamais. Mettez votre esprit et votre raison à combattre le petit orgueil qui vous dicte de ne pas rétrograder ; changez de conduite, il en est peut-être temps encore : M^me^ de R. est bonne, délicate, elle sera sûrement sensible à l'aveu de ces petits torts dont on ne se souvient que lorsqu'on ne les a pas pardonnés. Quoique vous ne touchiez pas cette corde dans vos lettres à vos parents, votre frère m'a dit que la pénétration de votre maman avait deviné vos peines. Elle s'en afflige ; ne ferez-vous donc rien pour la consoler? Pardon, chère Roxandre, de rabâcher d'une manière si ennuyeuse ; j'ai la haine la plus prononcée pour les remontrances et les conseils, et si je me permets de vous en donner, c'est bien une forte preuve de mon amitié pour vous.

J'ai bien peu de choses à vous dire de moi ; rien ne ressemble plus à ce que je fais que ce que je faisais. Ma santé a été bien mauvaise ; j'ai été malade pendant plus de huit jours de manière à ne pouvoir même pas vous écrire : c'est vous en donner la me-

sure. Je suis dévorée d'inquiétude pour Nadine dont la santé est dans un état déplorable. Leigthon n'ose pas prononcer encore. Mon âme fléchit sous le poids d'une aussi cruelle épreuve, et je manque de force même dans l'avenir.

Le comte de Maistre et Sayger me chargent de mille choses pour vous, ainsi que mon mari. Je lis *Jeanne d'Arc* [1], qui m'enchante. Adieu, mon amie, je vous écrirai bientôt. Cette lettre commencée le 2, n'est fermée qu'aujourd'hui 6. Je vous embrasse de toute mon âme.

1814, 22 février. — Saint-Pétersbourg.

Ma bien chère amie, je méditais justement le regret de n'avoir pas de vos nouvelles depuis Weimar, lorsqu'hier je reçus votre lettre commencée à Darmstadt et fermée à Bruchsal. Je n'avais pas d'inquiétude puisque vous aviez écrit à d'autres, et j'ai encore moins de cette exigence dont le fond est toujours de l'amitié. Pourquoi donc étais-je un peu triste de votre silence? Demandez-le à ce ciel qui roule pesamment ses nuages sur nos têtes, et surtout à cette chaleur du midi concentrée dans le fond de mon cœur. Un étonnement tout rempli de peines s'est emparé de moi en apprenant que vous n'avez pas trouvé mes lettres à Carlsruhe, où je les adresse depuis ma lettre à Weimar. Je sais bien que le doute ne saurait entrer que dans ces liaisons vulgaires et toutes fragiles qu'on forme comme en se jouant des sentiments les plus sérieux; cependant il m'importait tant que vous eussiez la série de toutes les impressions que vous m'avez fait éprou-

[1] Tragédie de Schiller.

ver, qu'en ne supposant qu'un retard, il m'était encore pénible. Jamais je n'aurai besoin de justification auprès de vous; mon absolution sera toujours le résultat de votre instinct ainsi que celui de votre réflexion. *Sois tout à ton ami dès que tu l'as nommé*, est un texte dont la longue paraphrase s'étend sur toute ma vie intérieure. Je ne sais si l'orgueil peut l'exprimer aussi naïvement, mais je vous dirai sans détour que quelquefois j'ai connu l'espoir de vous être vraiment utile. Je suis si éclairée sur votre intérêt par celui que vous m'inspirez, qu'il me semble que ce que je ne saurais ni apercevoir ni faire pour moi, je le verrai pour vous avec la clarté et la puissance que donne la vérité fortement sentie et employée sans réticence et sans crainte. Je vous la dois, et quand je ne vous la devrais pas, mon amie, mon amitié pour vous me l'arracherait. Je suis d'abord entraînée à vous dire toute ma pensée, et puis la réflexion vient m'assurer que je vous dois cet excès de confiance. C'est ainsi que les poétiques viennent après les poëmes. Une franchise entière, sans arrière-pensée, ne m'est pas tout à fait naturelle; aussi dans ces moments de crépuscule moral où il ne fait pas tout à fait nuit ni tout à fait jour, j'ai été étonnée du courage que j'ai eu de ne vous rien adoucir, et un peu inquiète, je vous l'avoue, de l'impression qu'il ferait sur vous; ensuite l'idée de la loyauté et de la véritable dignité de votre caractère me calmait en me rappelant qu'il n'était au-dessous de rien. Je pense bien, comme vous, que l'amitié doit être sévère, mais avec la différence que vous vous en tenez à la théorie, et que moi je mets mon opinion en pratique. Dites-moi, chère amie, si vous le pouvez

avec vérité, que la rudesse ne vous ôte pas toutes les consolations que je voudrais pouvoir y joindre; qui mieux que moi sent toutes vos peines et voudrait les calmer? Si je vous porte des coups sensibles en dévoilant mon opinion tout entière, c'est un véritable hommage que je rends à votre force en la provoquant. Que ne puis-je aussi, en vous faisant assister à toutes les impressions qui sont la véritable réaction des vôtres, mettre un baume dans ces blessures que je rouvre peut-être maladroitement ? L'amitié devrait être Janus, dont l'un des visages porterait l'expression du conseil austère, et l'autre celle de la douce consolation. Mais chaque peine qui nous ôte un asile sur la terre nous découvre un point d'appui de plus au ciel. Eh ! mon amie, ne soyons pas injustes envers la Providence : il est encore des biens mis à la portée de l'exilé des régions de la confiance non trompée; ces biens qu'une âme comme la vôtre est faite pour sentir, pourquoi ne vous y attacheriez-vous pas? Cette carrière où tout est enchantement et qu'on rêve dans les premières années de la vie vous est fermée : n'y en a-t-il donc pas une autre dont chaque pas est une action noble et utile, où la raison guide, et dont le contentement de soi-même est le compagnon et le but? Au terme, c'est aussi une couronne qui est la récompense du vainqueur; ce n'est pas le bonheur qui l'assemble fleur par fleur, mais cette couronne vaut mieux que la sienne, parce que rien ne peut la ternir et qu'elle dure aussi longtemps qu'elle est belle. Je prévois que lorsque nous serons ensemble, j'aurai de grandes préventions à détruire en vous; j'aiguise déjà mes arguments, et si les événements s'accordent avec ma dialectique,

j'espère bien que vous ne serez pas la plus forte.

Je suis un peu rassurée sur Nadine, cependant sa convalescence est loin d'être rétablie. Comme il faut toujours vouloir autre chose que ce qui est, je désirerais surtout sauter à pieds joints sur les mois de mars et d'avril, époque dangereuse, et pouvoir lui faire respirer l'air doux et salubre de la campagne au mois de mai. Il est décidé que nous n'irons pas à notre terre et que nous nous établirons dans les environs. Notre choix n'est pas encore fait, mais je pense que ce sera du côté d'Oranienbaum plutôt qu'ailleurs. Mon amie, j'ai grand besoin de respirer librement! la vie que j'ai menée cette hiver a mis ma patience à une dure épreuve; si elle s'en tire jusqu'au bout, ce sera beaucoup plus honorable que cela n'a été amusant. Plus j'avance, et plus je suis entraînée vers la vie de retraite coupée par des occupations qui me paraissent d'autant plus aimables que je ne puis m'y livrer. Toujours tenue à des détails les plus mortellement froids, qui me prennent tout le temps que me laissent mes migraines, je passe, sans oser regarder, de crainte de succomber à la tentation, à travers des jouissances innombrables que peut me donner encore l'exercice de la pensée. La situation du malheureux condamné à être attiré sans cesse sans jouir jamais est si souvent la mienne, que, pour l'appliquer plus généralement, j'en ai fait un verbe que vous approuverez sans doute; le voici : Je tantalise, tu tantalises, etc.

Nos lectures avec votre frère vont toujours, quoique très-interrompues; il en résulte beaucoup d'agrément pour moi. Votre frère est un homme de cette pâte au-

tique dont le secret est perdu ; il suit, en cédant à sa nature, le conseil de saint Paul de vivre dans ce monde comme n'y vivant pas. S'il fait un choix qui ne soit pas très-heureux ; si, dans ce qui doit composer une unité parfaite, il a le malheur de sentir que sa compagne et lui font deux, il aura bien peu à espérer de cette terre, car le mariage, pour un caractère comme le sien, est la seule chance qui puisse remplir son existence et la rendre douce. Votre maman a eu la bonté, sachant que je n'avais pas de lettres de vous, de m'envoyer celles que vous lui avez écrites. Je vous ai vue au milieu de MM. Schiller, Gœthe, etc., et je me suis écriée : *Où étais-tu, brave Crillon?* Je vous envie de connaître tant de visages célèbres, parmi lesquels la laideur de M. Hanikof peut encore espérer faire un assez bel effet. Je suis bien aise que vous ayez fait connaissance avec lui, et que ses amoureux hommages aient été si rapidement portés à vos pieds; cela me prouve qu'il est toujours le même, et malgré quelques petits ridicules, il fait assez bien de ne pas changer. C'est vraiment un homme d'esprit, mais qui a le tort de vouloir montrer tout ce qu'il a, dans la conversation la plus insignifiante et la plus courte ; rature-t-il toujours en parlant?

Adieu. Il faut que je termine pour que ma lettre puisse partir par le courrier d'aujourd'hui. Ecrivez-moi bientôt.

1814, 30 mars. — Saint-Pétersbourg.

Ma chère Roxandre, depuis ma dernière lettre, j'ai été dévorée d'angoisses : Nadine a été beaucoup plus mal pendant une dizaine de jours. Quoique fort con-

tente des soins de Leigthon, n'osant m'en rapporter à lui, et pénétrant le véritable sens de ses discours à travers ses ménagements, j'ai demandé une consultation composée de Crichton, de Rogerson et Leigthon. Que vous dirais-je, mon amie? les ténèbres au lieu de s'éclairer, sont devenues plus épaisses, le vague s'est changé en incertitude complète, et qui sait si cette incertitude apparente ne cache pas la connaissance positive d'un mal incurable? Chère, concevez-vous ce que cette idée a de sombre et d'alarmant? Ah! vous faites bien mieux que le concevoir, vous le partagez, vous êtes de moitié dans mes impressions! Ne croyez pas que si mon imagination m'échappe pour m'enfoncer dans l'abîme de souffrances indéfinies, je me laisse vaincre par elle sans combats; je fais plus : avec plus de raison qu'une autre de craindre pour un enfant auquel ma tendresse croyait préparer une destinée heureuse, je conserve quelquefois ou plutôt je trouve une sorte de force d'esprit qui me laisse juger son état d'après mon instinct, et non d'après des lumières trop souvent erronées. Dans ces moments que j'appelle lucides, j'ose espérer que l'on se trompe sur le genre de sa maladie; je penche à croire que les nerfs y sont pour beaucoup, et que, véritables Protées, ils prennent toutes les formes qui semblent annoncer complication de maladies unies au plus affreux de tous les maux. Chère, la mort seule ne glace-t-elle pas d'effroi lorsqu'elle vient menacer la jeunesse? et qu'est-ce encore que la mort auprès de souffrances aiguës que l'on parvient rarement à calmer, et dont la nature même, avec toutes ses forces et tous ses efforts, ne peut sauver! Pourquoi vous le cacherais-je? dans ces tristes

moments, je me sens seule, plus seule que jamais; si une main amie approchait le calice de mes lèvres, je souffrirais encore, mais quelques larmes d'émotion et d'attendrissement se mêleraient à mes larmes plus amères, et la stérilité et le découragement de mon âme ne feraient plus de moi une de ces victimes dont le sacrifice n'est que de la douleur. Pardon, je vous afflige, je le sens; mais comment résister en parlant de soi à un être aimé, à s'ouvrir à lui et à se montrer avec sa faiblesse, et peut-être toute sa déraison! et quels trésors, mon amie, ne m'offre pas la religion; si j'en étais privée, que ferais-je? et que font ces êtres, trop malheureux pour être comptés au nombre des coupables, qui ne connaissent pas sa puissance toute de bonté? Je suis heureuse que vous vous sentiez portée par votre belle âme bien plus encore que par vos peines à l'unique asile où nous trouvions quelque repos. Jetons-nous dans le sein de Dieu, c'est aussi une manière d'être ensemble, et s'y perdre, c'est bien se retrouver!

Mon amie, j'ai une multitude de choses à vous dire, mais la liberté d'esprit me manque encore plus que le temps; cette lettre-ci n'est au fond que pour vous en annoncer une que vous aurez dans trois ou quatre jours. Cependant il y a un article dans votre dernière qu'il m'est impossible de passer sous silence; c'est celui où vous me parlez du comte Capo d'Istria. Que ne donnerais-je pas pour être avec vous dans ce moment, pour empêcher votre imagination de s'effaroucher, pour la ramener à des sentiments raisonnables, pour obtenir d'elle d'unir la raison à la délicatesse! Non, vous ne manquerez pas cette destinée; elle vous désigne impérieusement comme épouse et comme

mère. Je sens quelquefois que vous avez besoin de moi; ma sollicitude, mon intérêt si clairvoyant parce qu'il est vif et tendre, dessilleraient vos yeux et les accoutumeraient peu à peu à ce jour qui me semble fait pour embellir votre vie. Mon amie, si cette lettre ne vient pas trop tard, promettez-moi de suspendre toute détermination qui serait défavorable au seul projet auquel je tienne pour vous; qui sait si vos idées, reprenant leur direction naturelle, ne vous montreront pas bientôt les objets sous un autre rapport, sous celui dont ma tendresse pour vous est frappée?

Adieu, mon amie; à demain peut-être, et sûrement à bientôt. Je ne vous demande pas de m'aimer, je suis sûre que toutes mes misères vous attachent à moi plus que toutes les prospérités, qui n'ont d'influence que sur les êtres auxquels nous ne ressemblons pas.

Saint-Pétersbourg, 6 avril 1814.

Chère amie, ma dernière lettre vous aura fait peine; aucune des miennes n'a pu jusqu'ici manquer cet effet, tandis que vous ne me parlez que pour me consoler et mêler votre voix à celle de ces douces espérances que toute seule je cherchais en vain à reconquérir. Combien la partie est peu égale! Mais si jamais le fardeau vous a été cher, ne vous en lassez pas; je n'aurai pas su me passer de votre amitié avant même que d'en connaître tout le bienfait; comment donc me résignerais-je à la perdre? Chère Roxandre, ils peuvent être estimables et vertueux, ces êtres qui n'ont su de la vie que les formes extérieures et qui ont avancé dans le sentier droit sous la garantie du bonheur; mais ces êtres, au milieu des masses qui

souffrent, qui se repentent et gémissent, sont destinés à y rester étrangers. On a dit que le cœur était comme ces plantes qui n'offrent un baume salutaire que lorsque le fer les avait blessées elles-mêmes; plus on étudie la nature et plus on trouve cette pensée juste. Vous-même, mon amie, dont l'âme sensible et élevée semblait destinée à deviner les maux sans avoir besoin de les connaître, seriez-vous ce que vous êtes et ce que vous serez, si le poids terrible des peines qui seules offrent une lutte honorable au courage de notre sexe n'était venu éprouver le vôtre? Je vois vos progrès marqués dans vos lettres successives; comme l'enfant au berceau, chaque jour semble ajouter à vos forces. Ce n'est plus dans vous seule que vous la puisez; ah! que vous faites bien! Vous l'avez vu jadis, vous le sentez aujourd'hui : c'est en vain que nous nous confions dans la noblesse et la pureté de nos intentions, cette prétendue égide brise souvent le cœur qu'elle devait garantir, et il faut recourir à un pouvoir plus qu'humain pour nous arracher aux dangers et aux regrets qui suivent ceux que l'on n'a pas vaincus. L'exaltation résignée n'est quelquefois ni de la vertu ni de la religion, mais c'est une des ruses dont se sert le plus volontiers la Providence avec ceux qu'elle a doués de la fibre religieuse; peut-être ôte-t-elle quelque chose au mérite de la piété, en donnant pour elle ce vif attrait qui détruit presque le libre arbitre; mais sa bonté, ne songeant qu'à sauver, oppose l'entraînement à l'entraînement, et s'en remet au temps pour faire de ce dernier amour une œuvre toute sainte. Qu'il est doux de s'élancer dans cette carrière! mais, chère amie, il vient un temps où ces ailes mys-

térieuses nous sont ôtées, où la manne ne vient plus renouveler chaque jour nos forces : alors une seconde fois déchus, il nous faut marcher, pourvoir à nos aliments, regretter le passé et quelquefois redouter l'avenir. Voilà où j'en suis pour ma part. J'ai mille fois recommencé les travaux de la civilisation en vue de la perfectibilité, qui est ma folie, sans que mon point de départ toujours le même parvienne à m'en guérir.

Savez-vous que j'aime beaucoup votre frère ; il donnerait de la droiture à qui en manquerait, et la volonté pour tout ce qui est bien prend avec lui de cette inflexibilité qui le caractérise. Pour peu que la femme qui lui est destinée sache l'apprécier, il deviendra sa seconde conscience. Je n'ai jamais osé lui laisser soupçonner que j'avais connaissance de ses projets, quoique j'eusse remarqué plusieurs fois que son naturel concentré et ami du silence n'eût pas été fâché d'une ouverture qui l'aurait mis à l'aise. Où en est-il ? Quant à ses déterminations, il me paraît d'un caractère à en changer difficilement; il serait bien malheureux s'il était démontré que la personne en question ne peut lui convenir, et qu'il s'en convainquît par l'expérience. Adieu, mon amie, pardonnez-moi mon bavardage, mais pardonnez-le moi en me donnant la permission de recommencer ; si votre indulgence ne comprenait pas la rechute, elle serait par trop sévère. Nadine et mon mari vous remercient mille fois de votre souvenir.

1814, 23 avril. — Saint-Pétersbourg.

Mon amie, l'affaire de Narishkine n'est point terminée encore; il n'est pas possible de prendre un

parti avant de savoir à quoi s'en tenir sur une affaire dont toutes les nôtres dépendent. Pour plaindre Narishkine je n'ai besoin que de me mettre à sa place : mon Dieu, que je serais malheureuse si, par ma faute, j'avais entraîné ce qui peut adoucir une destinée, l'indépendance et les distractions douces qui pourraient en naître pour moi !

Votre maman n'a point encore de réponse à la proposition qu'elle vous a faite. Elle m'a demandé ce que je croyais que vous décideriez.— Elle acceptera sans balancer, lui ai-je dit ; me serais-je trompée, mon amie? Je ne puis le croire. Je suis convaincue que Sa Majesté aussi le trouvera bon, et que le commun des martyrs sera désabusé sur la vanité qu'on a pu vous supposer. J'ai vu ainsi la chose, mais je n'ai point entendu vos raisons, si vous en avez à y opposer. Votre réponse serait-elle en opposition avec celle que j'aurais donnée, que je ne la jugerais qu'après vous avoir entendue. Mon Dieu ! que je vous trouve heureuse d'avoir conservé une mère et une si bonne mère ! De tous les sentiments qui manquent à mon cœur, c'est celui dont l'absence le déchire le plus ; sous une protection aussi sacrée il me semble qu'on peut défier et les hommes et les choses, même son propre cœur. Votre maman tient toujours beaucoup à l'idée d'un mariage entre votre frère et son enfant d'adoption ; et s'il était assez d'accord avec lui-même pour ne vouloir dans sa femme, ainsi qu'il le dit quelquefois, que des vertus simples, sans mélange de ces qualités supérieures qui portent leur danger avec elles, je ne vois pas que personne puisse lui convenir davantage.

J'aime tout ce que je vous dois, et je jouis des pré-

ventions favorables que vous avez données de moi. On connaît déjà beaucoup ceux qu'on estime. Le noble dévouement de M. Poilier et tout ce que vous m'en dites ont tant avancé notre connaissance, que, sans illusion, je la crois faite[1]. Mille amitiés à Galitzin de la part de ma sœur et de la mienne; je suis bien touchée qu'il me conserve son souvenir. C'est un excellent sujet que la vie de salon avait fait un peu frivole, mais dont les qualités gagnent sûrement beaucoup à cette vie de château qui m'a toujours semblé la vie par excellence.

Je vous écris moins souvent que vous m'écrivez, mais vous savez mettre des bornes à vos lettres, et moi j'ignore cet art nécessaire. Adieu, mon amie. Tâchez de vous bien porter et de vous amuser : pour m'aimer cela viendra tout seul. On nous dit depuis deux ou trois jours que l'Impératrice va à Paris; si cela est, cette lettre, dont M^lle^ de Bussy se charge, ira vous y trouver. Si ce projet, ainsi que je le désire si vivement, s'accomplit, promettez-moi d'aller voir M^lle^ de Tortonval[2]. Voici son adresse : Faubourg Saint-Germain, rue Servandoni n° 29. Il me serait si doux de pouvoir me dire : Elles se sont vues!

Je viens de finir un roman traduit de l'allemand par M^me^ de Montolieu; l'auteur est M. Pickler; il a pour titre *Agathoclès*. C'est un charmant ouvrage que je vous recommande beaucoup. Nadine est venue

[1] Voir sur M. Poilier la *Vie de M^me^ Swetchine*, page 124.

[2] Fille d'un émigré français, M^lle^ de Tortonval s'était profondément attachée à M^me^ Swetchine et s'était dévouée à l'éducation de sa jeune sœur, Catherine Soymonof, devenue plus tard la princesse Gagarin.

deux fois me conjurer de ne pas l'oublier auprès de vous. Le comte de Maistre me charge toujours d'une foule de choses pour vous.

1814, 7 mai.—Aux Iles, près Saint-Pétersbourg.

Mon amie, je suis venue passer quelques jours avec ma sœur, et c'est ici que je reçois votre lettre du 24 avril. J'obéis à une impulsion invincible en ne tardant pas d'un moment à y répondre. Jamais je n'ai senti nos âmes plus rapprochées, plus unies, et je me demande ce que c'est que le temps, l'espace, comment il se pourrait qu'ils fussent des barrières insurmontables, quand l'affection les défie et les brave si impunément. Chère Roxandre, la confiance est une plante indigène à votre cœur; le mien ne la porte pas naturellement, et par cela même peut-être ses racines tiennent de plus près au principe même de mon existence morale; souvenez-vous en toujours pour les protéger, les garder contre le souffle desséchant du doute qui s'évanouit parfaitement à votre voix. Vous m'avez déjà fait tant de bien qu'il est impossible que vous me le retiriez, et que chaque jour n'augmente pas mes richesses en multipliant vos dons. Quand nous nous reverrons (Dieu veuille en hâter le moment!), nous nous retrouverons, je n'en doute pas, plus liées, même plus habituées l'une à l'autre qu'à notre séparation. Bien loin que l'action du temps soit destructive, elle fortifie, elle achève ce que l'attrait et la conformité commencent. Ce qui nuit aux relations intimes, c'est le manque de base; c'est l'absence du ciment céleste qui en provoque la ruine. Mon amie, cette garantie, nous la possédons en plein; nous n'a-

vons plus toutes deux qu'un seul but, nous nous y élançons par nos vœux; pour l'une et pour l'autre tous les prestiges sont détruits, et comme par miracle, tous les biens véritables ont jailli de la roche aride. La vie ne nous semblera plus un désert ; nous y cueillerons les fruits qui nous conviennent; ceux-là rafraîchissent et désaltèrent. A l'époque où nous nous sommes rencontrées, vous étiez absorbée et moi distraite ; et cependant c'est au milieu de ce mouvement tumultueux et d'une tiédeur dissipée que Dieu déposait le germe des plus fortes et des plus inflexibles résolutions. Alors il nous semblait déjà que la piété était notre seul abri; depuis, combien ne l'avons-nous pas mieux senti ! combien ne le sentirons-nous pas encore davantage ! Je m'étonne de ma frivolité dans ces deux dernières années, et si la grâce achève son ouvrage, peut-être me sera-t-il permis de regarder en pitié la ferveur incertaine, troublée et cependant si vive qui remplit aujourd'hui mon cœur. L'horizon s'étend, ses teintes deviennent toujours plus chaudes; l'amour allége toujours davantage le poids du sacrifice et ôte à sa terreur. Ah ! quelle douceur de se mouvoir, même en espérance, dans une sphère dont l'infini est le premier signe, où tout est liberté, confiance et dévouement !

Pétersbourg n'a jamais été plus divisée d'opinions, chaque parti plus exigeant et plus intolérant dans les siennes ; tout y est marqué au coin du fanatisme, qui fait dégénérer même ce qui est bon en soi en absurdité ou en sévérité révoltante. Cela même qui devrait, ce semble au premier abord, faire craindre de heurter des dispositions si exagérées, est ce qui doit invi-

ter à n'en pas tenir compte : on s'abaisse en les ménageant au prix de la conscience, et on n'y gagne que le blâme de soi-même et nullement cette bienveillance générale, la dernière illusion des bons cœurs, et qui, j'ose le dire, a été la plus tenace des miennes. Suivez donc, ma bien chère, mon excellente amie, la pente si raide qui vous entraîne à tout ce qu'il y a de vraiment bon ; si un peu d'injustice vient flétrir le charme si pur de vos impressions, rappelez-vous qu'ici-bas rien ne s'accorde sans mélange, et venez verser vos peines dans mon sein. Les consolations de la plus tendre et de la plus constante amitié ne vous manqueront jamais ; j'en connais les doux et saints devoirs, et rien n'est plus solennel que la promesse que je vous fais de ne jamais séparer mon cœur du vôtre. Ah ! comme j'accueille l'espoir que vous me donnez de nous réunir un jour ! Non, je ne souris pas en songeant que vous concevez la possibilité que nous puissions voyager ensemble ; ma joie s'annonce autrement : mes yeux se remplissent de larmes, et une émotion indéfinissable me pénètre. Je ne saurais jamais rien établir ni disposer, mais comme aide je suis bien sûre de pouvoir toujours concourir à vos vues. Les circonstances m'enchaînent, et cependant je n'en suis pas moins résolue à profiter de tout pour utiliser les jours qui me restent et les consacrer à ce qui servira de consolation au dernier de tous. Mon amie, quel bien peut me faire votre présence ! Aussi dans les heureux événements qui excitent une reconnaissance en masse, combien j'y distingue le bienfait de votre retour ! On prétend que celui de l'Empereur est retardé ; le vôtre aussi peut-être ? Mais

l'hiver au moins ne vous ramènera-t-il pas? Parlez-moi donc du sujet qui m'intéresse le plus.

Il m'est impossible de vous peindre toutes les ténèbres dont l'embarras de nos affaires enveloppe notre avenir. Je vis au jour le jour, à l'époque peut-être de ma vie où j'aurais le plus besoin de statuer sur quelque chose de stable et de déterminé. Ma santé est plus détraquée que jamais et ne se soutient que par des remèdes qui la détruisent; la force de ma constitution menace encore plus de se briser tout-à-coup que de plier sous le mal.

Quel heureux hasard pour moi si l'adresse de M^lle de Tortonval que je vous envoyais dans ma dernière lettre pouvait vous servir à vous-même, et quelle douceur pour elle d'avoir la personne du monde qui peut lui mieux parler de son amie! Votre bon cœur, ma chère Roxandre, ne serait pas celui des trois qui jouirait le moins du bien qu'il ferait; aussi je n'omets pas cette circonstance dans le nombre de tous les agréments que ce voyage vous procurerait. Dans tous les cas, il faut que je vous prévienne que M^lle de Tortonval a un abord froid, une sensibilité profonde mais concentrée et accablée pour ainsi dire sous le poids d'une destinée qui n'a pas connu un seul jour heureux. C'est un ange de piété, de vertu et de dévouement à ses vieux parents, et c'est sans le secours d'aucune espèce d'exaltation qu'elle a toujours suivi la route difficile et souvent privée de consolation que lui traçait le devoir. Si au premier abord vous ne trouvez pas ce que vous croyez pouvoir attendre, ne vous effarouchez pas et allez à elle avec bienveillance et abandon ; songez qu'elle ne peut vous

être étrangère, que mon cœur est partagé entre vous deux, et que le centre de mon existence est plus en elle qu'en moi-même. Gardez-vous, mon excellente amie, de lui parler de mes embarras d'affaires ; elle les ignore, et cette inquiétude pourrait ajouter indéfiniment à celles qu'elle a déjà pour moi. Ah ! si un pressentiment pouvait m'avertir du moment où vous vous rencontrerez, où mon nom sera comme le lien mystérieux qui soudainement vous intéressera l'une à l'autre ! Vain espoir ! tout ce que je bâtis sur la possibilité de votre rencontre n'est peut-être qu'une vaine illusion. N'importe, elle m'aura valu ce qu'elle donne souvent, une lueur de consolation, et, ce qui est moins commun, elle n'emportera, en s'évanouissant, qu'un regret sans amertume. J'ai donné ordre qu'on m'avertît sur-le-champ de l'arrivée de votre maman, qui nous a été annoncée, du moins à ce que le prince Ipsilanti m'a dit, pour le commencement de ce mois. J'irai sans perdre un moment l'embrasser, lui parler de vous, et jouir, après l'avoir vue si troublée, du retour de sa tranquillité, qui n'est qu'un reflet de la vôtre. On se sent de la même famille quand on se convient si bien, et je suis tellement la sœur de ma chère Roxandre, qu'il est impossible que sa mère ne me traite pas comme sa fille d'adoption.

Saint-Pétersbourg, 21 mai 1814.

Chère Roxandre, le temps des épreuves et des contrariétés n'est pas encore passé pour moi. La mauvaise foi, des injustices, la stagnation totale du cours des affaires nuisent tant aux nôtres, que nos chaînes se rivent au lieu de se briser. J'espérais vraiment

qu'un temps meilleur allait commencer pour moi ; je m'en désabuse tous les jours davantage, mais sans amertume : l'idée d'accomplir la volonté de Dieu, l'espoir de m'amender, de devenir meilleure, me consolent de tout.

Je vous ai mandé que la comtesse Tolstoï avait écrit à son mari pour lui demander un appartement pour moi à Oranienbaum. N'ayant point de réponse et me trouvant forcée de prendre un parti, je me suis résolue à aller passer quelques mois à notre terre, près de Novgorod. Heureusement la santé de Nadine le permet. La mienne est bien mauvaise; je suis dans les remèdes, et j'y mets toute la suite dont je suis capable pour moi-même : il n'est pas si aisé qu'on le pense de s'intéresser à soi.

Adieu, chère amie, je vous écrirai incessamment. Croiriez-vous que je sois interrompue au point que c'est au moins à vingt reprises que je suis revenue à cette lettre? Adieu ; comptez toujours sur un cœur qui n'a jamais su changer.

Saint-Pétersbourg, 1814, 1er juin.

Vous m'entourez de bienfaits, ma bien chère Roxandre, que ma reconnaissance acquitte seule. Voilà devant moi quatre lettres de vous dictées par l'amitié la plus parfaite; comment, pensant à vous cent fois le jour, vous relisant sans cesse, ne pouvant remplir le vide de votre absence que par l'idée de notre réunion, comment sentant si fortement, vous le dis-je si peu? En soins, en exactitude, vous me donnez davantage ; mais ma sollicitude et ma tendresse rétablissent l'équilibre. Aussi, sachez-le bien, il dépendait de votre

libre arbitre de m'aimer ou non; mais une fois entrée assez avant dans mon âme pour y lire, vous êtes condamnée à regarder comme immuable la plus fugitive de ses impressions.

Les épreuves par lesquelles vous avez passé, mon inquiétude pour vous les rendait communes, et de tous les ciments le plus fort et le plus durable est sans doute les larmes qu'on a versées ensemble. Croyez-vous que l'impassibilité, la vertu qui n'est point un triomphe, le froid respect des convenances eussent mieux exercé mon penchant inné à l'admiration, et la faculté de louer avec délices? Puis-je vous dire assez combien je vous estimais en voyant votre attachement pour moi se fortifier par cela même qui l'aurait détruit dans une âme commune? Je n'ai presque cessé de vous contrarier, de vous reprendre sur les omissions les plus légères, d'aggraver vos torts les plus indifférents; cette indulgence presque indéfinie que j'ai pour la masse, je savais la perdre avec vous, tant l'intérêt de votre perfection et de votre tranquillité m'était cher. La source de mes sentiments, il est vrai, était faite pour trouver grâce; mais croyez-en mon expérience, chère amie, cette épreuve aurait tourné contre moi, sans cette candeur, sans cette absence d'orgueil qui vous caractérisent, sans ce courage qui vous rend susceptible de recevoir la vérité qu'on est digne d'entendre. Hélas! et c'est moi qui vous prêchais! de quel droit, grand Dieu!

Comme je vous l'ai mandé dans le temps, je me suis mise toujours à distance et de ceux qui avaient autorité sur vous et de toutes les idées reçues, pour ne juger votre situation que par moi-même. Cette

marche qui égare quelquefois m'a menée au résultat que je me gardais de vouloir poursuivre : elle me valut l'amitié et la confiance de votre maman. Si je les avais cherchées avant votre bonheur, avant l'intérêt de votre cœur, j'aurais cru vous avoir trahie. Dieu est toujours là pour bénir les intentions pures : votre maman m'a comblée de bontés, elle a fait pour moi mille fois plus que je n'en aurais jamais pu attendre. Mon amie, rappelez-vous que tout nous trompe ici-bas, et nos craintes et nos espérances.

La réponse du comte Tolstoï n'arrivant pas au sujet d'Oranienbaum, et ce silence équivalant à un refus, je me suis décidée à aller passer l'été à notre terre. Je compte partir sous très-peu de jours. J'ai fait ce que j'ai pu pour trouver quelque chose de tolérable, et qui ne fût pas à un prix fou, dans les environs; je n'y ai pas réussi. Nos affaires se dérangent de plus en plus, et cela me serait assez indifférent, si la chaîne de la dépendance n'en devenait aussi plus pesante et plus difficile à briser. L'année dernière, je comptais sur des chances qui paraissaient favorables; cette année-ci, je ne les entrevois plus. Après dix-huit mois de peines, d'embarras, de bruit, la solitude et le repos me seraient parfaitement doux, si j'allais retrouver un site agréable et un établissement qui n'eût pas mille inconvénients. Je ne les sentirai pas si Nadine continue d'aller aussi bien. L'idée de passer l'été à Oranienbaum me souriait, ce qui m'explique parfaitement qu'elle ne se soit pas réalisée; j'avais beaucoup de répugnance à aller à notre terre, et c'est peut-être ce qui a achevé de me décider à prendre ce parti : on est si sûr de faire bien en se soumet-

tant à ce qui déplaît! L'entraînement, alors, n'ôte rien à la force des raisons, qui inspirent d'autant plus de confiance qu'intérieurement on se sent subjugué par ce qui leur est opposé. Combien vous entriez, mon amie, dans le désir que j'avais de ne pas quitter les environs! Je ne puis m'accoutumer à l'idée de ne point me trouver ici à votre retour. Au reste, d'après tous les plans de l'Impératrice, vous ne pouvez revenir que bien tard, et mes quatre mois de campagne me ramèneront ici à peu de distance probablement du moment de votre retour.

J'ai beaucoup songé au projet qui vous occupe; il est assez beau pour que tout ce qui pense et ce qui sent dût s'y attacher avec ardeur; néanmoins il faudrait que l'autorité s'en mêlât de la manière la plus efficace pour l'effectuer. Vous aurez, dans le commencement, beaucoup d'obstacles à vaincre; mais ce n'est pas le plus difficile. La nouveauté séduit chez nous une multitude de personnes et les porte à des sacrifices dévoués, mais la mobilité, cette ennemie naturelle des Russes qui les domine, paralyse bientôt leurs meilleurs mouvements; j'en suis tous les jours plus frappée. Quant à vous, mon amie, je mettrai tout le pouvoir que j'ai sur vous à vous empêcher de faire une démarche précipitée; vous êtes encore à cette époque de fermentation pour l'esprit et le cœur, dans laquelle on doit se défendre de toute décision finale. Le projet de consacrer votre fortune à l'établissement que vous projetez est digne de vous; mais il faut que bien des années pèsent sur cette détermination avant même que d'en parler à vos parents, que cela contrarierait peut-être inutilement. Je serais d'avis que vous ne

parlassiez à votre maman du comte Capo d'Istria que dans le cas où, devenue plus raisonnable, vous voudriez en croire mon amitié, qui ne peut se résoudre à renoncer pour vous à l'idée d'un établissement. J'attends notre réunion pour amener votre conversion à cet égard. La lettre que vous avez écrite au comte Capo d'Istria pour l'engager à venir vous parler, me semble presque due à l'estime que vous avez pour lui et aux sentiments qu'il vous a marqués; mon seul regret est de n'être pas admise en tiers au milieu de vous. Non, je ne puis renoncer à me mêler de votre sort! Je n'ai présidé jusqu'ici qu'à une époque de contrariétés : peut-être la bonté du Ciel me réserve-t-elle de devenir l'instrument ou du moins le témoin de ce qui peut en effacer jusqu'au souvenir.

Pardonnez, mon amie, l'horrible confusion de cette lettre qui n'a de sens commun que par le fond des choses. Je crois que dans le délire même, mon affection conserverait son accent et le sentiment de ce qui peut vous être le plus avantageux. Vous ne pouvez vous faire l'idée du désordre qui règne autour de moi : on emballe, on parle, on marche, on m'interrompt. Je vous écrirai bien sûrement avant mon départ, et à la campagne je le ferai avec délices. De grâce, ne soyez pas inquiète de mon séjour; quel qu'il soit, il vaut mieux que le bruit de Pétersbourg. N'oublions pas ce vers d'un poëte anglais :

God make the country, men make the town [1].

Sans doute tous les paysages sont frères, mais c'est presque l'infini qui sépare tel point du monde de

[1] Dieu fait la campagne, les hommes font la ville.

l'autre. Que votre *Heidelberg* me cause d'envie! Vous me dites de conserver cette lettre; et laquelle donc de vous est-ce que je ne conserve pas?

Je ferai votre royale commission pour la princesse de Tarente, mais pas dans ce moment, car elle est très-sérieusement malade. La comtesse Golowine est moins inquiète que je ne serais à sa place[1]. C'est une fièvre chaude qu'on croit nerveuse; jusqu'ici il n'y a pas d'apparence de danger imminent, mais ce sont de ces maladies qui dans leur cours comprennent tant de hauts et de bas, qu'on ne peut se tranquilliser par ces moments de répit. La perte de Mme de Tarente serait affreuse pour Mme Golowine, d'autant plus que la santé du comte s'affaiblit tous les jours; vous le trouverez bien changé. Je ne le vois et ne le quitte qu'avec ce serrement de cœur dont on ne peut se défendre à la vue de la destruction progressive. Si on le perd ce sera un honnête homme de moins dans cette Russie qui n'en compte pas trop.

Adieu, ma bonne et excellente amie; écrivez-moi beaucoup, et dites-vous que vos lettres me font toujours une partie du bien que me vaudra votre présence.

1814, 9 juin.

Chère amie, j'ai eu votre lettre du 25 mai la veille de mon départ, et je l'ai apportée ici pour la savourer en vraie friande, et y répondre de ce bavardage du cœur que les bavards ne connaissent pas toujours. Si je ne vous écrivis pas la veille ou le jour

[1] Voir, sur la mort de Mme la princesse de Tarente, la *Vie de Mme Swetchine*, page 166.

de mon départ, ma pensée ne vous cherchait pas moins ; elle avait plus besoin que jamais de s'identifier à vous et de s'élever vers ce point unique où tous les sentiments vont se confondre. J'allai à cette église où tant de souvenirs me retraçaient le moment de votre départ et les peines qui l'avaient précédé. C'est une grande erreur de supposer qu'un peu d'illusion et de prévention accompagne toujours un sentiment très-vif ; bien loin de là, il développerait un instinct de sagacité et même de sévérité dans l'être qui en serait le plus incapable. Vous apercevrez donc un jour mes défauts mieux que je ne les vois moi-même, et votre indulgence qui ne sera plus de l'ignorance ajoutera encore quelque chose de plus doux à ce que vous éprouvez pour moi. Avec un courage apparent, je me plains souvent moi-même au fond du cœur, et je donne trop d'extension à cette pitié, pour que ma raison ne la regarde pas souvent comme une injustice et même une ingratitude. La meilleure partie de mes peines a été mon ouvrage ; les autres peuvent à peine servir de compensation à mes torts, et j'ai une multitude de consolations qui feraient encore une belle part à quelqu'un qui aurait su mériter le bonheur. Ainsi, mon amie, loin de me montrer toute votre compassion dans les moments où je souffre d'abattement et de ce vague de douleur dont les chagrins les plus pénibles sont un véritable je ne sais quoi, il faut me reprendre avec force, me montrer le but de la carrière et les moyens d'employer utilement l'intervalle qui me reste à parcourir. Il n'y a pas de mécanique qui ait plus besoin d'être remontée que moi ; la réflexion, des lectures sérieuses me font quel-

quefois cet effet; mais qu'est-ce que tous ces moyens auprès de l'influence d'une voix aimée!

Je n'étais pas tentée de venir ici; quelques distractions, ma sœur, une crainte à peu près nouvelle d'un isolement complet, m'auraient fait désirer de ne pas m'éloigner de Pétersbourg; mais il m'est si aisé de lire la volonté de Dieu dans les circonstances les plus indifférentes, lorsqu'elles se réunissent pour me faire prendre un parti, il m'est surtout si facile de me soumettre à ce que je crois la marche de la Providence, que cette contrariété n'en a pas été une, et que cette nouvelle petite épreuve m'en démontre davantage que ce qui répugne est peut-être ce qui convient le mieux. Si vous retourniez en Russie avant l'automne, cela ébranlerait un moment cette certitude. Nadine a fait le voyage sans en souffrir; elle n'est pas mieux que depuis deux mois à peu près, époque depuis laquelle son mal prend une tournure favorable, mais j'espère infiniment de la belle saison, reparue à la fin, et du régime doux auquel on borne sa cure.

J'ai à vous rendre compte d'une conversation qu'on m'a demandé de vous transmettre dans l'intérêt de Mlle ***, ce que je vais faire avec une fidélité qui ne vient assurément pas de persuasion. La veille de mon départ, j'ai vu M. X. Après avoir longtemps louvoyé, s'être étendu sur ses peines, ses efforts pour se vaincre, etc., il en vint à m'annoncer qu'après avoir été la cause involontaire de la dissension d'un ménage, la crainte de porter aux dernières extrémités avait obtenu de lui le plus douloureux sacrifice. Il appuya fortement sur le supplice de l'absence qui commençait d'une manière plus pénible encore, puisqu'il fal-

lait que sa volonté servît d'entraves. Tout était entrecoupé des mots courage, devoir, générosité, etc., dont il n'a, je crois, jamais soupçonné le véritable sens. C'est bien à temps vraiment qu'il se ravise! A travers ces grands mots, au fond de ce sacrifice qu'il fait sonner si haut, je serais bien étonnée s'il n'y avait déjà lassitude ou préoccupation nouvelle. Mon amie, je suis portée à juger les hommes avec bienveillance, à n'attribuer qu'à la faiblesse ce qui souvent est bien plus coupable qu'elle : comment ne m'abandonnerais-je pas à un pressentiment défavorable, quand tout ce qui est habituellement en moi se révolte? Comment ne croirais-je pas deviner, quand je présume la fausseté, moi qui ne l'ai jamais supposée que sur des preuves redoublées? Si un intérêt chéri ne m'avait forcée d'y arrêter mes regards, j'aurais glissé sur un premier aperçu, triste même quand un indifférent se présente; mais il n'en a pu être ainsi dans cette occasion : j'ai pu recueillir des faits, des mouvements, jusqu'à l'accent même, pour amener une conviction intérieure que je voudrais écarter et qu'il ne dépend pas de moi de ne pas avoir.

Vous, mon amie, qui vous êtes intéressée d'espérance à la régénération de l'Europe, qui avez cru au règne des idées libérales, justes, généreuses, que dites-vous de Ferdinand VII qui renverse sans la moindre opposition la constitution que tout Espagnol devait, à ce qu'ils disaient, soutenir au prix de son sang, et de la multitude de brochures, d'écrits qui pullulent en France pour établir le pouvoir illimité des rois? L'Empereur, comme un ange tutélaire, protégeait les droits dont ils font abnégation aujour-

d'hui; qui sait si tous les bienfaits dont il les a comblés seront autrement payés dans la masse que par l'ingratitude? Les articles qui servaient de base à la constitution, à l'exception de ceux auxquels Louis XVIII n'a point accédé, par esprit de sagesse, étaient un véritable boulevard de la liberté publique, et c'est à cause de cela qu'ils ne dureront qu'autant que la modération du roi, qui est au dessus de tout éloge. Non, chère Roxandre, toutes les nations ne sont pas dignes, comme les Anglais, d'être traitées en homme; j'en connais plus d'une qu'il faut mener et non pas conduire. Le comte de Maistre, auquel comme je vous l'ai déjà dit, je reproche un peu, au fond de mon âme, d'être catholique par la tête et français par le cœur, est souvent assez embarrassé de défendre la France. L'opinion sur elle est si prononcée qu'on ne peut la justifier ouvertement; mais il attend d'elle quelque chose de bien pour s'armer de pied en cap en sa faveur. Ne lui parlez pas de cela; je le ménage sur cette petite faiblesse, et je l'en aime mieux d'avoir à lui en pardonner une. Ce n'est pas toujours celle-là qu'on peut reprocher au cher baron de Stein[1]. Je ne sais si ses projets pour l'Allemagne valent quelque chose,

[1] Henry-Frédéric-Charles, baron de Stein, né à Nassau, en 1757, mort en 1831. Le roi de Prusse lui confia une première fois le ministère des finances, mais le laissa bientôt tomber en disgrâce pour avoir soutenu un plan de réformes trop libérales. Rentré dans le conseil des ministres après les désastres de la campagne de 1806, il en devint président en 1808, et se plaça avec une extrême ardeur à la tête du mouvement libéral allemand contre la France, poursuivant en même temps la réforme de l'administration municipale en Prusse et l'affranchissement complet des paysans. Napoléon ayant exigé son exclusion du cabinet de

mais je sais fort bien que le souvenir vif et tendre que j'ai gardé de lui après une connaissance si légère tient beaucoup de la nature de la passion, et que s'il en est une qui m'expose jamais, c'est celle-là.

Mon amie, j'allais continuer, quand on vint me dire que mon mari était arrivé. Notre messager partant aujourd'hui, je n'ai plus que le temps de vous dire adieu; mais il y a toujours une manière dont je ne vous quitte pas!

J'ai eu des lettres de Mlle de Tortonval et un mot du comte de La Garde; je vous remercie d'avoir pensé à me parler d'eux. La première est heureuse, comme vous pouvez le croire, des changements opérés en France. Le comte revient, ce qui m'étonne beaucoup sans m'en faire moins de plaisir. Nadine vous demande la permission de vous embrasser. Adieu.

1814, 29 juin.

Jamais je ne vous rendrai, mon amie, l'impression que me font vos lettres; dans ma retraite, les objets fortement colorés qu'elles me présentent, se détachent sur le terne de mon existence, et cette peinture si animée de la vôtre me prouve davantage encore que

Berlin, le baron de Stein se retira en Autriche, puis en Russie, et l'empereur Napoléon le retrouva en face de lui parmi les hommes qui poussèrent le plus vivement l'empereur Alexandre à la résistance. Déçu dans ses vues libérales sur l'Allemagne par quelques-unes des résolutions adoptées au congrès de Vienne, le baron de Stein renonça dès lors aux affaires publiques, ne s'occupa plus que des lettres et des sciences, fonda en 1819, à Francfort, une Société des antiquités allemandes, reparut quelques instants dans la diète provinciale de Westphalie, de 1827 à 1830, et mourut l'année suivante dans sa 74e année.

je ne fais que végéter, et que je suis comme ces ombres des Champs Elysées qui prenaient intérêt à la vie longtemps après l'avoir perdue. Je sais bien que la différente disposition de nos âmes est bien plus expliquée par nos caractères que par les circonstances extérieures. Le vôtre est né fort, et le mien ne doit rien à la nature : je l'ai assemblé pièce par pièce ; mais peut-être aussi que la marche différente des épreuves auxquelles nous avons été soumises, a également contribué à augmenter le ressort en vous et à l'abattre en moi. Ne croyez pas qu'en vertu de ce beau raisonnement, je vous ôte le mérite de votre courage et que je me pardonne ma lâcheté ; en vérité, non : j'ai aussi besoin d'être contente de vous que de travailler à le devenir de moi. C'est un travail bien ingrat jusqu'ici ; le moment présent me paraît borné et triste ; j'étouffe péniblement dans ses limites, mais je ne sais point encore ne vouloir respirer que dans l'éternité. Je suis cependant tourmentée par le sentiment de ce que je pourrais, de ce que je devrais être ; auriez-vous cru que j'eusse ainsi quelque chose de commun avec les grands ambitieux ?

Votre retour sera un véritable baume pour mon cœur ; mais vous savez que je suis incapable d'être abusée par l'intérêt personnel ; que tant que je l'ai cru nécessaire, j'ai insisté pour que vous ne revinssiez pas, que je vous ai même dissimulé mes regrets d'une séparation si longue ; ainsi rapportez-vous en à moi quand mon langage est plus conforme à mon désir sans en être moins l'expression fidèle du sentiment de votre maman. J'ai reçu une lettre d'elle de Mittau, et je lui ai répondu en adressant ma lettre à votre

frère. Si vous revenez par Vienne, comme la Walouef le supposait dans une lettre que j'en ai enfin reçue, il me semble qu'il ne sera pas impossible que vous alliez passer quelques jours à Baden avec votre famille ; ce serait une grande consolation et pour elle et pour vous. Je conçois cependant l'éloignement que vous devez éprouver à quitter Mme de R. dans un moment où ses peines douloureuses retombent sur son cœur de tout le poids du bonheur dont elle devrait être appelée à jouir[1]. Combien il est naturel que nos sentiments s'exaltent par les souffrances de ceux qui en sont l'objet!

Mon mari est revenu à une seconde reprise passer quelques jours avec nous, et il repart très-incessamment pour Saint-Pétersbourg où ses affaires l'appellent. Il a trouvé Nadine considérablement mieux, et je suis bien aise de me voir confirmer par un autre les progrès de sa santé, qui, quoique je les suive, ne m'échappent pas, tant ils sont visibles. J'espère qu'avant l'entrée de l'hiver, elle sera assez remise pour en supporter la rigueur sans inconvénient. Cet hiver! je voudrais déjà y être pour vous revoir, jouir de vous avoir revue, pour vous voir davantage! J'ai déjà fait mille projets pour ce temps-là, où vous entrez au moins pour les trois quarts. Que je voudrais que vous me rapportassiez ce portrait que vous me promettez!

1814, juillet.

Chère Roxandre, le voyage de Vienne me paraissant bien décidé pour vous, je jouis à l'avance du

[1] L'Impératrice. L'Empereur persistait à lui interdire le séjour de Paris.

bonheur que vous aurez de revoir vos parents, et je ne présume pas qu'aucun obstacle s'y oppose. Le preux chevalier X.... m'abîmerait s'il savait que je le frustre ainsi, dans mes arrangements, du bonheur de vous accorder sa forte et loyale protection. Elle ne compromettrait guère, j'imagine, votre tranquillité; mais le babil dont nous sommes l'objet est au moins aussi insignifiant que le caquetage des poules qui sont dans ma cour, et dans ce genre de choses il ne faut pas être plus stoïcienne que je ne suis champêtre.

J'ai reçu une lettre de la comtesse Golowine; elle est bien triste et bien résignée. La perte qu'elle a faite est immense, et je conçois bien sa douleur. Mme de Tarente, pour tous ceux qui n'avaient avec elle que des relations indifférentes, avait des défauts; mais je conçois bien que dans la famille où elle avait concentré ses plus chères affections, on n'ait senti que ses vertus, ou du moins on ne se souvienne que d'elles et de ce dévouement rempli d'âme qui l'identifiait à tous les intérêts de sa famille d'adoption. Ce lien d'habitude et d'affection était si fort, que je sais que Mme de Tarente avait hésité à rentrer en France. Hélas! c'est une autre route qui lui était désignée, une route que nous prendrons tous, heureux si nous l'entreprenons, comme elle, sous les auspices d'une foi inébranlable et d'une patience à l'épreuve des plus cruelles souffrances! Je ne comprends pas plus que vous qu'on laisse ignorer jusqu'ici à Mlle Walouef la mort de son père. Je crois que l'intention de la famille est d'attendre son retour pour la lui annoncer, du moins j'en ai été prévenue indirectement, et cela était assez peu nécessaire, ce genre d'indiscrétion étant le moins ten-

tant de tous. Il faut un concours de chances si favorables pour prévenir qu'elle ne l'apprenne inopinément, que je n'y compte pas, et que cela m'inquiète. Quoique son père ne fût pas pour elle ce qu'un père peut être, et que nul lien d'habitude ne l'y rattachât, je suis sûre qu'elle en sera affectée; car quelque peu serrés que soient les nœuds de la nature, ils ne se brisent pas sans déchirement.

Adieu, chère amie; il me tarde encore plus que de coutume d'avoir de vos nouvelles, de savoir tous vos projets de déplacement. Une fois que je vous saurai fixée pour un peu de temps quelque part, je vous écrirai par la poste, ce qui m'accommoderait davantage. Ce n'est jamais, dites-vous, sans attendrissement que vous terminez vos lettres; quand je vous l'entends dire, il me semble vous voir deviner et répéter ce que j'éprouve. Je vous embrasse de toute mon âme.

1814, 25 juillet.

Chère amie, par quelle alternative de joies espérées et détruites j'ai passé depuis que je ne vous ai écrit! En apprenant que l'Empereur était annoncé, prévenue de l'idée que le retour de l'Impératrice précéderait le sien, je négligeais déjà de vous écrire pour ne plus faire que calculer le peu de jours qui devaient s'écouler jusqu'à notre réunion, et me voilà de nouveau condamnée à reprendre la plume, triste signal d'une dure privation! Qu'est-ce que le prétendu dédommagement de rendre dans le moins de mots possible la plus petite partie de ses sentiments, auprès du plaisir de me jeter à votre cou, d'épancher mon âme dans la vôtre par un déluge de paroles, et de me

sentir soustraite à tout obstacle, à tout intermédiaire?

La dernière négociation dont vous avez été chargée est d'un genre scabreux qui ne demandait pas moins que l'adresse, la probité et la délicatesse du plénipotentiaire ; il aurait bien pu y laisser patte ou aile. Je ne suis pas à beaucoup près aussi sûre que votre repos n'en ait nullement souffert que je le suis de votre conduite noble et franche, et je ne serais pas étonnée que vous eussiez pris le contentement qui doit en résulter pour du calme. Si M[lle] B., dans son chagrin, allait à beaucoup d'injustice, j'espère que vous ne vous en affligerez pas, ni ne lui en voudrez. De bonne foi, quoique très-involontairement, vous ne venez pas de lui rendre un grand service ; et quand M[lle] B. unirait un cœur froid à tout l'attirail de la philosophie, quand elle serait une statue de bronze appuyée sur un socle de marbre, sa vanité pourrait encore suffire pour tourner son affection pour vous en dépit et en mauvaise humeur. Vous aviez bien raison, mon amie, d'appeler votre étoile bizarre ; elle ne paraîtra pas cependant, dans cette circonstance, inexplicable à ceux qui vous aiment : il n'y a rien de si attractif pour les belles âmes qu'une belle âme ; et quand cette harmonie, qui se devine, existe, il faut peu de chose pour que, partant de l'unisson, on arrive à prétendre à l'unité.

Je n'ai qu'à bénir mon séjour ici ; la santé de Nadine s'améliore visiblement.

Août 1814.

Chère amie, à mesure que j'avançais vers le premier terme marqué pour votre retour, je me sentais

plus de confiance, j'arrangeais ma semaine, ma journée; c'était vous qui deviez animer et ces semaines et ces journées, et voilà qu'à peine votre souvenir pourra y verser de temps en temps quelques consolations! Oui, en vérité, tout semble me dire que le sourire de la destinée n'est jamais pour moi qu'un piége : à peine un intérêt chéri vient-il me ranimer, que bientôt il devient l'instrument de regrets nouveaux. Si j'y trouve quelque dédommagement, chère Roxandre, c'est en pensant que de tout ce qui pourrait vous arriver, rien ne vous convient davantage qu'une prolongation de séjour en Allemagne. Tout concourt en outre à vous rendre ce voyage de Vienne avantageux et désirable : vous y retrouverez votre bon frère que j'aime tant, votre famille qui vous désire; vous échapperez à des mois d'hiver, vous verrez une belle et grande capitale; tout enfin est pour vous dans ce dernier arrangement, excepté la peine personnelle qu'il me fait et qui retomberait sur votre cœur quand même vous n'éprouveriez ni le besoin ni la volonté de me revoir, ce que je suis loin de penser dans mes moments lucides. Vos regrets ne peuvent avoir l'intensité des miens; mais je suis persuadée que dans un caractère tel que le vôtre, la chaîne des plus séduisantes distractions est bien souvent interrompue par un souvenir trop rempli d'affection pour qu'il ne s'y mêle de la tristesse. En rapporterez-vous beaucoup d'Allemagne qui soient parfaitement de ce genre? Je serais bien tentée de vous tourmenter un peu, mais nous sommes trop loin pour que je ne vous dise pas que, dans la situation de votre âme, je conçois comme si je l'éprouvais votre amitié pour M. Poilier. Il me paraît

bien simple aussi que vous ne changiez rien à votre manière d'être avec lui, à moins cependant que cela ne donnât des espérances ou trop d'aliment à un sentiment que vous ne voulez pas encourager. L'amour-propre des hommes est presque aussi inflammable que leur imagination, et il en est peu qui sachent, sans s'y tromper, reconnaître les limites qui séparent un intérêt d'amitié d'avec un intérêt plus vif; ils empiètent toujours, imaginant que l'usurpation, ainsi qu'il arrive quelquefois, conduit à la conquête. Vous vous écriez là-dessus que M. Poilier n'est nullement de son espèce, et je crois à votre assertion tout comme si elle était accompagnée des plus invincibles arguments. Votre influence m'a tout à fait subjuguée pour lui, si bien que, s'il était le seul confident de l'exaltation que vous mettez à désirer la gloire illimitée de notre cher et bon maître, je serais bien sûre qu'on ne l'expliquerait jamais que par la véritable beauté de ses mouvements spontanés. Mais les êtres froids dont le monde est rempli, non-seulement ne comprennent rien à l'enthousiasme, ils s'en méfient et le blâment, et c'est à ceux-là que je voudrais que ma chère Roxandre ne montrât que la moitié de ce qu'elle vaut. J'ai un peu souri en vous voyant prétendre que tout le bien qui reste à faire dans le monde (et en vérité il y en a beaucoup) ne se fît plus que par un seul ; il me semble que vous voulez en politique tout réduire à un seul agent qui jouerait le rôle de la pompe à feu en mécanique. Je n'ai rien contre, quoique je ne sois pas aussi exclusive que vous, et que, pourvu que justice se fasse, je sois accommodante sur le reste.

Vous savez si j'ai des droits au souvenir du baron

de Stein, et cependant il me touche comme si c'était une œuvre purement gratuite. Je vous demande, mon amie, de l'alimenter par toutes les coquetteries que vous pourrez imaginer. J'espère que vous le retrouverez à Vienne où le congrès, en mettant fin à sa carrière politique, lui permettra de retourner à sa charrue aussi noblement que l'a jamais fait le consul romain de glorieuse mémoire.

Adieu, mon amie; ma plume va plus vite que ma pensée, mais beaucoup moins que mon cœur lorsqu'il s'élève vers vous ; tâchez de lui éviter toujours la moitié de la route. Adieu ; Nadine va toujours bien. M. Ouvarof a sûrement envoyé à l'Impératrice son éloge de l'Empereur; l'avez-vous lu et qu'en dites-vous?

Saint-Pétersbourg, 4 septembre 1814.

Votre inquiétude pour moi, mon excellente amie, aura été calmée par mes lettres précédentes dont le retard ne peut avoir duré, et vous savez déjà par la Walouef mon retour ici et la raison qui m'y a ramenée plus tôt que je ne le croyais. La tristesse et le découragement m'ôtent tout, hors de sentir ce que je dois à ceux qui m'aiment.

Nadine n'est pas mieux; les intervalles où elle respire sont toujours plus courts, moins fréquents, et même dans ses bons moments, le calme dont elle jouit est de l'épuisement plutôt qu'un véritable repos. Je n'ai gagné en la ramenant que de la mettre à portée des secours dont j'attends peu ou rien ; humainement, je ne compte que sur sa jeunesse et sur un régime exact et doux. Quand la route est couverte de ténèbres,

que non-seulement la cause d'un mal est inconnue, mais que ses effets même sont difficiles à saisir, le médecin ne va qu'à tâtons, et il est simple de redouter ses erreurs. Je ne puis vous rendre l'inquiétude et la tristesse qui dévorent la pauvre Nadine; rien ne la distrait qu'au prix d'une mélancolie plus profonde dans l'instant qui suit. Voilà, mon amie, le tableau qui est sans cesse devant mes yeux, le moule où se jettent toutes mes idées; jugez-les d'après cela! Il s'y joint plus de peines en masse et en détail que je n'en ai jamais eu. Dieu semble m'avoir retiré jusqu'à ces consolations qui sont le lait des enfants, et je suis bien faible pour me trouver condamnée au pain des forts. Le véritable Moi disparaît, je me cherche en vain moi-même, ainsi qu'on interroge inutilement des ruines. Cette déchéance morale, quoique bien péniblement sensible, ne me fait peine que pour ceux en qui j'ai placé mes affections : ils me traitent si généreusement, et je leur donne si mal et si peu! Chère Roxandre, toute votre extrême bonté ne me rassure pas sur la durée de votre amitié telle que vous me l'avez donnée. L'ennui que je me cause à moi-même, ne l'éprouvez-vous pas? serez-vous patiente ainsi que Dieu l'est, et d'éternelles lamentations ne vous détacheront-elles pas de mon cœur, comme on abandonne un malade inguérissable à la destinée qu'on ne peut changer? Si cela arrivait, nul n'en sera moins étonné quoique plus affligé que moi. Tâchez de jouir de la vie, ma bonne et chère amie; ne livrez pas trop le présent à l'avenir; nourrissez surtout ces doux sentiments de poëte qui sont votre consolation et votre récompense en même temps. Mon seul dédommagement en

restant privée d'elles est de me sentir toujours plus irrévocablement fixée dans ma résignation. J'ai un profond mépris pour ce qui passe : comment le temps m'accable-t-il quand je ne crois plus qu'à l'éternité? Voilà nos inconséquences, nos variations, nos faiblesses, dont la source est tout entière dans cette misère qui est la vie !

Réfléchissez profondément sur les propositions qu'on vous fait. Des trois chances dont vous me parlez, celle-ci est ce qui vous offre le plus d'avantages, et vous savez comment j'entends ce mot-là; tout le reste est vague, mobile, incertain auprès d'un établissement qui, quand il ne rendrait pas votre existence parfaitement heureuse, la remplirait encore de mille soins utiles dont le contentement de vous-même serait le fruit. Je ne vous parle pas, mon amie, du regret que j'aurais de ne point vous revoir cet hiver, et je vous demande de n'y pas songer; pensez à vous, soignez votre sort, et soyez sûre que l'assurance de vous voir satisfaite séchera bien mieux mes larmes que votre présence même ne pourrait le faire; puis, quelque part que vous restiez, pourquoi perdrais-je l'espoir de vous aller retrouver? De quelque manière que nos affaires s'arrangent, il sera indispensable que l'année prochaine, seule ou accompagnée de mon mari, j'aille aux eaux, dernier moyen que je tenterai pour Nadine et qui m'est bien nécessaire aussi : qui sait si ce n'est pas moi qui dirigerai mes pas vers vous?

Je remets cette lettre à Masarowitch qui part aujourd'hui; je n'ai pas voulu, malgré un violent mal de tête, renoncer à vous écrire par lui, mais je le ferai

plus longuement demain ou après. En attendant, mon amie, je vous conjure de bien peser toutes les raisons qui vous invitent à céder au désir de votre maman, de toute votre famille; nulle délibération n'eut jamais plus d'intérêt pour moi, comme jamais il ne m'a tardé davantage d'en connaître le résultat. Chère Roxandre, pourquoi ne sommes-nous pas ensemble dans un moment où nous aurions eu tant de besoin d'être fortifiées et consolées l'une par l'autre!

Adieu, mon amie, je suis bien coupable de n'avoir pas encore répondu à votre frère; obtenez ma grâce, que je mérite par mon amitié pour lui et que j'arracherai à son mécontentement par mon exactitude, dès que je pourrai respirer.

Saint-Pétersbourg, 26 septembre 1814.

Ma confiance en vous est immuable, chère Roxandre, et aisée surtout par le souvenir des grandes pensées que nous avons nourries et des larmes que nous avons versées ensemble. Ce sont les douces et les profondes émotions éprouvées au même degré qui forment des liens dont la durée n'a point de terme. C'est sans terme et sans limite, en effet, que je veux tout ce qui m'occupe; car vous me retrouverez, mon amie, plus blasée que jamais sur le temps : je ne brigue plus que l'éternité, dans son but principal ainsi que dans les accessoires que j'aime tant à y joindre.

Je vous admire, chère amie, et même je vous envie de savoir si bien mêler l'inspiration à la raison, d'être à la foi résignée et *raptured* [1], de savoir en même

[1] Ravie.

temps colorer ce qui est terne et puiser de grandes consolations dans ce qui vous fait souffrir. En outre ce qui vous maintiendrait d'une manière bien plus irrévocable dans la zône tempérée où se trouve l'utile, ce serait, ma bien chère Roxandre, le repos fixe de votre pauvre cœur qui veut du mouvement, mais de celui qui délasse. Croyez-moi, vous ne l'obtiendrez qu'en atteignant un seul but, et ce but c'est le genre de bonheur que peut vous donner une union bien assortie, ce qui peut être sans que l'amour s'en mêle. Ah! si vous saviez avec quelle anxiété j'attends de vos nouvelles de Vienne, depuis que vous me dites, dans votre dernière lettre de Munich, que c'est là que votre sort se décidera! Comme je devance, en faisant courir mon imagination, le contenu de cette lettre! Le vœu de votre famille, l'opinion de votre frère me semblent devoir fortement appuyer les instances du comte Capo d'Istria, quand s'y joint avec cela l'opinion qu'on a généralement de son mérite, l'estime parfaite que vous ne pouvez lui refuser, et le goût que vous avez toujours eu pour lui dans des relations à la vérité tout autres que celles qui préoccupent maintenant votre esprit. Ce mariage, qui comblerait de joie ce qui tient à vous de plus près, me semble fait aussi pour vous donner ce bien-être que vous ne pouvez connaître dans aucune position que par intervalle, et je doute même que ne pas tenir à la vie par ses premières affections puisse donner mieux que des distractions suivies d'ennuis, de vide et de dégoût. Sans doute, mon amie, je puis me tromper, quelque attention, quelque intérêt que je mette à ce qui vous regarde; mais plus je médite votre caractère, plus je m'arrête

à chacune de vos qualités, à leur ensemble qui se compose de tant de bien et de si peu de mal, qui n'est là que pour payer le juste tribut de l'humanité, plus il me semble voir que de tous les pays celui qui vous convient le moins est celui de la cour, que de toutes les atmosphères celle où l'on ne peut respirer librement est la plus funeste à votre repos et à votre bonheur. Il est mille germes précieux que vous portez en vous-même, dont le développement n'attend qu'un abri où leur croissance ne soit pas gênée, où leurs rameaux puissent s'étendre à l'aise. Chère Roxandre, il me semble que de toute éternité la Providence vous a désignée comme mère de famille, comme le centre autour duquel se pressent les sentiments les plus forts et les plus doux; réfléchissez bien avant que de vous refuser positivement aux espérances dont vous êtes l'objet. Si, en vous déterminant à les repousser, vous obéissez à une répugnance invincible, j'en gémirai sans me plaindre; mais si un prestige quelconque, si des projets vagues, même d'un bien à faire, vous en éloignaient, je redouterais que plus tard vous ne fussiez éclairée sur la valeur du bien auquel vous vous seriez refusée, et que de tardifs regrets n'empoisonnassent une existence qui semble appelée à marcher vers la vertu et le bonheur par les routes les plus sûres et les plus faciles. Chère amie, pardonnez-moi de vous parler si mal de ce que je sens si bien : ma plume vole, et en vous rendant l'expression de mon sentiment intime, elle obéit à une véritable force qui laisse bien loin derrière elle la possibilité de faire un choix de raisonnements ou de mots.

Que vous dirais-je de moi, mon amie? Rien que ce

que je vous ai dit et trop dit; je regrette, je combats, et dans mes efforts pour vaincre mon penchant à la tristesse et à l'abattement, je suis dans le cas de Pyrrhus que chaque victoire nouvelle achevait d'épuiser. Rien autour de moi n'est gai, et vous savez si je suis née pour refléter, ainsi qu'une glace, les objets qui m'entourent. Nadine, après avoir été beaucoup plus mal, semble éprouver un mieux sensible et pour cette fois prolongé au delà de mon attente; mais puis-je y compter? S'il est jamais décidé que les nerfs seuls sont attaqués, il sera indispensable qu'elle prenne les eaux au printemps prochain. Tout concourrait à me faire désirer d'effectuer mon ancien projet de voyage, qui serait rendu nécessaire, si plus d'obstacles que jamais ne s'y opposaient. L'isolement de ma sœur en serait un grand pour moi. Je ne sais si je vous ai mandé dans ma dernière lettre que son mari avait obtenu un congé d'un an, qu'il comptait employer à faire un tour en Italie?

Adieu, mon amie, jamais je n'ai désiré plus impatiemment d'avoir de vos nouvelles, et je vous connais trop bien pour craindre que vous m'en laissiez manquer dans celui de tous les moments où il me peine davantage d'être loin de vous. Faites mille amitiés de ma part à la Walouef; elle m'écrit bien peu, mais je n'en compte pas moins sur son souvenir. J'ai des torts affreux avec votre frère, et il m'en punit de la seule manière dont je craigne de l'être. Je lui écrirai incessamment; dites-lui, en attendant, que malgré toute ma paresse, souvent expliquée par de pénibles motifs, mon amitié pour lui mérite de sa part le dernier degré de la générosité : parler à ceux qui se taisent.

Saint-Pétersbourg, 5 janvier 1815.

Mon amie, ma chère Roxandre, que je suis coupable devant vous, et combien je mérite cependant que vous me pardonniez ! Je reçois à l'instant votre lettre du 21 décembre ; elle me retrace vivement mes torts d'inexactitude, et quand je me demande à moi-même comment j'ai pu m'en rendre coupable, tout ce qui m'a occupée, tout ce qui m'a fait souffrir n'y répond que trop. Avant tout, j'ai été cent fois trompée sur l'époque de votre départ ; je croyais toucher au moment de vous revoir, de verser mon âme dans la vôtre, et bercée de cet espoir, je trouvais fort inutile, plus que cela, pénible, de ne vous parler qu'à moitié à la veille de vous parler sans restriction [1]. J'ai eu prodigieusement d'ennuis, d'embarras de toutes sortes ; le découragement, la lassitude m'ôtaient tout ressort, et pendant longtemps je ne me suis sentie capable que de diriger ma pensée vers Dieu et de me replier sur les affections qui remplissent mon cœur ; tout le reste était d'effort et souvent de supplice. Ne vous ai-je pas toujours dit qu'en vous attachant à moi, vous aimiez un être bien misérable ? Oui, mon amie, c'est bien vrai ; mais il ne l'est pas moins que cet être tout de misère est le plus fidèle de tous à ses affections, qu'il n'existe que pour elles, et qu'en douter c'est irriter, par l'injustice, des blessures que la

[1] Pour bien saisir le sens de cette lettre, il faut se rappeler que Mme Swetchine venait d'entrer dans l'année qui devait voir sa retraite à la campagne Bariatinsky et son adhésion irrévocable à la foi catholique.

confiance seule peut adoucir. Ma chère Roxandre, pouvez-vous présumer, même dans vos plus mauvais moments, la possibilité de me déplaire? Ne savez-vous donc pas ce qu'est en suite, en dévouement, en constance, la sensibilité d'une femme qui a souffert? Qu'est-ce qui peut être passager quand les peines ont tout fixé, et nos sentiments, et nos goûts, et notre caractère? J'ai peine à vous pardonner d'avoir accueilli un instant l'idée d'un changement possible; je sais que je vous en aurais donné le droit, si toutes deux nous portions l'empreinte du monde au milieu duquel nous vivons; mais nous n'y tenons par rien, nous y sommes placées de circonstance, et ce que toutes deux nous avons de bon, de meilleur, appartient à ces éléments qui y sont inconnus, et qui font planer au-dessus de ces vicissitudes morales. Ah! comme vous me punissez par vos doutes! Combien vous me punissez davantage par la peine qu'ils vous causent! Qu'elle ne se renouvelle plus si vous ne voulez pas que le mécontentement de moi-même aille au-delà de toute mesure. Pardonnez-moi donc, mon amie! le chagrin que je viens de vous donner sera le dernier de ceux que d'autres peuvent appeler volontaires et qu'une sorte de fatalité m'arrachait. J'ai une telle idée de votre caractère, que je ne soupçonne seulement pas la possibilité que mon long silence ait pris sur notre affection. Vous me la conserverez toujours tout entière, car je n'ai jamais pu concevoir que quelque chose pût désunîr ce qui était lié, et que l'indulgence n'entrât pour beaucoup dans presque toutes nos impressions les plus douces : pardonner, oublier, effacer, donnent tant de bonheur, lorsque l'objet de

ce pardon, de cet oubli sait l'espérer et saura encore mieux en jouir!

Mon amie, je me sens lasse de manquer des seules consolations dont j'ai besoin, et cette lassitude m'entraîne à perdre, à négliger les seules qui me restent; ajoutez à cela la dissipation dans laquelle je vis, dissipation forcée et qui résulte de combinaisons où mon libre arbitre a peu de part. J'aime la société et beaucoup; elle m'est utile et agréable; mais pour en jouir, il me faudrait préalablement plusieurs heures de repos, un temps consacré dans la journée dont aucun profane et même aucun initié ne pût me priver. Voilà ce que je n'ai pas encore obtenu malgré un véritable combat entre ma volonté à cet égard et la force des choses. Je vois mes journées au pillage; je les commence avec la presque certitude de les voir troublées, et je les finis avec le regret de ne pas m'être trompée. Je ne vous demanderai pas quand votre interminable congrès sera terminé : personne n'en sait rien, dit-on; mais ce que je sais, c'est que l'Europe n'a pas plus besoin que moi de le voir finir. Avec quel bonheur je vous reverrai, chère Roxandre, et combien alors il me sera facile de vous convaincre qu'un an d'absence consolide une affection que des siècles de séparation ne sauraient détruire!

Mon mari est toujours absent pour cette malheureuse affaire Narishkine qui nous ruine et détruira probablement notre indépendance pour plusieurs années encore; il est accablé de peines et succombe sous le poids d'ennuis, de dégoûts qui s'aggravent autant par les circonstances défavorables que par tout ce que l'âge ôte à la force de souffrir. Ma sœur, que vous ne

connaissez pas assez pour avoir une juste idée de son mérite, n'est pas non plus exempte de chagrins. Mon cœur saigne pour tous deux, et le peu de consolations que je puis leur donner est sûrement bien insuffisant. J'ai du moins celle de voir ma sœur à toutes les heures, à tous les moments, d'habiter sous le même toit qu'elle, ce qui se prolongera, j'espère. Vous ne vous faites point idée de tout ce que son caractère, sa conduite, ont de fort, d'estimable, de digne; tous les jours de nouvelles qualités se développent en elle, et, je n'en doute pas, les épreuves et sa raison en feront un des êtres les plus distingués que l'on puisse rencontrer. Adieu, ma chère Roxandre, bonne et excellente amie.

Saint-Pétersbourg, 16 février 1815.

Il n'y a qu'un moment, ma bien chère amie, que j'ai votre lettre où vous me parlez de votre inquiétude pour votre maman, et le premier comme le plus irrésistible mouvement de mon cœur est d'y répondre sur-le-champ. Ah! que ne voyez-vous comme je sais partager vos peines! à quel point elles me pénètrent et s'unissent au profond sentiment de cette misère de la vie que les miennes propres m'inspirent, et qui devient de plus en plus mon sentiment unique! Chère et bonne Roxandre, que ne suis-je auprès de vous! Une sœur amie adoucirait vos peines, insinuerait des consolations dans votre âme qui en a d'autant plus besoin qu'elle existe fortement et qu'elle est encore une proie vivante livrée à la douleur. Si mon inexactitude vous a jamais fait douter de moi, une amitié comme la mienne peut pousser l'indulgence jusqu'à

vous en absoudre; elle sait que tout l'avenir et les événements qu'il peut contenir lui appartiendront pour combattre et vaincre une prévention momentanée.

Votre lettre m'a attérée; elle a fait évanouir cet espoir dont j'avais si besoin, l'espoir de vous être bientôt réunie, de recommencer cette vie d'épanchement et de confiance sans laquelle je ne me soutiens plus : mes forces m'abandonnent. On nous a annoncé l'Impératrice pour le mois prochain; c'est là aussi que je plaçais le moment de notre réunion, et voilà que vous me parlez de six mois encore d'absence. Et qui me répond que ce ne sera que six mois? Ne deviez-vous pas n'en rester que quatre absente! Le temps, sur lequel nous comptons follement, ne protège, ne sauve aucune de nos espérances; il fuit, mais le but, entouré de prestige ou de charme, fuit encore plus vite. Mon amie, vous avez raison de le croire, je suis toujours résignée; mais cet exercice continuel de soumission affaisse l'âme, use le caractère, et, sans des grâces proportionnées à nos besoins, et qui sans doute ne peuvent nous manquer, finirait par l'anéantir. Pardonnez-moi de penser à moi dans ce premier moment de surprise si pénible. Si j'étais auprès de vous, si je pouvais vous être utile, je ne m'occuperais que de vous. Malgré ce mouvement de faiblesse et de personnalité ne supposez pas, mon amie, que j'en sente moins combien la résolution de ne point quitter votre maman est la seule que le devoir et la tendresse puissent vous suggérer, la seule qui soit digne de vous et qui vous montre à moi telle que j'ai besoin de vous voir. Si des considérations tirées de la prudence du siècle, comme l'intérêt de votre existence présente,

celui de votre existence future, avaient pu vous entraîner, nos âmes ne s'entendraient pas comme elles se sont entendues, commes elles s'entendront toujours. Le devoir, voilà ce qui doit passer avant tout; l'affection aux premiers liens de la nature, voilà ce qui doit commander et dominer toutes nos autres impressions. Ah! sans doute, si le ciel n'était pas le prix de la vertu, le ciel en serait moins désirable; c'est le moyen ici qui rehausse encore le but. Suivre sa destinée, obéir en la suivant à la volonté de Dieu qui la détermine, voilà la vraie liberté, tandis que la voie contraire n'est que la licence dans l'esclavage. Chère bonne Roxandre, l'intelligence, en nous défendant le murmure, n'étouffe pas encore les souffrances de la sensibilité, et l'esprit le plus soumis n'empêche pas toujours les révoltes du cœur; sachons nous les pardonner si elles n'ont pas d'amertume, et bénissons Dieu qui nous permet des larmes. Mon amie, quelle influence que celle de la religion! Comme elle gagne tout ce que notre bonheur, en s'éloignant, lui abandonne! comme elle concentre nos pensées, nos désirs sur un point unique où la vie n'est plus, où le ciel n'est pas encore, mais où tout s'explique, où tout se ressent! Attachons-nous-y, et que de si grandes leçons, si solennellement répétées, ne soient jamais perdues pour nous. Comment n'avez-vous pas vu qu'il était inutile, au moment où vous souffrez, au moment où vous allez rentrer dans l'uniformité de la vie domestique et intérieure, de me recommander une exactitude à vous écrire, à laquelle j'ai manqué bien moins par les inquiétudes et les peines qui doivent me servir d'excuse, que par l'idée que vous ne manquiez ni de

bonheur, ni de distractions, ni de plaisirs? Il me semblait que dans le *bustle* [1] de la vie active, dissipée et brillante que vous meniez, les tristes couleurs de mon esprit ne devaient pas s'y mêler; que vous seriez toujours assez sûre de moi tant que vous seriez tranquille, heureuse et entourée, et que c'est seulement dans la situation contraire que vous devez nécessairement rentrer dans ma juridiction immédiate. Combien j'aime à croire que vous en êtes déjà sortie! qu'un jour plus pur et plus serein a lui, et que peut-être au moment où je vous écris je souffre pour vous et non plus avec vous! Voilà le seul privilége de l'absence : la consolation de penser que l'intervalle écoulé aura amené des chances inopinées et favorables. L'état de votre maman, quelqu'inquiétant qu'il ait pu vous sembler, m'en paraît d'autant plus susceptible que la crise où elle se trouve est plus pénible que dangereuse, quand on n'y succombe pas dès la première atteinte; si son rétablissement fait des progrès, ainsi que vous me donnez tout lieu de l'espérer, votre joie doit être complète, car cela équivaudrait à la presque certitude de la conserver pendant bien des années. Que je prierai de bon cœur ce soir pour elle, pour vous et pour moi aussi!

J'ai été interpellée cent fois par cent indiscrets ou curieux, mais aussi par des gens qui s'intéressent vraiment à vous, sur votre prétendu mariage avec le comte Capo d'Istria. Je répondais aux questions indiscrètes et aux insinuations inutilement adroites que je n'en savais rien, et que n'en savoir rien suffisait,

[1] Tourbillon.

non seulement pour me faire douter de la vérité d'une nouvelle qui s'est fort répandue, mais pour me donner la certitude du contraire. Je regrette de l'avoir acquise, mon amie, par ce que vous m'en dites. Votre cœur a besoin d'aliment, votre imagination d'être occupée et fixée. Des devoirs positifs et multipliés doivent nécessairement valoir mieux à un caractère tel que le vôtre que le vague et l'horizon illimité, où une trop grande indépendance peut nous faire errer de projets en projets. Je ne sais rien de plus *congénial* à l'essence de votre être que la vie occupée et réelle telle que le mariage la donne, même le mariage qui ne réalise pas toutes les idées que nous sommes disposées à nous en faire. Après tout, Dieu sait mieux que nous-mêmes ce qu'il nous faut, unique réponse à toutes les énigmes, toutes les combinaisons du sort.

J'étais si sûre de vous revoir bientôt que je ne songeais plus à vous remercier de votre dernière lettre, me réservant de vous dire, lorsque nous serions ensemble, que j'avais été sensiblement touchée de ce que vous me mandiez sur M. de R.[1] de relatif à moi. Je croyais être plus qu'effacée de son souvenir, et c'est sûrement à vous que je dois d'y être rappelée. Depuis dix ans une multitude de peines ont dérivé du changement de ses dispositions envers mon mari et moi. J'en bénis Dieu. Jamais l'amertume ne s'est glissée dans la peine que j'en ai éprouvée, jamais la justice que je lui rendais du fond de ma conscience n'a cessé de me paraître douce, jamais mon attachement pour lui n'en a été ébranlé ; ce qui fait l'ensemble

[1] L'empereur Alexandre.

de son être et de ses opinions a toujours été selon mon esprit et selon mon cœur, et plus la privation de sa bienveillance donnait d'indépendance à mes sentiments, et plus je jouissais de les lui conserver intacts. Adieu, mon amie; on vient de me dire que le courrier part demain de grand matin, il vous portera cette lettre que je n'allonge pas pour ne pas la retarder.

1815, 16 avril. — Saint-Pétersbourg.

Je viens de recevoir presque en même temps, ma bonne amie, vos deux premières lettres de Munich, et je suis profondément peinée de voir réaliser ce que je craignais seulement d'entrevoir : la prolongation indéfinie de notre séparation. Vous vous rappelez comme je la pressentais et combien votre confiance dans la vie combattait ce pressentiment? Hélas! nous faisions chacune notre partie; vous dont l'âme est forte parce qu'elle est jeune de nature, vous espériez ce que votre amitié vous faisait désirer, et moi dont les impressions naissent presque flétries, je me décourageais à l'avance, d'autant que je sentais davantage et le besoin de support et le poids de sa privation. Si je n'avais pas été entretenue sans cesse par l'espoir prochain de notre réunion, croyez-moi, mon amie, je n'aurais pas mis dans notre correspondance cette inexactitude que vous pourriez me reprocher, si tout n'était pas compensé par ma tendresse; mais sans cesse à la veille de vous voir, de vous parler comme on ne saurait écrire, je trouvais bien insuffisants, bien pâles, les dédommagements que, dans le temps toujours moins heureux où nous sommes, je vais encore une fois priser bien haut.

Je ne suis point étonnée de l'incertitude où vous êtes relativement aux projets dont vous dépendez; l'incertitude ordinaire de la vie est augmentée à l'infini par celle où vous jettent les événements les plus extraordinaires qui furent jamais et qui font presque un malheur du simple état de spectateur. Je ne puis comparer la tristesse qu'ils m'ont donnée qu'à l'indignation profonde que j'en ai ressentie[1]. Je puis dire que pour la première fois j'ai bien su l'étendue et la valeur du mot indignation; car il ne fallait pas moins pour inspirer à mon âme une de ces *haines vigoureuses* dont parle le Misanthrope. La masse, en France, semble gangrenée jusqu'à la moëlle des os; elle ne vit que pour le mal, tandis que les honnêtes gens du pays sont paralysés pour le bien. Ce n'est plus le combat des deux principes, c'est Arhiman lui-même qui plane en maître sur le chaos que leurs crimes ramènent sans cesse. Ceux de la révolution n'avaient frappé que mon enfance; je les détestais, pour ainsi dire, avant que de pouvoir les juger. Les gouvernements qui y ont succédé, quoique illégaux, avaient excité en moi le blâme que l'on ne peut refuser à l'injustice, sans me remuer profondément; car plus ou moins on se pénètre de son siècle, et les bouleversements du nôtre nous rendent moins sensibles à l'irrégularité. Mais dans l'âge de raison, être témoins, comme nous le sommes, de la subversion de tout ordre, de tout principe, de toute moralité dans une nation qui, après vingt-cinq ans d'excès, semblait retourner par la lassitude au devoir; en un clin d'œil voir s'opérer une catastrophe semblable, au milieu

[1] La France traversait alors l'époque désastreuse des Cent Jours.

d'un silence presque général, sans qu'une goutte de sang soit versée pour la défense de la vérité, sans qu'une voix se fasse entendre au milieu du danger! c'est vraiment assister à la déchéance d'une nation entière du rang où l'opinion l'avait fait monter. On peut bien dire que cette France que nous aimions, que j'aimais, je le confesse avec contrition, n'existe plus, et que son oraison funèbre a été prononcée dans cette séance royale dont vous avez vu dans les papiers une description si touchante. Ils ont bien raison quand ils disent aujourd'hui que le gouvernement de Louis XVIII n'était en relation ni avec les mœurs, ni avec l'esprit de la France actuelle : c'est le plus bel éloge qu'ils pouvaient faire d'un roi dont tous les actes qui sont parvenus jusqu'à nous m'ont paru réaliser les idées que je me suis faites de ce que devait être la souveraineté. Bonaparte est l'homme dont la nature est identique à la leur, comme il est l'homme de leur choix. Il n'y a plus maintenant qu'à exécuter l'arrêt que M[me] de Staël portait contre eux dans un temps où ils étaient bien moins coupables. A ces impressions d'indignation et de tristesse si généralement partagées, jugez, ma bonne amie, combien il s'y joint de souffrances et d'inquiétudes pour les êtres qui sont dans ce pays et qui méritent si peu de lui appartenir : leur existence bouleversée, leur avenir détruit et tous les dangers du moment présent me touchent bien vivement.

Quelle erreur que celle où les âmes froides tombent si souvent en croyant que les distractions peuvent dédommager des peines de l'âme, des souffrances de son isolement! L'esprit peut être amusé, absorbé même,

sans que notre sensibilité, qui parle sans cesse au fond de nous-mêmes, puisse jamais prendre le change ; il n'est qu'un langage qui lui convienne, et il a bien peu d'accents qui ne lui soient pas étrangers. Si des journées remplies d'occupations, de soins, de devoirs importants et frivoles, suffisaient pour empêcher que la tristesse y fasse brèche, j'y serais inaccessible. Je n'ai jamais assez de temps pour tout ce que j'entreprends ; je corrige par l'intention ce qui pourrait n'être qu'indifférent ; en rien je ne néglige la part de bienveillance que j'ai surtout besoin d'éprouver : je mets un peu de mon cœur à tout ce que je fais. Mais il est bien triste, bien affligeant de le donner en détail au lieu de le donner en entier. Dieu est là assurément, et sa présence m'est bien réelle et bien soutenue ; mais dans mes moments de faiblesse, je n'en sens pas moins qu'en l'aimant par dessus tout, je pourrais donner beaucoup sans lui rien ôter.

Votre article sur M. Baader m'a fortement intéressée. Lors même que l'on craint l'esprit de système dans ces matières où la moindre erreur peut devenir dangereuse, il y a un charme tout particulier attaché à la nature même de ces méditations qui sont la preuve la plus sensible de la spiritualité de la meilleure partie de nous-mêmes. La théorie que vous m'exposez est très-ingénieuse, et c'est un grand pas de fait vers la vérité, lorsqu'on entreprend d'y arriver par ses seules recherches, que de s'arrêter entre les deux points du matérialisme et de l'idéalisme. Il n'en est pas moins vrai cependant, que ce qui semble une découverte nouvelle n'est que l'expression de la foi de l'Eglise, qui nous aurait toujours maintenus dans ce

juste milieu si notre esprit, au lieu de se fixer dans le centre qu'elle nous indique, ne nous avait pas rejetés successivement vers tous les points de la circonférence. Quant aux harmonies du monde moral et du monde physique, quiconque veut observer la nature avec un cœur religieux, pénétré d'amour pour la création et d'attention pour ce qui se passe en nous-mêmes, se trouve sur la voie de cette théorie que j'ai pressentie de la manière la plus prononcée, bien avant que de savoir que la même idée se fût présentée à d'autres. Lorsque je vis le cahier de votre frère, il me causa une joie inexprimable : je me confirmai dans la vérité de mes propres idées. Depuis, j'ai retrouvé plusieurs fois l'indication du même système. Par moi-même, j'y ai toujours été ramenée, et je suis parfaitement convaincue que c'est la voie qu'il faut suivre pour trouver des images, des pensées nouvelles, des rapprochements ingénieux, pour rendre toujours plus palpables les vérités philosophiques, en les exprimant par les images qui les réveillent si souvent.

Adieu, mon amie ; soyez tranquille du moins si vous ne pouvez être heureuse : la résignation est le bonheur de ceux qui n'en ont plus. Je vous remercie de vous intéresser à ma sœur ; vous ne pouvez vous imaginer tout ce qu'elle vaut ; je n'y puis comparer que ses peines qui sont les miennes aussi. Mon mari est enfin revenu de Moscou où il a été très-malade, ce qui m'a donné bien de l'inquiétude, quoique je ne l'aie su qu'après.

1815, 2 juin, campagne Bariatinsky[1].

Chère Roxandre, la vérité possède un fidèle allié : le temps ; c'est lui qui me vengera de vos doutes, si vous en avez jamais, en développant sous vos yeux l'effet des années sur mes affections. Je n'en ai perdu aucune ; loin de là : les traits dont s'imprimait ma jeunesse se gravent plus profondément à mesure que j'avance vers cette éternité qui les consacrera. Ah ! si vous pouviez ne pas vous croire fermement appuyée sur mon amitié, vous ne me connaîtriez pas encore absolument telle que Dieu, mon caractère primitif, combiné avec les formes pénibles de ma destinée, m'ont faite ; vous ne sauriez pas combien mon âme a besoin de tendresse et de liens ! C'est dans l'affection que se concentre son existence, et si de ce foyer, sans cesse alimenté, s'échappent quelques rayons, ils sont faibles, ils sont pâles auprès de ceux qui, après avoir agité mon existence, la troublent quelquefois encore et s'ef-

[1] Mme Swetchine, arrivée à la campagne Bariatinsky pour y achever ses laborieuses recherches sur les origines de la séparation entre l'Eglise latine et l'Eglise grecque, ne quitta plus ce séjour que ferme catholique. Deux lettres seulement datées de la campagne Bariatinsky nous ont été conservées. Elles ne laissent échapper, comme on va le voir, que des allusions fort détournées à ce qui occupait si profondément son âme. Rien ne peut donner une plus juste idée de la contrainte que le règne même de l'empereur Alexandre faisait peser sur les catholiques. Mme Swetchine préféra-t-elle, à mesure qu'elle s'approchait de la vérité, supprimer une correspondance ainsi mutilée ou, profitant quelquefois d'une occasion sûre, exigea-t-elle que son amie détruisît ses confidences aussitôt qu'elle les avait reçues? Aucune recherche n'a pu faire découvrir un éclaircissement à ce sujet.

facent sans paraître. Mon amie, je vous crois bien et souvent je me sens mal; voilà, en abrégé, les motifs de mon inexactitude à vous écrire. Le ressort me manque, vous me manquez pour y suppléer; les jours passent ainsi, se succèdent, et dans le moment même où la paresse m'entraîne, au lieu de secouer ses chaînes, je plie sous leur poids, sans pouvoir comprendre tant de lâcheté source de tant de privations.

Je ne vous ai point encore dit que j'avais eu votre lettre, remise par Stroffesen, et celle qui l'a suivie; toutes les deux me sont parvenues juste à la veille de mon départ présumé pour la campagne, départ qui ensuite a été remis de jour en jour à cause du temps affreux que nous avons eu à la fin de mai. Je savais qu'on l'attendait ici; j'étais bien sûre que vous le chargeriez de quelque chose pour moi; aussi ne l'entendis-je annoncer qu'avec une véritable émotion dont il aurait pu saisir les traces, s'il m'avait connue auparavant. Il m'a parlé de vous avec l'accent d'une estime profonde et du plaisir qu'il éprouvait d'être compris. On sent tout ce que sa timidité lui fait perdre, et personne plus que moi, qui y suis si sujette, ne compatit davantage à l'état de souffrance où elle jette. Cette compassion même n'est pas longtemps sans se ressentir de la contagion, et si Stroffesen était embarrassé, je ne l'étais guère moins que lui. Nous nous bornâmes à parler de vous, et le temps de sa visite y suffit à peine; j'espère bien que nous n'en resterons pas là, et qu'à votre retour, mon amie, vous nous ménagerez plus ample connaissance.

En vous attendant, je jouis le moins imparfaitement que je puis du lieu où je me trouve. Vous l'avez ha-

bité, mon amie; je suis dans la maison où vous avez été, et si je n'y retrouve pas votre souvenir, je l'y cherche et le fais naître à chaque pas. Vous m'invitiez souvent à passer un été de ces côtés, et vous rappelez-vous que c'est surtout à la terrasse de Mon-Plaisir que vous abandonniez le soin de vous rendre plus sensiblement présente à ma pensée? J'y vais en véritable pèlerinage, l'esprit et le cœur bien soumis à votre injonction, éprouvant toujours un nouveau plaisir à y être fidèle. Ce ne sont point seulement les lieux auxquels la présence de ceux que nous aimons a imprimé leur trace, qui réveillent en nous toute la jouissance du souvenir : les lieux, aussi, auxquels une pensée habituelle s'est jointe, s'imprégnent d'elle et en sont, pour ainsi dire, comme les témoins vivants. Mon mari, retenu en ville par des affaires désolantes, n'a pu venir avec nous; notre ménage est donc composé d'un tête-à-tête entre Nadine et moi qui ne suis pas la plus mal partagée des deux. Je trouve ici précisément ce qu'il me fallait : solitude et soleil. La lassitude du bruit et du mouvement avait jeté de si profondes racines en moi, que plusieurs jours de calme et de liberté ne les ont encore rétablis ni dans ma tête, ni dans mes nerfs.

Je n'avais pas besoin du grand jour dont la solitude éclaire vos questions, il y a longtemps décidées par les esprits sages, pour les juger avec justesse; à chaque examen qui suivait une soirée réputée brillante, j'en portais l'arrêt et souvent la peine, en réfléchissant combien, dans ces contacts dangereux, il est difficile de réprimer ces petites passions de vanité et d'amour-propre qui, par la facilité même qu'on de-

vrait avoir à s'en défendre, nous laissent sans excuse. Oh! qu'il n'en serait pas de même si l'on pouvait vivre concentré dans un cercle bien resserré, tout composé d'amis qui s'entendent, c'est la pierre philosophale ; mais moins que personne, je puis désespérer de la trouver, puisque je n'aurais pour y arriver qu'à obtenir la réunion autour de moi des êtres chéris dont je pleure la séparation. Si jamais je vous rapproche de M^lle de Tortonval, si je me trouve entre vous deux, je me sentirai immensément riche de ce fonds, et je pourrai alors, avec calme, rassembler le reste de ma fortune éparse. Savez-vous que quand je l'examine, je ne sais quel nom donner à cette ingratitude qui me permet la plainte? N'est-ce pas beaucoup que d'avoir de tels biens en expectative, et ne pourrais-je donc pas, avec un bon esprit, vivre dès la veille sur le lendemain? En vérité, tout Jérémie que je suis, bien souvent je sens avec reconnaissance qu'il y a en moi de grands éléments de bonheur. Mon amour pour l'étude est un de ceux que je mets au premier rang : il remplit mes journées, varie les objets qui occupent mon esprit, et me fait passer des moments dont tout l'enchaînement m'est agréable.

Je ne puis vous dire combien je suis occupée de M. Baader et de ce que vous me dites de son système. Je crains qu'il n'aille trop loin en qualité de savant d'Allemagne, qui fondent souvent sur le vrai pour s'égarer ensuite dans les conséquences qu'ils en tirent; mais je ne doute pas que dans les bases de son hypothèse ne se trouve renfermée la solution de grands et intéressants secrets. Pénétrez-vous donc bien, mon amie, de tout ce que vous apprendrez de lui, pour

fournir à nos discussions une pâture que je savoure à l'avance. N'apporterez-vous pas aussi quelques-uns de ses ouvrages? Je doute qu'aucun sujet puisse fournir autant que celui-là en combinaisons, en aperçus, en résultats nouveaux.

Adieu, mon amie; je devrais vous demander pardon de cette immense lettre où le désordre l'emporte sur la longueur, mais il y a bien longtemps déjà que toute formule entre nous est abolie, ou pour mieux dire, et c'est une joie quand j'y pense, jamais nous ne nous les sommes permises. Notre amitié a été ancienne dès le premier jour où elle se forma; la correspondance des sentiments et des pensées l'avait fondée à notre insu, et nous ne fîmes que sanctionner ce qui se trouvait déjà fait. Je vous serre contre mon cœur, ma chère Roxandre, en demandant à Dieu pour vous tout ce que je demande pour moi-même.

26 juillet 1815, campagne Bariatinsky.

Mon excellente amie, j'ai eu vos trois lettres dont la dernière est du 10 juillet. Je n'ai celle-ci que d'hier au soir, et depuis, presqu'aucune de mes pensées qui ne vous ait appartenu, qui n'ait anticipé sur cet avenir prochain qui semble vouloir nous réunir. Quand j'étais plus jeune, il me semblait que de s'écrire, de se communiquer toutes ses pensées, de se transmettre toutes ses impressions, suffisait au besoin de notre âme; mais je suis bien revenue de cette illusion. On ne se dit pas tout dans ses lettres, on ne se le dit pas absolument comme on l'éprouve; la couleur primitive de nos sentiments s'y peint, les mille et une nuances qui s'y mêlent y manquent toujours. Oh! combien un

quart d'heure de confiance intime nous ferait plus de bien ! Nous avons essentiellement besoin l'une de l'autre, et à moins que la grande muraille de la Chine ne nous sépare, nos pensées, nos affections, nos peines, nos efforts de tous les instants, doivent être mis en commun. Mon amie, je n'ai rien rencontré de plus doux, de plus consolant à aimer que vous ! L'admirable simplicité de votre caractère, son égalité, son abandon, ont un charme qui fait bien mieux que d'attirer, il fixe. Vous m'avec traitée avez une patience, une indulgence dont ma vive et profonde reconnaissance vous fera recueillir le fruit. Rien avec vous ne saurait m'embarrasser jamais. Avant de vous connaître, je croyais déjà que les âmes passionnées étaient comme ces riches dont la profusion menaçait la ruine, mais qui, pour peu qu'ils voulussent y penser, trouvaient dans leur fortune entamée d'immenses ressources qui la rétablissaient plus belle et plus solide qu'auparavant. Quelle force votre seul exemple donne à cette pensée-là, ma bonne et chère amie, vous qui n'avez sondé les profondeurs des passions humaines que pour vous élever au-dessus d'elles, et pour planer sur les intérêts de cette vie qui suffit si peu à qui vous ressemble !

La nature, un ami et des livres, voilà ce que demandait M^me du Châtelet dans son quatrain ; en vérité elle n'était pas dégoûtée, et si je faisais mille vers pour exprimer mes désirs, je n'ajouterais rien à ceux-là. Mon amie, comme j'ai bien prévenu l'ordre que vous me donnez de m'occuper de vous dans cette maison où je vous place partout comme si je vous y avais vue ! Ce bosquet de bouleaux que vous vous rap-

pelez si bien, cette plage sablonneuse, vous vous y êtes promenée avec moi encore hier, encore ce matin. Vous m'entendiez si bien, je vous répondais si juste! Chère Roxandre, dans ces moments où une tristesse sèche et aride — de la nature de celle que les saints Pères mettent au nombre des sept péchés capitaux— ne vient pas désenchanter mes plus chères espérances, vous êtes bien près de mon cœur et je suis parfaitement sûre du vôtre. L'ennemi, pendant les ténèbres, vient malheureusement semer l'ivraie dans ce champ qui ne devrait faire germer que des semences d'affection et de confiance; mais rapportez-vous en à moi, mon amie, pour le soin de réparer le dégât.

Mon amie, quelle foule de choses il me reste encore à vous dire! mais ma tête et mes yeux m'obligent d'en rester là. Ma santé est réellement bien mauvaise; je suis poursuivie de migraines qui mettent ma patience aux abois. Votre frère a eu la bonté de m'envoyer des vers italiens qui m'ont fait le plus grand plaisir, et dont je le remercierai en tremblant. Je ne puis me résoudre à vous quitter quand il me semble que je ne vous ai rien dit ni de vous, ni de moi, ni d'une foule d'autres personnes et de choses qui vous intéressent et moi aussi par conséquent. Ah! l'ennuyeuse chose d'avoir besoin de s'écrire pour se parler! C'est tout comme si, après s'être marié par procuration, on était obligé d'en rester là.

J'ai rencontré votre confesseur à un baptême, et je l'ai revu avec une émotion que je ne puis vous rendre, en me rappelant le matin du jour de notre séparation. Je ne sais comment il a fait pour me reconnaître, mais quand je l'abordai pour lui parler de

vous, il me rappela ce même jour. Je lui ai proposé de vous faire passer sa lettre, s'il voulait vous écrire; il m'envoie celle-ci pour vous.

Paris, 1823 [1].

Ma bonne chère amie, vous ne m'accusez pas et je ne songe pas à me défendre; mon silence n'est point un tort, parce que mon cœur ne saurait en avoir avec vous : il est un regret. Je parais vous négliger, et jamais cependant je n'ai mieux senti combien vous m'étiez chère, et ce que sera toute la douceur de notre amitié quand ce mur de séparation se sera abattu. Il

[1] Dans cet espace de huit années, de grands changements s'étaient accomplis dans la destinée des deux amies. Mme Swetchine, après une première excursion en Allemagne, où elle revit son amie, et en France, avait fixé sa résidence définitive à Paris, sauf un voyage en Italie dans les circonstances qu'indique l'histoire de sa vie. Roxandre Stourdza avait épousé en 1816 le comte Edling, qu'elle avait connu à Vienne et qui occupait le premier poste à la cour du grand-duc de Saxe-Weimar, époux de la grande-duchesse Marie, sœur de l'empereur Alexandre. La comtesse Edling obtint bientôt de son mari la réalisation d'un projet qu'elle avait longtemps caressé et qu'on a entrevu dans le cours de sa correspondance avec Mme Swetchine : celui d'une grande création agricole dans un pays où elle pourrait apporter, au gré de son ardente imagination, tous les bienfaits de la civilisation. Le comte et la comtesse Edling reçurent de l'empereur Alexandre et acquirent de leurs deniers une immense étendue de terres incultes, à dix lieues d'Odessa. Ils y fondèrent cet établissement de Manzyr qui est aujourd'hui, à tous les points de vue, l'un des plus florissants de la Russie. C'est à Manzyr que seront désormais adressées toutes les lettres suivantes. Les lettres datées de Rome ont été publiées dans la *Vie de Mme Swetchine*.

faudrait souvent, avant de dire la plus petite chose, reprendre de si haut, pour savoir ses impressions comprises et partagées attendre si longtemps, que le découragement a mille fois lieu de se placer entre le besoin de communication et nous-mêmes. Et puis, dans une vie si entassée, si coupée, c'est le plus pressé qui l'emporte; on ne vit plus de jour en jour, mais d'heure en heure. L'affection va toujours son train au milieu de ces mouvements extérieurs. La mienne pour vous est si inviolable que, lorsque nous nous retrouverons, vous découvrirez, je n'en doute pas, qu'elle a gagné plusieurs degrés. Peut-on vivre sans devenir moins mauvais, et devenir meilleur sans aimer davantage! Je ne le pense pas, mon amie. Il y a dans l'amour de Dieu une force qui donne à tous nos autres mouvements plus de souplesse et plus d'égalité, qui, nous faisant jouir d'un plus haut degré de liberté, communique une sorte de rapidité à nos impressions; l'âme aussi est plus vive quand elle se sent dégagée de tout ce qui appesantit. Tant que j'ai ici votre famille, je crois posséder quelque chose de vous-même; je fais tout ce que je puis pour la voir davantage, et cependant, à beaucoup près, je ne la vois pas autant que je le voudrais.

Ma bonne chère amie, je vous écris en courant et bien souffrante encore d'une assez vive indisposition dont je sors. C'est presque continuel aujourd'hui; ma pauvre machine se délabre; heureusement que je n'ai pas plus de regret à la santé qu'à la vie! J'ai perdu complétement cette manière irritable et passionnée de tout sentir. Je vois bien que vous aviez raison, et qu'une piété profonde finit par ôter à cette ardeur de

personnalité qui anime souvent nos sentiments les plus dévoués; dévoués en apparence, car la première et la plus nécessaire condition du dévouement, c'est le désintéressement.

J'ai eu d'assez bonnes nouvelles de votre mari; Ems lui fera grand bien si ce sont des eaux adoucissantes qui lui sont nécessaires. Qu'il sera heureux d'aller vous rejoindre! Adieu, ma chère et bonne amie ; écrivez-moi bientôt, aimez-moi comme je vous aime, c'est le seul exemple que je sois certaine de vous donner toujours sûr et bon.

Paris, 5 novembre 1832.

Je vous retrouve, ma chère Roxandre, comme après une longue absence; mais le silence ne nous sépare pas plus que la distance, et pour ma part, je ne perds jamais le fil des pensées et des sentiments qui mènent à vous. Chère amie, une seule chose vaudrait mieux que cette confiance assurée et parfaite, ce serait de se revoir, de vivre ensemble; tout cela pourtant à la condition que ce bonheur s'ajouterait à l'autre sans y rien ôter : car combien il est de présences stériles, de communications qui, quoique extérieures, consolent moins le cœur que ne le fait quelquefois un seul souvenir, une seule certitude d'avoir été compris une fois pour toujours! Ma bonne Roxandre, tout ce que vous faites est bien, tout ce que vous faites est utile; votre famille est pour vous à la fois un centre de bonheur et de vertu : je ne puis vouloir vous tirer de là, et pourtant, si des devoirs bien chers ne vous restaient point à accomplir, je sens que je parlerais pour notre amitié, qui vous offrirait aussi quelque

douceur[1]. Je vous aime pour ce que vous êtes, et par la part que l'involontaire occupe toujours dans nos affections; je vous aime aussi pour votre amitié si tendre et si confiante, pour avoir été si certaine toujours de la fidélité de mon cœur.

Depuis que je ne vous ai écrit, j'ai passé près de M[me] de Nesselrode deux mois en Angleterre, où je lui ai mené sa fille. Après bien des allées et des venues, bien des incertitudes, ma séparation avec ma pauvre petite Hélène a été effectuée. De Londres, où elle avait rejoint sa mère, elles sont parties sur un vaisseau marchand qui faisait voile pour Pétersbourg : pénible et dangereuse traversée qui ne cesse de m'inquiéter.

[1] Pour bien apprécier la valeur des obstacles qui dominèrent ainsi durant tant d'années l'ardent désir de se rapprocher qu'éprouvaient les deux amies, il faut se rendre compte de ce qu'était Manzyr. Dans la notice d'Alexandre Stourdza intitulée : *Souvenirs de la vie de ma sœur pour ceux qui l'ont aimée*, parlant de l'époque où la comtesse Edling détermina son mari à quitter la cour de Weimar, il dit : « Ce fut en 1824 que ma sœur vit s'ouvrir devant elle une carrière d'activité moins brillante, mais plus chrétienne et plus conforme au désir qui l'animait de servir Dieu et le prochain. Il y eut à cette époque en Bessarabie une grande distribution de terres incultes et désertes que le gouvernement voulait faire exploiter et rendre productives. Ma sœur obtint une concession de 10,000 déciatines au delà du Dniester, dans les vallées que naguère habitait encore la race nomade des Tartares du Boudjac. Secondée par son mari, ma sœur commença à défricher le sol, planter des arbres, des vignes et élever quelques chaumières dans un désert privé d'eau et d'habitants. Bientôt l'établissement naissant de Manzyr grandit à vue d'œil et sembla, comme par magie, sortir d'une terre inculte. Ma sœur fonda sur une grande échelle un système rural ayant pour base le travail libre et justement rétribué. A force d'art, on fit sortir des entrailles de la terre plusieurs sources abondantes. Cette grande

Me voilà déchargée d'un grand devoir, d'une responsabilité plus imposante encore ; un grand vide s'est fait autour de moi, vide par la suppression d'une préoccupation intérieure continuelle, et vide aussi dans ma vie du dehors. Eh bien ! chère amie, Dieu, dès le premier instant, a tout rempli, et par cette élasticité dont il est le principe, ce qui était comprimé par l'ascendant de nécessités immédiates et impérieuses, s'est relevé pour donner de nouvelles formes à une seule et même activité. Tout est facile lorsque le but et le point de départ restent immobiles et invariables, que les intermédiaires changent seuls, et qu'avec des sollicitudes différentes on conserve le même bonheur.

culture embrassa toutes les espèces de céréales, les vignobles et l'élève des moutons mérinos. La nécessité de tout construire et de tout créer : abris, maisons, bergeries, réservoirs d'eau, ombrages, églises, presbytères, écoles, infirmeries, absorba et remplit l'existence du noble couple. En 1825, Manzyr s'élevait seul comme une oasis culminante sur un plateau élevé au milieu des steppes ; en 1840, un réseau de villages russes, de colonies allemandes et bulgares l'enveloppait de toutes parts, et vivifiait la contrée depuis Caouchahe, ancienne résidence du camp des Tartares, jusqu'à Bolgrad. Dans tout le canton, dans toute la province, le nom de la comtesse Edling était dans la bouche du peuple qui ne le proférait qu'avec un accent affectueux et l'expression d'une confiance sans bornes. Elle aussi payait le peuple des campagnes d'un juste retour, et sympathisait avec les besoins et les sentiments de cet assemblage de races si diverses. Les indigènes moldaves, avec eux des Russes, des Bulgares, des Allemands et des Grecs accouraient de toutes parts à Manzyr, où ils étaient sûrs de trouver une demeure paisible et un travail productif. La fondatrice s'appliquait à concilier dans ses nouvelles créations l'utilité et l'agrément, l'ordre et l'amour du travail, enfin les ressources de la vie matérielle avec les besoins les plus nobles de l'homme et du chrétien. »

Ce mot si rare, chère Roxandre, dans son application juste et sincère, je puis le prononcer : je suis heureuse, plus heureuse mille fois que je n'aurais cru pouvoir l'être! Je sais quel écho, dans votre cœur, trouveront ces paroles, et vous me remercierez de les écrire. Ma santé, quoique pleine d'infirmités et de misères, se soutient; elle ne m'arrête pas trop pour les seules choses auxquelles je tienne. Je commence à me faire tout à fait vieille, et il n'est guère de commencement de carrière sans écueils et sans aspérités.

Je vous assure, ma chère Roxandre, que non seulement je ne combattrai pas votre jugement sur la France, mais que le mien peut-être en dépasserait la sévérité. Cela n'établit aucune contradiction avec mon désir prononcé d'y vivre et d'y mourir, et par une raison très-simple, c'est que je ne vis nullement au milieu de la France que nous blâmons, et que je ne vois que ce que j'admire, ce que je révère, ce que je brûle d'imiter. Ceci implique bien une positive séparation du monde, que chaque jour fait pour moi plus entière. Voilà à peu près deux ans que, recevant chez moi, je ne fais plus de visites et ne sors que pour des cas d'exception. Depuis le départ d'Hélène et cette position si aggravée d'incertitudes, je me restreins encore bien davantage et me renferme dans un cercle que je laisserai toujours amoindrir. La conversation, qui ne cessera d'être un plaisir pour moi, n'est dans mes habitudes rien moins qu'une nécessité; je répugnerais à présent à des rapports qui ne seraient que d'esprit, et voulant me mettre autant que possible en dehors des événements publics, jamais assez d'obscurité ne protégera mon repos. Mon seul désir, et j'y

travaille chaque jour, c'est de mettre en intime et parfait accord mes sentiments et mes actions. Dieu me laisse un intervalle pour exécuter les pensées dont je me suis toujours bercée; c'est une grande grâce, et je veux en profiter, seul projet peut-être que des temps comme les nôtres et le choléra-morbus ne rendent pas insensé. Ah! comme vous avez raison de dire que nous assistons à la grande crise de l'orgueil humain! Quand un élément spirituel se mêle d'être coupable, il l'est à la façon des démons. Ne sont-ce pas eux qui ont dirigé les poignards contre notre malheureux et vertueux ami [1]? Un cœur si pur,

[1] Le comte Jean Capo d'Istria, né à Corfou en 1776, passa au service de la Russie après le traité de Tilsitt qui soumettait les îles Ioniennes à l'autorité de Napoléon. Bientôt distingué par Alexandre, il reçut d'abord une mission importante en Suisse après la bataille de Leipsig; puis siégea en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Paris et au congrès de Vienne, où il s'efforça toujours de faire prévaloir des idées de justice envers son pays natal, et de modération envers la France. De retour en Russie, l'empereur Alexandre l'admit à partager avec le comte de Nesselrode le travail des affaires étrangères; mais lorsque le Péloponèse commença ses héroïques combats, Capo d'Istria devint suspect à la diplomatie russe et se sentit blessé lui-même par la politique du Tzar envers la Turquie. Il donna sa démission et se retira à Genève, près de son ami M. Eynard. C'est là que vint le chercher le suffrage des Grecs recouvrant leur indépendance. Elu président de la Grèce en 1827, il y débarqua au commencement de 1828, peu après la bataille de Navarin. C'est au moment même où il triomphait des premières difficultés de son poste, et lorsque les puissances se déterminaient à l'aider franchement dans l'organisation de son malheureux pays, que Capo d'Istria fut assassiné, le 27 septembre 1831, par Constantin et Georges Mabromikalès, dont il avait fait arrêter le père durant les luttes de faction à faction qui avaient si longtemps déchiré la Grèce.

un dévouement si sublime, méritaient ce malheur selon la terre, la plus belle des récompenses selon Dieu : la mort du martyr. Comme j'ai pensé à vous, ma chère Roxandre, à toute votre famille, à l'arrivée de cette terrible nouvelle [1] ! Comme je me suis reportée au temps où j'ai connu chez vous cet intéressant Capo d'Istria ! Depuis, nous avons tous été dispersés, nous avons bien souffert. Dieu veuille que toutes ces divisions et toutes ces souffrances se résolvent en une heureuse réunion en lui ! Adieu, ma bonne chère amie ; parlez de moi au comte, à votre frère ; mon bien tendre respect pour madame votre mère, dont je suis si aise d'apprendre la bonne santé. Dites-moi quelque chose de la vôtre, et si vous êtes tout à fait délivrée, dans le voisinage, du terrible fléau. Adieu ; *God bless you.*

Paris, 20 décembre 1832.

Ma lettre, pour vous joindre, ma bien chère Roxandre, ne prendra pas la voie accoutumée. Une catastrophe s'est encore mise entre nous [2] ! Ce n'est

[1] La comtesse Edling méritait bien les condoléances de Mme Swetchine. Elle n'avait cessé de témoigner à ses compatriotes la plus généreuse sympathie. On lit dans la notice déjà mentionnée d'Alexandre Stourdza : « Ma sœur ne cessait pas de leur prodiguer des secours sur ses propres fonds ; elle était infatigable dans ses sollicitations en leur faveur, et dans sa mémorable correspondance avec le prince Alexandre Galitzin, qui éveilla tant de sympathies généreuses et porta de si beaux fruits. En effet de ce commerce de lettres résultèrent deux quêtes consécutives dans tout l'Empire, dont l'une pourvut à la subsistance de huit mille émigrés, et l'autre servit à la rançon de plusieurs milliers de Chiotes et de Crétois emmenés en captivité. »

[2] L'arrestation de Mme la duchesse de Berry, le 7 novembre 1832.

donc ni l'opportunité, ni la promptitude qui me décident : je vous écris, simplement parce que je ne puis être profondément émue sans vous retrouver dans ces profondeurs de l'âme où tout s'ébranle à la fois. Nous vivons dans des temps bien étranges, ma bonne chère amie; on les appelle de progrès, de transition, d'enfantement; mais tout ce que cette brillante aurore nous laisse apercevoir, c'est le passé qu'on flétrit, et un avenir que devancent déjà nos plus vifs et nos plus amers dégoûts, s'il doit contracter quelque chose de l'esprit qui le salue et le proclame. Je ne sais si pour notre génération il y aura encore quelque repos; quant à la sécurité, l'expérience la lui rend impossible. Heureusement la paix, qui n'est pas de ce monde, la paix, qui vient de Dieu, peut nous couvrir de son ombre, et à elle seule imprimer à l'âme une activité pleine de liberté et de délices.

Vous avez su l'ordre donné à nos Russes de quitter Paris, et je suis persuadée que votre cœur s'en est ému pour moi. La bonté de l'Empereur a daigné me mettre dans l'exception, du moins temporairement. J'entre dans ses vues éclairées et paternelles. La contagion à part, c'est une belle chose, dans un temps d'inconséquences et de faiblesses, lors même qu'on est seigneur et maître, de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure, d'oser parler toute sa pensée, et ce qui vaut mieux, toute sa conscience. Mais quant au malheur de quitter la France, vous pouvez penser, ma chère Roxandre, ce qu'il aurait été pour moi, non pas que l'aspect général n'en fût aujourd'hui totalement changé à mes yeux, et que beaucoup de contacts ne soient plus que de douloureux froisse-

ments, mais j'ai le dédommagement de peines anciennes et nouvelles, et tout ce qui m'arracherait à de si chères habitudes me ferait recommencer l'expatriation.

Vous me dites, chère amie, que vous avez conservé le mouvement, l'animation, la flexibilité de la jeunesse; il n'en est pas ainsi de moi. Je vis fortement, peut-être plus fortement que jamais; je vous ai conservé le même cœur; mais hors un petit nombre de points sensibles, le reste est endurci à jamais. A mesure que les forces diminuent, par un mouvement naturel, on les concentre, et je ne sais si la pensée de l'éternité présente peut laisser encore beaucoup de valeur à ce qui ne s'y lie pas. Malheureusement tout ce qui est grave et important, tout ce qui peut faire souffrir beaucoup y touche de loin ou de près, et il y a toujours trop matière à douleur. Les événements publics, dans cette disposition, préoccupent et affligent autant que les peines personnelles, lorsque la monotonie des mêmes formes coupables révèle une essence ennemie. Ah! ma chère Roxandre, la France, sous cet aspect, fait subir de cruelles épreuves! Il faut y être pour la juger! Que de fois je me suis dit que votre sévérité pour elle irait bien au delà de ma justice, qui me coûte tant! Hommes et choses sont bien coupables, et ce n'est à rien de ce qui paraît au grand jour qu'une admiration pure et sans mélange peut s'appliquer. Les exceptions existent, mais elles sont rares, et encore ne nous apparaissent-elles pas sous les traits que nous voudrions leur donner. Mais, ma chère Roxandre, quand donc viendrez-vous voir, observer, causer avec votre amie; essayer de vous

rendre compte de tant de problèmes inexplicables, et dont les difficultés, dans l'absence, ne sauraient être énoncées? Je reconnais que vous vous êtes fait la plus belle et la plus utile existence possible ; hélas! je ne pourrais pas vous en donner l'équivalent ; mais deux âmes pieuses qui s'entendent ont bien aussi quelque encens à offrir, et le bon Dieu, qui s'est montré si miséricordieux envers nous, ne sera pas difficile pour nos dons. Je vous assure, chère amie, que lorsque vous vous proposez de réaliser soixante mille roubles de revenus, afin de vous croire vraiment indépendante, c'est précisément le double de ce qu'il vous faudrait pour exister avec aisance à Paris ; croyez-en l'expérience, qui m'a bien fait rabattre de mon vol et me réduit au rôle humble et modeste de femme de ménage.

Après y avoir tant pensé, m'être tant inquiétée pour vous, je ne vous dis pas un mot de ce terrible choléra dont l'angoisse a succédé pour vous à celle de la peste [1].

[1] « La fondatrice eut à lutter avec de pénibles épreuves, dit encore la notice d'Alexandre Stourdza. La peste, de 1829 à 1830, vint frapper Manzyr à sa naissance, pendant que ma sœur s'y trouvait. Intrépide en présence du fléau autant que soumise à la volonté divine, elle demeura à son poste, en plein hiver, dans une solitude profonde, avec notre mère et les gens de la maison. Manzyr ayant été atteint de la peste au moment où l'on s'y attendait le moins, l'établissement ne fut pas cerné et la police du pays ne prit aucune mesure sanitaire. Or à cette époque, une bande nombreuse de maçons et de charpentiers russes y travaillaient. Ces braves gens fournirent les premières victimes à la contagion, et la terreur du fléau les eût dispersés en tous sens, si ma sœur, mesurant le péril pour toute la contrée et convaincue qu'il lui serait impossible d'isoler tant d'ouvriers malgré eux, n'eût pris aussitôt le parti de leur parler comme à des chrétiens. « Mes

On assure que cet affreux mal s'apaise dans tout l'Empire. Dieu veuille regarder notre contingent de malheur comme acquitté par ces ravages, et nous épargner, en fait de peste, le cumul! On vient de nous annoncer un courrier; j'en profiterai. Peut-être êtes-vous à Odessa avec votre famille, cela seul vous dédommagerait de Manzyr qui ne vous aura gardée sans interruption pendant dix-huit mois, que pour vous attacher à lui davantage. Rappelez-moi à tout ce qui vous entoure, au comte très-particulièrement; dites-lui qu'attristée de vos ajournements, j'ai cependant besoin que vous rappeliez toujours le projet de venir. Les illusions qui ne portent pas sur la volonté, valent bien mieux que les réalités qui séparent. Vous ai-je dit que ma sœur, qui devait passer ici deux années avec toute sa famille, avait été emmenée par son mari à la suite des événements de Juillet? Que de bouleversements dans un seul! Adieu, ma chère Roxandre; faites que nous nous revoyions et que l'inviolabilité de notre amitié soit consolation et bonheur.

bons amis, dit-elle à ces hommes déterminés, si vous commettez la faute de vous enfuir d'ici, vous répandrez la peste dans tout le canton, et ce péché retombera sur vous. Je n'ai pas les moyens de vous en empêcher; mais mettez votre confiance en Dieu et dans ma parole; promettez-moi de rester où vous êtes et de vous garder vous-mêmes; j'aurai soin que vous ne manquiez de rien durant votre quarantaine, et le Seigneur prendra pitié de nous tous. » Ces hommes simples, nourris à l'école de la foi et d'un travail pénible, obéirent et tinrent leur parole inviolablement. Le fléau passa rapidement et fit relativement peu de victimes. Plus tard, ma sœur déploya le même courage contre le choléra qui fit à Manzyr bien plus de ravages que la peste; néanmoins ma sœur affronta le péril, se montra toujours inaccessible à la crainte et fidèle à son humble vocation. »

Paris, 18 septembre 1834.

Ma bien chère amie, si ce n'était nos cœurs qui se sont entendus une fois pour toutes et qui ne permettraient ni doute ni incertitude, mes silences pourraient être étrangement calomniés par votre jugement et votre pénétration. Il n'y a que l'affection qui en sache plus long que les faits, que la raison, que nous-mêmes. Je sens que vous vous confiez en moi, comme je me confie en vous, et que notre amitié, dépouillée de toute consolation humaine, a subi, pour ainsi dire, cette sorte de transformation qui fait passer ce qui survit dans ce monde, à la région de l'immuable. Ma bien aimée Roxandre, combien je serais heureuse de vous revoir avant de mourir! quel doux rêve que celui de passer quelques années ensemble, nous préparant mutuellement au passage également craint et désiré! Vous êtes connue par mes plus intimes amis ici, non pas comme mon cœur mais comme mon esprit vous connaît. Ce n'est pas à la foule que je vous raconte, ce serait une profanation, mais à tout ce qui m'approche de près, à tout ce qui est initié à mes sentiments les plus profonds. Chère amie, il suffit d'un ami pour avoir droit de cité dans le cœur de tous les autres, et je vous réponds que si vous veniez ici, vous n'y seriez pas étrangère un seul jour. Je n'ose m'arrêter à cette idée-là; il y aurait dans l'ardent désir de son accomplissement un empiétement sur les desseins de la Miséricorde. Il est des grâces qu'il ne faut pas demander, et l'abandon de la volonté fait la prière. Jusqu'ici, je me suis abstenue de vous

exprimer la joie que j'aurais de vous revoir, et même ma reconnaissance d'en retrouver toujours en vous la pensée ; il me semble que l'une et l'autre gêneraient votre volonté, vous attireraient vers moi par un mouvement que vos devoirs actuels vous disent de combattre. Ma chère amie, si Dieu retire à lui l'une de nous avant notre réunion, la douleur de celle qui survivra deviendra une manière de présence. Si nous nous retrouvons, n'aurions-nous que quelques jours à passer ensemble, nous sentirons profondément ce bienfait; car il y a de l'éternité dans tout ce qui remue et pénètre jusqu'au fond de notre âme. Qu'importe que le signet soit mis aux dernières pages, s'il y a promesse de savourer toutes les divines paroles dans les demeures immortelles? Que tout s'ébauche ici-bas, mais que tout s'achève là-haut! car rien ici n'arrive à sa perfection, à son complément, et pourtant ce n'est pas à moins que se repose notre instinct, éclairé par un rayon échappé au jour qui nous attend. Ah! chère Roxandre, que de grâces nous devons à la Providence de nous avoir fait connaître, goûter la richesse de ses dons, dans l'âge où l'imagination encore vive, les facultés progressives, et le caractère à la fois énergique et flexible, rendent plus propre à s'impressionner, à se laisser modifier, façonner par l'influence religieuse! Sans doute, à toutes les époques de la vie, les vérités de la foi peuvent exercer la plus salutaire influence; mais, dans cet amour au-dessus de tous les amours, quel malheur de ne pas compter un long passé, de n'avoir pas presque toujours aimé, de ne pouvoir supputer l'accroissement de ses richesses, en remémorer, pour ainsi dire, les dates! Comme le disait

si bien la devise des anciens ducs de Mercœur : *Plus de foi que de vie,* à un certain degré, la foi s'anéantit presque elle-même, car on finit par une impression si puissante des choses invisibles, que les voir n'ajouterait pas à leur évidence.

Au jugement si généralement porté sur la France, vous pourriez croire, mon amie, que des dispositions si prononcées doivent m'isoler beaucoup au milieu d'un monde sceptique et glacé. Mais s'il est vrai qu'il n'y a dans la vie que ce qu'on y met, il l'est également qu'on fait le livre qu'on lit, le tableau qu'on regarde, et surtout l'atmosphère qu'on respire. Quand le sentiment qui nous domine est vif, soit par voie de retranchement, soit par voie d'assimilation, nous n'attirons à nous que les éléments homogènes. Et certes, ce n'est pas dans un monde comme Paris qu'ils pourraient manquer ; dans aucun autre peut-être on ne les rencontrerait à un même degré de puissance et d'élévation. Mes amitiés les plus intimes et les plus précieuses sont de mon âge ou au-dessus ; mais à ces relations, se joignent beaucoup d'autres, dont les idées religieuses et la tendance vers ce que la vertu pieuse a de plus touchant sont le seul lien. De jeunes femmes qui sont tout ce que le monde goûte et recherche davantage, marchent dans cette voie avec une constance et un courage au-dessus de tout éloge ; mais n'en déplaise à notre sexe, elles valent beaucoup moins qu'un nombre considérable de jeunes gens dont je pourrais vous présenter l'élite. Ce qu'il y a dans quelques-uns d'entre eux de savoir, de foi, de vertu, de zèle, de talent est inexprimable ; c'est à la fois toutes les pompes et toutes les séductions de l'in-

telligence, et tous les sentiments qui peuvent honorer l'humanité. De tous les centres de l'erreur nous arrivent de brillantes conquêtes faites par la vérité ; chaque coupable folie engendre quelque généreux défenseur de la foi. Ces Saints-Simoniens, sur lesquels vous avez vu jeter tant de juste blâme et tant de ridicule plus juste encore, sont une pépinière, comme une autre, d'âmes parmi lesquelles Dieu choisit ses élus. Un jeune homme que je vois les a quittés, il y a dix-huit mois, pour rentrer dans le sein de l'Eglise avec toute l'ardeur d'une foi rendue plus vive par l'aberration qui l'avait précédée. Ce jeune homme est un modèle d'humilité et de candeur ; c'est en surcroît un poëte charmant, le cœur le plus vertueux et le plus touché. Ce mouvement dans les esprits existait bien avant la révolution de 1830 ; mais c'est elle qui, sans aucun doute, lui a donné plus d'essor : *O altitudo!* L'esprit de contradiction, l'amour-propre ou même la délicatesse, affranchis de la crainte du soupçon de quelque avantage politique (tout sert en ménage), ont mis beaucoup de gens à l'aise. Le cœur de l'homme d'ailleurs est si naturellement religieux que, rendu à lui-même, il a concouru bientôt à ce mouvement instinctif qui pousse l'inquiétude humaine au besoin et à la recherche de la vérité ; c'est une tendance que l'on observe après toutes les grandes luttes. Ce qu'il amène, n'est pas le christianisme pour le grand nombre, ce qu'il fait ce ne sont pas des chrétiens : trop de conditions sont demandées pour la régénération entière ; mais c'est de là que les chrétiens sortiront. Une congrégation qui vient de se former, ne recevant de la loi d'autre protection que de pou-

voir se mettre à l'abri d'elle, atteste d'une manière bien frappante ce que j'avance ici. Cette congrégation essaie de faire revivre l'ancienne et docte société des Bénédictins. Ce sont six ou sept jeunes gens, tous d'un mérite distingué, et un d'entre eux d'un mérite supérieur, qui mettent à cette entreprise, à la fois haute et humble, leur science, leurs vertus, tout leur présent et tout leur avenir. Ils se sont établis dans la même province où autrefois saint Maur vint apporter la règle de saint Benoît; ils ont racheté un ancien prieuré de Bénédictins plein des merveilles de la sculpture au temps de la Renaissance[1]; et là, sans autres moyens que le zèle et la charité des fidèles, ils se livrent à leurs pieux travaux. Il me vient dans l'idée de vous envoyer quelques-uns de ces prospectus, non pas que je puisse imaginer qu'une œuvre si distante et toute catholique puisse toucher beaucoup de personnes, mais pour vous donner une idée de ce qui préoccupe un grand nombre d'esprits bien au-delà de la politique, je vous l'assure. Qui aurait dit que saint Benoît n'attendait que Louis-Philippe pour revenir en France! Voilà pourtant comment Dieu déjoue nos craintes aussi bien que nos espérances! D'une part, il brise ceux qu'on croyait ses instruments, et de l'autre, il force ses ennemis à concourir à son œuvre par leur impuissance même à l'empêcher.

Ma bonne chère amie, vous m'avez sûrement blâmée d'avoir tenu à rester en France, et c'était bien juste pour ceux qui ne pouvaient pénétrer assez dans ma situation pour connaître tous les motifs qu'elle

[1] Solesme près de Sablé, dans le Maine.

me suggérait; mais pouvait-il être raisonnable à moi de quitter sans effort une vie toute faite, toute remplie, toute portée vers un but unique, pour aller en recommencer une autre sur des bases tout à fait nouvelles, à un âge où l'on continue et où l'on n'établit plus rien? Ma vie, déracinée une première fois, qu'eût-elle été à la seconde? Perdre à la fois ses véritables affections et toutes ses habitudes ne saurait guère être volontaire. On n'a pas le temps de penser, pour un autre, que le bien rendu possible le lendemain a dû être préparé la veille, que la confiance, l'autorité sont nécessaires pour le faire, et qu'elles ne s'acquièrent que par une considération et une estime lentement formées. A l'époque de ces tristes débats, on m'ouvrait les portes du monde en me fermant celles de la France; mes meilleurs amis, en Russie, ne m'y rappelaient pas; tout leur était bon pourvu que je quittasse Paris. Heureusement l'admirable bonté dont l'Empereur a usé à notre égard, a maintenu l'heureuse et douce situation que nous avons conservée; je la lui dois, et Dieu sait que je ne l'oublie aucun jour de ma vie. Je vous dis cela, ma chère bien-aimée Roxandre, parce que je ne puis vous écrire sans être en train de vous tout dire; et puis aussi, sans craindre que vous puissiez supposer que j'aime le Paris de tout le monde, je suis aise d'établir les choses dans leur parfaite vérité.

19 au matin.

En reprenant ces feuilles, ma bien chère amie, je suis frappée également de leur désordre et de leur vraie inintelligence; si vous voulez me comprendre,

vous me devinerez, et ce moyen-là vaudra au moins l'autre. J'y voyais à peine et je bavardais sans m'arrêter hier au soir; je n'ai guère plus besoin de me rendre compte de ce que je dis ce matin.

A travers toute la douceur de vos paroles, j'ai vu, ma chère Roxandre, que vous aviez beaucoup souffert, que la santé de votre vénérable mère, celle du comte, avaient eu sur vous cette réaction bien autrement pénible que la souffrance personnelle; peut-être avez-vous eu d'autres peines encore? Pourtant il me semble que tout s'établit, tout se case, tout prospère autour de vous. Voilà Catinka mariée, votre frère heureux et occupé, sa fille réussissant selon vos vœux: intérêts chers et premiers qui, assurés, rendent plus légère la part que réclame la souffrance. La prodigieuse augmentation de votre fortune doit être aussi une jouissance pour vous, parce que vous la devez bien à votre courage et à votre persévérance. Dans ce que vous avez fondé, vous avez pu compter sur l'accroissement de votre fortune; votre intelligence appliquée à l'exploitation d'une terre féconde devait nésairement obtenir ce résultat; mais en poursuivant cette vraie création, c'est à un autre instinct que vous obéissez. Dans le domaine de l'utile, vous ne pouviez réaliser d'une manière plus élevée, plus vaste, les idées qui vous sont propres et la grandeur qui les empreint. Au milieu de tant de sacrifices et d'efforts, vous vous êtes fait pendant dix ans la destinée la plus conforme à votre *genio;* destinée presque aussi poétique que votre imagination, car je ne sais, dans ce tableau de vignes et de troupeaux, de races d'hommes différentes, si, au milieu des campagnes

de Manzyr, vous avez quelque chose à envier aux temps homériques. Vous leur avez pris ce qu'ils avaient de mieux, et vous y avez joint tout ce qui compose la supériorité du nôtre : une foi plus pure, plus spirituelle, lors même qu'elle n'est pas entièrement vraie. N'avez-vous pas des regrets infinis et toujours renouvelés de quitter ce petit monde, dont la variété fournirait le pendant du bouclier d'Achille? Vous suffira-t-il d'avoir été le principe d'union de tous ces éléments divers! Ah ! combien j'aimerais, qu'après avoir mérité tous les honneurs dus au fondateur, voire même ceux de l'apothéose, vous fissiez, mais à mon profit, comme le législateur s'éclipsant du milieu de son peuple ! Pour cet ouvrage-là, chère Roxandre, nous le ferions à deux, et je serais impatiente d'y travailler avec vous.

Vous avez su peut-être que mon beau-frère avait quitté Rome et qu'il était nommé en Bavière. Ils s'y établissent à présent, et vous pouvez penser que ce n'est pas sans chagrin que ma pauvre sœur échange Rome contre Munich. Mon beau-frère est déjà probablement du même avis; mais il l'a voulu, et cela rend toute plainte difficile. Mes neveux sont à Pétersbourg; ils travaillent au département asiatique, et sont sous la bonne et vraiment amicale protection de M[me] de Nesselrode, maternelle pour eux. Ce sont d'excellents jeunes gens, d'une conduite, d'un caractère, d'un cœur qui ne laissent rien à désirer; Dieu veuille les maintenir! L'Empereur et l'Impératrice les ont traités avec une grande bonté, la société de Pétersbourg les a fort accueillis; ils en sont touchés et reconnaissants, et ce retour tardif dans leur pays

n'a aucun des inconvénients qu'on pouvait redouter.

Je ne veux pas vous faire payer le port de cette énorme lettre à laquelle je joins quelques prospectus de mes Bénédictins, et je vais les faire passer par les courriers du ministère. Si vous connaissiez à Odessa quelques personnes qui prissent intérêt à cette fondation, proposez-leur d'en être, ma chère Roxandre. L'esprit de foi n'est point arrêté par l'espace, et les prières qui s'élèvent chaque jour de Solesme franchissent, je l'espère, un bien autre espace encore.

Ecrivez-moi, ma bien chère Roxandre, et envoyez vos lettres à Mme de Nesselrode ; on me les fera parvenir, et je vous écrirai par la même voie. Surtout ne perdez pas de vue notre réunion possible ; pour moi, je vous promets que je tâcherai chaque jour de mériter mourir près de vous.

1835, 20 janvier. — Saint-Pétersbourg [1].

Chère Roxandre, je n'ai point mis de hâte à cette réponse que vous attendiez, et dans un sens ne pas me presser était vous répondre, vous laisser deviner ma peine de ne pouvoir saisir cette main que vous me tendiez pour m'aider à m'élancer vers vous. Dès la réception de votre lettre, je vis que tout s'opposait à ce moyen de réunion qui s'était aussi présenté à moi ; mais retenue encore par des affaires et ne pouvant rien arrêter sur le moment de mon départ, je m'abandonnais à ces éventualités qui sont toujours espérées par ceux qui n'ont pour eux que l'imprévu :

[1] Mme Swetchine fut obligée d'entreprendre, au commencement d'un hiver rigoureux, un voyage en Russie, dont les motifs impérieux sont relatés dans sa Vie, chapitre XIV, p. 380.

je m'abstenais de faire prendre corps aux obstacles que je jugeais invincibles en les prononçant tels. Chère et bien bonne amie, vous comprendriez comment il m'est impossible d'allonger mon voyage d'un jour, si vous pouviez juger par vous-même de l'état de ma pauvre santé, de la situation de mon mari, des infirmités qui ont précédé mon départ, de celles qui l'ont suivi, de son extrême impatience de mon retour, impatience presque déraisonnable, et de la souffrance où cette absence a mis tous nos intérêts ! Il est si urgent de toute manière que je revienne au nid, que je me refuse de passer par Munich, ainsi que je m'y étais engagée avec ma sœur, et que je vais prendre la route la plus directe et la faire aussi rapidement que mes forces le permettront. Toutes les séductions de la bonté que j'ai retrouvée ici ne sont entrées pour rien dans les retards que mon départ a éprouvés ; il y a deux jours que j'ai signé un dernier papier nécessaire à l'arrangement de mes affaires, et je pars dans deux jours pour me rendre directement à Paris, par Kœnigsberg, Berlin et Francfort. C'est à peine m'éloigner de vous, et pourtant les mots, malgré nous, conservent tant de puissance, que de quitter le pays où vous êtes me fait l'effet d'une séparation nouvelle ! Sans doute, c'eût été une grande joie de vous revoir un instant, et je ne la déprécierai pas, quoique je ne voulusse pas m'y borner. C'est beaucoup d'abréger les absences ; dans trois jours et peut-être dans trois heures, il est bien facile de s'être donné l'aliment de tous les jours qui restent. Chère amie, il le faut ! gardons notre courage pour viser sérieusement à notre réunion plus heureuse et plus longue.

Le projet que vous avez formé me paraît bien sage, et vos moyens d'exécution me plaisent autant que votre but; car, dans ce projet, aucune privation trop sensible n'entraîne ou n'expose la balance, et j'ai besoin avec vous, et peut-être plus que vous, ma chère Roxandre, que votre cœur soit content. Si je pouvais ce que je veux, les personnes ne me suffiraient pas, je voudrais les choses, jusqu'à ce Manzyr où une partie de vous-même ne saurait manquer de rester attachée! Je vous assure que ce lieu est un de ceux, entre tous les lieux du monde, qui occupent le plus souvent ma pensée. On aime ceux qu'on aime, non pas seulement en eux, mais dans leurs prédilections et dans leurs œuvres. Manzyr est plus que votre création, c'est votre enfant; vous lui avez donné les inspirations de votre âme, des inquiétudes toutes maternelles, et c'est par le fond des entrailles que vous vous appartenez réciproquement. Vous avez bien raison de dire que c'est par cet établissement que vous avez répondu aux facultés actives et pensantes dont vous avez été douée, et il est bien rare que la Providence permette une si haute et si utile manifestation de la pensée. De tout ce qui a jamais su se présenter à la mienne, rien n'y a répondu autant comme vie extérieure que l'existence que vous vous êtes faite. Je sens que tenter seulement de vous en arracher serait une mauvaise action, et qu'une vraie timidité de cœur doit saisir ceux qui, disposés à partager avec vous tout ce qu'ils possèdent, ne sauraient pourtant vous rendre la plus petite partie de ce qui vous aurait été ôté. J'en suis là, chère Roxandre; mais se revoir n'est pas décider ni même pré-

juger; revoyons-nous, et puis le bon Dieu en ordonnera.

Vous ne me dites pas l'époque à laquelle vous pourriez quitter la Russie. Dans tous les cas, il faudra m'en avertir à l'avance, d'abord pour me donner une joie d'avant-goût, qui compte pour ceux qui n'en auront plus que de courtes, et aussi pour me guider dans mes arrangements particuliers. Peut-être pourrions-nous nous revoir avant votre arrivée à Paris, où les étrangers ne se rendent presque jamais qu'à la fin de la belle saison. Le besoin urgent que j'ai des eaux de Vichy me met en l'air pour l'été, et une fois qu'on est déplacé, il y a bien de la facilité d'aller d'un côté ou de l'autre. Vous apprendrez avec plaisir, chère Roxandre, que je suis fort contente du séjour que j'ai fait à Pétersbourg; comme dans tout ce qui est évidemment amené par l'expresse volonté de Dieu, j'ai recueilli tous les fruits que je pouvais désirer. J'ai achevé toutes mes affaires, petites et grandes, libéré toute ma fortune ou ce qui m'en reste, assuré tous les intérêts après moi, pourvu à toutes les existences restées d'une manière quelconque sous ma dépendance et mon influence; enfin j'ai agi en personne avide de reposer à l'aise dans ce sépulcre où je descends si habituellement par ma pensée. Le bien et le mal comme impressions ont été sans cesse mélangés pour moi; quant aux personnes, d'aveugles chances en apparence ont semblé décider des dispositions des unes ou des autres : tout s'est trouvé inopiné, et il m'a toujours été facile de détourner mes regards de ce qui pouvait les blesser, et de les arrêter avec reconnaissance sur les procédés bons ou aimables, me rappe-

lant qu'on rit des coups d'un enfant et qu'on est touché de ses caresses. Relativement à un certain nombre qu'il faut savoir établir comme déchet de tous ses calculs, et qui me rappelait le temps où je vous disais que je perdais cinq ou six amis par semaine, j'ai trouvé de la constance dans tous les souvenirs et de l'appui dans tous mes besoins; rien d'essentiel ne m'a manqué, rien de vraiment poignant n'est venu ébranler ce qui était de juste et de légitime confiance; beaucoup de gens ont été très-bien et presque beaucoup ont été au mieux, si bien qu'il m'a été dit en assez haut lieu que l'on n'avait jamais vu, après une si longue absence, conserver autant et de si chauds amis, en ajoutant qu'ici j'étais une exception à la règle. Tout cela, chère amie, n'a pas empêché que je souffrisse bien pour me décider à ce voyage, en le faisant et pendant mon séjour. Quand, par la nature de son caractère et l'enchaînement des circonstances, on a presque toujours été dans la lutte ou le mécontentement de soi, il en résulte un passé que la mémoire n'aborde qu'avec répugnance et tremblement. L'habitude seule émousse la pointe acérée des impressions, et il faut convenir que le bon Dieu a terriblement déjoué, en l'amenant ici, les calculs d'une personne qui avait mis son habileté et sa prudence à échapper à la vue du Pétersbourg en relief que l'on promène en Europe, toujours pour ne pas réveiller ce que le temps amortit. Enfin me voilà à la fin de cet épisode du dernier volume de mon livre! Dans un mois, si Dieu le permet, je serai rentrée dans mon orbite, y rapportant des dispositions, je l'espère, plus solidement établies encore, et animée d'un nou-

veau zèle, ce qui est le sens et la fin de tous les apologues. Je suis heureuse de reprendre une vie de devoirs et de régularité, de rentrer dans une ligne d'idées qui est celle de tout ce qui m'entoure; de rencontrer à chaque pas intelligence parfaite de mes mouvements, véritable sympathie, d'habiter une région commune, d'oser non pas d'audace mais de confiance incessamment encouragée; de respirer enfin hautement et à l'aise; de retrouver mon pauvre mari, des amis bien chers, des enfants, car je puis les nommer ainsi, par leur déférence et leur tendresse, mille autres biens au-dessus et au-dessous de ceux-là, et pourtant, chère amie, je suis éprouvée de cette séparation probablement dernière et par cela même solennelle! Je n'éprouve point de luttes de volonté, mais d'impressions, mon cœur saigne sans être troublé, la tristesse présente intercepte toute joie à venir; je suis heureuse de partir et déchirée, impatiente et rêvant de nouveaux délais. Comme il y a des situations si compliquées et si difficiles qu'il est impossible presque de bien faire, il y en a d'autres où la division se trouvant à la racine même de nos impressions, il est impossible d'être humainement content. La vie scindée par le milieu est bien propre à placer dans ce terrible dilemme; et je sens, pour ma part, que si Dieu n'était presque uniquement mon but, tous les trésors qui m'attendent à Paris ne suffiraient pas pour affranchir ma volonté de tout combat.

Le comte Capo d'Istria m'a dit qu'il vous écrivait mardi dernier; j'ai manqué ce jour-là, et ma lettre vous parviendra huit jours plus tard. J'ai été aise de le voir et de rendre, en lui, un hommage de plus à la

mémoire de son frère, si vénérée et si sincèrement chérie. Je l'ai trouvé très-bien, à la distance près qu'il y a entre un grand homme et un homme distingué, ce dont, je crois, on lui fait, comme de coutume, porter la peine; du reste, les dispositions à son égard m'ont paru bienveillantes. Il m'a été dit que son affaire était en bon train et qu'elle se terminerait bien. J'en reparlerai avant mon départ, non que mon crédit y puisse quelque chose, mais parce qu'il suffit de rappeler, lorsqu'il y a bienveillance, et qu'au surplus il m'est doux de m'en mêler.

Chère amie, quand vous recevrez cette lettre, je courrai les grands chemins. Ecrivez-moi directement à Paris, faubourg Saint-Germain, rue Saint-Dominique, 73 [1]. Si je devance votre lettre ce sera de bien peu, car je crains que ma célérité ne fasse honneur qu'à ma bonne volonté. Dites à votre maman que je baise bien tendrement sa main, permettez que j'embrasse mille fois le comte et vous, ma chère Roxandre, en vous priant de dire à votre frère qu'il est bien une des personnes que j'aurais le plus de satisfaction à revoir.

Paris, 22 septembre 1835.

Ma bonne, chère et vraiment tendre amie, votre indulgente amitié a couvert plus d'un tort de ma négligence et de mon inexactitude; elle a laissé les apparences pour ce qu'elles sont, vaines et trompeuses, s'attachant à une certitude telle qu'une âme forte peut l'éprouver, certitude inébranlable dans l'affection d'un cœur vrai-

[1] Cette maison, occupée par Mme Swetchine pendant trente ans, porte aujourd'hui le nº 71.

ment fraternel et ami. Quand je renonçai à vous voir sur ma route, j'obéissais à la fois à bien des considérations, et surtout à la plus impérieuse, au sentiment du mal que dès lors je portais en moi-même et qui me faisait souvent regarder comme problématique la possibilité d'atteindre le but, même par la voie la plus abrégée. La peine que je ressentais de mon sacrifice, me donnait la mesure du vôtre, mais j'avais pour moi de sentir que je cédais à la nécessité, tandis que mon refus vous livrait à l'involontaire pensée que je ne faisais pas tout ce que j'aurais pu faire. Encore là, ma bonne et chère amie, j'invoquais votre confiance qui ne m'avait jamais manqué, et je demandais à Dieu de la fortifier en vous. C'est le quatrième jour de mon départ de Saint-Pétersbourg, à Riga, que parurent les signes de la longue maladie que je viens de faire. Ces symptômes annonçaient une perturbation générale qui ne s'expliquait que trop par tout ce que j'avais moralement souffert et dévoré depuis dix-huit mois. Plus ma souffrance augmentait pendant ce rude voyage, et plus je le précipitais, ne craignant qu'une chose, être arrêtée et privée des seuls secours auxquels je pensasse. Cette célérité me fit arriver le 21e jour de mon départ ; c'était pour moi toucher terre et avoir tout gagné. Huit ou dix jours se passèrent dans l'idée que le repos m'aurait bientôt remise, lorsqu'un soir, en moins de dix minutes, je me trouvai prise d'une enflure, vraiment prodigieuse si on la considère dans sa rapidité. Ce fut l'ère d'une maladie toute nouvelle qui mit en lumière d'autres désordres non moins graves : dilatation au cœur, embarras dans la poitrine, etc. Le liquide se faisant sentir

partout dans l'enflure, on commença par l'attribuer à l'hydropisie; plus tard on perdit cette idée. Je fus mise entre les mains de trois médecins habiles, qui, pendant quatre mois consécutifs, ne se virent jamais à la distance d'abord de peu de jours, et puis à celle de quinze, sans changer mon traitement. Vous dire tout ce qui fut employé serait interminable. Le mal de foie avait résisté à la présence de tous les maux nouveaux, mais il ne pouvait plus être question de Vichy; j'étais hors de la condition de ses eaux, et intransportable par-dessus le marché. Voilà, mon amie, l'état qui, après s'être arrêté pendant plus de trois mois à son apogée, a commencé à décroître depuis le mois de juillet, mais d'une manière si insaisissable, qu'il ne fallait pas moins de quinze jours ou trois semaines pour constater la plus légère amélioration. A présent elle commence à se faire remarquer et à être incontestable; aucun symptôme n'est entièrement vaincu à beaucoup près, mais tous sont affaiblis. Le sommeil, qui avait manqué tout à fait, revient, et même meilleur que depuis nombre d'années, je mange; l'enflure est de plus en plus mobile, le pouls se régularise; enfin, je reprends, si ce n'est à l'idée d'une guérison complète, du moins à celle de la possibilité d'un prolongement d'existence. Je crois que le danger n'a jamais été imminent comme dans les maladies aigües, mais on ne croyait pas que je pusse me tirer de cette complication de maux qui aurait accablé une organisation moins forte que la mienne. Les grâces d'un autre ordre que Dieu y a jointes ont sans doute bien contribué aussi à me soutenir. Je ne me suis trouvé aucune volonté propre, pas plus celle de vivre que de

mourir. Quand j'allais mieux, j'étais contente, quand j'empirais, j'étais plus contente encore; jamais je n'ai moins subi ce que l'on appelle la nécessité. C'est qu'elle n'existe pas pour le chrétien; il n'a pas besoin de se soumettre à la volonté de Dieu, attendu qu'elle est la sienne, et qu'il n'aime que ce que la Providence lui envoie. C'est dans les commencements de la maladie que je reçus, mon amie, votre première lettre qui me parlait de votre impatience de me savoir arrivée, et me demandait de mes nouvelles. Que pouvais-je vous dire qui ne valût beaucoup moins que l'inquiétude même du silence? Deux mois après, je reçus votre seconde lettre qui vous montrait à moi parfaitement rassurée par ce qu'on vous avait mandé de Saint-Pétersbourg. Quelques lignes de moi n'auraient pu que détruire cette tranquillité, et je m'abstins dans l'espoir que bientôt je pourrais vous parler sans mentir. Cet espoir s'ajourna toujours; je me reposais sur votre sécurité, et plus tard le peu de mots dont j'aurais été capable me satisfaisait trop peu pour que je n'ajournasse point encore. Une des plus cruelles épreuves de mon état, et qui subsiste, quoique bien diminuée, était de ne pouvoir rester assise, et d'être obligée à un mouvement perpétuel. Cinq minutes d'immobilité, pendant plusieurs mois ont été pour moi un supplice, et encore à présent je marche dans ma chambre au moins sept à huit heures par jour. Une agitation fiévreuse inexprimable, des suffocations, une augmentation instantanée de l'enflure, me prennent du moment où je me distrais de la nécessité de toujours marcher; et quand je m'impose cette immobilité par une contrainte volontaire, je suis

à chaque moment menacée de me trouver mal. Vous pouvez comprendre ce que c'est que d'écrire dans un état pareil, et il n'en faut pas tant, chère amie, pour me justifier à vos yeux. Notre amitié est hors de la portée de tout ce qui peut compromettre les amitiés purement humaines; elle est sous la sauvegarde du temps qui a pesé sur elle, de Dieu qui consacre tous les intérêts auxquels la piété se mêle, de cette intimité des âmes qui, une fois goûtée dans la paix d'une estime profonde, échappe à toute vicissitude. Rien ne pourrait absoudre ni vous ni moi de la plus légère altération dans notre mutuelle confiance; chacune des paroles d'âme et de cœur que nous échangeons a quelque chose de l'inviolabilité de la foi, et c'est jusqu'aux portes de l'éternité que nous devons porter intact le dépôt que chacune de nous a confié à l'autre. Ah! chère amie, je ne vous demanderai jamais comme témoignage nouveau ce qui pourrait vous coûter un effort ou un regret : vous seule restez juge de ce que vous pouvez faire pour moi. Mais si jamais vos devoirs, vos liens, vos intérêts d'affection, se conciliaient avec mon profond désir de vous revoir, de passer avec vous assez de temps pour nous reposer ensemble même de l'émotion de nous être revues, rappelez-vous que vous me le devez aussi, et qu'il n'est pas une disposition de mon existence intérieure ou du dehors qui me rende cette consolation moins désirable. Vous appartenez dans mon âme à cette première couche qui supporte tout le reste et qui, elle-même, ne change jamais : *Das beharrlich im Wechsel* [1].

[1] La fixité dans le changement.

Ce que j'ai retrouvé de soins, d'affection, de sollicitude, est hors de toute prévision et de tout calcul. Il a été dit que je mourrais insolvable, malgré cette bonne volonté de m'acquitter qui pourtant ne me quitte pas. Pendant une si longue maladie, non-seulement je n'ai pas eu à me plaindre de quelque délaissement, mais c'est plutôt l'excès opposé qu'il m'a fallu combattre en toute sensibilité de reconnaissance.

1836, 4 juillet, Vichy.

Ma bien chère Roxandre, j'ai reçu ici votre lettre du 22 mai qui me dit le passage d'Hélène[1]; et la surveille, avant-hier, par un prodige de célérité, j'avais eu un mot d'elle qui m'annonçait son arrivée à Bujukdéré. Presque en même temps, j'ai donc été rassurée, comme j'avais besoin de l'être, deux fois, avant et après, et j'ai pu vous remercier toutes les deux, vous confondre dans une même émotion que je sentais encore présente. Hélène savait trop ce que vous m'étiez, pour ne pas aller à vous comme à mon *alter ego*, et vous, ma si chère amie, pour ne pas la recevoir comme mon enfant d'adoption. Une affection qui vient ainsi se mettre en tiers est une franc-maçonnerie bien puissante, bien rapide. Les indifférents, comme vous le dites si bien, ne comprennent rien aux effets de cet agent invisible; mais, en tout, l'indifférence a le beau privilége d'être peu compréhensive, et il y a bien longtemps que je crois vrai, dans toutes les acceptions, que pour connaître il faut aimer. Hélène me parle de vous avec beaucoup de sensibilité,

[1] Hélène de Nesselrode, comtesse Chreptowitch.

et il m'a été bien doux que vous en ayez été contente. C'est un cœur bien aimable que le sien ; elle éprouve toute la bienveillance qu'elle témoigne, et son expansibilité n'empêche pas que la puissance d'affection ne se concentre avec une grande force sur peu d'objets.

Chère amie, ce sont des existences entières qui s'écoulent entre nos lettres, et pour nous y faire pénétrer réciproquement, ce n'est rien moins qu'un monde d'impressions et de pensées qu'il nous faudrait soulever. Nous n'avons plus la force d'une telle tâche ; aussi, pour ma part, je me sens de plus en plus accablée de la longueur de notre séparation. Quel poids de moins si je vous avais revue, même pour vous perdre, avec l'espoir bien plus vivant que je ne puis l'avoir de vous retrouver, le bonheur ne justifiant la confiance que pour l'augmenter! Si nous avions repris les fils rompus de nos entretiens, l'habitude de tout oser dire, la distance même ne nous empêcherait pas de vivre à deux d'une vie très-intime et même très-une. Rien de tout cela ne nous a été permis, et dans les obstacles, nos volontés respectives ont été comptées pour rien. Je l'aime bien mieux, chère amie. Chacune de nous a été prise et conduite par une main ferme et miséricordieuse, et il faut en suivre jusqu'au bout, non pas seulement les lois impérieuses, mais encore jusqu'aux inspirations. Quel que soit mon ardent désir de vous retrouver, j'en croirais le bonheur profané, compromis, s'il était acheté au prix d'une de ces consolations que vous donnez à tant d'autres et dont le souvenir sera un jour une de vos récompenses.

L'absence de votre frère ajoute à vos pieuses obli-

gations. Rien ne vous eût remplacée, ma chère Roxandre, et vous suppléerez à tous parce que vous vous multipliez vous-même; dans les inventions de votre piété filiale, vous saurez être mère, fille, toute une famille à la fois. Combien n'ai-je pas été touchée de cette course à Severirowska, de la lettre qui l'a suivie, de tout ce que j'apprends par vous et par les autres de cet inaltérable trésor que vous me gardez si fidèlement! Ces bons Potocki me l'ont encore bien dit; aussi m'était-il doux de les savoir en relation directe et habituelle avec vous. Un accroissement de famille doit toujours être reçu comme une grâce; mais il y en a auxquelles il faut se faire, quand elles changent notablement des existences toutes venues et qu'elles peuvent réagir sur les santés. Du reste, je suis bien sûre que Dieu donnera à cet excellent ménage tout ce qui lui convient, dût-il n'avoir pas ce qu'il souhaite.

Au moment où j'allais vous écrire, j'ai retardé, dans l'attente de la lettre que vous m'aviez promise, et dont l'oubli ne m'est que trop expliqué maintenant par les tristes et intéressants détails que vous me donnez sur la fin de la jeune M^me^ Netchaef. Cette œuvre de bon secours et de compatissance vous avait été dévolue, ma bien chère amie; que ce ne soit pas votre dernière mission de ce genre! Je voudrais bien faire un pressentiment de l'instinct qui me fait convoiter votre présence en semblables circonstances : j'en tirerais, ce me semble, tous les genres de bons augures. Je croirais presque, chère bonne amie, que Dieu veut vous en laisser le temps, aux forces qui me restent, malgré leur prodigue emploi et les complications qui les usent. Un mois avant que je ne vinsse

ici, on avait décidé que je n'y viendrais pas; mais un traitement qu'on avait mis à la place n'ayant pas réussi, ma motion pour Vichy, renouvelée avec force, l'a emporté, comme ces témérités qui passent toujours. A peine ma cure commencée ici, il m'a fallu reconnaître que je n'étais plus sous les mêmes conditions; mais, sans me la faire quitter, on y a joint de quoi combattre l'enflure et la douloureuse oppression de la poitrine; j'en suis là. Il y a bien longtemps que vous me disiez que j'avais surtout besoin de repos; je l'éprouve bien ici : le peu que j'ai sauvé me fait supporter tout ce qui me manque, mon entière solitude, mon incapacité absolue de travail, et des journées qui pourraient paraître longues quand elles s'allongent de presque toute la nuit, ce qu'elles ne m'ont point paru encore. J'ai souvent pensé que c'était par le cœur qu'on ne s'ennuyait jamais, les deux héros de l'ennui, M. de Chateaubriand et Benjamin Constant, m'ayant mise sur la voie de cette vérité, en démontrant bien que ce n'est pas l'esprit qui en sauve.

Je vous remercie, ainsi que votre bon frère, d'aimer un peu M. Lacordaire, mon autre adoption. Ce que j'aimerais, ce serait de vous le faire connaître, et en attendant, si c'est possible, de vous donner une idée de ses conférences à Notre-Dame. Les voilà interrompues par l'humble et sage résolution qu'il a prise de se retirer à Rome pendant deux ou trois ans, et de s'y livrer dans la retraite, aux travaux que demandent sa vocation toute spéciale et les encouragements inouïs qu'il a reçus. C'est une belle et bonne chose qu'un sacrifice qui doit coûter beaucoup même au zèle! il a été fait avec tant de dévouement et de

pureté d'intention que j'espère le voir accepté et béni.

Votre notice sur Manzyr n'est pas seulement une chose prodigieusement intéressante pour qui vous connaît et vous aime : cet établissement est d'un haut intérêt général, il fait grand honneur au pays. De premier mouvement j'avais envoyé cette notice à un de mes amis pour l'insérer dans un ouvrage périodique ; un second mouvement, qui est toujours celui de la prudence, m'a fait préférer, chère amie, obtenir pour cela votre agrément. Je ne puis supposer que vous y trouviez le moindre inconvénient, et dès lors un exposé de ce genre, fait en termes si bons et si simples, ne peut qu'être utile et faire un bon effet. Dites-moi vite un mot là-dessus.

Le comte Nicolas Palhen m'a dit que son frère Frédéric et sa femme viendraient passer l'hiver prochain à Paris; cela me charmerait. Vous avez été aussi notre lien, et je voudrais bien pouvoir lui rendre, dans un pays nouveau pour elle, l'impression que son aimable accueil m'avait laissée. Et votre frère ne poussera-t-il pas si loin son voyage? Je ne puis même le désirer aujourd'hui, mais je ne veux renoncer à aucune de vos joies, ni à les faire miennes, et j'espérerai toujours que je vous reverrai et aussi votre Marie, qui m'est déjà bien chère. Ne m'abandonnez pas, me dites-vous, chère amie : s'abandonne-t-on jamais soi-même! Faites seulement que le foyer se rapproche de moi, et je me charge d'y entretenir le feu auquel je rallumerai le mien.

Paris, 10 avril 1837.

C'est par vous, ma chère Roxandre, qu'il m'eût paru simple de commencer, et c'est presque par vous que je finis, sans que vous ayez à vous plaindre, sans qu'aucun de vos droits soit méconnu, et sans qu'il soit moins vrai que sans cesse les mouvements de mon âme appellent ou votre douce compassion, ou votre compréhensive intelligence, ou bien même encore votre regard, sous lequel j'aimerais tant pouvoir vivre. Que n'aurait eu à vous dire ma tendresse? Elle a recueilli comme un trésor, à travers les longues années qu'elle remonte, tout ce qui est venu de vous et tout ce qui est venu d'elle-même. Ma bien aimée Roxandre, que je vous écrive ou que je ne vous écrive pas, sachez que vous êtes au fond de mon âme et de mes pensées, que vous m'êtes proche, comme l'est ce qui nous pénètre par la fusion. Voilà un fait et à jamais notre point de départ. C'est à votre occasion que je reconnais avec plus d'évidence qu'il y a des époques dans les amitiés où il y a, non pas seulement besoin, mais nécessité de se revoir, non pour s'aimer davantage, mais pour se mieux entendre. Il y a des choses, même intimes, qui peuvent se raconter; il y en a d'autres qu'on ne peut que laisser voir, dérouler lentement sous des yeux amis, qui demandent, pour être bien comprises, à être bien suivies dans tous leurs mouvements, jugées dans l'ensemble et dans toutes ses conséquences. Je sens cela, ma bien chère amie, et j'ose vous dire : N'attendez pas longtemps pour faire que nous nous revoyions. Ah! sans la grandeur,

sans l'importance du saint devoir qui vous arrête, combien j'aurais été pressante! combien j'aurais soumis toutes les considérations qui vous font ajourner à ce vœu de mon cœur! J'aurais usé de tous les moyens et même de toutes les séductions; j'aurais tendu à votre affection de véritables piéges; je me serais montrée à elle malade et faible, de cette double faiblesse d'une santé sans avenir et d'un cœur avide des consolations que vous lui donneriez. Je m'en abstiens, chère amie, et cela par la tendresse qui m'identifie à vous : car je ne sais désirer pour vous que la perfection que j'aurais demandée à Dieu pour moi-même. Fions-nous en donc à lui, et remettons lui les intérêts de cette amitié qu'il a gardée, et qui, peut-être, ne nous a donné encore ni son dernier mot ni sa plus chère récompense.

Vous avez su combien j'avais été éprouvée. Depuis dix mois j'ai vécu de deuil, d'inquiétude, et de ces souffrances de tout ce qui m'appartient qui nous atteignent d'une manière non moins vive et non moins pénible que les souffrances directes et personnelles. Vous avez su qu'au mois de juillet dernier la pauvre Nadine avait été enlevée à un des bonheurs les plus complets de ce monde. A peine remise de l'ébranlement causé par une perte si cruelle à la vieillesse attristée de mon pauvre mari, et par mon fatigant voyage dans le midi, et comme je jouissais, non pas sans trouble, de la présence de ma sœur qui était venue me faire une petite visite à l'issue de l'automne, les nombreuses alarmes que je portais en germe ne tardèrent pas à devenir tout à fait menaçantes. Ma sœur, que je ne retenais pas par un pressentiment

secret, et que je laissai partir au milieu du bouleversement des routes qui arrêta presque pendant quelque temps toute communication, n'arriva que pour rester mortellement frappée des ravages déjà faits par la maladie. Tout espoir lui fut ôté dans le moment même, et six semaines après mon pauvre beau-frère, si animé encore d'esprit et de volonté, n'existait plus! Ce malheur ouvre devant ma sœur un vrai gouffre de perplexités et de douleurs; une immense responsabilité vient peser sur elle. Son existence extérieure est détruite comme l'autre, ses charges seules se proportionnent au nombre et à l'étendue de ses pertes : cinq garçons dont deux ne sont point encore élevés. Léon, celui du milieu, achève son éducation à peine, et des deux aînés, Grégoire seul a un pas fait dans la carrière. Les bienfaits de l'Empereur sont venus à son secours. Tout cela, ma bien aimée Roxandre, considéré du point de vue humain, serait bien lourd à porter. Son retour en Russie, où elle doit ramener ses enfants, est tout indiqué et se réalisera prochainement. On lui proposait Karkof, Moscou et même Odessa. Ce dernier parti l'eût rapprochée de vous, et c'en était le bon côté, mais j'y élève pour ma part des objections. Il s'agit de nationaliser de jeunes enfants nés hors du pays, et pour cela je ne trouve pas Odessa assez russe; Moscou lui rend au moins, comme pays et comme famille, cet abri protecteur qui lui est ôté dans son mari.

J'ai été vivement touchée du mouvement de votre frère vers moi après une interruption de plus de vingt années de tout rapport direct, mouvement au fond duquel vous étiez, ma bien aimée Roxandre, et qui

vous a été doux. Je lui ai répondu avec une effusion bien sincère; sa belle âme inspire toute confiance à la sincérité de la mienne, et si jamais j'avais le très-réel plaisir de me trouver rapprochée de lui, et que quelque difficulté s'élevât, je serais sûre de m'en tirer toujours par ma seule arme contre amis et ennemis : la vérité absolue. Je ne vous en ferais pas pourtant une égale et même application; son expression resterait négative avec votre frère; mais avec vous, ma bien chère Roxandre, et pour vous, toutes mes idées et tous mes sentiments dans leur abondance et leur désordre, toutes les expansibilités avec leur abandon et leur chaleur primitive. Ah! que je suis sûre de trouver grâce devant vous! Comme je sens que je pourrai vous montrer mon âme tout entière, dans son centre et sa vie unique! Ma chère Roxandre, quand vous verrez votre fidèle amie, en dépit de ses afflictions, de ses infirmités, de son dépouillement, la plus heureuse pourtant et la plus riche des créatures; quand vous la verrez dans ces profondeurs qui ne s'ouvriront devant vous que pour trouver la vie bien belle et la mort bien désirable; quand vous le verrez, ce pauvre cœur couvert de cicatrices, toujours victime de lui-même et se blessant à toute chose créée, affranchi par la grâce, ne trouver ni terme à sa félicité, ni paroles pour sa reconnaissance : seulement alors, mon amie, tout le plan de la miséricordieuse Providence vous sera révélé, sur la pauvre âme dont vous avez vu les premiers combats. Je vous parlerai, il me semble, ma bien chère Roxandre, comme je n'ai parlé à personne, sans réticence, sans étude, sans calcul, tous les voiles soulevés comme au grand jour. Je le sens bien, c'est à vous

qu'appartient la vue complète de l'âme que vous ne pourrez savoir que parce que vous l'avez toujours devinée, et d'y suivre le merveilleux travail qui, dans une seule vie, fait embrasser deux états et l'économie providentielle tout entière. Ces paroles, chère amie, se sont trouvées au bout de ma plume presque à mon insu. Ce n'est pas ce que je voulais dire, j'en étais même à mille lieues; c'est pourtant ce que j'aurais à vous dire sans cesse, et pour ajouter à l'obscurité de l'énigme, ce qui faisait aussi un peu que je ne vous écrivais pas. Je ne puis librement vous donner que tout moi-même ; ce que j'en distrairais dénaturerait ce que je vous donne, et puis c'est grignoter au lieu de manger, et vous savez que ma nature n'est pas de celles qui se contentent des à peu près.

Combien je jouis de la sécurité que vous laisse la santé de votre maman et les espérances que vous donne Marie [1]! Ce sont là vos deux pôles, et vraiment ils ont de quoi faire grouper autour d'eux bien des intérêts et bien des vœux plus qu'à demi satisfaits. Il me paraît impossible que Marie ne soit charmante ; quelque chose de votre âme a dû passer dans la sienne, et votre frère lui-même ne l'aimerait pas tant si elle ne vous ressemblait pas. Combien de temps doit durer leur absence de Russie? leur voyage d'Italie les fait-il renoncer à celui de France? ne les verrai-je pas ici? Comme j'aurais été volontiers au devant d'eux, de toutes les illusions la plus capable de me donner le change!

Sans cesse j'ai désiré faire honneur à votre recom-

[1] Marie Stourdza, fille d'Alexandre Stourdza, frère de la comtesse Edling.

mandation, par quelque empressement à me rendre agréable à la comtesse Palhen, dont j'avais conservé une impression très-favorable ; mais toute bonne volonté est restée en chemin, par mon peu de disponibilité d'abord, et aussi par les inconvénients que j'ai redoutés à un peu plus d'intimité. Sa sauvagerie, qui lui est assez reprochée, ne m'eût pas éloignée, comme bien vous pensez ; elle aurait été même un attrait de plus ; mais j'ai senti ce que vous m'avez dit plus tard : qu'il y avait une direction dans cet intérieur, si complétement différente de la mienne, que des chocs inutiles pourraient être appréhendés. Je connais depuis un temps immémorial le comte Frédéric ; je lui ai toujours reconnu, avec des qualités très-estimables, beaucoup de ressources dans l'esprit et une instruction solide, si j'en excepte celle à laquelle ne se croient pas obligés souvent les hommes les plus instruits ; mais particulièrement, en le retrouvant ces deux dernières fois, mon sens intime et intérieur a été frappé d'une sorte de raideur, d'amertume, de ce peu de bienveillance dans les jugements qui nuit à leur rectitude : car plus je vis et plus je me convaincs qu'il faut aimer pour connaître. Ces partis pris comme blâme et dédain m'ont découragée. Quand on approche d'un intérieur soumis à cette sorte de triste homogénéité, un mouvement involontaire fait qu'on recule, et la prudence même l'inspire, lorsque rien ne vous donne mission du contraire. Ces difficultés n'existent pas dans des rapports purement du monde ; elles n'existent pas même pour des personnes pieuses d'ailleurs, mais qui ont par la pensée d'autres intérêts que ceux de Dieu et de sa loi. Il n'en est pas ainsi

pour moi, tout m'y ramène comme ces mille issues ramenaient au palais de la fée Strygiline; et dans une heureuse habitude d'être libre au milieu des gens que je vois, je cesse d'être moi-même sous les restrictions, les interdictions et les ménagements calculés. D'après ce que vous m'en dites, je vois que les préventions contre la vérité remontent bien haut, puisque ce n'est rien moins que la famille remplaçant Dieu, et l'amour souverain que nous devons à Dieu redouté comme pouvant ôter quelque chose au dévouement exclusif pour nos liens naturels. L'erreur serait ici à l'origine même des choses; et en partant d'une base si profondément fausse, comment, non pas seulement l'intelligence, mais la sensibilité même ne serait-elle pas dévoyée? Je le sais bien, ma bonne chère amie, avoir si haut à remonter ne saurait être un motif de découragement, c'est simplement quelques tours de roue de plus; mais, encore une fois, en maintenant son privilége de franc-parler, il ne faut en user que s'il est utile.

Ma bonne Roxandre, voilà une énorme lettre écrite en courant et qui sent presque le coin du feu, comme l'avant-goût d'une de ces conversations qui me rendraient si heureuse. Tenir votre main, vous regarder, suppléerait déjà à bien des paroles et me plongerait dans cette délicieuse paix où l'on goûte, comme dans la contemplation, tous les biens à la fois! Adieu, ma chère, mon excellente amie; je vous bénis et je vous aime. Puis-je vous remercier assez des deux cents roubles que vous donnez bien moins aux Bénédictins qu'à moi-même? Ils ne cessent de prier pour vous, et c'est ce que je leur recommande sans cesse.

Paris, 18 août 1837 [1].

Ma bien aimée Roxandre, j'ai reçu ce matin votre lettre du 16 juillet; je puis y répondre en plein dès ce soir, et cela par un concours de circonstances toutes providentielles. Chère amie, à un premier signe de faveur se rattache l'espérance de toutes les autres. Je vous ai dit l'excellente impression qui avait survécu à l'entrevue de Munich, le jugement si favorable de ma sœur, sa reconnaissance, la disposition qu'elle aurait eue à toutes les avances, si elle n'avait été contenue par votre générosité même et par des avantages si supérieurs à ceux qu'elle pouvait offrir. Je puis dire que dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, je l'ai vue la personne à la fois la plus délicate, et consciencieuse au point que ce qu'elle recher-

[1] Dans cette lettre et dans les lettres qui vont suivre, Mme Swetchine se montre occupée d'une pensée, où elle s'était gardée de prendre la moindre initiative : c'était le projet d'un mariage entre la jeune Marie Stourdza, nièce et unique héritière de la comtesse Edling, et l'un des princes Gagarin, neveu de Mme Swetchine. Ce fut le moment où la princesse Gagarin venait de perdre son mari et se voyait enlacée dans des difficultés de toute nature, que la comtesse Edling choisit pour faire la première ouverture de ce projet d'union, et resserrer ainsi, par une inspiration aussi délicate que généreuse, ses liens avec Mme Swetchine. Ce mariage eut lieu en effet, et la jeune Marie Stourdza, devenue princesse Eugène Gagarin, se montra également digne de ses deux mères adoptives. Elle accourut au lit de mort de Mme Swetchine, image touchante de la plus fidèle amitié, et elle perpétue aujourd'hui à Manzyr, ainsi que le prince Eugène Gagarin, toutes les traditions de la noble fondatrice.

chait davantage était de savoir lequel de ses deux fils justifierait le mieux la précieuse confiance dont il pouvait devenir l'objet. Dès lors, chère amie, avec tous ceux qui le connaissent, ma sœur était revenue à Eugène, lui reconnaissant plus qu'à son frère les conditions d'un sort à deux irrévocablement fixé. Elle me communiquait toutes ses réflexions à cet égard et ses pensées, lorsque me vint votre lettre du 16 juin qui contenait dans ses premières lignes : « Vos neveux ont gagné le cœur de mon frère, surtout Eugène à ce qu'il paraît. » D'autres passages de cette même lettre se rapportaient à la même impression, et cela pendant que de mon côté mes souvenirs, les observations générales qui me parvenaient, le caractère qui perçait dans les lettres de mes neveux, me ramenaient précisément au cadet. Je n'hésitai pas à en parler à ma sœur. Nous étions parfaitement d'accord sur la justice de sacrifier le droit d'aînesse, et je vous aurais écrit immédiatement dans ce sens, si votre lettre ne m'avait point ajournée pour de plus amples détails au retour de votre frère. Aujourd'hui, enfin, ils me viennent dans votre lettre du 16 juillet; et voilà en quoi, chère amie, j'appelle la date de son arrivée tout à fait providentielle, c'est que, si cette lettre m'était parvenue quelques jours plus tôt, je n'aurais eu à vous communiquer que des considérations vagues et générales qui n'auraient pu vous servir d'aucune direction, ni me donner à moi-même la conscience d'un jugement clair et positif. Il faut que vous sachiez que dans cet intervalle j'avais fort discuté avec Grégoire, une à une, les idées qu'il apporte au soin de son avenir, et que, toujours sous l'impression des

doutes qui me faisaient pencher vers son frère, je lui conseillais de ne pas s'imposer plus de raison qu'il n'en pourrait porter, et de faire même, s'il le fallait, de véritables sacrifices à son instinct d'indépendance. Cela fut très-bien écouté. Le pauvre cher enfant est tout entier encore dans le domaine de l'imagination, et il est dans sa nature d'y vivre longtemps. Ceci fait, je sondai son frère, et je ne puis vous dire tout ce qui s'est joint de prime abord de délicatesse, d'inquiétude de léser Grégoire, de lui ôter quelque chance, à la disposition franche et loyale qui s'est montrée immédiatement en lui d'accueillir l'espoir du bonheur qui lui était présenté. Je puis dire que son appréciation vive et complète des avantages que je lui montrais a été égale en tout à sa modeste retenue, à la difficulté de lui insinuer même qu'il pourrait oser se mettre sur les rangs. Ma sœur y mettait une défiance plus touchante encore dans le cœur d'une mère ; car il est si facile de douter de soi, et il en coûte tant de douter comme succès pour ceux qu'on place si haut dans son cœur ! J'allai jusqu'à dire que, d'après vos lettres, je croyais avoir découvert qu'Eugène conviendrait et peut-être plairait plus que Grégoire. Eugène répondait à cela que c'était impossible ; tandis que son frère regardait comme inévitable, une fois les deux frères comparés, qu'il ne fût plus question de lui. J'en étais donc là depuis plusieurs jours, pendant lesquels les lettres de Munich ne me parlaient que de l'attente où ils étaient de l'arrivée du prince Serge Gagarin et de sa famille, quand je reçus une lettre de mon neveu Grégoire dont je vais textuellement transcrire les passages qui vous intéressent. « La dernière

conclusion de toutes mes réflexions avait été que je deviendrais à tout prix un homme posé, qui sait sacrifier sa marotte à un bien réel; mais depuis que je sais que c'est à Eugène qu'on pense, qu'Eugène adopte l'idée avec plaisir, qu'il m'en parle chaque jour, qu'il sourit d'avance à ses projets agronomiques, au bonheur de sa vie domestique, qu'il bâtit sur ce bonheur des plans et des châteaux en Espagne, je suis tout-à-fait heureux. J'ai l'intime conviction que tout le monde y gagnera, lui et elle. Eugène s'attachera corps et âme, il deviendra le modèle des maris; je lui connais toutes les qualités nécessaires pour le devenir. » J'ose vous introduire, ma bien aimée Roxandre, dans toute la liberté de ces épanchements; ils n'auraient pas aux yeux d'un autre le degré de convenance exigible peut-être, mais des paroles exprimées tout-à-fait comme elles résonnent dans le for intérieur ont bien leur prix. Grégoire, dans cette même lettre, m'en annonçait une autre de son frère sur le même sujet; dès que je l'aurai, je vous en livrerai le texte avec tout l'abandon que me dicte mon cœur et toute la franchise que je vous dois. Voilà donc, mon amie, comment je réponds à votre interpellation : Lequel de vos deux neveux deviendrait le mien? c'est en acceptant tous les droits que vous me donnez sur Marie, et c'est après avoir supplié Dieu de m'éclairer, de prononcer dans l'intérêt de Marie comme si c'était le seul qui me touchât, comme si Marie était ma fille et aussi mon unique enfant, que mes vœux et ma confiance s'arrêtent ici sur Eugène; c'est lui, ma bien chère amie, que je voudrais donner pour fils à votre excellent frère et pour neveu à vous déjà ma sœur. C'est avec clarté,

je puis dire avec évidence que la raison, la prudence, la sagesse de ce choix, m'apparaissent en renouvelant sans cesse leur sanction. Eugène a toujours eu depuis sa première enfance tous les caractères de l'honnête homme : l'humeur la plus douce et la plus égale, une solidité qui ne s'est pas démentie, quelque chose de *steady* [1], comme disent les Anglais, une sensibilité véritable, et une de ces bontés qui jouissent avec sincérité du succès de tout ce qu'elles aiment. Ainsi, moins brillant que son frère, comme je vous l'ai déjà mandé, il s'est toujours identifié à tous les avantages qu'il remportait, soit dans les salons, soit dans sa carrière ; dans plus d'une occasion il a veillé sur lui comme son ange gardien. Du reste, ici, le mérite d'Eugène se lie à celui de Grégoire sans le faire disparaître ; car c'en est un aussi dans un frère aîné, de reconnaître la supériorité de la sagesse et de la raison et d'abdiquer presque sa volonté en leur faveur. Lorsque, pour la première fois de leur vie, à l'âge de vingt-deux et vingt-trois ans, les deux frères durent se séparer, jamais affliction plus touchante n'éclata des deux parts ; mais ici encore, Eugène, qui, à la vérité, demeurait, s'assura par ses vifs et longs regrets la priorité. Je crois qu'en tout sa vraie distinction penche vers le cœur, tandis que celle de son frère, sans avoir moins de cœur, incline vers l'imagination; et de ces deux puissances on déciderait bientôt celle dont le mariage sait tirer le meilleur profit. Comme je vous le disais, mon amie, il y a peu d'heures que votre lettre est entre mes mains ; j'y réponds de ra-

[1] Solide.

pide et toute personnelle impulsion. Je vous dis, en en appelant à plus ample information, tout ce que je sais, tout ce que je juge et pense; c'est mon intelligence sur cette question et mon âme tout entière que je vous ouvre. Je vous écris dans la présence de Dieu, l'écoutant, l'interrogeant tour à tour, selon la sainte familiarité qu'il permet à ses enfants; toutes mes paroles, mon bien cher ange, je vous les répéterais, ce me semble, dans l'éternité. N'est-elle pas déjà pour nous qui croyons plus que nous ne voyons et ne sentons? *Plus de foi que de vie*, n'est-ce pas, mon amie? Ah! que je comprends bien Saint-Martin dans sa colère, quand il entendait dire : L'autre vie, et qu'il reprenait brusquement : Il n'y en a qu'une. Je le répète comme vous : Je tiens à confondre nos avenirs; avec vous encore je repousse toute volonté inflexible et ardente de faire triompher le désir pourtant bien vif de mon cœur. Nous ne voulons, et cela avec une sincérité parfaite, que la sainte volonté de notre cher et adorable Maître, nous ne voulons qu'elle; dès lors toutes ses manifestations, les plus contraires même à nos vœux, auront non pas seulement un involontaire acquiescement, mais notre consciencieuse adhésion et notre pleine confiance. Maintenons-nous, mon amie, sur la pointe de cette aiguille qui termine dans les cieux nos longues et nombreuses espérances, si larges à leur base! Bien des fois j'ai cru être près de mourir, — un saint attrait pour la mort quitte peu les âmes chrétiennes, — mais quand j'entrevois un rayon de l'avenir que me préparerait votre amitié, les décrets de Dieu me semblent ouvrir une tout autre route, et je ne sais quelle confiance me dit que bien

des effusions de reconnaissance et de tendresse précéderont mon *Nunc dimittis*.

Je n'ai encore rien dit pour votre frère, mais c'est que tout dans cette lettre est pour lui comme pour vous; lisez-y mon âme entière et son dévouement à jamais inaltérable. Le trésor qu'il me confierait passagèrement deviendrait mon vrai trésor, et je puis dire que je l'entourerais de toute la crainte et de tout le respect qu'inspirent les choses saintes. De telles consolations pourraient-elles m'être données encore? Mon amie, les choses où Dieu est tellement portent en elles-mêmes leur sécurité. Mon amie, ma chère et véritable amie, soyez bénie, récompensée, comme l'amitié bénit et comme Dieu récompense.

Je ne sais encore rien de la direction que prendra ma sœur quand elle aura quitté Munich. Grégoire me mandait que son oncle le prince Serge était arrivé depuis deux jours, et il ajoutait: « Jusqu'à présent on n'a encore rien décidé pour l'avenir de maman et de mes frères; mais j'espère qu'il ne partira pas sans qu'on ait fixé les points controversés. » Les grands débats portent sur le lieu de l'établissement de ma sœur. A la réception de votre lettre du mois de juin, je lui ai communiqué les considérations puissantes que vous faisiez valoir d'une manière si adorable en faveur d'Odessa. Je ne saurais vous exprimer toute sa reconnaissance et toute sa conviction des avantages qu'elle pourrait retirer de vos lumières et de votre expérience; mais ce qui la met en suspens, ce qui milite puissamment pour Moscou, c'est encore moins la proximité des terres que l'idée de moins s'éloigner de ses enfants. Eugène, dans le premier projet, devait

naturellement prendre Moscou pour centre de ses affaires; Léon, le troisième, y achever ses études et peut-être y commencer sa carrière; Théophile a seize ans et doit lui échapper bientôt. Tout cela met en trouble et divise son pauvre cœur de mère. C'est trop à la fois, d'avoir à concilier toutes les tendresses avec les devoirs rigoureux et rationnels de chef de famille. Mais rien de tout cela ne peut tarder à se débrouiller, et aujourd'hui un intérêt plus puissant domine encore ces intérêts déjà si graves.

Si, après cette longue lettre et son contenu, j'avais la disposition ou la force de vous faire une querelle, je vous reprocherais amèrement le *cottage* de la côte méridionale, infidélité pour Manzyr et, tant que je vis, crainte injustice à mon égard. Y pensez-vous, chère amie, et n'est-ce pas assez pour nous séparer, de vos affaires et de vos devoirs : faut-il encore que j'aie à démêler avec vos plaisirs? Je vous préviens que je prends la côte méridionale en haine, et que je la regarde irrévocablement comme un très-mauvais procédé. Adieu, mon amie; mon plus tendre respect à votre maman; pour madame votre belle-sœur la plus affectueuse assurance de tout le désir que j'ai d'être rapprochée d'elle; mes amitiés au Comte; un baiser sur le front de Marie, et pour votre frère et pour vous tout ce qui peut vous donner l'impression d'une reconnaissance profonde et intime.

Versailles, 6 octobre 1837.

Il y a longtemps que je ne vous ai écrit, ma bien chère amie, et presque aussi longtemps que je n'ai eu de vos nouvelles. Dans ce temps d'arrêt pour notre

correspondance, nous ne nous en sommes pas moins touchées par la pensée et par l'identité de nos vœux. Voilà plus de trois semaines que je me crois toujours au moment de vous annoncer le départ de ma sœur que les difficultés presque inséparables d'un si long voyage et d'un établissement tout entier à défaire ont fort retardé. Les projets, depuis beaucoup plus longtemps, sont invariablement fixés pour Odessa. Je lui laissais toute liberté à cet égard. C'est à plusieurs reprises et sous des formes diverses que j'ai bien établi dans son esprit que sa présence à Odessa serait utile, convenable, qu'elle faciliterait peut-être ce que nous désirons tous, mais qu'elle n'y était pas indispensable. J'ai voulu en cela qu'agissant par elle-même, sans aucune contrainte intérieure, elle se sentît disposée à faire le plus lorsqu'elle aurait pu tout aussi bien se contenter du moins. A sa propre inclination est venue se joindre l'insistance de son fils Eugène; très-habilement et très-continuement il a travaillé pour Odessa, et su mettre en œuvre les arguments les plus entraînants, toutes les fois que la résolution un peu ébranlée pouvait faire pencher pour Moscou, qui, en écartant l'intérêt qui nous préoccupe, peut bien avoir ses avantages, et qui avait eu même ma préférence. Les dernières lettres de ma sœur étaient encore de Munich; mais elle était tout à fait à la veille de partir et de se diriger sur Vienne. Là, son fils Eugène doit la quitter pour se rendre à Pétersbourg, tandis qu'elle poursuivra sa route; malheureusement la saison est bien avancée, et je ne suis pas sans inquiétude par l'inexpérience de ma pauvre sœur, éloignée depuis vingt-et-un ans du pays et n'ayant personne avec elle

sur qui l'on puisse compter pour vaincre les obstacles qui ne manquent jamais. Sa santé seule peut en susciter de grands. Sans entrer dans les détails, et vraiment pour rassurer l'amitié de M^me de Nesselrode que j'ai vue un moment inquiète (je ne puis me servir d'un autre mot) que nous ayons laissé tomber notre projet et le sien, je crus devoir lui dire que personne de nous ne l'avait abandonné, qu'il n'était encore qu'à l'état d'éventualité, mais d'éventualité désirée et chère qui comblerait par son accomplissement beaucoup de vœux à la fois. Du reste la présence de ma sœur à Odessa est une réponse toute prête à donner aux indiscrets questionneurs. Quand, dans les choses de ce genre, on a sauvé, avec le monde, les commencements, le reste importe peu, par la raison que si les choses vont bien, elles vont toutes seules, et que si elles vont mal, après un peu de temps, le monde n'y pense plus. Adieu, ma bonne et bien chère amie; je ne vous dis pas un mot ni de vous ni de moi : nous ne nous quittons ici que pour nous retrouver et nous rejoindre au sommet de l'angle dont d'autres nous-mêmes sont la base.

Auteuil, 15 novembre 1837.

Ma bien aimée Roxandre, vous aurez trouvé, comme vous vous y attendiez, une lettre de moi à votre retour; elle se sera croisée avec celle que je reçois de vous du 5 octobre. Cet intervalle a suffi pour changer bien des dispositions dont je vous parlais, de nouvelles perplexités étant venues s'ajouter à toutes celles qui accablent ma pauvre sœur. Elle était partie de Munich dans l'idée de se rendre immédiatement

en Russie, et Odessa, de toutes façons, était le lieu qui paraissait le plus favorable à son établissement; mais retenue à Munich par des difficultés de tout genre et de toutes dimensions, elle fut arrêtée à Salzbourg par la maladie du jeune professeur de russe que Grégoire avait fait venir et qu'elle remmenait en Russie. Cette maladie, qui menaçait d'être mortelle et qui ne laisse encore guère d'espoir, lui fit perdre près de quinze jours. Arrivée à Vienne, nouveaux déboires, nouveaux retards : elle est obligée de se séparer d'une femme de chambre ancienne et fort attachée, par un accident affreux arrivé au mari de cette femme, qui retournait en France. A cela se sont jointes mille tracasseries, mille infidélités au sujet du transport. Au milieu de tous ces délais forcés, de ces désolantes lenteurs, toutes les inquiétudes possibles lui ont été données sur les difficultés de la route d'Odessa, sur les exigences de cette ville, sur le luxe de ses habitudes, et la saison avançait toujours. Enfin, au moment où elle aurait pu se mettre en route, toutes les voix se sont réunies pour lui représenter comme le comble de l'imprudence de s'embarquer, au milieu de la fâcheuse transition de l'automne à l'hiver, dans des équipages frêles et incapables de résister aux mauvaises routes, sans personne de rompu aux voyages ni qui ait vraie connaissance ou habitude du pays; l'impossibilité de marcher de nuit, le manque de gîtes était encore une autre cause d'effroi. Je vous avoue que pour ma part je tremblais à la seule pensée de ce voyage fait sous de telles conditions, et, malgré mon très-sincère désir de savoir ma sœur posée quelque part et hors d'un provisoire

funeste, je me suis abstenue de combattre sa première velléité de ne rentrer en Russie qu'au printemps. Je n'ai pas opiné plus vivement pour la décider à suivre sa première idée d'Odessa. Comme je le lui ai mandé à plusieurs reprises, je suis convaincue que sa présence vous eût été agréable, mais je ne l'ai jamais jugée indispensable au succès de notre chère et grande affaire; je lui garantis que son désir de la conclusion était trop juste, trop sincère pour rendre difficile en témoignage, et que l'expression de sa bonne volonté sous tout autre forme se ferait également bien comprendre de vous. J'ai tenu particulièrement, dans cette circonstance, comme je l'avais déjà fait antérieurement, à bien laisser ma pauvre sœur libre du parti qu'elle prendrait. J'ai toujours redouté qu'elle ne fût tyrannisée, entraînée hors de ses propres voies, par la crainte de ne pas faire, dans l'intérêt d'Eugène, tout ce qu'elle aurait pu; et alors seraient venus d'autres scrupules, d'autres tiraillements dans l'intérêt de ses autres enfants, votre sollicitude déjà affectueuse, votre prudence présidant aux destinées d'Eugène. Quoi qu'il arrive, chère Roxandre, vous serez là pour tout compléter, pour tout établir, ou bien pour ménager, adoucir ce que vous n'aurez pu empêcher. C'est dans ce sens-là que j'ai toujours parlé à ma sœur; je le ferai encore quand je saurai sa résolution définitive. Elle avait songé à Presbourg qui est très-rapproché, fort peu cher, et qui lui offre une retraite profonde, considération la plus déterminante dans sa position. Je crois que ce point une fois arrêté, Eugène, dans son impatience dont me parle beaucoup ma sœur, ne tardera pas un moment à retourner en Russie; malheu-

reusement je crains qu'il ne puisse prendre le chemin le plus court, et qu'il n'ait à passer par Pétersbourg. Mais, dans ce cas, il ne dépasserait pas de beaucoup cette fin de novembre qui vous trouverait tous réunis. Tout tient aux directions qu'il recevra de Pétersbourg. Votre lettre à M[me] de Nesselrode, chère bonne amie, est parfaite ; j'accepte la part que vous me faites dans votre pensée, comme j'accepte tout de vous ; mais la confiance qu'elle exprime pour M[me] de Nesselrode n'en est pas moins de la justice. Il est impossible d'y avoir mis plus d'intérêt, de cordiale sollicitude, et il n'y a pas à craindre que ces sentiments se refroidissent. En me parlant dans sa dernière lettre des avantages que peut offrir à Marie la famille nombreuse et unie dans laquelle elle entrerait, elle me dit : « Pour ma part, je l'adopte quand elle viendra à Pétersbourg ; » et M[me] de Nesselrode le fera comme elle le dit, car toutes ses paroles de bienveillance sont de bon aloi. C'est l'approbation la plus entière que je donne, ma bien aimée Roxandre, à la marche que vous avez adoptée pour Marie ; cette marche résout le grand problème de l'accord possible entre une nécessaire liberté et une direction convenable. Le choix viendrait ici de vous et la préférence d'elle ; c'est vous, ce sont ses parents, qui aurez préparé la matière d'élection, et elle qui y aura apposé sa sanction, que le *veto* facultatif rehausse beaucoup. Enfin, qu'en agissant librement, elle agisse selon vos vœux, selon les nòtres, et surtout que Dieu inspire ce cœur aimant, délicat et si pur ! Dans la première émotion ou dans le silence du cœur d'une jeune fille, nous lirons tous la volonté du Très-Haut. Mon amie, si elle pro-

nonce contre nous, j'en suis bien sûre, vous concevrez, vous aimerez même mon affliction; mais vous saurez qu'elle est adoucie par ma soumission, que notre chère enfant ne perd pas pour cela mon cœur, et qu'alors même, je vous reste encore unie dans votre tendresse pour elle. Ma Roxandre, qu'il n'y ait pas une chance possible contre nous! J'ai recommandé ce secret de toutes parts; je suis aussi sûre de ma sœur que de Mme de Nesselrode, et ne puis deviner le nom de cet ami dont vous me parlez, venu de Pétersbourg, qui se serait trouvé si informé. Après cela, il faut s'avouer qu'il y a bien des menaces d'ébruitement pour une affaire qui se traite de si loin, par tant de personnes et depuis assez longtemps; nous touchons, je l'espère, à la fin de ce dernier inconvénient, et il n'en aura pas surgi de majeur dans l'intervalle. Ce qui me paraît le plus important, c'est surtout que ces bruits n'arrivent pas à Marie. Quant à l'intérêt des empressements d'Eugène et à celui de son amour-propre en cas d'échec, je le plaindrais trop de sa peine réelle pour m'arrêter beaucoup à des froissements de vanité. Enfin, mon amie, dans trois mois nous en causerons davantage, nous saurons tout; cette année 1838 compterait pour tant dans ma vie, si elle assurait l'union de nos enfants, si elle m'amenait votre présence! J'ai lu, relu la phrase presque incidentelle qui me promet, après cette visite que vous feriez à ma sœur à Moscou, de vous rapprocher de moi. Chère amie, cela serait-il vraiment possible? Je le crois, parce que vous le voulez, et qu'un cœur sympathique comme le vôtre fait vouloir à tout ce qui l'aime tout ce qu'il veut. Je crois que le comte s'en

fait une fête, que votre maman le permet, que votre frère le désire; enfin je crois au miracle de toutes ces volontés. Ma bien chère Roxandre, rendons-nous dignes qu'elle devienne, cette volonté, celle de Dieu!

Vous serez étonnée de la date de ma lettre après Versailles, mais vous savez qu'il n'y a que les gens habituellement retirés qui se mettent en retraite, et, à l'entrée de l'hiver, sentant mes forces défaillir, j'ai obtenu de mon mari que nous passerions encore un mois à la campagne. J'y suis dans une vraie vie de délices, dont la solitude est toujours pour moi la source inépuisable. Ma bien aimée Roxandre, ne perdons pas de temps pour le ciel; comme l'a dit très-bien une personne que vous connaîtrez, j'espère : *Le temps perdu est perdu;* mot profond dans sa simplicité, qui fait frissonner. Ne croyez pas, dans l'ordre du salut, de l'avancement spirituel, aux obstacles extérieurs; les choses de ce monde peuvent être en opposition avec nos volontés humaines, les arrêter dans leur cours, mais il n'y a ni suspension, ni lacune dans les moyens qui opèrent notre sanctification; comme nous ne sommes ici que pour elle, tout, hors les déviations ou le sommeil de notre volonté, tout nous y conduit.

Vous me feriez bien plaisir, ma bonne Roxandre, si votre frère avait conservé en entier un manuscrit dont j'ai de nombreux fragments, intitulé : *Le monde moral et le monde physique*, de me le faire copier. J'aime beaucoup cet ordre d'idées, et j'aime beaucoup un jeune homme à qui elles sont familières; je voudrais bien lui faire lire ce manuscrit que depuis longtemps je pense à vous demander. Adieu, mon amie;

mes respectueux hommages à votre maman, et tout ce que vous voudrez dire de moi à votre frère. Que je passe par vous pour arriver à tout ce qui vous entoure et à tout ce qui vous aime!

Paris, 13 janvier 1838.

Ma bien chère amie, la durée de mon anxiété pour vous en rend le poids toujours plus douloureux; ces précautions si inefficaces, ces moyens si inutiles jusqu'ici pour combattre le fléau me pénètrent de plus en plus d'effroi. Ce que j'ai su pour moi au milieu des terreurs du choléra ne me sert en rien pour vous, et un trouble bien pénible est au fond de mon âme. Ce n'est pas la première fois que la peste est à Odessa, mais elle y avait toujours été contenue, repoussée dans certains quartiers, et le petit nombre des victimes ôtait beaucoup à l'universalité du danger; aujourd'hui, ce ne sont plus seulement les faubourgs, c'est la ville même. Qu'est-ce donc qui est arrivé? Le mal est-il plus intense, ou les mesures moins bonnes et trop tardivement prises? Cette cruelle préoccupation me domine et m'écrase, elle m'imprime une sorte de stupeur; loin de questionner, je redoute les nouvelles du dehors, et je ne trouve de soulagement qu'en me recueillant et concentrant fortement mes impressions à l'intérieur. Tout, du reste, répond à cette espèce de stagnation. Je suis sans nouvelles aucunes de M^me^ de Nesselrode. Ma pauvre sœur, du fond de sa profonde retraite, ne me parle encore que de ses tribulations; elle n'avait point la nouvelle de l'arrivée d'Eugène, et, quant à moi, j'en suis restée à son départ de Vienne. Voilà plus de dix jours que chaque matin

j'espère, j'attends une lettre qui m'en dise davantage, qui me rende, si ce n'est la joie, du moins quelque tranquillité d'esprit. Ce que Dieu permettra, ou exigera de nous, reste un profond mystère, et l'abandon seul peut nous préparer les voies. Des volontés qui ne se gouvernent pas et que nous ne voudrions pas gouverner peuvent, mon amie, nous imposer de grands sacrifices. Je sens si bien, pour ma part, ce qu'il en coûterait de renoncer à cette espérance d'union! Et si, après avoir cherché vainement à nous retrouver et à nous confondre dans les objets de notre sollicitude et de notre affection, il fallait encore renoncer à nous revoir avant de mourir, ah! ma chère Roxandre, quelque séparée que je sois de cette terre, je sens que cet arrêt me sera bien rude et bien sévère! Ces craintes qui me traversaient le cœur n'ont pourtant aucune permanence : d'une part, mes yeux sont si habituellement détournés de ce monde et si fixés ailleurs, et de l'autre, la félicité que je goûte au-dedans de moi et que rien n'interrompt me donne tant de confiance! Il m'est évident que Dieu a béni notre amitié, et c'est une de ces miséricordes dont le secret est quelque miséricorde plus grande encore! Laissons faire Dieu, acceptons ses retards et l'ignorance où il nous laisse : son crépuscule vaut encore mieux que toutes les autres clartés.

Je vous ai déjà mandé que ma sœur vous avait répondu immédiatement; comment pouvait-il en être autrement, sa réponse étant si hâtée par sa reconnaissance? Pauvre sœur! elle exprimerait encore bien davantage, elle irait plus au-devant de tant de sentiments qu'elle mérite, si une sorte de décourage-

ment, de défiance d'elle-même, ne paralysait ses mouvements. Tout en se taisant avec moi, j'espère bien que Mme de Nesselrode vous aura immédiatement répondu; toutefois, il ne serait pas impossible qu'elle y ait mis quelque délai, l'inexactitude étant très-habituellement son tort et lui attirant souvent des reproches. Dans cette occasion, je serais vraiment chagrine qu'elle en ait mérité; ces inadvertances, qui ont si peu de valeur dans l'intimité et dans l'affection qui les rachète, prennent un caractère tout différent sous d'autres conditions.

A la demande que vous me faites, ma bien chère amie, de ne vous laisser ignorer aucun des obstacles ou des difficultés que j'arriverais à apercevoir, je ne puis répondre que d'une seule manière : c'est que vous saurez, et immédiatement, tout ce que j'aurais su. Je ne saurais en faire plus, mais je sais aussi que je ne puis faire moins pour répondre fidèlement à ce que vous devez attendre de moi, et aussi pour me satisfaire moi-même. Nous sommes là, placées aux avant-postes, et c'est à nous que les parlementaires doivent d'abord s'adresser.

Ce que vous me dites de votre santé, ma bonne Roxandre, me peine. Quant à moi, dont l'organisation robuste a toujours manqué d'équilibre, qui suis depuis si longtemps sous l'empire d'une affection toujours un peu destructive, après les développements surtout qui s'y sont joints, j'ai quelque peine à reprendre et à garder le dessus. Je ne sais quel médecin a dit : L'âme se fait son corps[1]; je ne suis pas assez

[1] Stahl après saint Thomas d'Aquin.

heureuse pour que la mienne ait autant de puissance, mais tous les médecins qui ont été appelés dans ma grande maladie ont fait dans ma guérison une grande part à ma volonté, à ce qu'ils appellent le ressort dans les malades. Le plus vrai de tout cela, c'est seulement que je n'y pensais pas, que les médecins et la nature me semblaient faire toujours au mieux, et que si la vie me paraît encore parfaitement belle, la mort néanmoins me paraît parfaitement désirable. Mon amie, cette parole n'est pas dure, qu'elle ne le soit pas pour vous; j'aime, j'appelle le moment qui me réunirait à vous, quoiqu'il passe, parce qu'il se lie à ce qui ne peut passer. Adieu, mon amie, d'âme et de cœur.

Paris, 25 janvier 1838.

Je reçois de vous, ma bien aimée Roxandre, une lettre sans date, mais tout me laisse à croire qu'elle est récente, et que je puis me sentir rassurée par les quinze jours passés sans accident et qui duraient encore. Ce terrible fléau persistait néanmoins dans les lazarets. Les répits laissent respirer, mais qu'il y a loin de ces repos momentanés à de la sécurité! Quand le mal est en présence, la veille ne garantit en rien le lendemain. Au moment même où j'ai reçu votre lettre, j'allais vous écrire pour vous parler de deux autres lettres que je venais de recevoir, l'une de ma sœur, qui m'annonçait avec une joie extrême que M. de Nesselrode avait très-impérieusement déclaré à Eugène qu'il lui défendait Odessa tant que la peste y exercerait ses ravages; que c'était un sacrifice qu'il lui imposait de sa pleine autorité et que devait

lui rendre moins pénible une respectueuse pitié pour les alarmes de sa pauvre mère. Ma sœur, depuis longtemps, était aux abois; elle m'écrivait du 1er janvier toutes ses craintes qu'Eugène ne poursuivît sa course jusqu'à Odessa, dont les nouvelles parvenues à Vienne étaient très-inquiétantes. D'autres alarmes suivirent celles-ci : Eugène était resté longtemps sans écrire; d'immenses dangers qu'il a courus au passage du Niemen et de la Dwina avaient retardé son arrivée à Pétersbourg, et dans la lettre qui rendait compte à ma sœur de ces obstacles, les paroles du comte de Nesselrode ont été d'autant plus un baume pour son cœur si déchiré, qu'elles ont coïncidé avec le bruit répandu à Vienne de nouveaux ravages faits par le mal, et de la marche de trois bataillons à la frontière pour renforcer le cordon. Là-dessus, ma pauvre sœur a redoublé d'instances pour obtenir de son fils qu'il ajournât son départ de Pétersbourg, et y intéresser encore M. et Mme de Nesselrode. Ce pauvre Eugène était bien péniblement contrarié; tout en se soumettant, il préparait sa mère à lui voir quitter Pétersbourg pour Moscou, où du moins, en se rapprochant, il pouvait être de quelque utilité pour ses affaires. Voilà où nous en sommes. Je ne sais pas ce qui s'est décidé depuis. Dans sa lettre du 27 décembre, Mme de Nesselrode me dit (je copie textuellement) : « Eugène a de la logique et le sentiment de l'honneur au plus haut degré. Le fait est que Mme Edling ne peut rien trouver de plus positivement bon et de plus rassurant pour le présent et l'avenir. Je lui ai écrit dans ce sens dernièrement et que notre jeune homme partirait dès que l'état sanitaire d'Odessa serait sans danger. » Et

plus bas : « J'avoue que j'ai de l'espoir; si la jeune personne a du cœur, de l'aménité, elle aura de l'attrait pour Eugène. » Je l'espère comme Mme de Nesselrode, ma chère bonne amie; mais ce n'est point en conclusion des qualités que nous pouvons reconnaître à Eugène et à Marie; nous entrons là dans le domaine de l'involontaire, de l'imprévoyable, de ces enchaînements d'impressions intérieures qui ont bien leur principe et leur raison, mais s'expliquent peu, parce qu'ils ne résultent que des forces qui sont toutes à l'état latent. Dieu en ordonnera ce qu'il lui plaît; rappelons-nous bien que nous ne voulons que ce qu'il aura voulu. J'ai été frappée de cette petite lettre de Marie enfermée dans la vôtre; elle annonce une âme profonde et l'instinct des choses élevées; le néant de tout ce qui est purement humain y apparaît, comme ce point noir au ciel, qui révèle aux mariniers l'orage. On sent en elle l'empreinte de tout ce qui supplée à l'expérience et ce qui est le fruit d'une bonne éducation. Il est aisé de faire dans cette lettre le triage de ce qui est importé et de ce qui a été simplement développé en elle par l'atmosphère où elle a vécu. C'est une nature riche, et qui, par cela même, doit être disposée à s'assimiler tous les genres de richesse : il faut prendre grand soin de ne l'arrêter qu'à celles qui sont de bon aloi. Je vois, mon amie, que, par un mouvement vers lequel j'aurais incliné également, vous n'oubliez pas mon pauvre Grégoire, un peu sacrifié par nos prudences réunies. Du moment où il crut que son frère saisirait avec joie l'avenir qui s'était ouvert devant lui, il n'a plus pensé qu'à Eugène, et je ne saurais vous rendre la manière chaude, cordiale, dévouée,

dont il exigeait qu'on ne s'occupât plus que de son frère. Tout ainsi, jour par jour, semblait s'arranger dans l'intérêt d'Eugène, et ma prédilection pour l'aîné qui, grâce à Dieu, n'ôte rien à ma tendresse pour les autres, se tut devant un concours qui semblait faire parler la Providence. Chacune de nous, mon amie, a agi dans cette affaire par les vues les plus désintéressées et les plus pures; espérons que dans nos obscurités nous avons fait à tâtons tout ce que peut approuver le grand jour.

Adieu, ma bonne, ma chère, ma véritable amie. Je vous écrirai très-incessamment, et je ne ferme ma lettre que pour qu'elle parte aujourd'hui.

Paris, 20 février 1838.

Je viens de recevoir, ma bien aimée Roxandre, votre lettre du 16/28 janvier, et je vois que rien ne m'a été épargné comme sujet d'inquiétude; le fléau de la peste n'avait pas cessé pour moi, que vous me faites passer par la terreur d'un tremblement de terre. Que de maux et dans quelle proportion! Votre courage, votre placidité résistent à tout cela, et vous vous montrez toujours un peu plus forte que vos épreuves. Je dis comme Marie : Cette solennelle impression subie, on serait bien fâchée de ne pas la connaître; on sent qu'il sera toujours utile de la retrouver avec son cortége de majestueuses et pénétrantes pensées.

Chère amie, tout cela ne vous distrait pas de votre impatience de voir Eugène, impatience que je partage avec vous et qui me maintient dans cette incertitude pénible dont j'ai si bien pour vous-même la conscience. M^me^ de Nesselrode me disait dans sa dernière

lettre assez fraîche : « Votre neveu est encore ici ; tout est difficile pour votre sœur à cause de ses enfants mineurs; ce pauvre garçon se tourmente et ne parvient à rien finir. Je m'attache à lui parce qu'il est raisonnable et fait une abnégation complète de sa personne. Je féliciterai M^me^ Edling si elle mène à bonne fin ses projets. Mon mari le fera partir dès que les portes d'Odessa seront ouvertes. » Je retrouve la date de cette lettre, elle est du 30 décembre. Je me donne le plaisir de vous transmettre le texte même et de faire parler les autres quand ils vous disent ce que je n'oserais vous dire moi-même. Il y a si longtemps que je n'ai pu suivre mes neveux, que, tout en recueillant l'opinion si généralement bonne que l'on a d'eux, le jugement bienveillant mais avant tout profondément sincère et de leur mère et de M^me^ de Nesselrode, juges à la fois aussi indépendants et aussi intègres que s'ils étaient désintéressés, je ne puis vous donner l'équivalent de ces impressions vives, actuelles, qui, dans vos lettres, me peignent Marie. Dans la présence, on étudie la nature vivante, toutes ses faces, tous ses phénomènes ; tandis qu'au contraire, ce qu'on ne dit qu'en le répétant, ou d'après ses conjectures, participe nécessairement de ces copies froides qui donnent les traits sans donner la physionomie. Plaignez-moi donc, ma bien chère amie, de me trouver privée moi-même des impressions dont se nourrirait si avidement ma chaude affection pour ces deux bons excellents enfants. Ma sœur m'a mandé qu'elle avait reçu une lettre de vous qui l'avait beaucoup touchée ; je lui ai déjà écrit que je venais d'en avoir une, et à présent, chère amie, vous avez pris place entre nous

d'eux, et vous êtes mêlée à toutes nos préoccupations. Dieu veuille que les choses s'arrangent de manière à ce qu'il en soit toujours ainsi! Dans l'obscurité où nous sommes encore, il n'y a qu'une seule chose de certaine, c'est que, quoi qu'il arrive, notre amitié restera intime et irrévocable. A présent, laissons agir Dieu; il se fait toujours, et comme naturellement, un silence avant le prononcé de l'arrêt. Je me dis bien souvent : Cet intérêt si grave et si cher, à l'heure où je suis, est sans doute résolu, seulement je l'ignore; et cette ignorance fait tout refouler au dedans de soi; successivement, on écoute au fond de son cœur, on interroge tout doucement la Providence, on espère, on se soumet pour espérer encore. Voilà, ma bien chère amie, où j'en suis, ne m'éloignant pas beaucoup, bien certainement, de votre état à vous-même.

Vous me demandiez en me parlant de Grégoire, si l'attacher ici serait donc impossible, si l'on ne me donnerait pas un de mes enfants avec moi? Je viens de faire une expérience, chère amie, qui vous prouverait bien qu'infiniment plus humble dans mes vœux, je n'en ai pas davantage pour cela chance de les voir réalisés. Un de mes amis d'ici faisant une course à Munich, je l'avais prié de me ramener mon neveu, qui obtiendrait, je le croyais facilement, un congé de quinze jours ou trois semaines. Le pauvre Grégoire prit très-vivement ma proposition; mais M. de Severine, avec une parfaite bonté d'ailleurs, lui fit bientôt comprendre que c'était impossible. Pour effacer ce petit chagrin, il profita d'une expédition qui se présentait pour l'Italie, et j'ai eu, il y a quelques jours, une lettre de lui, datée de Naples. Ma sollicitude les

suit et les suivra partout, sans que j'espère jamais qu'il m'en revienne quelque chose; il n'est sûrement point entré dans les desseins de la Providence, qui m'a comblée de biens, que mon cœur possédât jamais. Mais, ma chère amie, l'âme se nourrit de tous les sacrifices, de toutes les privations; et du reste, la félicité que je goûte, la paix profonde dans laquelle Dieu me fait la grâce d'entrer, sont après tout les seuls biens pour lesquels je voulusse renaître. Adieu, ma bonne, ma chère, mon excellente amie; je vous serre contre mon cœur.

1838, Paris, 13 mai.

Ma bien chère amie, je vois que votre santé a souffert; vous me l'apprenez, mais quand vous ne me l'auriez pas dit, je l'aurais deviné. Je le vois à la teinte générale de votre lettre qui n'est pas la tristesse, mais une sourdine mise à la joie. Mon amie, souffrons sans révolte et sans surprise; c'est la condition de tout ce qui vit et peut-être son secours, si ces peines, qui n'ont point un autre but, nous font verser un peu plus complétement du côté de Dieu.

Je commence par réparer un oubli, c'est de ne vous avoir pas exprimé encore la tendre et vive participation du prince et de la princesse Serge Gagarin à notre bonheur à tous. Ils m'avaient chargée de vous l'offrir ainsi qu'à toute votre famille. Le prince Serge a été paternel pour son neveu dans cette circonstance, et sa femme, qui est une excellente personne, m'a demandé à plusieurs reprises de vous parler beaucoup d'elle. Si jamais vous les rencontrez, ma bien chère Roxandre, votre point de départ mutuel sera certai-

nement une très-douce bienveillance. Dans cette même lettre du 6 avril à laquelle je réponds, vous faisiez accidentellement allusion à votre mauvaise santé; qu'avez-vous donc eu? Je ne suis pas faite à l'inquiétude pour elle, et vos paroles, qui semblent indiquer plus qu'un dérangement accidentel, ont péniblement résonné en moi. Je serais disposée à croire que vous avez bien pénétré le caractère d'Eugène; du moins, le portrait que vous m'en faites est celui qui ressemble davantage à l'impression que j'emportai des huit jours que je passai à Baden en 1834. Depuis, tout ce qui m'a été transmis par ma sœur s'y est rapporté. Eugène est beaucoup plus réfléchi que la plupart des jeunes gens, ses idées plus arrêtées; par cela même qu'il se fait moins de bruit à lui-même, il est plus susceptible d'observation, et cette disposition du caractère, en laissant plus de liberté à l'esprit, développe sa pénétration et sa finesse. Je lui crois en même temps une grande loyauté, beaucoup de sincérité et de droiture, quoique sans abandon. Le contraste des deux caractères d'Eugène et de Marie, contraste qui, selon vous, ne trouve d'exception que dans un seul point identique, leur bonté, est presque toujours considéré comme un avantage. Je pense du moins que ce n'est point un inconvénient, tout en confessant que je ne vois de garanties solides que dans la domination des principes religieux. Quant à la fortune, ma bien chère amie, les avantages que vous leur faites ne laissent rien à désirer. Une terre occupera très-utilement Eugène, qui a le goût de la propriété et de la recherche des améliorations dont elle peut être susceptible. Qu'il se donne une carrière ou qu'il n'en

ait pas, du moment où ses pensées et ses actions sont tournées vers un but honorable et utile, je fais bon marché du reste. Je suis convaincue qu'en Russie particulièrement, un des moyens les plus sûrs de servir efficacement son pays, c'est de vivre dans ses terres et de donner, qu'on y vive ou non, de grands soins à leur administration. Qu'Eugène compte au service, qu'il ait même une place à Odessa, je le trouverais très-désirable, pourvu que son ambition n'arrive qu'en seconde ligne. Je regarderais comme fort heureux pour lui de s'enraciner près de vous, près du lieu où vous vous proposez du moins de toujours revenir. Le goût des voyages et des déplacements est ce qui perd la Russie, en tant qu'elle peut se perdre. Je suis loin, certes, de préconiser les mesures coërcitives; mais je voudrais, par le fait des aimants qu'offrirait le pays, qu'on n'y fût pas toujours sur le qui-vive et comme inévitablement placé entre des gens qui arrivent et d'autres qui s'en vont. Cette vie nomade ne peut s'expliquer, ni porter en elle-même l'excuse de tout le mal qui en résulte en masse et en détail. Quand Hélène s'est mariée, j'ai conjuré sa mère de lui faire prendre des habitudes locales, et de la disposer à partager son année entre sa famille et celle de son mari.

J'appelle votre attention, mon amie, sur ces considérations que je vous soumets; elles sont bien plus graves qu'on ne pense : la famille, la fortune, y sont très-intéressées. On ne peut prendre aux choses comme aux personnes que par ce qu'on y met; c'est par les sacrifices qu'on s'attache! Qu'Eugène mette pendant quelques années le superflu d'un revenu dont il peut

si facilement réserver la part la plus considérable, qu'il le mette en améliorations, comme vous le dites si bien, dans cette terre qu'il va régir, et il y a cent contre un à parier qu'il s'attachera à son ouvrage et que tous ses goûts s'y rapporteront. Je sais, ma bonne Roxandre, que c'est m'ôter toute chance, et qu'ici je parle tout à fait contre moi; mais appellerais-je jamais ainsi ce qui se trouverait être pour eux? Vous avez pu voir à quel point je m'identifiais à leur sort : cet amour si vrai a des élans et n'a point de retours personnels. Vous, mon amie, si aucun devoir ne vous arrête, si vous n'en avez pas un emploi meilleur, vous me devez votre présence, mais vous seule, ma bonne Roxandre, parce que vous seule pouvez avoir besoin de votre amie, comme elle a besoin de vous! Adieu, mon amie, ma bien chère amie.

25 août 1838. — Paris.

Savez-vous, chère amie, que tout en courant vous dites des choses qui m'attristent? Pourquoi vous sentez-vous vieillir et mourir? J'ai beau en rabattre beaucoup, ce qui en reste a encore une trop sombre signification. Vous avez, j'espère, bien du chemin à faire pour en venir au point où j'en suis, ce qui ne m'empêche pas heureusement de compter sur une grande joie avant d'en finir, sur la joie de vous revoir. Ah! sans tout ce qui rend votre présence précieuse, nécessaire, urgente peut-être, comme je vous conjurerais de ne point attendre et de vous mettre en route, notre mariage une fois fait! Ce retard de quinze jours n'y serait point un obstacle; vous vous transporteriez très-rapidement d'Odessa à Vienne, et de Vienne, même

dans cette saison, le voyage serait facile. Je vous avoue que je n'ai aucune confiance dans les eaux factices; rien ne s'imite moins que les complexes saveurs qui sortent du grand laboratoire; excepté celles où le soufre domine en maître absolu, l'imitation est bien incomplète; la plupart de ces essais ne sont même pas sans inconvénients. Tâchez de gagner au moyen de quelques ménagements le printemps prochain, et alors entreprenez une cure véritable. Enrayez surtout jusque-là pour les charges que l'on vous fait porter; c'est bien assez déjà d'être le d'Hacqueville de toutes vos affections [1]. La réponse de votre frère pour Théophile me paraît toute simple et néanmoins me fait beaucoup de peine. Dans le cercle étroit des moyens possibles, c'était l'unique chose qui pût ôter aux justes inquiétudes de ma pauvre sœur; je ne sais vraiment comment elle s'en tirera. En attendant, je jouis pour elle d'un bon moment, le bonheur qu'elle aura d'embrasser Eugène, et c'est de quoi lui rendre du courage pour longtemps. Dans ses dernières lettres, elle n'osait encore se le promettre, et je l'espérais à peine moi-même. M^me^ de Nesselrode s'engage donc à vous joindre à Manzyr, où je suis aise de savoir que se fera toujours la noce? C'est un fond de tableau qui ira merveilleusement au sujet principal : tous les accessoires importent aux souvenirs que l'on veut garder. Je suis convaincue que M^me^ de Nesselrode s'en fait un vrai plaisir; son cœur affectueux cherche les contacts et les sympathies. Dans les intérêts purement

[1] Allusion à l'obligeance d'un des amis de M^me^ de Sévigné, de qui elle disait : « Je l'appelle les d'Hacqueville, tant il se multiplie. »

utiles, vous en serez également contente, si vous lui en laissez le temps, et le droit sans contestation de faire passer avant tout ses sollicitudes maternelles; cela me paraît du reste très-naturel. Il y a des positions hors ligne; elles s'acquièrent par des services qui établissent de véritables droits, et que la faveur descende des pères aux fils, ou remonte de ceux-ci à leurs pères, comme en Chine, cette favèur et ses conséquences sont dans l'éternelle nature des choses : il faut vouloir les conditions du monde où l'on vit. Après cela, chère amie, ce qui seul me semble simple, juste, commode, c'est de se retirer de ce monde lui-même intérieurement, et de ne lui livrer, tant qu'on y est obligé, que son simulacre. Vous me faites comprendre, comme si je la voyais, cette vraie distinction de Marie, qui, pour le moment, peut se laisser confondre dans la foule, mais qui lui prépare si sûrement une place tout à part; qu'elle ne se hâte pas de la prendre et rien ne la lui ôtera. Si on savait assez, quand on est jeune, tout ce que l'on gagne à attendre, à achever, à perfectionner en silence l'œuvre de sa culture! Son instruction, son amour de l'étude, me font un plaisir véritable. Je ne regarde comme de véritables biens dans la vie que ceux qui prennent le caractère d'appui, de ressources personnelles, de contrepoids intérieurs aux vicissitudes du dehors, que ce qui établit au fond de nous-mêmes abri et refuge. Notre attrait naturel est bien pour ce qui nous rend dépendants, mais l'expérience, comme la foi, nous fait bien incliner pour tout ce qui prépare en nous l'heureuse liberté des enfants de Dieu.

Je suis un peu souffrante pour le moment, ma bien

aimée Roxandre; aussi, à bout de mes forces, cela me décide à aller me reposer un peu à la campagne. Je ne sais encore de quel côté nous irons; je penche pour Chantilly qui nous mettrait plus en retraite, et je lutte depuis longtemps pour l'imposer à mon mari; mais j'attends que la nécessité l'emporte.

Adieu, ma chère et si chère amie; c'est au 8 que je vais penser à présent! Embrassez pour moi ma chère Marie.

---

Ici s'arrêtent les lettres qui nous ont été conservées. Quatre ans après la date de cette dernière lettre, la comtesse Edling put accomplir enfin la promesse de consacrer quelques mois à son amie. Elle vint passer à Paris l'hiver de 1842. Elle avait perdu sa mère, et peu après, le comte Edling, mort le 14 décembre 1841 à Weimar, où il était venu chercher un oculiste habile et se préparait à subir l'opération de la cataracte. « Intérieurement avertie de la défaillance prématurée de ses forces, dit Alexandre Stourdza, du déclin de sa vue et de sa santé si peu ménagée par elle, ma sœur éprouva le désir de revoir encore une fois l'Europe occidentale, où l'attendaient, à chaque pas, d'intéressantes connaissances et de vieux amis. Après avoir traversé une partie de l'Allemagne et visité la Suisse, ma sœur se rendit à Paris qu'elle voyait pour la première fois. »

« Au retour de ce voyage, elle éprouva un vif désir

de visiter Constantinople, sa ville natale et berceau de son enfance, d'aller retrouver sur les rivages du Bosphore les traces sanglantes des catastrophes de notre famille, et d'évoquer sur les lieux mêmes tant de souvenirs lugubres que les récits de notre mère nous avaient conservés. Mais, hélas! la triste réalité, lorsque ma sœur se fut rendue à Byzance, l'accabla. L'état moral de tant de ruines, le deuil de l'Eglise, veuve et désolée, tant de douloureux spectacles affligèrent si cruellement la voyageuse, que les beautés pittoresques du Bosphore lui parurent couvertes d'un voile noir. Elle nous revint plus malade de corps et avec les dispositions d'une âme déjà plus mûre pour la vie éternelle. »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« A dater de son retour de Constantinople, ma sœur ne vécut plus que des affections du cœur. Ses souffrances physiques s'aggravaient, bien qu'elle s'étudiât à nous les dissimuler et à les supporter avec le calme d'une résignation entière à la volonté du Seigneur. Et nous, témoins de cette destruction que nous n'osions envisager, nous aimions à nous bercer encore d'une vaine confiance dans la force de sa complexion. »

« Vers la mi-octobre 1843, ma sœur revint de Manzyr à Odessa. Pour elle le calice de la souffrance était près de s'épancher; néanmoins la malade passait des journées entières hors de son lit, recevait quelques amis, cherchant à fortifier son âme par de fréquents entretiens avec son confesseur, et finit par témoigner un vif désir de recevoir l'onction des infirmes. Ce sacrement lui rendit des forces et apporta

quelque soulagement à ses souffrances. Elle en profita pour recevoir la sainte communion. Dès lors, prêter l'oreille à de pieuses oraisons fut sa seule joie. Elle renonça à la lecture des journaux, et pendant ses longues insomnies dans ses nuits d'hiver, surtout la nuit de Noël, ma sœur écoutait avec consolation le son des cloches de nos églises appelant à la prière en commun. Le 16 janvier 1844, c'était un dimanche, ma sœur passa les premières heures de la matinée dans son lit, puis le quitta pour donner quelques soins à l'ordre de sa maison, nous accueillit avec plaisir lorsque nous vînmes la voir, au sortir de l'église. Elle nous recommanda de venir dîner chez elle, bien que depuis longtemps elle ne fût plus d'aucun repas. L'heure de celui-ci n'avait pas encore sonné, que déjà nous étions tous orphelins! »

« Tout ce que m'avait commandé avant de mourir cette sœur, ma seconde mère, je l'ai rempli. Le lieu de son repos, désigné par elle-même, est consacré maintenant, selon sa dernière volonté, par la construction d'une église dédiée à Notre-Seigneur. »

La notice d'Alexandre Stourdza est accompagnée de l'oraison funèbre prononcée en langue russe dans la cathédrale d'Odessa, et porte en tête le portrait de la comtesse Edling avec ces paroles, extraites de ses dernières instructions à sa famille :

« Puissions-nous tous contribuer, par notre vie et notre mort, à la grande pensée de Dieu, qui est le rétablissement de l'ordre et de la vérité parmi les hommes.

» R. Edling. »

## A MADAME LA COMTESSE DE NESSELRODE [1].

Vichy, 10 juin 1819.

Chère amie, tout dans le cœur se rattache à une première et profonde habitude. Lorsque j'ai de la peine, il faut que mes amis présents m'en arrachent l'aveu, et des questions faites à six cents lieues ne triomphent pas aisément d'une concentration naturelle ; mais est-ce pour cela manquer de confiance?

J'irai retrouver ma sœur dès que j'aurai fini ma cure, c'est-à-dire dans dix-huit ou vingt jours. La soumission qui m'empêche de l'abréger me coûte beaucoup plus que dans toute autre circonstance. Jusqu'ici vous-même ne trouveriez pas à reprendre à mon exactitude et à mon ardeur ; malgré la peur que me font tous les irritants et la réputation des eaux de Vichy, qui passent pour très-actives, j'affronte tous les malaises, et avec encore plus de courage, l'imbécillité où ils me jettent. M. Lucas, le médecin de ces eaux et de Mme la duchesse d'Angoulême, est fort renommé, et joint à la science, dont je ne suis

[1] Marie Gourief, comtesse de Nesselrode, fille du comte Gourief, ministre des finances de l'Empire et des apanages de la couronne.

pas juge, une sagacité et une pénétration qui me paraissent fort remarquables. Il a sur mon mal d'autres idées que celles des médecins, qui croyaient qu'il suffisait pour me faire beaucoup de bien de me saigner à blanc. Il croit, au contraire, que ma force apparente cache une inertie, une disposition continuelle à la dilatation, et qu'en cherchant à dissiper les engorgements du foie, il faut soutenir et redonner de la vigueur à la machine entière. En conséquence de ce raisonnement, il joint aux eaux de la fontaine la plus forte et la plus dissolvante de Vichy, des bains d'eau minérale pure qui sont extrêmement toniques; et je me trouve assez bien de mon traitement pour en passer par tout où l'on voudra. En arrivant ici, je ne marchais qu'avec beaucoup de peine; j'ai déjà repris de l'élasticité et des jambes; aussi j'en fais grand usage, avec ce plaisir orgueilleux que donnent la prise de possession et les vertus nouvelles. A Paris, le thermomètre a été au-delà de vingt-six degrés, et ici nous en avons eu plus de vingt-huit; je ne sais rien de pis, si ce n'est les mêmes chiffres en sens inverse. L'établissement des bains de Vichy est le plus beau qui soit en France, et il se trouve situé dans un très-joli pays, dont les proportions sont précisément celles qu'on voudrait, non dans les lieux où l'on passe, mais dans ceux qu'on habite. Mon mari, M^me^ de Ségur et Nadine sont ici avec moi; mon mari et Nadine en amateurs, M^me^ de Ségur pour son compte [1]. Au

[1] Félicité d'Aguesseau, arrière-petite-fille du chancelier d'Aguesseau, et dernière du nom, petite-fille, par sa mère, du marquis de Lamoignon de Basville, garde des sceaux sous Louis XVI. Elle avait épousé le comte Octave de Ségur, fils du comte de

milieu de la foule et du mouvement, nous y vivons en véritables anachorètes; et ce bruit, ce mouvement, même quand ils n'atteignent pas, suffisent pour fatiguer dès qu'ils n'amusent plus. Commencer le salon à cinq heures du matin, pour parcourir ensuite le cercle le plus complet que je connaisse des misères de la vie animale, voilà ce qu'on appelle la saison des eaux, qui est pour beaucoup de gens celle des plaisirs.

Mais, au lieu de vous débiter toutes ces niaiseries, que j'en vienne, ma bien chère amie, aux circonstances pénibles qui m'ont préoccupée, absorbée, tout l'hiver et le printemps qui viennent de s'écouler. Le retour de M. Fischer en Russie, son retour solitaire vous aura dit le renversement des projets que j'avais si anciennement formés [1]; peut-être savez-vous déjà depuis longtemps les obstacles qui s'étaient élevés et qui m'ont fait une peine, donné un trouble, qui me

Ségur, ambassadeur de Louis XVI près de Catherine II, grand-maître des cérémonies sous l'Empire, et promu à la pairie en 1819. Déjà veuve sous la Restauration, la comtesse Octave de Ségur éveilla au plus haut point l'intérêt et bientôt l'attachement de Mme Swetchine. On retrouvera sans cesse, dans ces deux volumes, le nom de la comtesse de Ségur et celui de ses enfants : le comte Eugène de Ségur, pair de France par hérédité en 1830, marié en 1819, à la comtesse Sophie Rostopchine, fille du comte Rostopchine, gouverneur de Moscou en 1812; le comte Adolphe de Ségur-Lamoignon, marié en 1823 à Louise de Lamoignon, sa cousine et dernière du nom; le comte Raymond de Ségur-d'Aguesseau, marié en 1825 à la fille adoptive de Mme Swetchine, puis, en 1845, à la princesse Valentine Lubomirska.

[1] Le docteur Fischer, après avoir fait ses études médicales à Leipsig, devint professeur d'histoire naturelle en Russie, puis directeur du muséum à Moscou.

poussaient malgré moi au silence. Ma seule consolation dans tout ceci, si toutefois ce qui nous est purement personnel peut servir de consolation au mal qu'on a fait involontairement, est de ne pouvoir me reprocher un seul instant d'avoir manqué de prudence ou de franchise. Il y avait plus d'un an que M. Fischer me pressait de l'autoriser à poursuivre ses projets sur une jeune compatriote dont la famille me témoigne, de longue date, une confiance entière; j'avais toujours éloigné, presque combattu son idée, jusqu'au moment où les idées de la jeune personne elle-même vinrent à changer, et où je crus qu'un établissement paraissant lui convenir, il n'y en avait pas qui pût garantir davantage son bonheur. Je parlai à Olga de M. Fischer; elle me répondit qu'elle n'estimait personne davantage, qu'elle croyait qu'elle l'épouserait sans répugnance, mais qu'elle ne voulait prendre préalablement aucune espèce d'engagement, et qu'il fallait se connaître beaucoup plus pour aborder la question principale. Je rendis fidèlement ces paroles à M. Fischer, qui me répondit que c'était plus qu'il ne lui en fallait pour tout tenter; et cependant, dans la même lettre, je lui avais répété que je trouvais ces espérances trop vagues, les chances trop incertaines pour entreprendre, dans ce seul but, un si long voyage. Il n'en tint compte; dominé par une seule idée, il me répétait sans cesse qu'il était résolu à y tout sacrifier. Depuis cette première lettre, que je communiquai à Olga, je m'étais fait une loi de lui montrer toutes celles que je recevais de M. Fischer, comme toutes celles que je lui écrivais; et elle me répondait toujours : Je ne puis rien dire que je ne le

connaisse davantage. C'est dans cet état de choses que M. Fischer arriva. J'abandonnai complétement Olga à ses propres impressions; puisqu'elle savait mon amitié, ma vénération pour M. Fischer, il me semblait que toute autre influence sur elle aurait été abusive et devait lui ôter complétement sa liberté. Je m'aperçus bientôt qu'elle était non-seulement combattue, mais tourmentée à l'excès, livrée malgré elle à un vrai désespoir. Je la laissai quelque temps dans cet état; enfin, de tendre pitié pour elle et aussi d'affection pour M. Fischer, qui n'apercevait pas aussi bien que moi ce qui se passait dans son cœur, je consentis à ce qu'il lui demandât au bout de cinq semaines une réponse décisive. C'est alors que l'état de la pauvre Olga devint vraiment violent, combattue qu'elle était par toutes les raisons qui devaient lui faire désirer ce mariage, l'éloignement qu'elle ressentait, et la peur qui se saisissait d'elle à l'approche d'un consentement formel. Tout en me disant qu'elle épouserait M. Fischer, si je le voulais, elle éprouvait de tels déchirements intérieurs, que moi-même, qui avais rattaché à ce mariage des espérances chères et qui paraissaient si fondées, je la conjurai avant tout de se rappeler qu'elle était parfaitement libre et que tout valait mieux qu'une union contractée sous de tels auspices; elle prit alors sur elle d'annoncer à M. Fischer lui-même son refus. Jamais je n'ai vu une douleur plus touchante, plus profonde, plus vraie que celle de ce brave excellent homme : il était dans un état de stupeur, de bouleversement qui ne peut se décrire. En repassant dans mon esprit ce qui aurait pu, sinon adoucir le coup, du moins en affaiblir la

trace, je me suis quelquefois reproché de n'avoir pas eu, dans ces premiers moments, la fermeté d'exiger de M. Fischer de partir sur-le-champ; mais il avait fait six cents lieues, il était chez moi : mon amitié, ma délicatesse, tout enfin se réunissait pour m'ôter le courage de prononcer un arrêt si sévère. Il resta, et il resta pour enfoncer chaque jour davantage le sentiment qu'il n'arrachera jamais de son cœur. Cet homme si rare, réellement si parfait, aimait pour la première fois, à l'âge où l'on conserve encore toute l'ardeur de la jeunesse, quand elle a été sage, et la profondeur des sentiments, qui appartient à l'âge plus mûr. Jamais je n'ai vu la passion faire plus de ravages dans une âme à la fois plus douce et plus soumise; sans cesse il reprenait l'espoir, et pendant près de six mois, je n'ai fait autre chose que de tâcher inutilement de le lui ôter; vous pouvez imaginer son état à mon départ! Actuellement encore, je suis sûre qu'il n'a pas une autre idée que de rattacher toute sa vie aux plus faibles lueurs d'espérance; car il en a remportées beaucoup, et que je ne crois pas plus fondées que les autres. Je lui ai donné, ma bien chère amie, une lettre pour vous; la mort du comte Rasoumowski remettant toute son existence en question, il doit passer à Pétersbourg. Je suis bien sûre que vous recevrez le bon Fischer comme il le mérite, et que vous lui accorderez quelque chose de plus encore par intérêt pour moi, et surtout par cette bienveillance qui s'attache aisément aux hommes capables d'affection si pure et si désintéressée. Vous imaginez, mieux que je ne puis vous le dire, à quel point tout cela m'a éprouvée. Sans moi, cet être si bon et si simple

aurait vu peut-être couler paisiblement sa vie entière, et c'est à la juste appréciation que j'ai faite de son rare mérite qu'il doit toutes les amertumes dont il est abreuvé! Ah! que nous sommes aveugles, et que nos meilleures intentions sont souvent trompées!

Adieu; parlez-moi beaucoup de vous, du comte, des chers petits que j'embrasse, ainsi que vous, de tout mon cœur.

Je reçois à l'instant une lettre de Mme de Duras; elle se portait bien et partait pour Andilly. Cette pauvre Mme de Montcalm m'écrit aussi; sa douleur est toujours plus profonde, et je suis bien pressée de l'aller trouver[1]. Adieu.

Paris, 24 octobre 1819.

Je ne veux pas laisser partir M. de Gabriac sans lui donner, chère amie, une petite lettre pour vous[2]. Je l'aurais faite longue si, d'une part, je n'avais espéré un peu de répit, et si, de l'autre, une crise de tête suivie d'une saignée ne m'avait très-ennuyeusement

[1] La marquise de Montcalm, sœur du duc de Richelieu.

[2] Le jeune marquis de Gabriac, fils de Louis-Claude Cadoen, marquis de Gabriac, aide-de-camp de M. le prince de Condé, d'une ancienne famille du Midi représentée dans la croisade de 1250, fut placé à l'âge de 14 ans dans les pages de l'Empereur, en 1809 au conseil d'État, et en 1814 attaché à l'ambassade du marquis d'Osmond à Turin. Il venait d'être nommé, à la date de cette lettre, premier secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, près du comte de La Ferronnays. Il fut successivement, sous la Restauration, ministre plénipotentiaire en Suède, au Brésil et en Suisse, promu à la pairie sous Louis-Philippe, et au sénat sous le second Empire.

occupée. Elle me laisse une fatigue que je n'ose trop combattre; mais pour me refuser le plus, je ne veux pas m'interdire le moins, et en songeant surtout aux nouvelles que j'attends de vous, je me dis que quelques mots valent encore mieux que le silence.

J'ai dû à M. de Gabriac le réel et vif plaisir de causer de vous avec quelqu'un qui venait de vous quitter, et malgré tous ses droits à paraître spirituel et aimable, il n'en est cependant pas qui lui en donne davantage à mon intérêt. Je ne l'ai vu qu'une fois et sa conversation me le fait regretter; elle m'a reportée au milieu de vous en me faisant sentir ce que je substitue au mal du pays, le mal des absents, d'une absence indéfinie. Ah! s'il n'y avait que deux cents lieues à franchir! Vous savez déjà que j'ai manqué madame votre mère, et je suis revenue à Paris trois semaines après qu'elle l'eut quitté. Il me semble qu'elle s'est déplu à Paris, et je ne m'en étonne pas; on peut appliquer à Paris cet éloge banal, que l'on prodigue beaucoup, et qui, selon moi, est le plus grand des éloges : il gagne à être connu; on peut s'y déplaire jusqu'à la veille du jour où, les habitudes et les affections mises à part, on le préfère à tout.

Vous savez, chère amie, ou plutôt vous ne pouvez savoir assez combien tout ce qui vous touche de près m'intéresse. J'en ai une nouvelle preuve dans le plaisir que j'ai eu à revoir votre frère Nicolas. J'ai trouvé qu'il avait encore gagné, et ce n'est pas peu de surprise que de voir un jeune homme appelé par toutes les prospérités de ce monde à jouir plutôt qu'à penser, manifester par le nombre et l'enchaînement

de ses idées une habitude de réflexion et une raison peu communes. Au reste, il a souffert, et on le voit bien ; aussi ce mot de prospérité dont je me suis servi n'est point une inconséquence, il s'allie trop souvent et avec justesse au sentiment de profondes peines. Mme de Duras devait vous écrire, et je pense qu'elle le fera par M. de Gabriac. Elle m'a lu l'article de votre lettre qui me concerne et m'a menacée d'une réponse virulente ; j'en suis très-peu inquiète, car je suis sûre qu'au fond elle n'est pas mécontente de moi et que nos rapports, dans tout ce qui est réel, seront toujours les mêmes. J'y vais très-souvent, excepté le soir, ce qui est le grand point de dissidence ; comme elle ne sort pas, elle ne peut du moins contester que ce soit moi seule que les obstacles n'arrêtent pas. J'ai eu le bonheur de trouver les enfants de ma sœur à merveille, non-seulement rétablis, mais fortifiés, grandis, plus beaux que jamais ; c'est la plus belle partie de notre histoire, et au milieu d'eux, on se concentre avec une pleine satisfaction dans le moment présent. Ne m'écrirez-vous donc pas ? J'espère que vous répondrez à cette question avant même qu'elle vous parvienne.

Adieu, chère amie ; je vous écris à onze heures du soir, et telles sont mes habitudes provinciales que c'est vraiment pour moi heure indue. Je vous embrasse tendrement, ainsi que tous vos chers petits l'un après l'autre. Soyez assez bonne pour faire parvenir sûrement la lettre ci-jointe à Roxandre ; elle contient des choses qui doivent l'intéresser, et je voudrais bien que celle-ci lui parvînt promptement.

Paris, 18 juin 1821.

Chère amie, je ne puis vous dire mon étonnement de la retraite de monsieur votre père! Il me semblait qu'après tous les services qu'il avait rendus dans les temps les plus critiques et les plus difficiles, il devait être ancré à tout jamais ; mais ce n'est pas là où l'on peut chercher de la stabilité. Les deux places qu'il conserve éloignent toute idée de disgrâce, à la vérité, ou de trop criante injustice; mais d'une autre part, tant de raisons devaient le maintenir dans son premier poste, qu'il faut que beaucoup de dégoûts et d'entraves au bien qu'il voulait faire l'aient décidé impérieusement à le quitter. Du reste, il me revient de toutes parts que l'opinion publique l'a bien dédommagé des peines inséparables d'une telle décision. M. de Boutourline me disait que le jour où l'on apprit que sa démission avait été acceptée, ses salons étaient combles, ainsi que tous les jours suivants. Dans des circonstances semblables, on apprend à apprécier la foule. Il y a un moment où l'on ne savait plus ce que voulaient dire les mutations si brusques et si multipliées ; chaque jour on faisait part d'une disgrâce nouvelle ; toutes les santés étaient dérangées, tous les postes vacants ; cent mille autres bruits plus absurdes les uns que les autres se succédaient rapidement, et l'on se trompait d'autant plus quand on voulait arriver à reconnaître un principe général pour les sources de tous ces mouvements partiels. Le voyage du prince Pierre[1]

[1] Le feld-maréchal prince Pierre Volkhonski, décédé le 27 août 1852.

a paru pour le moins aussi problématique que tout le reste, et s'il y avait quelque fondement à ce bruit presque universel de sa disgrâce, je l'en plaindrais fort. Il a approché de trop près l'Empereur, il a été auprès de lui trop longtemps et sans interruption, pour que le besoin du crédit dont il jouissait n'ait pas passé dans ses habitudes. Que peut devenir la vie d'un homme, vide des occupations qui, pendant plus de vingt ans, ne lui ont pas laissé deux heures de libres dans sa journée! C'est à la longue qu'on sent le coup qui nous est porté; et celui qui se croit supérieur à ces besoins et à ces habitudes pourrait bien apprendre qu'il s'est trompé, par le sentiment de chaque instant. Nous en avons tous vu!

Parlez-moi de votre santé quand vous m'écrirez, et avec beaucoup de détails. Soignez-vous bien, de grâce, et après avoir donné votre confiance, faites qu'elle soit entière, et qu'il en résulte une véritable exactitude à suivre les conseils que l'on vous donnera. Adieu, ma chère bonne amie; je vous embrasse du fond d'un cœur qui vous est complétement dévoué.

Cely[1], 14 septembre 1825.

Quelle excellente nouvelle le comte m'a donnée, chère amie, et combien j'en ai béni le ciel! Remerciez-le de m'avoir mise si tôt et d'une manière si aimable en part du bonheur qu'il éprouvait; c'est votre bonté pour moi qui l'inspirait, et c'est à elle aussi de lui exprimer ma reconnaissance. C'est par un véritable cri de joie que je suis sortie de mon impatience,

[1] Château de la comtesse Octave de Ségur, près Fontainebleau.

toujours mêlée d'un peu d'anxiété, et je vous assure qu'il a retenti dans toute la maison; tous m'ont demandé de vous dire combien ils étaient heureux.

Vous pourrez imaginer ce que j'ai pu souffrir en apprenant que Grégoire et ma sœur sont décidés à retourner en Russie au printemps prochain. Une conviction complète de l'utilité, de la nécessité de cette détermination, aurait seule pu m'y faire contribuer; mais, d'une autre part, j'ai senti que je ne devais pas m'y opposer, et même qu'en la combattant vivement, je me chargerais d'une grave responsabilité. Je suis donc restée impassible en apparence, au milieu de toutes ces délibérations, me récusant comme suspecte à moi-même, ou bien redoutant l'imprudence d'imposer à Grégoire et à ma sœur un fardeau au-dessus de leurs forces. Leurs intentions sont si droites, si pures, leur désir de se dévouer uniquement au bien-être de leurs enfants est si sincère, que Dieu, je l'espère, leur donnera la force d'exécuter dans toute sa rigueur le dessein qu'ils ont formé !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est bien répondre à votre amitié, chère bonne amie, que de vous donner tous ces détails, et vous concevrez combien il m'en coûte seulement de les tracer! Il semble, dans ces cas-là, que dire ce qu'on sait est donner de la consistance à ce que l'on redoute. Il n'y a que les gens heureux qui puissent craindre le vague et l'incertitude; les malheureux regrettent la veille, les autres songent à peine au lendemain

La lettre du comte était pleine de nouvelles joyeuses; on y naissait, on s'y mariait; à chaque ligne la cause ou l'effet. Dans le même moment, nous faisions pen-

dant à *Jean qui rit*, par les plus tristes événements venus coup sur coup contrister la société de Paris, le cercle où vous avez vécu.

Mme de Duras et Clara[1] ont été fort heureuses de votre délivrance ; je ne sais si Clara vous l'a mandé ! Pour Mme de Duras, elle est dans un abattement, un découragement, qui lui ôtent tout à fait la possibilité d'écrire. J'en reçois de temps en temps quelques lignes ; Clara y supplée par des nouvelles détaillées. Les eaux de Spa laissaient espérer qu'elle s'en trouverait bien ; mais souvent les détails d'une lettre contredisent ceux de la lettre qui a précédé, et l'on ne sait que penser quand on reste quelques jours sans en avoir. Mme de Duras me parlait tout dernièrement du projet d'aller passer l'hiver dans le midi, à Marseille. Ce projet, qui pourra séparer Clara de son mari et peut-être de sa petite fille, la peine beaucoup ; mais conséquente à tout ce qu'elle a fait jusqu'ici, elle ne balance pas à sacrifier à sa mère les plus justes regrets. Cette jeune femme est un vrai modèle. Sans la séparation dont ma sœur nous menace, j'aurais proposé à Mme de Duras de la suivre, et par mes sincères instances j'aurais mérité qu'elle l'acceptât.

Chère amie, je suis chargée par mon jeune ménage Ségur, auquel j'ai remis les deux lettres de change, de vous offrir leurs plus vifs remerciements de la peine que vous vous êtes donnée à leur intention ; c'est à vous seule qu'ils pouvaient devoir une si bonne affaire. Eugène voulait vous écrire pour vous remercier ; je l'en ai empêché en l'assurant que je

[1] Clara de Duras, duchesse de Rauzan.

me rendais garante auprès de vous de sa reconnaissance. Si vous ne vous lassez pas de me rendre service, je me fais infatigable d'une autre manière : je ne me lasse pas de vous solliciter! Sachez seulement que je compte sur vous pour me dire franchement ce que vous croirez possible de faire; ma confiance en vous ne sait ni demander, ni attendre autre chose. Adieu, chère amie ; c'est toujours du plus profond de mon cœur que je vous aime et vous désire. Ah! si je pouvais vous revoir sans qu'il vous en coûtât de trop vifs regrets, je crois que j'embrasserais à la fois, dans la joie que j'en aurais, vous, le comte et vos trois petits choux!

Paris, 30 octobre 1826.

J'ai reçu, ma bien chère amie, votre bonne longue lettre, et j'ai attendu quelques jours pour y répondre, le départ d'un courrier nous ayant été annoncé. Il me prend dans un triste moment, dévorée d'inquiétudes et fort indisposée moi-même. Je vous disais dans ma lettre de Caen que j'espérais prolonger jusqu'en novembre ma paisible solitude ; mais la nouvelle que je reçus du terrible accident de Mme de Duras m'a bientôt fait changer de projet. Je sais que Clara vous a écrit, mais j'ignore si elle est entrée dans tous les détails, et je vais les recommencer pour être sûre que vous avez sous les yeux tout ce qui compose cette dangereuse et désolante situation [1].

Qu'ils sont désolants, mon amie, les détails que

[1] Cette partie de la lettre sur un commencement de paralysie qui venait de frapper Mme de Duras, a été insérée dans la *Vie de Mme Swetchine,* page 334, ch. XII.

vous me donnez sur cette pauvre princesse Sophie Volkhonski, et que de symptômes funestes! La terreur et jusqu'au regret de la mort disparaissent devant l'épouvante que cause le mal cruel que l'on redoute. L'idée qu'elle aurait pu l'éviter ajoute encore à ce qu'on éprouve; car, du moins, dans les choses inévitables la nécessité vient de Dieu, et par cela même porte quelque consolation avec elle. Si les médecins n'entrevoient pas dans son voyage un avantage positif, il serait, selon moi, à désirer qu'elle ne l'entreprît pas; je ne sais rien de pis que ces déplacements qu'on impose aux mourants, au lieu de les laisser finir paisiblement au milieu de leurs amis et de leurs habitudes : ces moments sont précieux, il n'en faut rien distraire. Je suis bien étonnée qu'Aline se soit décidée à quitter sa mère dans cet état. On ne sait pas souvent les regrets qu'on se prépare en ne faisant pas pour le mieux, lors même qu'un devoir rigoureux ne commande pas. Je vous ai bien reconnue, ma bonne, excellente amie, dans vos soins pour Sophie ; ce qui révolte l'égoïsme ou la molle insouciance est du baume pour votre cœur : vous aimez spontanément tous ceux à qui vous pouvez être utile. Pourquoi ne puis-je espérer aussi être soignée par vous dans mes derniers moments, ou dans ceux d'une vive souffrance quelconque? Il me semble que j'aurais tant de choses à vous dire, tant de consolations à recevoir, tant de douceur à recueillir mes dernières forces pour vous remercier de ce que vous avez été pour moi! Chère bonne amie, devinez au moins tout ce que vous n'entendez pas, et tenez-moi compte par avance de l'abandon où vous me laisserez.

Le rescrit que vous m'avez envoyé m'a fait un plaisir extrême[1]; c'est une véritable association des services les plus utiles aux temps les plus glorieux de notre Empire, un intime mélange, comme cela doit être, du souverain et de son fidèle ministre. Le comte a dû en être bien vivement touché! Une parfaite justice est plus rare et surtout plus difficile qu'on ne le pense.

Je vous ai adressé plusieurs questions auxquelles j'attends réponse. Je sais où vous êtes logée; mais il me manque encore bien des détails auxquels vous suppléerez, j'espère. Je voudrais savoir particulièrement, l'arrangement de la pièce qui contient vos merveilles d'Italie. Je vous écris dans celle qui renferme tous mes souvenirs; mais elle n'est point encore arrangée, et je n'ai de placés que mes tableaux, petits et grands. Je cherche à gagner du temps, par la raison que, quand toutes les jouissances arrivent en masse, les mémoires suivent la même marche. Lorsque vous viendrez à Paris, et quelle joie cette simple supposition ne me fait-elle pas éprouver! il est impossible que vous me fassiez le chagrin de ne pas venir loger chez moi. J'ai fait cent fois déjà mes arrangements en conséquence. Je vous donnerai ma chambre, vous mangerez mon petit dîner pour vous reposer de vos délices et de vos grandeurs.

1828.

Chère amie, j'ai fait à votre intention des questions à Grégoire sur M$^{me}$ ***. J'espère bien que son vieux

[1] Témoignage de haute satisfaction de l'empereur Nicolas au comte de Nesselrode.

patron aura songé à elle, et l'aura rendue indépendante de son héritier. Si cela n'était pas, le passage de si succulents dîners à l'inquiétude du pain quotidien serait bien brusque. Grégoire ne me parle pas du tout du sort que doit avoir le mobilier de M. Z... Je crois que ses héritiers sont de petits russiens fort peu sensibles au prestige des *Canaletti*, qu'on vendra probablement à l'encan avec les assiettes et les casseroles du défunt. Il ne serait pas impossible que les plus belles choses allassent à fort peu d'argent ; je vais mander à Grégoire de ne pas les perdre de vue.

Mme de Duras, tout en disant non, exécute petit à petit les projets que vous formiez pour elle : la voilà en Italie. M. de Châteaubriand a reçu, il y a peu de jours, une lettre d'elle datée de Gênes, et quoique son intention soit toujours de se borner au nord de l'Italie, je ne serais pas du tout étonnée de la savoir à Rome et à Naples dans quelque temps. Sa santé est meilleure et de beaucoup ; elle n'en convient pas trop. Mme de la Rochejacquelein est partie avec sa mère et doit revenir à Paris sous peu. Mme de Rauzan ira la rejoindre vers le 1er octobre pour passer avec elle une partie de l'hiver. C'est à Nice qu'elle croit rejoindre Mme de Duras qui, jusqu'ici, paraît toujours tenir à s'y fixer. Certes, le voilà bien dissipé l'abandon dont elle se plaignait quelquefois ! Sa santé est, comme sa vie, troublée par des souffrances qui sont le partage universel, mais ne présentant pas ces chances imminentes de danger que son imagination est portée à créer comme ses autres malheurs. Je ne doute pas qu'elle ne sorte de tout cela avec un corps rétabli et la faculté de reprendre plus vivement que jamais

toute la variété d'agréments qu'offre son existence. Je voudrais bien, en attendant, qu'elle allât à Rome; Grégoire serait si heureux de lui en faire les honneurs[1] !

Je viens de voir Louis de Saint-Priest, dont la faveur est colossale. Il passe quelques semaines ici entre Berlin et son ambassade d'Espagne. Je lui disais que son visage clochait avec son titre d'ambassadeur. Il m'a montré ses cheveux, qui ne grisonnent que pour rétablir un peu d'équilibre entre son titre et la jeunesse de ses traits.

Adieu, ma bonne chère amie; je vous embrasse mille fois de toute la tendresse du plus complet dévouement.

Paris, 12 décembre 1829.

Quelle pensée m'a fait éprouver, chère amie, cette lettre d'Enderlach qui me disait votre bien fâcheuse méprise de route! Même chose nous est arrivée, à mon mari et à moi, au commencement de notre voyage de Rome à Carlsbad l'année où je vous revis, chère bonne amie, et qui resserra encore nos rapports. Mais on peut se tromper tant qu'on veut en Italie, et nous n'en fûmes que pour des lieues et des écus, ce qui ne peut être mis en balance avec vos fatigues, vos dangers et vos inquiétudes. Les villes de passage, où plusieurs routes se croisent, jouent souvent de ces tours-là. Quand on est plein d'une idée, on croit que

[1] Claire de Kersaint, duchesse de Duras. L'amélioration de sa santé fut de courte durée. Elle mourut à Nice dans le mois de janvier 1829, atteignant à peine sa cinquantième année.

c'est celle de tout le monde, et l'on est pris au dépourvu en s'apercevant que des postillons ne devinent pas avant tout la route que vous voulez faire. Que de gens nous traitons en postillons! Enfin, tout cela s'est trouvé heureusement réduit aux proportions d'une contrariété, quoique vive et grande. J'en craignais les suites, surtout à propos de ces alarmes que je me doutais bien ne vous avoir pas été épargnées [1]. Ce qui ne doit pas nous être dit est précisément ce qu'on apprend, et il est si difficile de penser qu'on échappera à une rumeur générale, que ce qui est encore le plus prudent, c'est de la prévenir par la vérité. Enfin vous êtes tranquille et heureuse comme on l'est quand le plus terrible orage a passé sur nos têtes sans éclater; vous avez remercié la Providence, qui nous rend ce qu'elle nous conserve. Demain un *Te Deum* est chanté à la chapelle; je ne sais qui en a eu l'inspiration, mais elle m'a émue aux larmes. Comment se fait-il que la reconnaissance et ce qui l'exprime hautement ne soient pas un besoin impérieux? Hélène ira demain à l'église avec votre sœur [2].

D'après mon calcul, chère bonne amie, ce courrier ne vous trouvera plus à Berlin; il vous dépassera probablement en route. Comme je conçois qu'il vous tarde d'être rendue dans vos foyers! Mon impatience de vous savoir à Pétersbourg augmente encore de cette inquiétude dont on ne peut se défendre pour une autre, et qu'on n'a pas pour soi-même.

[1] L'empereur Nicolas venait d'échapper à un grave accident, et le bruit de sa mort avait couru en Allemagne.

[2] Hélène Gourief, mariée à M. Sverschkoff, ministre plénipotentiaire de Russie à Florence.

Tourguenief m'a apporté l'autre jour une lettre du prince Kozlowski, que j'aurais voulu vous faire lire, et que j'ai trouvée bien pensée et passablement écrite[1]. Quand on connaît cet homme et son histoire, la situation et les habitudes qu'il s'est faites, il y a presque un problème à résoudre dans la réunion d'un sens profond, de doctrines saines et d'une vraie générosité de sentiments, avec ce dévergondage de mœurs et ce manque de poids et de mesure. Cette lettre traite de l'état de la France et surtout de l'attitude du Roi, dont le meilleur de ses serviteurs n'aurait pu apprécier davantage les bonnes intentions et la situation difficile. Il y faisait la part des difficultés données, et avec une équité bien grande, faisait ressortir les conséquences du sentiment habituel d'un danger public permanent. A la suite de ce tableau venaient de tristes confidences sur sa situation. Il engageait Tourguenief à vous y intéresser, et lui disait qu'il s'en était ouvert avec le comte Matushewitch. Il me faisait demander aussi de vous en parler, en mémoire de trois ou quatre mois de séjour qu'il fit en même temps que moi à Paris, à mon arrivée en France, époque à laquelle je le voyais beaucoup, et où je restai frappée, comme je le suis encore, des contrastes qu'il offre. Il semble qu'il aurait un vif désir de rentrer au service, et que, du reste, ainsi que tous les gens dépossédés, il se regarde comme très-lésé, et attribue sa disgrâce à la même source que celle du comte Frédéric Palhen :

[1] C'est le prince Kozlowski, désigné seulement par une initiale, qui figure pour un entretien remarquable dans le *Voyage en Russie,* du marquis de Custine.

aux préventions données contre eux à l'empereur Alexandre par le prince de Metternich. Mais à propos de ce nom, le voilà lui-même plus à plaindre, si l'ambition ne le console pas de tout[1]. Quelle autre victime de cette mort que cette pauvre jeune femme qui, peut-être sans avoir plus de torts qu'une autre, a amassé tant de blâme sur sa tête! On dit qu'elle est restée en Italie pendant que le jeune homme se mourait à Vienne. Il me semble que c'est ce moment-là que je n'aurais cédé à personne.

Mme de Montcalm me charge d'une foule de choses pour vous. C'est une personne dont la pénétration à votre égard ne s'est pas démentie; c'est en masse et en détail qu'elle a senti tout ce que vous valez. Je n'ai pas rencontré chez elle M. Portal[2], mais j'ai prié Mme de Montcalm de lui transmettre vos coquetteries. Elle m'a assuré qu'elles répondraient à une impression très-vive, et votre ambassadeur n'a point été en reste de flagorneries. Adieu, chère amie; dites-moi bientôt que vous êtes arrivée en bonne santé.

Paris, 10 janvier 1830.

Ma bonne chère amie, enfin le voilà terminé ce voyage si douloureux dans ses premières impressions, si pénible dans sa longue durée! Vous avez bien raison de dire que votre force suffit à tout; mais ce n'est pas la force de votre corps, c'est celle de votre âme qui s'applique à la fois partout où elle est nécessaire.

[1] Le prince de Metternich venait de perdre l'aîné de ses fils.

[2] Le comte Portal, ancien ministre de la marine, ami dévoué du duc de Richelieu.

C'est là ce qui vous fait marcher si vite, c'est là ce qui vous a fait arriver. Ce qu'on appelle le repos, après de telles secousses, ne l'est pas; les émotions, surtout l'arrivée, mettent à une nouvelle épreuve, et la joie a son agitation comme le chagrin. Quoique cela, elle est toujours la bienvenue; mais il est vrai que pour en jouir, il faut avoir repris la possession de soi-même et avoir apaisé le mouvement des flots. Ce que vous me dites de la réception que vous avez eue m'a touchée jusqu'aux larmes; que de vraie sensibilité il y a dans tant de soins et de recherches de ce qui peut faire plaisir! Chère amie, de toutes les dispositions du caractère, c'est bien celle du comte qui assure le mieux le bonheur, le sien, celui de tout ce qui l'entoure; et l'affection réelle, dans cet aimable mélange avec une parfaite bonté, est comme une lumière qui ne baisse jamais et dont on n'a pas à craindre les vicissitudes.

J'ai été plus souffrante depuis un mois. La souffrance positive, comme douleur, est bien peu de chose dans mon état, auprès du malaise et des angoisses qui deviennent une espèce de situation où l'on ne vit vraiment d'une vie active qu'à coups de volonté. A mesure que j'avance, je suis conduite à en faire toujours davantage; la moindre lacune dans les soins, les efforts, les surveillances, m'affaiblirait, je le sens. Il faut rendre la servitude complète pour l'alléger; il faut y mettre toute sa volonté pour soutenir tout son courage. Je suis loin de généraliser ces nécessités-là; elles sont simplement celles de mon caractère. Je n'ai guère pu atteindre un but dans ma vie qu'en le dépassant, et je suis un peu comme Orphée dans ses

entreprises, perdue si je regarde en arrière. Mais voilà, chère, ce qui, avec la grâce de Dieu, ne sera pas. Quelquefois les obstacles m'ébranlent un peu, je me sens intérieurement abattue ; mais je suis loin de me décourager, et après un instant de faiblesse, je n'en poursuis qu'avec plus d'ardeur, sans pouvoir juger le succès comme quelqu'un du dehors, la vue continuelle d'un même objet faisant disparaître les modifications qu'insensiblement il éprouve.

Avant de fermer ma lettre, je veux vous dire que M. Eynard est venu chez moi et qu'il m'a chargée de ses plus tendres et plus respectueux hommages [1].

Adieu, chère amie ; ma main ne va plus, et que de choses j'aurais encore à vous dire ! Celle que vous savez le mieux, c'est mon tendre et inaltérable attachement pour vous.

Paris, 21 mai 1830.

Le comte Matushewitch, que je ne savais pas encore arrivé, est venu hier soir, ma chère bonne amie. J'étais absente ; Hélène, de son côté, était allée dire adieu aux petites Shtcherbatof ; nous n'avons donc pas vu votre envoyé, mais j'espère que cela se réparera bientôt. J'en suis bien pressée pour ma part : il vous quitte, et il semble que ceux qui ont vu récemment les personnes qui nous sont chères, en emportent quelque chose pour notre consolation. D'après votre lettre, il ne nous parlera pas de votre santé comme nous l'aimerions ; vous souffriez beaucoup, et les maux

[1] M. Eynard, génevois, avait donné, dans toute l'Europe, le signal des efforts en faveur de la Grèce.

dont le siége est à la tête sont les plus insupportables de tous. Je crains que votre régime ne soit pas bien approprié à votre état; vous ne faites presque pas d'exercice et vous veillez, ce qui, d'une part, épaissit le sang, et de l'autre, l'allume. Je suis contente que vous ayez fait l'acquisition d'un cheval; c'est au moins du mouvement et de l'air, sans que je croie pourtant que cela supplée à l'exercice qui, comme marcher, fait agir à la fois et régulièrement tous les muscles.

Vous m'avez mal comprise, ma chère bonne amie, si vous avez cru que je renonçais formellement à mener moi-même notre chère Hélène aux bains de mer. Je sens ce que les raisons qui peuvent m'arrêter ont d'impérieux; me rendre malade tout à fait, c'est me rendre incapable, et il serait absurde de ne pas sacrifier deux mois au temps qu'Hélène doit passer avec moi. Mais ce mal, ce danger, ne sont pas encore positivement démontrés; il serait déraisonnable aussi de confondre une impression désagréable, soit même une sorte d'agacement de nerf, avec un mal positif. Dans les quinze jours que je passai avec vous à Dieppe, il faut faire la part du mauvais temps, de nos inquiets et ennuyeux débats de gouvernante, etc. Rien, à moins que je n'aille beaucoup plus mal, ne saurait m'empêcher d'essayer ce voyage, en y mettant le bon sens nécessaire, c'est-à-dire la ferme volonté de quitter du moment où de nouveaux et plus fâcheux effets se prononceraient. Je vous découvre ici le fond de ma pensée, sans rien décider, et me conservant libre de faire selon que les circonstances en ordonneront.

Profitons des deux mois qui nous restent jusqu'à

la mer pour laisser les circonstances prononcer elles-mêmes ; il me semble que c'est presque toujours ainsi que nous parle la Providence. Je vous promets de n'y mettre aucune obstination et de ne rien entreprendre légèrement. En attendant, laissons les choses établies comme je les crains, et prenez pour point de départ que, si je ne puis aller avec Hélène, vous préférez pour elle le Hâvre à Dieppe. Ce qui me désolerait le plus, alors, ce serait de suspendre une action qui me devient de jour en jour plus chère, d'interrompre un devoir, de m'exposer pendant deux mois à un état de trouble et d'inquiétude que toute ma raison et toute ma confiance dans M[lle] Fanny ne sauraient empêcher. On calcule bien le mal que peut me faire un air trop vif ou trop irritant, mais qui aurait la mesure de mon malaise habituel et des alarmes possibles que tant de chances contraires peuvent susciter tout à coup? Et puis, il est bien vrai, on n'a vraiment de la force pour l'accomplissement des choses difficiles, que lorsqu'on s'y donne tout entier : les lacunes découragent au lieu de reposer, et la tâche que l'on a prise perd de sa sécurité et de son charme, dès qu'on fait marcher de front avec elle des intérêts secondaires. Léon Potocki a été d'une éloquence si pressante pour me décider à renoncer à la mer, que je l'ai bien senti inspiré par vous. Je me suis gardée, le trouvant si arrêté, de trop lutter avec lui ; je laissai mes meilleures réponses *in petto*, bien résolue, tout en commençant par me soumettre, à ne céder à tant de sollicitude vraie et tendre que s'il le fallait absolument pour ne pas la blesser.

J'ai trouvé Léon on ne saurait plus content de son voyage, de l'accueil qu'il avait reçu, de la confiance

que lui avait montrée le comte, et de tant de bons offices qu'il lui avait rendus. Il en est vraiment reconnaissant, jamais je ne l'avais vu encore si content. Vous pouvez m'en croire, ce ne sont point des paroles qui m'ont donné cette idée-là, mais l'impression certaine d'une satisfaction intérieure. C'est Léon qui m'avait annoncé l'arrivée du comte Matushewitch et sa destination pour Constantinople, qui de toute façon doit flatter son amour-propre et satisfaire son ambition. Il a bien mérité de notre pays et il en est bien récompensé. Si sa conduite à l'égard du comte a été loyale et dévouée, il est bien vrai aussi qu'il a rencontré en lui un puissant appui et un ami plein de zèle. Cela fait l'éloge des deux ; mais j'aime encore mieux ce qui fait celui du comte, qui, dans de si nombreux rapports, a vraiment su se concilier et sans presque d'exceptions, l'affection de tout ce qui a été dépendant de lui. Comme homme d'état, je ne sais rien qui le loue et le caractérise mieux que de pouvoir dire, avec tant de justice, que toujours il a su attirer à lui le mérite, et que toujours il peut s'en passer. J'espère que le comte Matushewitch sera content d'Hélène. J'aime bien mieux que cela vous vienne d'une autre part que de la mienne. Pour moi, vous trouverez simple que je sois comme vous avide de toujours mieux, et insatiable dans ce qui fait nos chers et vifs désirs.

Dolgorouki est ici. Il est tombé l'autre jour de Madrid au milieu de ma chambre, et j'ai eu du plaisir à le revoir. C'est un bon garçon, bien touché des bontés que vous avez eues pour lui. Je ne veux pas oublier de vous dire tout ce dont M^me de Montcalm me charge

pour vous. Je lui ai mené Hélène l'autre jour ; elle a été fort aimable pour elle. M. Portal est assez bien pour le moment, quoique, d'après ce que Mme de Montcalm m'a dit, sa santé soit un peu ébranlée. Elle devait lui dire votre intérêt et votre souvenir qui lui seront très-précieux. Adieu, ma chère bonne amie, l'heure du courrier me presse, mais je ne veux pas vous dire combien tôt je me promets de recommencer.

Le Havre, 26 août 1830.

En lisant la lettre dont je vous remerciais hier, ma bonne chère amie, je n'éprouvais qu'un seul besoin, me livrer à toute mon effusion, me répéter cent fois que je ferais tout ce que vous vouliez, en demandant à Dieu de l'exécuter le moins mal possible. Mais les émotions les plus profondes et les plus vraies ne font pas disparaître les avertissements toujours froids et calculés de la raison. Quand j'en reviens donc aux motifs qui ont dicté mes lettres précédentes, je ne puis cesser de dire qu'ils sont graves, bien graves, et que pendant bien longtemps encore, en mettant les choses au mieux, ils mériteront sérieuse considération [1]. Vous passez outre, ma bien chère amie, je le conçois, et je pense comme vous que la chance même des dangers matériels ne doit pas faire renoncer à des avantages d'un ordre supérieur. Je reste donc peinée des fluctuations angoissantes que j'ai élevées dans votre esprit. Cependant, aujourd'hui encore, je crois

[1] Mme Swetchine, surmontant les obstacles indiqués dans la lettre précédente, avait conduit elle-même Mlle de Nesselrode au Hâvre et y avait été surprise par la révolution de Juillet.

qu'il a été utile d'appeler votre attention sur tant d'éventualités menaçantes, de vous avoir fait envisager les différentes faces de la question, quand même l'unique résultat de ces considérations diverses eût été de nous confirmer davantage dans le parti que vous avez pris; car de bien savoir ce que l'on veut et pourquoi on le veut est le principe véritable de la persévérance et surtout du repos d'esprit.

Vous savez, ma chère amie, si déjà mes sentiments pour Hélène étaient tels que vous pouvez les attendre de moi; mais il est bien vrai qu'en ajoutant encore à mes droits vous complétez en moi aussi des dispositions maternelles. C'est ainsi que sans pouvoir rien déterminer pour l'avenir, chaque lendemain pouvant avoir le sien tout à fait étranger à celui de la veille, je vous promets seulement de bien sentir mes devoirs envers vous et de n'obéir qu'aux inspirations les plus consciencieuses. Je me tiens à présent pour autorisée à rester comme à partir, et à me croire la même liberté pour le choix du lieu, quand même il me ferait quitter cette France où les personnes surtout m'attachent. Vous pouvez croire que je ne déciderai rien sur des motifs légers, et que vos pleins pouvoirs sont entre les mains d'un dépositaire fidèle. Hélas! il n'est pas en moi d'abuser de la latitude que vous me laissez; Dieu veuille seulement que j'aie le courage d'en user si la circonstance s'en présente! Je le désire, ce courage, parce que je sens que d'entreprendre au-dessus de ses forces les use et les perd inutilement.

Pour arriver à cette tranquillité d'esprit qui sert à toutes choses, j'ai eu besoin aussi de m'entendre avec Mlle Fanny sur quelques détails qui demandent sa

coopération. J'ai été parfaitement contente d'elle, et je ne doute pas qu'elle ne me rende la justice que je suis incapable d'agir par l'effet d'une volonté capricieuse. Tout ce que je demande, en effet, c'est de n'être pas entravée, et d'être affranchie, au milieu de tant de tristesses, de ces ennemis microscopiques qui abattent la volonté en lassant la patience. Quant à ce que vous m'offrez, ma bonne chère amie, de me séparer d'Hélène, soit dans un moment de danger, soit dans une circonstance qui réclamerait ailleurs ma sollicitude, je ne puis m'y soumettre; c'est la seule perspective que j'écarte de premier mouvement.

12 novembre 1830.

Je ne vous ai jamais dit, ma bonne chère amie, combien j'avais trouvé d'élévation, de justesse, de force dans les sentiments que vous m'exprimez sur nos tristes événements. J'y ai reconnu toute la noblesse et toute la pureté de votre âme, qui, par inspiration même, vous eût fait deviner la vérité. Quand on pense aux bases sur lesquelles tout l'édifice actuel est appuyé, les ébranlements qui l'exposent sont loin de surprendre. « Quand le peuple est roi, disait Rivarol, la populace est reine. » Aussi c'est elle qui paraît à présent dans les désordres de chaque jour; désordres réprimés, ou plutôt contenus avec tant de faiblesse et d'incertitude. Les choses se ressentent toujours de leur origine : ce que le peuple a donné, il sent qu'il peut l'ôter, et il ne se gêne pas dans ces menaces insultantes dont Dieu veuille qu'il ne fasse pas précéder des actions plus terribles. Les basses flatteries dont il a été l'objet, cet héroïsme, cette ma-

gnanimité dont on l'enivrait, n'était pas même pour lui un engagement pris d'éviter les voies sanglantes d'une inutile et atroce vengeance. Ce peuple si généreux, si plein de modération après la victoire, demande aujourd'hui avec fureur la tête des hommes dont les fautes et les erreurs n'ont fait que hâter son triomphe. On est honteux aujourd'hui, surtout embarrassé, d'avoir si ridiculement exalté l'instrument dont on s'était servi ; on voudrait bien le briser ; mais la peur domine, et aussi cette conviction qu'on s'est ôté le droit de sévir. L'anarchie est moins dans les esprits que dans les pouvoirs ; il y a encore des gens qui savent ce qu'ils veulent, mais à la lettre personne ne sait ce qu'il peut, d'une manière régulière et soutenue. Les forces de l'Etat sont réduites à la situation précaire des individus. Chaque instant du présent est problématique ; et je défie qu'on essaie même de se former une idée de l'avenir. Voilà où conduisent les devoirs méconnus ! Comme le disait très-bien le comte de Pontécoulant à la Chambre des Pairs, et certes celui-là n'est pas suspect : *Des droits seuls peuvent constituer des droits*. Cela est profondément vrai, on ne peut ni les improviser, ni suppléer à leur absence ; la force matérielle peut bien les remplacer ; mais dès qu'une sorte de calme est rétablie, les vides paraissent et bientôt deviennent des abîmes. Ce qu'il y a de plus désolant dans l'époque actuelle, c'est qu'il n'existe pas un point d'appui pour les amis de l'ordre. De tout ce triste passé de la Restauration, il n'y a de sauvé que les droits sans réplique d'un faible enfant. Je ne suis cependant pas de ceux qui regrettent qu'une régence n'ait pu servir de transition entre le règne de

Charles X et la majorité d'Henri V. Je crois que c'eût été un grand malheur dans l'intérêt des idées qu'on aurait cru faire prévaloir. S'il serait très-fâcheux, très-affligeant que M. le duc de Bordeaux fût élevé comme ses ancêtres, j'avoue que je n'aimerais pas mieux qu'il le fût comme M. le duc de Chartres. Le libéralisme a aussi sa *camarilla*, son Œil-de-bœuf, et l'héritier présomptif d'un trône ne fait guère mieux son dur apprentissage dans une compagnie de canonniers que dans une antichambre de courtisans. Ce que je pense sur ce mode de régime regretté par quelques-uns, je l'applique encore aux éventualités du moment. Sincèrement dévouée au principe de la légitimité, je suis loin de désirer le retour actuel de M. le duc de Bordeaux au milieu d'une population aliénée, aveuglée de vertiges et de haines. Si la Providence le permet jamais, espérons que ce sera sous d'autres auspices, lorsque la dure et souvent cruelle expérience aura fait entendre son intelligible voix. Il faut, pour que ce remède soit puissant et efficace, qu'il ait été préparé par une sorte de régénération, par ces mouvements qui replient sur soi-même.

Déjà depuis que je suis ici, j'entends remarquer un changement notable dans les dispositions de la classe inférieure, la seule au profit de qui tout ait paru se faire ; le commerce commence d'amères réflexions ; les artisans ne voient pas l'amélioration apportée, dans un ordre de choses qui n'augmente pas leur salaire ; les chefs d'ateliers sont aux abois. Le relieur de mon mari lui disait l'autre jour : « Ah ! monsieur, depuis que nous avons la liberté, nous n'avons ni ouvriers ni ouvrage ! » La passion qui croit observer ne

voit rien de la marche de ces impressions ; comme elles ne paraissent pas au-dehors, rien ne peut les faire constater. Mais c'est toujours ainsi en France : on dirait qu'elle ne renferme qu'un seul parti, parce que le parti vaincu y reste toujours soigneusement caché. Dans le temps où s'agitait partout le mouchoir blanc, aucun drapeau tricolore ne s'y trouvait mêlé, et *vice versâ* ; toujours tout un ou tout autre, et cela plus il y a de tourmente intérieure ; de manière qu'en France, c'est au temps de la plus grande division des esprits qu'on aurait tout lieu, en jugeant par l'apparence, de crier à l'unanimité. Oui, ma chère amie, je conçois ce que vous dites : que le premier mouvement d'une âme désolée par le triomphe de l'injustice et de tous les mauvais penchants humains, soit de chercher des yeux la Providence et de se plaindre de ne le pas voir intervenir ; mais combien le premier mouvement cède bientôt à la réflexion, à la plus légère connaissance des desseins de Dieu sur les hommes ! Impénétrables, quant à la forme, à la direction des événements, ces desseins sont clairs et précis dans leurs enseignements ; ils nous disent que dans les bons les plus légères déviations seront punies, et que le plus terrible châtiment des méchants sera d'être abandonnés pour un temps à eux-mêmes. Oui, pour un temps ! car Dieu se réserve le sien, et se réserve aussi de paraître dans ces causes secondes dont l'enchaînement exprime sa volonté. N'oubliez pas cette parole de saint Augustin : « Dieu est patient parce qu'il est éternel. » Quant aux salons, vous permettrez que je ne vous en parle pas ; le malheur inquiet de la situation publique les a complétement dispersés.

Paris, 25 novembre 1830.

Chère bonne amie, la lettre que j'ai reçue de vous par le courrier d'hier m'a surprise bien agréablement. Je n'osais pas compter sur la coïncidence de ma lettre et de votre retour, et il importait que les deux questions que j'y traitais vous parvinssent le plus tôt possible. Il me semble que je vous ai tout exposé, tout dit, qu'il ne me reste plus rien à faire ni à dire, et que je puis m'endormir dans le sein de cette bonne Providence dont vous êtes pour moi ici-bas un des instruments.

Quant à cette permission de rester à Paris que toutes les circonstances de notre situation concourent à nous faire vivement désirer, je suis bien sûre, chère amie, que vous ferez valoir nos titres, qui ne se composent que d'infirmités et de dénuement. Il faut vraiment que les motifs qui me retiennent soient puissants, pour balancer le chagrin qne j'ai de ne pas obéir purement et simplement. D'une part, il m'aurait été désirable d'entrer ostensiblement dans les vues de mon gouvernement, et de l'autre, sans quelques amis qui me la font supporter, la France, aujourd'hui, a si peu d'attraits pour moi, que certes elle ne me retiendrait pas. Mais votre cœur l'entendra, chère amie : tout ce que j'y aime est malheureux; nous souffrons des mêmes froissements, des mêmes injustices, et avec une telle fusion de sentiments dans le présent, il est impossible de ne pas vouloir un même avenir. Pourtant aucune de ces considérations n'arrêtera mon mari ni moi, si les démarches que

vous aurez la bonté de faire n'avaient pas de succès; mon mari ne balancerait pas, et moi-même, s'il le faut, je suivrai son exemple, pour le rejoindre à ce degré de latitude que nos vieux os nous forcent à chercher. Mais j'espère, comme je crois que vous espérez pour moi, chère bonne amie, qu'une si douloureuse peine ne me sera pas imposée, et que je pourrai vivre et mourir obscurément au milieu de ceux qui savent et sauront adoucir pour moi et la vie et la mort.

Vous désireriez qu'Hélène prît le goût de la bonne conversation. Mais c'est encore une de ces variétés infinies de la souffrance actuelle, que le désordre jusque dans le langage, qui fait fléchir l'acception des mots sous le renversement de toutes les notions du bien et du mal. Les journaux poussent dans ce genre à tous les excès, et le salon, il faut en convenir, ne demeure pas tout à fait étranger au style des journaux. Aussi, plus que dans aucun autre temps, on doit s'estimer heureux d'avoir de vrais amis, unis avec nous d'intelligence et d'âme. Je l'aime bien ce bonheur, et cet autre bonheur plus grand de pouvoir admirer la conscieneieuse et noble rectitude des cœurs qui me sont le plus chers. Plusieurs de mes amis m'ont donné cette consolation, mais aucun davantage que M^me^ de Pastoret et toute sa famille. Dès les trois premiers jours, M. de Pastoret a donné sa démission de la place de chancelier, qu'on aurait beaucoup désiré lui voir garder. Pour ne pas prêter serment il a également renoncé à la pairie, et son fils a suivi son exemple. Tous ces sacrifices ont été accomplis de la manière la plus prompte, la plus modeste, sans un

retour sur ce qu'on perdait, sans un regret de ses pertes. Mme de Pastoret[1], qui au besoin aurait été l'âme de ces résolutions généreuses, en a bien joui; c'était la récompense que la Providence lui réservait et que personne ne pouvait mieux apprécier qu'elle. Tout, dans ces temps-ci, devient difficultés et obstacles; il n'y a pas jusqu'aux consolations que l'activité dans les œuvres de charité peut offrir qui ne soient empêchées par la nécessité de ce serment qu'on exige pour se mêler même des hospices. C'est une des plus vives privations de M. de Pastoret, qui, depuis cinquante ans, s'y était dévoué avec une sollicitude infinie. J'ai ma très-petite part de cette privation; je suis obligée de quitter ma présidence des sourdes-muettes. J'ai prié Mme de Sainte-Aulaire de me remplacer[2].

Le général Athalin ne paraît pas mettre son amour-propre à faire mousser la faveur de la réception qui lui a été faite; comme subterfuge, c'est sur les événements de la Belgique qu'il rejette le peu de grâce de Pétersbourg. De bonne foi, comment ne sentirait-il pas, dans le for intérieur, qu'aucune des puissances de l'Europe intéressée à sa propre conservation ne saurait voir sans inquiétude un tel développement de l'élément ennemi? Il ne faut pas se le dissimuler, si nous n'avons pas plus tard la république, c'est que nous l'avons déjà; nous jouissons du fond en atten-

[1] Adélaïde Piscatory, marquise de Pastoret, l'une des personnes les plus distinguées et les plus vénérables de son époque. C'est à son ingénieuse charité qu'on doit la première pensée et la première fondation d'une salle d'asile.

[2] Victorine du Roure, mariée en 1809 au comte de Sainte-Aulaire, pair de France, ambassadeur à Vienne et à Rome.

dant la forme. Quelqu'un me disait : « Le roi Louis-Philippe prend son parapluie pour un sceptre. » Je ne sais si même il se fait cette illusion, car il paraît plus honteux de commander que d'obéir.

Ah! ma chère amie, sans entrer dans les complications de la politique, ni m'élever dans ces régions où l'on fait abstraction de tout ce qui émeut fortement la conscience et l'âme, pour ne consulter que des intérêts généraux et éloignés, combien je sais gré à notre Empereur de sa généreuse indignation, des difficultés mêmes qu'on a dû rencontrer pour faire céder sa noble inflexibilité! « Un des malheurs de notre temps, me disait la vieille duchesse de Duras[1], c'est qu'aucun roi ne sache mourir. » Un autre malheur qui devance celui-là, c'est qu'aucun roi n'ait plus la foi dans sa propre autorité; une autre aberration plus commune encore, c'est de ne pas regarder les rois comme solidaires entre eux, de ne pas s'appliquer mutuellement les dangers ou les outrages dont ils sont l'objet. Leurs fautes sont un avertissement aussi : mais tout est leçon, depuis les dangers jusqu'aux torts. C'est beaucoup qu'un souverain montrant du haut de son trône une âme affligée et courroucée à la vue de grands désordres; si le jour du danger arrive pour lui, il n'aura pas du moins d'imprudentes paroles à démentir : la conscience alors ne paraîtra pas un peu égoïste. C'est cette morale désapprobation de tout ce qui s'est fait ici, que j'ai vue surtout dans l'ordre donné aux Russes de quitter la France. Croire qu'on se sauvera en évitant un contact qui est par-

[1] Anne de Coetquen, duchesse douairière de Duras.

tout, serait puéril; mais prononcer son blâme, fermer la route qu'on signale comme mauvaise, est une sage admonition faite aux siens et en même temps une reconnaissance solennelle, à la face de l'Europe, des principes qu'on regarde comme conservateurs.

Paris, 15 décembre 1830.

Vous me traitez, chère bonne amie, en enfant gâté qu'on accoutume non-seulement aux plus tendres soins, mais encore à toutes les recherches d'une ingénieuse bonté. Votre crucifix est charmant; il va entrer immédiatement dans l'arrangement d'un petit oratoire qui se composera d'objets aussi chers que respectés. Depuis six semaines, on dirait que mes amis se sont donné le mot pour l'orner, et cette inspiration était digne de vous comme toutes les autres.

Chère et bien véritable amie, je ne sais comment il me serait possible d'apercevoir dans votre cœur une sollicitude réelle et soutenue, sans me sentir entraînée par le désir de la calmer. Ma première idée, au milieu du tourbillon politique qui m'enveloppe, avait été de suspendre toute délibération à l'égard d'Hélène; mais le mal que vous fait toute préoccupation, toute incertitude sur ce qui vous intéresse profondément, m'ôte à moi-même la liberté d'esprit nécessaire pour ajourner ma réponse. Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est que, sauf des chances indépendantes de ma volonté, garder Hélène est mon plus cher et mon plus intime désir. Cependant je ne vous dissimulerai pas qu'en même temps c'est une grave responsabilité qui m'effrayerait avec tout autre qu'avec elle et vous. Ce

n'est assurément pas comme soins à donner, encore moins aucun motif venant de cette chère enfant qui expliquerait ma résistance, si je pouvais m'y livrer; mais je puis vous le dire, à vous qui entendez si bien les dispositions mêmes qui vous seraient étrangères, tout ce que j'ai vu, senti, souffert depuis quelques mois, a achevé de briser le peu de liens qui m'attachaient au monde; le besoin d'une vie plus isolée, plus grave encore, se fait incessamment sentir, et, par un mouvement naturel, je ne chercherais plus dans la vie extérieure que ce qui pourrait se mettre en parfait accord avec les seules idées, les seuls sentiments qui me dominent intérieurement. Voilà l'essor qui enchaînerait tout à lui, si, dans les devoirs qui me restent, dans le bien qui se présente à faire, ne se trouvait pas un contrepoids que je regarde aussi comme l'expression des desseins de Dieu sur moi. Mon mari, en outre, souffrirait d'une existence tout à fait privée de mouvement et d'animation.

Chère amie, par cela même que je vous ouvre mon cœur entièrement, j'oserai, sans craindre de céder à un amour-propre qui disparaît aisément devant les hautes pensées, j'oserai convenir que, dans mon ardent désir du progrès et du bien-être futur d'Hélène, je m'unis à vous dans l'idée de l'avantage qu'elle peut retirer de la prolongation de son séjour ici. Un seul obstacle me semblerait menaçant, une seule difficulté me semblerait invincible, ce serait une déclaration de guerre. Ici encore, ma bien chère amie, je vais vous parler avec un abandon entier. Lors même que ce malheur arriverait, ma volonté, mon désir bien arrêté serait de ne pas quitter la France, ou pour mieux

dire Paris, qui est pour moi toute la France; pour en obtenir la permission, il n'est pas de privations, d'obscurité, de solitude auxquelles je ne voulusse me résigner. Je suis tellement attachée ici d'affection; une vie nomade, décousue, dissipée par cela même, me répugne à tel point, que je courrais toutes les chances pour y échapper. Mais, chère amie, ce qui est naturel pour moi, juste, convenable même, eu égard à de réelles quoique invisibles convenances, il est absolument impossible que j'y soumette Hélène. S'il y avait guerre entre la Russie et la France, Hélène ne serait plus ici que la fille du premier ministre de Russie, par conséquent un point de mire, avec tous les inconvénients, les dangers d'une telle situation. On sait quand la guerre commence, on ne sait pas quand elle finit. Après avoir encouru le désagrément d'une expulsion violente, qui nous dit que les portes ne seraient pas fermées? Je puis facilement me cacher au point de défier tous les contacts; mais il est impossible de faire subir ce régime à une jeune personne, sans lui faire perdre tous les avantages de son séjour. D'après ce que vous me dites de l'état intérieur du pays, soit de sa force morale, soit de sa force effective, et d'après cette lettre de Varsovie, qui me paraît un tableau vrai en tous points, la guerre, même pour nous, serait une grande calamité; cependant cette calamité n'arrêtera peut-être pas, tant l'ascendant de considérations plus hautes peut devenir puissant, tant les événements imposent leurs arrêts aux hommes! Si nous devons donc, chère amie, voir éclater au printemps cette nouvelle cause de désastres et de périls, il faut que nos plans d'aujourd'hui ne

comptent plus, et que vous m'autorisiez alors à vous remettre aussitôt Hélène.

Vous qui aimez la *Gazette* et les opinions qui y prévalent, du moins dans sa manière de représenter les hommes et les choses, qu'aurez-vous dit du plaidoyer de M. de Kergorlay[1]? Ses paroles ont eu des échos dans tous les cœurs honnêtes; on ne sait combien de moralités chancelantes elles ont pu étayer. Il semble que l'effet produit a été prodigieux. Quelqu'un d'un bord différent me disait : « M. de Kergorlay semblait le juge de cet auditoire, au lieu de l'accusé. » Ce discours si noble, si logique, auquel on ne pourrait reprocher qu'une seule épithète peu mesurée, est la couronne de toute une vie consacrée aux mêmes vertus et aux mêmes principes. Pendant les Cent-Jours, au lieu d'une signature qu'on exigeait, il motiva sa résistance par des paroles où se trouvait toute l'énergie qu'il vient de déployer. C'est de ces caractères d'autrefois dont le frottement n'a pas effacé l'empreinte primitive. La séparation du monde produit cet effet-là; et pour ceux qui y vivent, la piété, qui en sépare intérieurement et qui offre un saint refuge, peut seule y suppléer. Ce procès est une faute de ce gouvernement-ci. Je sais avec certitude que Louis-Philippe, il y a huit ou dix jours, disait à quelqu'un qui lui en parlait : « Voilà encore une affaire qu'il fallait laisser tomber; je l'ai dit à satiété, mais j'ai été seul de mon avis. » N'y a-t-il pas du Louis XV

[1] Le comte de Kergorlay, qui appartenait à la Chambre des pairs, avait été traduit devant elle pour y répondre des termes dans lesquels il avait refusé de prêter serment au nouveau pouvoir.

dans cette impéritie qui, de la voix d'un roi exprimée fortement en son conseil, ne fait qu'une voix de plus? Louis XV agissait ainsi, et se frottait les mains par un mouvement de joie, lorsque le bon avis qu'il avait donné n'ayant pas prévalu, on en recueillait les suites funestes. Je ne sais si Louis-Philippe se frotte les mains comme son aïeul, mais ses amis sont déconcertés, et je ne pense pas que ce soit au donneur du dernier conseil qu'il en sera immédiatement demandé. Ah! que vous avez raison de le croire déchu de sa prospérité, de son repos, ce pays si étonnamment comblé de tous biens avant le ministère Polignac! A mesure que les passions s'apaisent, que la colère cède, on peut juger davantage à quel point on commence à sentir que tous les véritables intérêts sont compromis. Certes le retour à l'ordre ne saurait être trop chèrement acheté; mais, à mon avis, ce ne sont point les moyens violents, extérieurs, qui jamais y ramèneront la France. La guerre aurait l'inconvénient de réunir tous les esprits dans la haine et la résistance à l'intervention étrangère; abandonnée à elle-même, la France arrivera, je crois, à se mieux juger; c'est comme les malades qu'il faut livrer aux efforts seuls de la nature, qui élabore et absorbe lentement les principes viciés. Cet affreux remède de la guerre aurait encore d'autres dangers pour la France: ce sont ceux du succès; le plus petit de tous les exalterait pour longtemps, et une longue suite de revers désastreux pourrait seule les éclairer. Il n'y aurait pas d'équilibre entre les chances favorables et les chances contraires, et c'est un bien puissant motif pour ne s'y décider qu'après avoir tout fait pour l'éviter.

Vous les voyez de loin, chère amie, les maux qui résultent de cet état de choses ; mais si vous pouviez, comme moi, voir toutes les formes dont ils se revêtent, lire dans les consciences des souffrances qui n'ont ni nom ni mesure ! C'est ce qui me paraît le plus redoutable dans le malheur des révolutions, ce malaise, ces scrupules tourmentants, cette inquiétude, ces regrets qui dévorent à la suite d'un parti pris souvent dans des vues consciencieuses et pures. Les hommes assez à plaindre pour vivre en paix avec ce qui ressemble au remords perdent chaque jour du sentiment de ce qui est bien, et les autres ne conservent leur moralité qu'au prix d'un supplice incessant. Dans un état de société si avancé, après quarante ans de révolutions, les principes ont moins de vitalité ; et les devoirs, aussi, en se compliquant, mettent quelquefois l'intelligence aux abois. Combien l'obéissance à un souverain incontesté me paraît plus douce, plus noble, que cette dépendance du caprice et de la vraie tyrannie de tous !

Comme j'ai remercié Dieu, comme je le remercie chaque jour, et des dangers dont il vient de sauver notre Empereur et de la généreuse pensée qui les lui a fait affronter[1] ! Ce qui fait mon orgueil, fait aussi ma consolation ; mon mouvement le plus habituel est de le faire connaître dans tous ses détails de courage véritable, d'abnégation de lui-même, et j'ai quelque-

[1] Le choléra exerçait d'affreux ravages sur presque toute l'étendue de la Russie, et l'empereur Nicolas prodiguait, avec un admirable dévouement, sa présence ou ses soins partout où il pouvait craindre une insuffisance de secours.

fois le bonheur de l'entendre sincèrement admirer. Il faut que je vous dise un mot d'Hélène à la nouvelle du départ de l'Empereur pour Moscou. Comme nous en étions tous émus jusqu'aux larmes, elle s'écria d'une voix tremblante : « C'est comme cela qu'on prévient les révolutions ! » Ce mot était si frappant de sentiment et de justesse, que je le répète avec bonheur. Ma chère amie, Hélène vous sera rendue avec des sentiments pour son souverain, plus arrêtés, plus développés peut-être que si elle n'avait pas quitté son pays ; c'est en moi une chose de la conscience et aussi un attrait véritable pour le caractère de l'Empereur. Je lui sais gré d'avoir jugé avec une généreuse indignation des injustices qui ne le touchaient que de bien loin ; je lui sais gré d'avoir laissé paraître tous les mouvements de son âme au milieu des dissimulations de la politique. Il s'élève assez par ses actions pour que ses pensées acquièrent plus d'ascendant sur l'opinion ; les exemples donnés de si haut ont une vertu qui plus d'une fois a retardé le progrès du mal dans le monde. Dieu veuille l'éclairer sur les moyens d'améliorer l'état de notre propre pays ! Jamais on n'en fera assez pour ôter tout prétexte ou même toute raison à la révolte, parce qu'elle est un mal qui est dans les cœurs indépendamment souvent de ce qui l'alimente au dehors. Mais l'Empereur mérite de faire bien, de faire ce qu'il y a de mieux, et je voudrais de toute mon âme que cela même qui n'assurerait pas encore le bonheur et la sécurité du pays s'ajoutât cependant à sa gloire.

M. de Rauzan est rentré à la Chambre, ayant considéré son mandat de député comme tout autre chose

que des fonctions du gouvernement[1]. La portion de la Chambre où il siége est on ne saurait plus honorable; lui et mon excellent ami Arthur de la Bourdonnaye[2] ont envisagé leur situation de députés comme un difficile et pénible devoir; et pour que personne ne pût prendre le change sur leurs intentions, ils ont renoncé à toutes les autres places ou grades dans l'armée. Leur délicatesse va jusqu'à s'interdire de paraître au Palais-Royal, même avec la Chambre des députés en corps. Adieu, chère amie; je suis sûre que Labenski grogne déjà[3]. Adieu, à bientôt.

Paris, 23 décembre 1830.

Quelle émotion profonde, chère amie, m'a causée cet admirable mouvement de l'Empereur! On ne prend que dans son âme de telles inspirations, surtout quand on les exécute ainsi. De jour en jour, ou plutôt d'épreuve en épreuve, je prends pour l'Empereur un sentiment que je n'avais pas connu, ce sentiment si doux par lequel le devoir, la soumission, qui sont déjà de si bonnes choses, s'ennoblissent et s'exaltent jusqu'à l'admiration et au dévouement; c'est la plus

[1] Henry-Louis de Chastellux, duc de Rauzan, gendre de la duchesse de Duras

[2] Le marquis Arthur de la Bourdonnaye, député du Morbihan. Le comte de la Bourdonnaye, son cousin, qui fit un instant partie du ministère Polignac, était député de l'Anjou et avait été nommé pair de France à sa sortie du ministère.

[3] M. Labenski, secrétaire de l'ambassade russe à Paris. Enlevé par une mort prématurée à Berlin, il a laissé, en langue française, des poésies d'une rare délicatesse, et qu'on doit regretter de ne pas voir publiées par sa famille.

grande et la plus belle incorporation du principe de l'autorité, et je le remercie sans cesse de donner, en les remettant à l'aise, un point d'appui vivant à tant de convictions réelles, incontestables, mais compromises, mais en souffrance dans leur application [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne puis dire combien cette disposition des esprits toujours envahissants, toujours hostiles, m'est antipathique; si je ne vivais, si du moins je ne me reposais de tous ces dégoûts avec de vrais amis dont l'âme répond à la mienne, j'aimerais mieux fuir dans les bois. Il semble que tout ceci ne soit que la mise en pratique du plus désolant de tous les systèmes de philosophie, celui de Hobbes, qui établit que l'état de nature pour l'homme, c'est l'état de guerre.

Vous me demandez, chère amie, si beaucoup de gens de l'ancienne cour ont fléchi devant la nouvelle idole, si beaucoup de gens, en faisant des vilenies au nom de leurs sentiments les plus chers, ont rappelé ce mot de M. de Talleyrand : « Ne me parlez pas des pères de famille, ils sont capables de tout. » Eh bien! non, chère amie, les femmes de la bonne compagnie, les hommes qui sont au Palais-Royal en amateurs sont encore en très-petit nombre, marqués au doigt et même tant soit peu conspués. La société, celle qui a pour elle des titres et des formes, possède, pour reconnaître la durée, presque autant d'instinct que le commerce; l'un et l'autre tiennent le pouls de l'Etat

[1] Ici, Mme Swetchine rend compte du procès des ministres du roi Charles X devant la Chambre des Pairs. Ce fragment a été inséré dans la *Vie de Mme Swetchine*, p. 339, ch. XIII.

et ne risquent rien, tandis que les passions qui ne sont pas bridées par l'intérêt hasardent tout. La confiance est, en toutes choses, ce qui s'établit le plus difficilement, le plus lentement. En France, ce que l'on compromet le moins, c'est son amour-propre et son argent; le reste est marchandise plus légère. Cette durée, dont le sentiment fait défaut partout, apparaît aux différents partis comme un fantôme de crainte ou d'espérance. Ceux qui appartiennent par leurs charges, leurs affections et leurs rapports à la famille d'Orléans, se gardent jusqu'ici de parler d'avenir; ils mettent à l'éviter toute leur bonne grâce, ou du moins leur urbanité. On m'a assuré que l'autre jour quelqu'un causant avec le Roi, celui-ci disait qu'il aurait voulu faire pensionner Charles X par la France, et que ne l'ayant pu, il ferait tous ses efforts pour lui conserver ses biens du Charolais. — Ce sera très-sage, Sire, reprit son interlocuteur, très-sage : c'est un précédent.

Venons-en, ma chère bonne amie, à cette ingrate Pologne [1] qui absorbe maintenant toutes nos pensées. La nouvelle, répétée aujourd'hui par le *Journal des Débats*, de la défection de l'armée de Lithuanie re-

[1] Pour comprendre cette expression dans la bouche de Mme Swetchine, il faut se rappeler la date de sa lettre et surtout l'époque à laquelle elle avait vécu en Russie. Sous l'empereur Alexandre, les Polonais avaient souvent joui d'une grande faveur, et le prince Adam Czartorisky, particulièrement, avait possédé longtemps la confiance du souverain. En 1830, la Pologne avait sa frontière distincte, son administration, des institutions et une armée nationales. On peut soutenir que la révolution de Pologne fut utile à la révolution de Juillet; mais on ne peut nier que cette double révolution n'ait été funeste à la Pologne elle-même.

nouvelle mon inquiétude. Je n'ai vu personne pour la dissiper. Quand la révolte s'étendrait à tout le royaume, si elle ne va pas plus loin, les forces les plus voisines doivent être assez considérables pour l'étouffer. Espérons que la garde ne sera là que pour les appuyer. En tout, je ne vois à la Russie d'ennemi vraiment redoutable que l'esprit révolutionnaire, le seul que les baïonnettes ne puissent atteindre; avec celui-là, ni pacte, ni paix, ni trêve, et pour cela aucun moyen coërcitif n'est nécessaire ni utile; l'essentiel est que le pouvoir se prononce et suive toujours avec les siens la même ligne, qu'il avertisse de ce qu'il veut, et ne renouvelle pas ces tristes souvenirs du règne de l'empereur Alexandre; règne, quant à la direction de l'opinion, scindé, coupé en deux, et dont la première partie a préparé les tendances et les dangers de la seconde. C'est cette nécessité de se prononcer en toute occasion qui m'a fait entrer, tout en m'affligeant, dans les vues de l'Empereur au sujet de l'ordre donné aux Russes de partir. Mais vous ai-je assez remerciée, chère amie? Vous ai-je assez dit combien j'étais heureuse et reconnaissante d'avoir été mise par vos bons soins dans une exception si désirée? C'est du fond de l'âme que je vous en ai bénie. Suppliez la princesse Alexis[1] d'entrer dans ma position d'âge, de santé; elle verra que mon éloignement de la France recommencerait toutes les douleurs de l'expatriation, moins l'espérance, comme consolation, de retrouver encore dans l'avenir quelques jours de douces habitudes. J'ai le sentiment d'avoir bien peu

[1] La princesse Alexis Galitzin.

d'années à vivre, et si je quittais la France, quelle chance d'y revenir, de retrouver des amis encore plus âgés et plus infirmes que moi? Il n'y a plus un plaisir dans ma vie, pas une distraction, dès qu'il me faut être sevrée de la confiance, de la libre et continuelle communication d'idées identiques et de sentiments mis en commun. Un tel exil serait pire que la mort. Cependant, si la Providence l'ordonnant, s'exprimait dans la volonté de l'Empereur, j'obéirais; je ne mentirais pas par une tardive révolte aux mouvements et aux actions, j'ose le dire, de toute ma vie. Mais pour cela, ma chère amie, il ne faut pas croire que ce sont les douceurs du monde, ni même celles de la société, dont je demande la continuation à Paris : j'en suis plus séparée que jamais. En dernier lieu surtout, j'ai éprouvé qu'on avait peu à gagner au souvenir de ses compatriotes. Vous ai-je dit que quelqu'un d'entre eux m'avait accusée d'avoir provoqué par vous le départ de nos Russes? et il y a quinze jours, j'ai été avertie par M[me] de Montcalm qu'un autre avait prétendu que, par affection pour les Bourbons, je poussais à la guerre. Trouvez-vous cela assez injuste, vous qui avez mes seules paroles et toutes mes pensées? Ce n'est que par les siens que l'on peut être traitée ainsi. Ils me connaissent bien mal ceux qui peuvent croire que, même dans la situation présente, je puisse vouloir être hostile à la France; ils méconnaissent mon cœur aussi bien que ma conscience. Mes principes à cet égard sont arrêtés comme sur les points les plus importants. Je crois qu'il serait éminemment coupable de susciter, de désirer des embarras ou des maux au gouvernement sous la protection

duquel on vit, que c'est trahir l'hospitalité que l'on reçoit, et que tout séjour libre dans un pays exprime l'acceptation de devoirs réciproques. Je sais que les libéraux se gardent de penser ainsi, mais je ne suis pas de leur école, et je trouve les vues de l'homme trop bornées, sa puissance trop restreinte pour tenter de faire le plus petit mal en vue du plus grand bien, dans la cause même qui me serait la plus chère et me paraîtrait la plus sacrée.

Quant à vos lettres, pour peu qu'elles renferment ce que je ne voudrais pas voir ébruiter, elles sont détruites deux heures après, et vous me feriez plaisir de faire subir le même sort aux miennes. Je ne crains aucune révélation, mais je redoute les fausses interprétations dictées par la malveillance; elle aurait beau jeu dans la hâte et l'abandon que je mets en vous écrivant. Je vous envoie la lettre d'Hélène; je l'ai trouvée à merveille, et, comme vous dites, pensée par une personne de vingt ans. Son esprit a souvent cet âge-là.

Paris, 11 janvier 1831.

Je réponds, ma bonne chère amie, à votre intéressante lettre du 23 décembre qui m'initie à tant d'impressions vives et inquiètes que je pressentais, pour ainsi dire, avant de les partager. Tout cela est bien grave et bien douloureux; mais ce développement de l'énergie et de l'esprit de sacrifice, qui est avant tout le plus beau des spectacles, est presque aussi utile aux nations qu'aux individus; c'est comme cela que les uns et les autres apprennent tout ce qu'ils doivent et tout ce qu'ils peuvent. Ce dévouement de Moscou est

magnifique. J'admire au moins autant celui de la Courlande; la nationalité pour elle est conquise depuis longtemps, et ce sont de beaux titres à ajouter aux anciens. Du moment où la soumission ne l'emporte pas sur une ingrate et imprudente effervescence, il faut bien recourir aux armes; Dieu veuille que la force matérielle manifeste la justice! C'est peut-être le sort de l'Europe qui va se décider dans les plaines de la Pologne! Dans l'état actuel des choses, il est impossible qu'à la longue nous ne l'emportions pas; mais qui sait les difficultés, les dangers qui peuvent être suscités contre nous? Au siècle où nous vivons, une étincelle suffit pour tout embraser. Si je souffre et si je tremble pour la Russie, tout en comptant inébranlablement sur elle, combien ne doivent pas souffrir les hommes consciencieux qui ont deux patries! J'ai ici des Polonais qui sont vraiment des modèles d'honneur, de fidélité et de noble réserve; c'est Léon Potocki et Labenski. Je vous assure que chacun à sa manière peut mériter d'être étudié comme une perfection de mesure et de délicatesse.

Vous oubliez trop souvent, chère amie, l'état de lacération dans lequel vous arrivent nos lettres; je le conclus de votre trop franc parler. Qui vous donne la certitude que les vôtres ne sont pas également ouvertes? Soyez plus prudente; rappelez-vous que la liberté n'est pas toujours libérale, et que sous ce régime on prend peut-être plus de suspicion et d'humeur que sous tout autre. S'il paraît quelque chose de piquant ou d'amusant dans l'intervalle de ce courrier à l'autre, je vous l'enverrai. Bien des amitiés à votre sœur.

Paris, 6 février 1831.

J'étais restée, ma bonne chère amie, sur votre lettre du 31. Vous êtes traitée en raison de votre double force, et c'est bien encore celle de votre courage qui dépasse l'autre. Les maux à la tête sont les plus douloureux et les plus incommodes; il n'y a avec eux ni repos, ni répit, et combien c'est vrai en tout! Que d'agitations, de sollicitudes extérieures dans cette immense mêlée, où il semble qu'il n'y a que des malheurs et des dangers!

Voilà notre lutte commencée; au moins pour cette fois les chances sont pour la justice et le droit, non pas tels que la passion les représente, mais tels que la gratitude, l'équité et quelques regards jetés autour de soi auraient dû les signaler à jamais. Aujourd'hui, l'impatience de toute subordination est si excessive, qu'il n'est pas de manière assez prompte pour briser un devoir; les voies du droit et de la prudence restent comme interdites, et dans ce siècle de rationalisme, c'est à coups de canon que les problèmes reçoivent leur solution. Ah! quel vilain temps! J'en supporterais encore les misères si l'on ne voulait pas quelquefois m'y faire envisager des progrès. Vous ne pouvez croire avec quelle impatience de curiosité et de sympathie pour les Polonais on attend ici les nouvelles des premières hostilités; vraiment, je crois que la question de l'introuvable roi Belge ne préoccupe pas davantage, et qu'en y pensant de toute autre façon que nous autres, on n'y pense pas moins que

nous. Mais laissons-là les affaires générales, dont il faudrait tâcher de ne s'occuper que pour y appliquer sa résignation, et parlons de nos affaires propres, sur lesquelles du moins nous pouvons quelque chose.

Hélène vous a mandé sa joie du premier bal qu'elle ait vu à Paris, joie d'attente, de préparatifs, joie du moment et joie du souvenir. Tout ce que je connais à Paris s'interdit les réunions nombreuses ou brillantes, autant que si on avait un deuil de famille, et mes vues ne sont pas de mener Hélène au bal des ambassadeurs; mais plusieurs de ses petites amies allant à une modeste soirée chez M[me] Balklay, qui, Russe d'origine, voit beaucoup de Russes, je m'y suis fait prier. Elle a trouvé l'avantage de danser toute la soirée, par l'attention continuelle de la maîtresse de maison à la pourvoir de danseurs. C'est ce qui ne serait pas arrivé à un grand bal où elle n'aurait pas été très-connue, et son plaisir y a beaucoup gagné. D'ailleurs, j'ai été bien aise de faire mon essai sur une échelle un peu moins élevée; je ne l'ai pas perdue de vue un seul instant, et je puis vous dire que j'ai été parfaitement contente. D'abord, elle était simplement et convenablement mise; la toilette lui sied extrêmement; c'est une tout autre personne que celle du négligé du matin. Son maintien à ce bal a été excellent : de la grâce, du naturel, beaucoup de naturel. A peine avait-elle fini de danser, qu'elle revenait auprès de moi, et paraissait occupée de la manière la plus aimable de ma fatigue; tout ce qui était près de moi ne tarissait pas sur cette attentive préoccupation; c'était la tendre solde de ma complaisance, et

peut-être aussi une prime d'encouragement. La jeune K. était assise à mon côté; celle-là, il ne faut pas, ma chère amie, nous le dissimuler, fera plus d'une fois dans sa vie du cœur avec sa tête; mais vous savez ma profession de foi là-dessus : la raison, conduite et éclairée, peut remplacer ces mouvements spontanés dont le charme n'est pas toujours sans inconvénients. Vous me demanderez peut-être si je compte accorder beaucoup aux plaisirs qui parlent si vivement à l'imagination. Deux fois un petit bal, une fois les Italiens, et une promenade en voiture en l'honneur des masques, un des trois jours gras, voilà la concession que je me propose de faire au carnaval. La privation qui n'apparaît à la jeunesse que sous la forme de la raison rigoureuse ou d'une nécessité absolue, lui semble tyrannique et peut la conduire tout droit à une espèce d'endurcissement où il n'y a plus rien à attendre d'elle. La reconnaissance, au contraire, du plaisir sagement accordé, produit des effets d'amélioration sur tous les points. Cette impression n'est pas, il est vrai, très-durable, mais on y gagne, en cas de déviation, de lui rappeler qu'on pouvait mieux attendre d'elle. Je crois qu'il faut un peu traiter les jeunes gens comme Solon traitait les Athéniens, en leur donnant, non les meilleures lois possibles, mais les meilleures qu'ils pussent porter.

Je ne veux pas oublier de vous demander d'envoyer à Hélène une *Vie des Saints* en russe ou en slavon; elle vous demande aussi les œuvres du jeune Pouchkine, ce qu'elle peut en lire. Mon beau-frère me mande qu'il a reçu sa nomination pour aller com-

plimenter le jeune roi de Naples[1]; mais pour cela il faut que l'élection du Pape soit faite[2].

Adieu, ma bonne amie; je ne vous en dirai pas plus long aujourd'hui; j'ai encore été souffrante; mais c'est toujours pour me faire tout à fait vieille femme: mon corps y a plus de peine que mon esprit. Ne m'en voulez pas de ne point consulter Coref; j'ai toute confiance en Kappler : sa prudence est ce qu'il faut à des ressorts affaiblis ou usés. Dans cette situation, rien n'est plus dangereux que de poursuivre une guérison radicale; j'en ai vu de funestes exemples. Il faut, quand on descend la montagne au lieu de la monter, accepter simplement un bras, pour ne pas dégringoler trop vite et ménager des forces qui défaillent. Je ne vous remercie pas moins de vos gronderies et de vos conseils; je vous assure, chère amie, que si je le croyais utile, je saurais bien vaincre mes paresses et mes répugnances dans la seule vue de vous donner une preuve de plus de mon amitié.

Paris, 2 mars 1831.

Ma bonne chère amie, après avoir parlé des autres, je reviens à vous pour mon propre compte, le cœur bien triste, bien abattu, comme vous pouvez le penser, des hideuses scènes qu'il nous a fallu subir[3].

[1] Ferdinand II.

[2] Grégoire XVI remplaça, en 1831, Pie VIII qui n'avait régné que quelques mois.

[3] Le sac de l'Archevêché et la clôture de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, à la suite d'un service funèbre célébré le 13 février en mémoire de M. le duc de Berry.

L'impression générale qu'elles ont laissée est un profond sentiment de dégoût et un amer découragement de l'avenir. Rien n'y a manqué : violence sacrilége dans la populace, glaciale et systématique indifférence dans la force qui devait protéger, et disposition plus que douteuse, peut-être perfide, dans une portion du gouvernement, qui, du reste, a achevé de se déconsidérer lui-même à un point incroyable dans l'opinion générale. Ces trois affreuses journées, avec leur queue de désordre et de pillage, ont jeté plus de terreur dans les esprits, plus d'indignation dans les cœurs, que celles de juillet. Tout le monde en convient; mais ce que tout le monde ne veut pas voir, c'est qu'elles en sont une conséquence naturelle, nécessaire, et que l'ordre, une fois ébranlé, renversé sur un point, doit, d'une manière plus ou moins immédiate, entraîner la chute de tout le reste; c'est absolument dans le corps politique ce que sont les lésions organiques dans le corps humain, dont les parties nobles sont solidaires les unes des autres. De grandes autorités nous l'avaient certifié, mais pour le croire il faut vivre ici, s'assurer par soi-même de l'abaissement dans lequel sont tombés, dans l'opinion, les représentants du pouvoir et des éléments conservateurs. La société a l'air de s'en aller en poussière, de s'en aller grain à grain, sans qu'aucun germe de régénération y paraisse encore. Ah! c'est, je vous le jure, un bien triste spectacle! Je croyais ne pouvoir souffrir davantage que je n'ai souffert en juillet, et par les événements et par la prévision de ce qui devait suivre; pourtant il y a dans l'épreuve qui justifie les tristes prévoyances un degré de souffrance que l'ima-

gination à elle seule ne peut atteindre. Oui, c'est bien la souffrance, quelque expérience qu'on en ait, qui a toujours des terres inconnues! Mais à présent sur quel point du globe n'a-t-on pas à souffrir?

Et cette Pologne, où je vis par mes craintes, par mes vœux! Si vous saviez, ma bonne chère amie, ce qu'est le supplice de ne recevoir les nouvelles que par des sources trompeuses! Tout ce que nous apprenons de fraîche date est inexact, controuvé, du moins très-exagéré, et les nouvelles auxquelles nous pouvons donner notre confiance sont si anciennes, qu'elles ne sauraient nous rassurer.

Je vous parlerai d'O. en vous écrivant par la poste, et je ne veux répondre ici qu'aux idées que vous émettez sur son établissement futur. Je crois qu'il sera très-facile de lui en donner de raisonnables, et j'approuve les vôtres. Je ne m'étonnerais pas qu'on accordât davantage à la considération de la naissance, avantage qui mérite ce nom par la raison qu'il est indépendant des vicissitudes et du caprice des hommes. Quant au rang et aux places, c'est, selon moi, le comble de la déraison d'y sacrifier : il ne faut pas baser les intérêts de toute la vie sur ce qui peut échapper en une seconde. Les motifs qui ont fait renoncer au comte M. sont bien fondés et très-estimables. Pour passer outre dans les choses de ce monde, il ne faut pas trop les scruter; cependant lorsque des traits sont assez saillants, ou des omissions assez marquées pour frapper par leur grièveté, on serait, je crois, bien répréhensible de passer légèrement dessus. On m'avait déjà dit que le comte M. était spirituel et agréable; il plaît dans la société qu'il voit

à Paris, et a même trouvé grâce auprès de M[me] de Montcalm. A présent son avancement va le mettre plus en vue, non pas dans ses rapports avec les Français, mais avec nos compatriotes. Personne ne doute qu'il ne fasse très-bien; seulement, comme vous avez pu le pressentir, on trouve son avancement bien rapide, et il froisse péniblement ceux dont les services anciens se voient successivement dépassés. On m'a dit que l'ambassadeur même [1], qui ne prend pas habituellement une part très-vive à ce qui l'entoure, avait été contristé dans l'intérêt de ses anciens subordonnés; et ceci, je le tiens d'une personne neutre, tout à fait en dehors de ce mouvement. Mais c'est sur ce pauvre Labenski que je fais, ma chère amie, le plus triste retour, en vous conjurant de vous occuper d'une situation pénible, ingrate, sous quelque forme qu'on la considère. Je vous l'ai mandé : j'ai pu m'assurer, dans ces difficiles circonstances pour tout Polonais, de tout ce qu'il y avait d'honneur dans ce bon Labenski; depuis que je le connais, je l'ai toujours vu plein des sentiments les plus délicats et les plus honorables, tels j'ose le dire, qu'ils pourraient convenir à la plus haute situation. De l'aveu de tous, personne n'est plus occupé que lui à l'ambassade; il a toute la partie du consulat, toutes les commissions du gouvernement à Paris, depuis la maison de l'Empereur jusqu'à l'Académie des sciences et des arts; personne plus que lui n'est assujetti ni cloué à la chancellerie, et cette vie de vrai manœuvre, qui ne l'empêche pas d'être l'obligeance même pour tous les

[1] Le comte Pozzo di Borgo.

services qu'il peut rendre, semble jusqu'ici être un chemin fermé, sans issues et sans espérances. Le baron S. n'avançant pas, son immobilité nécessite celle de Labenski; aussi ce pauvre homme voudrait-il à tout prix qu'on pût le placer ailleurs. Déjà, au printemps dernier, il m'avait confié son désir. La révolution de juillet survint, et il crut que ce n'était pas le moment de quitter; bientôt après éclata celle de Pologne, il dut surseoir encore. Maintenant, chère bonne amie, il réclame de la parfaite bonté que vous avez toujours eue pour lui, d'obtenir du comte un semestre pour qu'il puisse aller lui-même à Saint-Pétersbourg; il lui faudrait six mois, et avec cette grâce, la conservation de son traitement, son unique moyen d'existence. Depuis qu'il est au service, jamais il n'a obtenu de congé; cette considération, avec la justice et la bonté du comte, pourrait lui être favorable. Vraiment ce que vous ferez pour lui, je le regarderai comme une grâce personnelle, et c'est de cœur et d'âme que je vous en serai reconnaissante.

Adieu; je vous embrasse mille fois. Dites à votre sœur que je lui écrirai incessamment; aujourd'hui, je suis trop fatiguée.

Paris, 14 juin 1831.

Ma bonne chère amie, j'ai eu hier votre lettre du Sund, qui seule m'eût décidée à vous aller joindre, quand toutes mes pensées n'eussent pas été pour cette joie si chère à mon cœur [1]. Je vous ai écrit à

[1] La comtesse de Nesselrode accompagnait en Angleterre la grande-duchesse Hélène, et Mme Swetchine forma le projet d'en profiter pour remettre elle-même la jeune Hélène de Nesselrode entre les mains de sa mère.

Elseneur; peut-être plus tard aurez-vous ma lettre, un voyageur nous ayant informés de votre débarquement à Copenhague.

Non, chère bonne amie, je n'ai point attendu votre adorable menace d'encourir plutôt tous les blâmes par une escapade à Paris que de manquer cette occasion de nous revoir, occasion qui se renouvellera si peu dans ma vie presque infirme et déjà avancée. Ce voyage m'est une chose difficile; mais le cœur n'est content que lorsqu'on fait au-delà de ce qu'on peut, et ici, je le sens, il eût été plus fort que ma raison. J'aurais été si malheureuse, si troublée de rester, qu'un coup de tête, je crois, aurait pris le caractère de la volonté la plus juste et la plus réfléchie. Vous pouvez donc compter sur moi pour les premiers jours de juillet; je vais commencer tous mes arrangements, et je partirais plus tôt si je ne croyais que vous voulez nous devancer à Sidmouth.

Quant à M^lle^ K., je l'éloigne insensiblement et de plus en plus d'Hélène; le voyage d'Angleterre m'en fournit en outre un excellent moyen. Son caractère est encore si raide, si irritable dans les fantaisies d'une ardente personnalité, qu'on s'épuise vainement dans les efforts qu'on tente pour lui faire faire quelques pas hors de cette fausse route. La pauvre comtesse y a bien de la peine; faire obéir ici ne suffit pas, il faut corriger, redresser lentement, ou ne rien gagner si l'on n'a pas rendu la volonté l'auxiliaire d'une intelligence plus éclairée.

Adieu. Il est bien doux celui-là! Je vais vous tenir au courant de mes projets à mesure que je les arrêterai. Je vous embrasse de toute mon âme.

Paris, 4 juillet 1831.

J'ai eu votre lettre de Sidmouth, ma chère bonne amie, et j'ai été bien contente de voir que la mienne était arrivée à temps pour atténuer l'impression de l'inquiétude que vous avait donnée M^me^ de Chelaincourt; il est impossible assurément de l'avoir fait avec de meilleures intentions, et votre amitié pour moi lui en saura gré. A présent, chère amie, laissons toutes les éventualités fâcheuses à la disposition de Dieu; puisqu'il nous permet la joie de nous revoir, ne la gâtons plus par d'inutiles, d'inquiètes prévoyances. Les obstacles qui se sont déjà aplanis sont faits pour donner de la confiance; rien ne semble devoir me rendre impossible ce voyage tel qu'il est arrangé par Calais, et la présence du bon Léon Potocki m'ôte toute espèce de craintes sur les embarras et les difficultés qui pouvaient m'attendre. C'est les yeux fermés que je me laisserai conduire par lui; la bonté et les soins aimables sont tellement dans son caractère, que je suis sûre de trouver en lui tous les genres d'appui. Tranquillisez-vous donc, chère amie, songez que Léon me remettra lui-même entre vos mains, qu'il est arrêté que je ne ferai ce voyage que par portions, divisées de manière à prendre du repos toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi donc renoncez à toute idée de venir à ma rencontre, je vous en conjure, chère amie; vous ne savez pas combien je souffrirais de vous voir faire quelque chose qui pût être blâmé : cette crainte m'eût seule donné toutes les forces à la fois, et ce qui, dans un autre cas, aurait été une grave

imprudence, dans celui-ci serait de l'enfantillage, le plus aimable, le plus tendre à la vérité, mais enfin il me troublerait beaucoup, assez pour m'empêcher d'en jouir. D'après toute probabilité, le milieu de la semaine prochaine nous verra réunies; je vous le répète, rien qu'une chambre pour Hélène et une autre pour moi; il ne nous faut rien de plus.

Adieu, ma bonne chère amie; je prierai Labenski de vous dire par l'estafette de vendredi notre départ, fixé à la veille; en recevant son avis, vous saurez combien peu de jours me séparent du bonheur de vous embrasser!

Douvres, 10 juillet 1831.

Voilà bien de quoi dissiper vos doutes et les miens, chère amie, sur la joie qui nous attend : cette date vous en dira plus que mes paroles! Arrivées hier à Calais, où nous avions donné rendez-vous à l'excellent Léon, nous nous sommes embarqués ce matin à neuf heures et demie, et à midi trois quarts nous étions à Douvres; traversée la plus heureuse possible, par une brise fraîche, favorable, et qui n'a rendu malade personne, pas même moi. J'ai supporté ce passage, toujours problématique, infiniment mieux que je ne l'aurais supposé; je ne m'en ressens nullement, et mes trois jours de voyage pour aller de Paris à Calais ne m'ont pas laissé même de fatigue. Calmez donc, chère amie, toute espèce d'appréhensions. Hélène et moi sommes aussi bien que son âge le comporte, ce qui veut dire la perfection, et pour le mien ce qu'il permet : l'absence de malaise. Remerciez-en notre bon et aimable protecteur, dont les soins vigilants,

infatigables, préviennent tout, pourvoient à tout. Adieu; lorsque cette lettre vous joindra, je serai bien près de vous et du moment si heureux où je vous embrasserai. Hélène est tout impatience : ce moment qu'elle devance est sans cesse devant elle.

Paris, 27 octobre 1831.

Vous ne l'avez que trop pressenti, ma bonne chère amie, votre décision en faveur d'un bateau de commerce m'a été bien pénible, et d'inquiétude pour tant de chances qui peuvent être contraires, et de regret de tant de souffrances qui vous attendent, que vous éprouvez déjà à l'heure où j'écris! Sans cesse j'ai devant les yeux ces cabines emportées ou contrariées par le vent, qui peut tellement prolonger cet affreux malaise. Cette pauvre Hélène qui me parlait de quinze jours! Le comte Medem, beaucoup moins consolant, prétend qu'un mois serait encore dans cette saison une traversée de faveur. Enfin tout est dit : quand vous lirez cette lettre, bien des impressions seront apaisées ou même éteintes, et, j'en suis bien sûre, votre affectueuse sollicitude aura reparu pour diriger également vos actions et vos paroles. Avec quelle impatience je vais attendre votre lettre d'Elseneur! Combien j'aurai besoin d'espérer que, si prématurément le golfe charrie, vous aurez la prudence de vous faire descendre à Revel et d'abréger ainsi ce pénible voyage. Mais tout ce que je vous dis là restera sans fruit et sans réponse, et ce qui me préoccupe tant sera déjà rentré dans l'ombre du passé, lorsque mes tristes pensées paraîtront devant vous; aussi n'est-ce pas une lettre que je vous écris.

A ces lamentations qui me soulagent, je veux joindre quelques détails personnels qui vous traceront, ma chère bonne amie, la ligne que je veux suivre à l'égard de toutes les choses où la politique et mon attitude comme Russe pourraient entrer. Il m'a été demandé si je verrais N*** qui se trouve maintenant à Paris. Quelque regret que je puisse avoir du mécontentement que mon refus causera à son frère, j'ai répondu positivement et irrévocablement que je ne le recevrai pas; que, sans rien préjuger sur sa culpabilité ou son innocence, me trouvant à Paris par une tolérance de l'Empereur qui seule, à mes yeux, légalise le séjour que j'y fais, j'obéis à ce qui se décide à Pétersbourg, tout comme si j'y étais encore, et que ma dépendance très-volontaire et très-réfléchie ne transigera avec aucun acte de soumission. En suivant la même idée, j'ai passé des personnes aux choses, et j'ai retiré mon nom de la liste des souscripteurs du journal *L'Avenir*, où l'Empereur et la Russie sont aussi peu compris qu'indignement jugés. Je sais le cas qu'il faut faire de ces sortes d'insultes, et combien encore elles peuvent être outrageantes en étant plus mesurées; je sais que cette âpreté de *L'Avenir*, dont j'aime, comme vous savez, un des collaborateurs, est un manque de convenance et une forme de style; mais je pense aussi que, ne partageant pas leurs sentiments politiques et appartenant à un pays qui est sans cesse l'objet de leurs clameurs, je ne dois pas m'associer à eux, même par la voie très-compréhensible de l'abonnement, quelle que soit, d'ailleurs, ma vive adhérence aux efforts du zèle dont ma foi religieuse est l'objet. Ces deux choses restent bien dis-

tinctes dans mon esprit; elles pourraient ne l'être pas dans l'esprit des autres, et c'est ce que je veux prévenir ici comme ailleurs. Du reste, ma chère bonne amie, vous savez si les paroles que j'envoie sont sincères et si les sentiments qui les dictent peuvent être entachés de servilité ou de dissimulation; ma raideur a fait ses preuves. Ce n'est pas même des considérations de prudence, sans doute permise, qui agiraient sur moi; je suis trop près du jugement suprême pour redouter beaucoup le jugement des hommes, ma vie est trop fragile pour que je songe même à sacrifier aux consolations qui la rendent douce; mais je suis profondément occupée à faire entrer mes résolutions de tout genre dans la ligne du plus strict devoir, à n'écouter que ma conscience, seule à seule avec elle; et c'est comme je vous les expose, que les parts de soumission et d'indépendance se sont faites à mes yeux.

Adieu, chère amie; à chaque instant je demande à Dieu de veiller sur vous et sur Hélène.

Paris, 10 avril 1832.

J'ai reçu hier, chère amie, votre lettre du 2 avril si touchante de sollicitude pour nous[1]; laissez-moi vous en remercier bien tendrement, et vous rappeler combien mon exactitude à vous écrire dans ces derniers temps a fait foi de ma confiance dans votre si bon intérêt. Successivement rassurée, la décroissance du fléau achève de vous tranquilliser; cependant, chère amie, n'oublions pas qu'il est toujours présent

[1] Le choléra sévissait alors à Paris pour la première fois.

au milieu de nous. Je crois que le bon Dieu fait tout dans sa bonté, et je le remercie de m'avoir épargnée; mais je lui demande de le remercier avec une égale sincérité si je venais à être frappée. Hélas! il est beaucoup de sacrifices bien autrement difficiles et que l'abandon à la Providence rend pourtant possibles. Vous aurez vu dans mes lettres, chère amie, que nous n'avons pas songé un instant à nous éloigner de Paris; je ne sais pas si c'eût été le parti le plus prudent, mais je sais qu'à moins d'y être décidée par la terreur d'un autre, la pensée même ne m'en serait jamais venue. Heureusement, mon mari a conservé beaucoup de calme et n'a nullement désiré s'éloigner; c'est donc moi, chère amie, moi en personne et non par procuration, qui ferai toutes les commissions dont vous m'avez chargée.

Adieu; si d'ici à jeudi, jour du courrier, j'en ai le temps, j'écrirai à ma chère petite Hélène, que je remercie, en attendant, de m'exprimer d'une manière si aimable son inquiétude pour moi. Je n'ai pas même été malade.

Fleury [1], 14 juillet 1832.

Chère bonne amie, je soulève le poids d'une chaleur de 28 à 30 degrés pour venir causer avec vous. Il y a longtemps que je n'avais vu un été en France; celui-ci verse des torrents de feu. Je ne sais comment le choléra en jugera; après tout, il est comme ces gens toujours riches en prétextes et pauvres en raisons : ce n'est jamais rien de ce qui s'explique qui les décide. La reprise que subit Paris à présent est déso-

[1] Habitation de la marquise de Pastoret, à Meudon.

lante, elle s'étend à toute la banlieue. Les ravages du choléra dans les provinces sont plus redoutables encore; c'est une manière de conscription dont la loi n'est connue que de la Providence. Fleury n'a pas été tout à fait épargné en dernier lieu; mais il est placé sous des conditions si favorables, que l'influence admise, nulle part on ne peut espérer être autant à l'abri; aussi demain je ramène ici mon mari pour l'y faire rester à demeure.

Ah! chère amie, je puis dire qu'il m'en a coûté d'être absente dans ce jour[1] que mes bénédictions n'ont pu atteindre que de si loin! Ne songez-vous plus aux bains de mer pour Hélène? Cette idée, qui me préoccupe, a été le texte de ma dernière lettre. Je crains quelquefois pour mes sermons, car la disposition de l'auditoire en fait souvent l'efficacité; aussi je calcule, je divise la besogne, et je m'abstiens de ce qui produit l'ennui encore plus que de ce qui engendre l'impatience. Hélène est convaincue, je crois, que je l'aime réellement, et elle a bien raison : j'ai pour elle de vraies entrailles maternelles. C'est une bien bonne position pour dire la vérité, et je ne m'en fais pas faute.

Je conçois que dans plus d'une occasion M$^{lle}$ K... vous ait ôté toute douceur dans ce que vous faisiez si généreusement pour elle; mais il serait bien utile que vous vous attachassiez à distinguer dans ses torts, ce qui tient à ses défauts, de ce qui pourrait manquer à sa reconnaissance. Vous le remarquez vous-même :

[1] Jour du mariage d'Hélène de Nesselrode avec le comte Michel Chreptowitch.

dans les grandes circonstances, elle ne laisse rien à désirer, par la raison que dans les occasions qui l'émeuvent, une forte impression fait disparaître sans combat les tristes mouvements qui paralysent ce qu'elle a de meilleur. Etudiez-la, et vous verrez que ses défauts tiennent beaucoup plus à son caractère qu'à son cœur, et, dès lors, le vôtre en souffrira moins. Il y a si loin d'un tort d'humeur ou de vivacité, à une seule omission qui constate soit l'ingratitude, soit même l'aridité et l'égoïsme! D'ailleurs on se corrige de ce qui est défaut, et Dieu seul peut créer dans une âme ce qui lui manque; nous autres, pauvres créatures, dans nos infimes ressources, nous ne pouvons agir que par voie de modification ou de retranchement.

J'attends avec une véritable impatience les deux portraits que vous m'annoncez; quelle bonté à vous d'avoir pensé au plus cher présent que vous puissiez me faire!

Fleury, 28 juillet 1832.

Chère amie, quoiqu'à Fleury, je suis tenue par Medem au courant des courriers. Ce sont de si précieuses occasions que celles qui permettent de s'ouvrir librement : on dirait de l'air donné à la chambre d'un prisonnier! Certes, je ne suis ni très-malicieuse ni très-agressive, et la poste ne devrait pas être un contrôle qui m'effarouchât; aussi, lorsque je tiens tant aux occasions expresses, c'est pour ne pas diminuer le vrai plaisir d'écrire : laisser courir sa plume, laisser taire sa prudence et presque son jugement. Quant à votre lettre que j'attendais, elle ne m'est point venue;

mais vous savez que je ne suis point exigeante, et qu'il est plus dans ma nature de remercier que d'arracher.

J'ai dîné la semaine dernière chez Mme de Rauzan, que j'ai trouvée toute charmée de la lettre qu'elle avait eue de vous. Ce jour-là, je faisais connaissance avec son nouveau logement, modeste et confortable second qui atteste à la fois l'élégance et la raison de ses hôtes. Les sacrifices que le bouleversement de Juillet lui a imposés n'attristent que ses amis; non-seulement il est évident qu'ils n'ont pas été jusqu'à son cœur, mais qu'ils n'ont pas même contristé sa vanité, qu'ils n'ont pris ni sur ses jouissances profondes et vives, ni sur ses goûts, qui ne sont pas ceux que l'argent satisfait. Sa sollicitude maternelle n'a fait porter aucune privation à ses enfants, et le salon de la jeune femme brillante n'a, intellectuellement parlant, rien perdu de son éclat. Vous auriez été contente d'elle, en la jugeant sous des rapports qui n'avaient point encore paru à vos yeux, si vous aviez pu suivre, dans leur vive sincérité, ses angoisses pour sa sœur [1], dont la sûreté personnelle pouvait être si vivement compromise. Vous me demanderez ce qui peut être changé dans le fond de cette inquiétude, la situation réelle étant restée si parfaitement la même; je vous répondrai par le fait inexplicable d'une sécurité qui est dans l'esprit de tout le monde, sans être dans la compréhension de personne. Ce qui est vrai pour Félicie est également

[1] Félicie de Duras, seconde fille de la duchesse de Duras, unie en premier mariage au prince de Talmont, en second mariage au comte Auguste de La Rochejacquelein, avait partagé les périls de Mme la duchesse de Berry dans la Vendée, et venait d'échapper à de premières poursuites.

vrai pour la duchesse de Berry ; on dirait aujourd'hui que c'est l'oubli, en apparence général, qui la garde ; mais, malgré cela, la haine, le besoin d'extirper un point qui entretient une irritation dangereuse, la cupidité des agents subalternes qui spéculent sur tous les dangers et sur toutes les infortunes, n'oublient pas ! Avant que telle chose fût, qui l'aurait crue possible? Traverser la France d'un bout à l'autre est certes une moindre merveille que de rester cachée dans la Vendée, pays découvert où la fidélité est seule un asile. Quelqu'un me faisait observer le singulier contraste d'une aventureuse entreprise du XV[e] siècle se détachant sur l'indifférence glaciale du nôtre ; en réalité, c'est surtout un anachronisme. La tendance générale, en dépit des mouvements partiels, d'autant plus violents qu'ils sont inconsidérés, est tellement au repos, que la chose publique se maintient et marche même à une sorte de consolidation, sans qu'il y ait ni affection, ni estime, sans même qu'aucun intérêt soit vraiment satisfait. Les ambitions individuelles, les haineuses passions de quelques-uns, ne peuvent rien contre cette force d'inertie, qui constate si clairement l'espérance morte au fond des cœurs et l'intérêt matériel servant à lui seul de lien social. Si vous demandiez aujourd'hui pour qui sont ces glorifications des journées de Juillet, on serait bien embarrassé de vous répondre. Ces anniversaires deviendront bientôt aussi repoussants d'hypocrisie qu'ils ont toujours été odieux en morale ; ils peuvent encore faire des coupables, heureux droit qu'ils ne perdront jamais, ils ne feront plus de dupes.

Quoi ! c'est vous qui vous plaignez du temps, chère

amie! Savez-vous qu'aujourd'hui 28 juillet, je puis vous affirmer, du haut de la colline qui regarde Meudon, que nous avons eu à peine trois jours d'été; et M$^{me}$ de Ségur me mande qu'il a gelé blanc en Normandie. Il fait peut-être chaud en Laponie! Cela me consolerait presque. J'ai bien pensé que le départ de vos enfants, cette masse de mouvement et de vie qui se retirait tout-à-coup, vous laisserait regret et vide. En présence de cette impression, on ferait bon marché du repos qu'on estime d'ailleurs, et on rachéterait bien cher cette foule de petits tracas qu'on qualifiait d'insupportables. Voilà comme à l'épreuve, non pas seulement les dimensions, mais la qualité des choses, viennent à changer. Heureusement, chère amie, ces privations ne pèseront pas longtemps sur votre cœur, si tendrement maternel. Je vous envoie une lettre pour Hélène; je fais toujours de mon mieux pour leur donner la substance d'un sermon et lui en sauver la forme. C'est un soin bien urgent; un prédicateur maladroit serait sans doute assez mal venu au milieu de tant de bruits, des réalités nouvelles, des rêves enchanteurs qu'élèvent à la fois la jeunesse, l'amour, la prospérité sur tous les points et sous toutes les formes, enfin, toutes les puissances enivrantes de ce monde! Mon mari me charge de le mettre à vos pieds.

Paris, 20 décembre 1832.

Je ne suis pas étonnée, chère amie, de l'impression de Pétersbourg sur les événements du jour; elle se rapporte parfaitement à celle de la société de Paris, du moins, celle que je vois. Du reste, les plus ardents philippistes ne vont pas au-delà de l'impatience de voir

l'expédition finie, sauf pourtant à faire mousser la conquête de la citadelle d'Anvers bien au-dessus de notre très-modeste admiration pour les hauts faits du passage du Balkan et de la prise d'Andrinople. Mais quand je parle de la conquête de la citadelle, aura-t-elle vraiment lieu? Depuis les faits militaires jusqu'aux évolutions des Chambres, y a-t-il quelque chose qui laisse place aux prévisions? Je disais à notre ambassadeur, dans une longue conversation que j'ai eue avec lui, que les hommes les plus supérieurs en étaient dans leurs jugements politiques au même point que les plus grands médecins pour le choléra : toujours prêts à confesser leur impuissance. On ne traite qu'avec l'inconnu, et il n'y a pas un pouce carré sur lequel appuyer le levier de l'intelligence. Les Chambres, celle des députés particulièrement, n'ont-elles pas trompé toutes les prévisions? Quelqu'un de très-bien informé me disait l'autre jour que les ministres étaient occupés à en modérer le dévouement au pouvoir actuel, et qu'ils sentaient qu'il y avait quelque chose de compromettant, même pour eux, dans une ardeur si inattendue et si peu réfléchie. Les hommes pris individuellement font éprouver autant de mécomptes que pris en masse. Qui aurait dit que la loi de siége pût venir des hommes légaux par excellence, les doctrinaires, et que c'est dans les rangs des impérialistes, façonnés à toutes sortes d'arbitraire, que ce projet de loi rencontrerait le plus d'opposition? M. de Bassano et M. de Pontécoulant sont ici les adversaires les plus redoutables du ministère; et c'est encore M. de Bassano qui a réclamé avec le plus de force contre la confiscation de Chambord! Tout est à l'avenant, et la posi-

tion des choses et des personnes change si souvent, que vraiment on ne comprend pas que, hors de France, ces mouvements perpétuels soient intelligibles. Néanmoins, je dis comme vous, chère amie : il est probable que tout cela aura sa durée; et quoique Louis-Philippe, malgré M^lle^ Boury[1], se croie, ce que je puis vous garantir, d'une part, dévoué aux poignards, et de l'autre, certain que sa dynastie s'établira, c'est précisément le contraire qui me paraît probable. J'aime à me persuader que la Providence laissera, pendant quelques années de ce règne si contristant pour toute âme élevée, user l'esprit révolutionnaire et que, sous de meilleurs auspices et un ciel plus serein, elle rétablira les droits de la justice.

Je pense que vous pouvez être tranquille pour Félicie[2]; il n'y a pas d'intérêt à la trahir, et il est bien probable qu'elle échappera au sort de sa courageuse patronne. Concevez-vous que c'est depuis le 17 juin, jusqu'au jour où une infâme trahison l'a livrée, que M^me^ la duchesse de Berry est restée cachée à Nantes dans cette même maison? Les nouvelles qu'on en a sont assez bonnes; un moment on a craint qu'on ne rendît sa captivité plus rude, afin de la réduire à s'engager par des promesses si on lui laissait quitter la France. La permission de pénétrer jusqu'à elle don-

[1] Un coup de pistolet ayant été tiré sur le roi Louis-Philippe, qui se rendait à l'ouverture des Chambres, M^lle^ Boury affirmait avoir détourné l'arme meurtrière. Cet attentat, dont la réalité finit par demeurer incontestable, fut, pendant quelque temps, regardé comme une manœuvre de police et servit de texte à beaucoup de railleries.

[2] La comtesse de La Rochejacquelein.

née à Mme de Casteja et bientôt révoquée avait fait craindre un système arrêté de privations[1]; mais le départ de M. de Brissac pour Blaye, où le gouvernement l'autorise à se rendre, atténue cette crainte, rassure et console. En tout on est fort occupé d'elle; ses ennemis mêmes respectent son courage et son malheur; et dans le peuple, surtout dans la classe tout à fait inférieure, il y a beaucoup de sympathie pour la destinée que la hauteur de ses sentiments a osé affronter. Je crois que la partie de la nation qui y est le moins sensible est celle précisément qui fait la force de Louis-Philippe, dont le *Constitutionnel* exprime l'opinion et que représente la garde nationale, celle pour laquelle le juste-milieu réserve ses tendresses et qui les paie par un assez grossier encens.

Adieu, chère amie; je me hâte de fermer ma lettre : l'heure a sonné.

[1] Caroline de Bombelles, comtesse de Casteja, était fille du marquis de Bombelles, qui, colonel et ambassadeur avant la Révolution, devint veuf durant l'émigration, embrassa l'état ecclésiastique en Autriche, et resta curé d'une petite ville de Moravie jusqu'en 1814. Sous la Restauration, il fut nommé évêque d'Amiens et aumônier de M. le duc de Berry. Mme de Casteja, qui avait fait partie de la maison de Mme la duchesse de Berry, s'était rendue en tout hâte et de premier mouvement à la citadelle de Blaye, aussitôt qu'elle avait appris qu'on y conduisait l'auguste prisonnière de Nantes. Ce ne fut point le gouvernement, comme on le crut d'abord, qui lui interdit le séjour de Blaye, mais la demande antérieurement exprimée par la princesse à Mme la comtesse d'Hautefort, qui, répondant aussitôt à cet appel, ne quitta plus Mme la duchesse de Berry, ainsi que le comte de Brissac, jusqu'au jour de la mise en liberté.

Paris, 11 février 1833.

Chère bonne amie, le petit mot que je joins ici n'aura pas le bonheur d'être le premier qui vous rassure; mais les lignes que vous y trouverez pour vous iront à votre cœur[1]. Vous avez partagé notre inquiétude, mais combien vous l'auriez ressentie encore plus vivement, si vous aviez pu la suivre presque d'heure en heure et pendant près de quarante jours! La force d'âme, de tête, l'énergie de son caractère, sa décision; son sincère et habituel dédain de ses aises personnelles et même de sa sécurité, sont au-dessus de tout éloge; avec cet oubli de soi-même qui élève si haut la nature, il y a une occupation des autres, de leurs plus petits intérêts ou agréments, qui la fait vraiment aimer. Du fond de la plus juste perplexité, j'ai vu des lettres d'elle de quatre pages où, à l'exception de quelques mots rapides et pénétrants sur sa confiance dans la Providence, elle ne donnait que des preuves de fidèle et généreuse sollicitude pour tout ce qui l'intéressait. La Vendée et ce cœur-là devaient sympathiser. Je suis bien sûre que, dès qu'elle a été en sûreté, son premier soin aura été de vous écrire, et que j'arrive bien tard pour vous donner de ses nouvelles, mais pas trop pour que l'expression de mon estime pour elle vous paraisse superflue. Sa sœur et moi avons vécu de la même anxiété.

A bien des époques, chère amie, le séjour de Paris

[1] Ces lignes étaient de la main de Mme la comtesse de La Rochejacquelein.

a pu offrir plus de dangers véritables, mais jamais, je crois, il n'a offert plus de tristesse; pour ma part, j'ai senti renouveler quelque chose de mes déchirements aux journées de Juillet. L'impossibilité d'apercevoir une issue qui ne soit pas funeste, la difficulté même de faire des vœux affaisse l'âme et la comprime; on se dit que tout cela dépasse la portée humaine, et que ce n'est pas seulement malheur à l'individu, mais que c'est malheur au parti, à la force quelconque qui oserait prendre l'initiative, dans un temps que Dieu, sans doute, se réserve de régler selon ses desseins. Notre ambassadeur est toujours à Londres; avec un homme comme Medem les affaires s'en passent bien. Je suis toujours plus frappée de sa très-réelle distinction, et je ne sais rien qui aille mieux à son esprit que son caractère; l'un est la vraie doublure de l'autre. Ce n'est pas seulement par la rapidité, par la justesse de ses vues que me frappe son intelligence, c'est par sa force d'arrêt; cet homme n'agira jamais qu'à bon escient et la partie rationnelle l'emportera toujours sur l'autre.

A propos de caractère, dites-moi comment la princesse*** a été pour vous dans cette circonstance du mariage d'Hélène, où votre cœur ouvert à toutes les émotions lui laissait si beau jeu pour agir sur vos impressions? Chère amie, prenez garde à n'être pas injuste : ce que vous attendiez d'elle, ce que vous aviez droit d'en attendre comme réciprocité, n'est peut-être pas dans elle. Ce n'est pas sur la mesure, la force de vos sentiments qu'il vous faut, pour être équitable, juger ceux des autres; cette source de mécomptes est peut-être la plus générale : on peut être lésé sans

avoir le droit de se plaindre, parce qu'après tout chacun de nous ne s'engage à donner que ce qu'il a. La princesse*** a sûrement de grandes et réelles qualités; je la crois juste et vraie, et c'est immense; mais cela suffit-il pour sentir, pour reconnaître la véritable amitié? Certainement non, et voilà pour vous la part de l'illusion. Adieu, ma bonne chère amie; c'est de toute mon âme que je vous aime et vous embrasse.

Paris, février 1833.

Chère amie, vous m'avez demandé ce que je pensais du système de la *Gazette de France*. Je ne la lis pas, et ne sais qu'imparfaitement, hors ses points principaux, l'ensemble des moyens qu'elle propose; seulement il m'a paru qu'ils étaient bien plus une voie d'arriver qu'un système d'adoption finale. Il est évident que la classe populaire, dans certaines provinces de France, serait la plus favorable à une restauration, et que, par l'influence de son nombre, le vote universel donnerait quelques chances au rappel de la légitimité. La décentralisation du gouvernement en ôtant à l'omnipotence de Paris, pourrait servir le même but; mais le pouvoir rétabli n'en resterait-il pas affaibli? Serait-il certain que le simulacre même de l'assentiment de tous ne donnerait pas un nouvel essor à la démagogie? Le peuple français est-il de ceux qui, après avoir usé du pouvoir dans un but utile et général, savent le résigner? Ce que je redouterais du succès qui amènerait une restauration, c'est qu'il fût de nature à en rendre le maintien impossible. Dans l'ardeur de triompher, c'est chose à

laquelle personne ne pense. Henry V, selon moi, ne peut pas, par des moyens forcés et violents, fermer la révolution et faire commencer pour la France une ère nouvelle; il faut qu'il y ait assagissement général, rapprochement sincère de la nation vers lui et de lui vers la nation, par la connaissance précise et exacte de ses besoins, de sa tendance en ce qu'elle a de légitime, par l'appréciation du bien qui existe et des solides moyens de son progrès. Il faudrait, pour ainsi dire, que dans cette lutte ni l'un ni l'autre ne l'emportât, mais que la victoire réelle appartînt à ce que les doctrines hautes et généreuses ont de vrai comme application, dépouillées des exagérations de partis, qui cachent toujours des passions trop humaines ou des intérêts trop cupides. Belle et chimérique utopie, me direz-vous! J'en conviens, chère amie, si on en imaginait la réalisation parfaite; mais je crois que la voie dont je parle est la seule possible si on veut de la durée.

Nous en sommes toujours au même point sur Blaye; l'annonce du mariage de Mme la duchesse de Berry prévaut. Les journaux en parlent ouvertement aujourd'hui. Tout cela ne raccommode pas les affaires de Louis-Philippe; si on est découragé d'une part, on ne se rattache pas de l'autre. Sans la fatigue, qui explique tout, on ne comprendrait pas comment le gouvernement subsiste entre les royalistes, qu'il déteste, et les républicains qui le font trembler; c'est de la faiblesse de tous les partis et même du sien, que naît une sorte d'équilibre qui singe l'ordre et la tranquillité. Ce qui en fait foi comme un apologue, c'est une conversation du salon de Mme Récamier qui m'a été

transmise immédiatement par un des assistants. C'était entre M. de Chateaubriand, M. Comte, rédacteur du *Temps*, fort attaché à la maison d'Orléans, et M. Ampère, jeune et ardent républicain. M. de Chateaubriand disait : « J'ai fait mes preuves comme attachement aux Bourbons; je leur dévoue tout ce qui me reste de talent et de vie; mais je ne m'abuse pas sur leurs espérances, et je suis trop convaincu qu'Henry V ne reviendra pas, etc., etc. » M. Comte venait après lui : « On sait, dit-il, si quelqu'un a contribué plus que moi à mettre Louis-Philippe sur le trône, et pourtant je ne me dissimule pas qu'il est impossible qu'il s'y maintienne. » M. Ampère reprenait : « La république a tous les droits, et, certes, beaucoup de sympathies en France; mais il est bien triste que les dernières tentatives aient montré qu'il ne fallait pas penser à l'établir chez nous. » — Vous voyez d'après cela, chère amie, que ce serait le *Riennisme* qui aurait seul des chances en France, ou que du moins la logique de nos gens d'esprit n'aperçoit que de nouvelles incertitudes dans sa destinée future. Avec cela, on va au jour le jour, et ici s'adapte le mot de M. de Talleyrand : « Nous faisons du présent, la Russie fait de l'avenir. »

En attendant, l'Europe me paraît bien malade, et surtout les classes aristocratiques européennes. Au retour d'un voyage sous l'Empire, on demandait à Rœderer ce qu'il avait vu dans les pays étrangers qu'il venait de parcourir. Il répondit : *J'y ai vu beaucoup de ducs sans ducats, et de princes sans principes.* Ah! ma chère amie, où en serions-nous si les principes n'étaient pas toujours là pour suppléer aux

personnes, et s'il fallait que nos vœux suivissent le cours de nos vicissitudes! Quand on s'efforce de ne donner à chaque intérêt que le degré d'importance qui lui appartient, de ne sacrifier jamais la rigoureuse vérité à aucun avantage du moment, à aucune des chances du succès, on est bien rarement découragé d'une opinion consciencieuse, ni détourné des voies qui peuvent la faire prévaloir un jour. Tenez-vous donc bien en garde, mon amie, contre les violences de langage qui inondent les salons; lorsqu'une faute est sentie comme le plus affreux des malheurs, toute sévérité devient impossible, le châtiment la suivant de trop près. Ce mot même de mépris qui, dans les temps où nous vivons, vient se placer à l'ombre de quelques droits, devient une indignité lorsque l'humiliation est si profonde ; il me rappelle le mot d'une vertueuse Toulousaine à un jeune homme : « Je bénis Dieu de n'être pas si honnête femme que vous. »

Adieu, ma bonne chère amie; j'ai attendu au dernier moment, mais voilà le soleil qui se fait chaud, et je vous écrirai au lieu de grelotter; c'est pour moi la saison de toutes les améliorations, de tous les bons et doux loisirs. Embrassez ma chère Hélène.

Paris, 15 mars 1833.

Chère amie, quelque consternée que je fusse aux dernières nouvelles de Blaye, jamais je ne me suis sentie plus confiante dans les destinées de M. le duc de Bordeaux. Le courage de sa mère ne pouvait ajouter à ses droits et le dénouement de son entreprise ne peut rien leur ôter. N'ayant jamais cru qu'une restaura-

tion pût se faire au moyen de l'initiative prise par des impatiences et des tentatives toutes humaines, son mauvais succès ne m'a paru que devoir écarter pour longtemps des pensées aussi inefficaces que dangereuses. Si M. le duc de Bordeaux doit revenir pour faire le bonheur de la France, le renouvellement de l'esprit du pays aura dû le précéder ; sa présence ne pourra être que la consécration des principes conservateurs de la société. Il y aurait alors bien plus qu'une question de dynastie, de légitimité : ce n'est pas seulement cette vérité politique, c'est toutes les autres vérités qui seraient en jeu. Mais ces hautes considérations, ces grands événements qui décident pour longtemps de la moralité des peuples, ce qui est beaucoup plus encore que leur prospérité, la Providence ne permet pas qu'on les provoque imprudemment ; elle se les réserve, en rendant simplement les hommes instruments dans l'action qu'elle règle selon les lois connues de sa seule sagesse. Il y a un moment où l'impulsion est donnée, où les hommes se sentent appelés à se prononcer, où les plus prudents et les plus sages sentent le devoir d'agir. On dit alors qu'ils obéissent à la force des choses. Eh bien ! c'est cette force des choses qui est l'impulsion divine et qui est le signal du moment venu. En descendant d'une région plus bas, je vous avoue, chère amie, que je ne pense pas que la captivité de Blaye soit de nature à faire un mal long et notable aux intérêts de M. le duc de Bordeaux ; cet échec, selon moi, a des inconvénients plus apparents que solides. Il ne faut pas se le dissimuler, de grands périls pour la cause d'Henry V étaient contenus dans la disposition du parti de M[me] la

duchesse de Berry, qui se trouvait attirer à elle toutes les têtes chaudes, toutes les imaginations exaltées et fantasques, et leur donnait pour aliment les visions les plus chimériques dans l'avenir. Par le fait de ce qui vient de se passer, les royalistes qui veillent activement sur les droits et les intérêts de M. le duc de Bordeaux, concentreront dans leur nombre réduit ce que la France peut compter de plus honorable par le caractère et de plus éclairé par l'intelligence. Ce conseil d'hommes dévoués et sages force l'opinion, par l'hommage même qu'elle leur rend, à respecter leurs convictions et par cela même la prépare à les admettre. Plus libres par l'éloignement d'une action double et souvent dominante, ils pourront mieux régler, mieux calculer leur marche et répondre davantage aux besoins de la raison publique, qui, hélas! il faut le croire, finira par se frayer jour. Elle n'en fait pas mine jusqu'ici.

L'affaire du coup de pistolet et ses débats vous auront montré, chère amie, les dispositions générales dans tout ce qu'elles ont d'hostile. L'auditoire, ici, par l'improbation haineuse qui frappe tout ce qui vient de l'autorité, est un bien plus mauvais symptôme que les entreprises des accusés : c'est la société en regard de quelques individus. Vous retrouverez le même esprit dans les journaux, dans les pamphlets, dans les salles de spectacle et jusque dans les rues. L'Académie elle-même vient d'en donner un déplorable exemple dans la nomination de M. Tissot, démagogue dont le nom se lie, dit-on, aux scènes les plus sanglantes de la révolution.

Adieu, bonne chère amie; désormais je ferai

comme vous dites; je préparerai mes lettres d'avance, afin d'échapper au vrai déboire d'être resserrée dans l'espace le plus étroit et dans un moment de grande fatigue.

Paris, 4 avril 1833.

Chère bonne amie, ma dernière lettre aura répondu à plusieurs des questions que vous me faites, entre autres de savoir si les derniers événements pourront nuire aux intérêts de M. le duc de Bordeaux. Non, ils ne lui nuiront pas, je ne puis le croire ; ils ajournent sans doute toute tentative téméraire ; mais ce n'est pas le moment non plus d'affronter les périls d'une navigation que même sans les écueils, de trop mauvais pilotes auraient achevé de rendre dangereuse. Il faut que tout mûrisse pour Henry V, en lui et hors lui; il faut surtout qu'il ne soit pas menacé par l'impéritie des siens. Comme on le disait tout récemment dans un salon : — Ah! que le duc de Bordeaux reviendrait aisément s'il n'avait, en France, que ses ennemis ! — Au fond, bien des absurdités auxquelles je fais allusion sont profondément touchantes, mais elles prouvent aussi que l'idolâtrie ne devrait jamais se mêler à nos affections, même les plus respectables.

La prospérité commerciale commence à renaître ; toutefois je ne sais si cette prospérité recouvre un bien-être très-vrai et très-solide. Quant au gouvernement, ce qui le maintient, c'est de n'avoir pas un concurrent qui puisse faire valoir ses droits, et d'avoir dans ses ennemis, les républicains, les ennemis de tout le monde ; mais cela suffit pour vivoter sous l'in-

fluence des menaces renouvelées sans cesse, et non pour marcher dans un système régulier et soutenu. Le discours de M. Viennet, qui nous apprend entre autres qu'il est urgent et louable d'exploiter la cupidité dans l'intérêt public, est vraiment l'expression la plus vive et la plus exacte des difficultés qui pressent de toutes parts. *La légalité nous tue*, quel aveu et quel dilemme! car, si on est sûr de mourir en restant dans la légalité, on est sûr de se tuer en en sortant. Toute la marche se ressent de la nécessité de faire et de ne pas faire; et on a beau appeler cela louvoyer, ce n'est pas aller assez vite pour échapper au canon ennemi. La politique étrangère est empreinte de la même vacillation. Ils sont éternellement tentés de tout ce qui peut leur faire prendre des airs de hauteur, une attitude d'arbitres européens, et au fond ils ne se soucient que d'une chose, c'est de durer tellement quellement aux conditions les moins onéreuses possible. Le bien-être matériel, voilà ce qui est au fond de toutes les pensées. Comme je vous l'ai mandé déjà, chère amie, l'état du pays ne me paraît pas comporter une amélioration prochaine dans son régime; ce n'est pas l'édifice seulement qui est en question, c'est le sol qui manque sous les pieds, et la France n'est pas plus gouvernable aujourd'hui pour un autre que pour Louis-Philippe. Il faut que les méchants soient réduits, que les bons s'assagissent. Je ne sais rien de plus honorable, de plus éclairé, de plus modéré que les hommes considérables à la tête du parti royaliste, et qui sont vraiment, avec l'objet de leurs vœux, l'espoir de la France; mais la masse du parti n'est pas encore revenue à beaucoup près à la vérité de ce qui

est et de ce qui peut être. Cette masse est peu éduquable; on peut dire cela de beaucoup de masses dans beaucoup de pays; mais la France ne pourra être sauvée que lorsqu'une petite catégorie d'honnêtes gens un peu plus vaniteux et un peu plus niais qu'ils ne le croient, aura perdu beaucoup de ses prétentions et qu'elle ne songera plus à faire revivre le passé dans sa partie frivole et transitoire. Quelque chose qui arrive, les royalistes n'auront plus jamais, et tout au plus, que la nue-propriété d'une restauration, et non son usufruit. Dans quelques jours je vous parlerai de la *Gazette de France*; aujourd'hui, chère bonne amie, je ne sais plus ce que je vous dis tant je tombe de fatigue.

Je vous remercie mille et mille fois de votre thé si délectable, que je réserve à mes déjeuners. La distribution des semences de melons a été faite, et en votre nom. Adieu, à bientôt.

Paris, 11 avril 1833.

Ma santé, chère amie, n'a nullement souffert du carême et de sa fin laborieuse; cela m'a fait conclure qu'il n'y a rien de profondément entamé dans une organisation qui se ploie et suffit encore à ce qu'on demande d'elle. Il faut convenir aussi que bien des consolations ont soutenu pendant ce saint temps ceux qui vivent d'elles; depuis dix-sept ans que je connais Paris, je n'y avais encore vu ni une telle affluence dans les églises, ni un tel zèle. Combien la Restauration, avec ses impulsions religieuses, avec les exemples de ses princes, a été loin d'obtenir de tels résultats! La politique qui s'y mêlait pour les uns, l'ambition

qui s'y mêlait pour les autres, étaient funestes au plus grand nombre qui, étranger à ces influences, mettait son point d'honneur à les braver. Et puis il faut faire la part de l'esprit de contradiction se raidissant toujours contre le pouvoir. En France, on est plus difficilement qu'ailleurs de l'opinion de ceux qui règnent; et la coupable indifférence du gouvernement actuel est certes, par l'effet, plus utile à la religion que ne le serait sa piété. Singulier peuple, dont on n'a jamais le dernier mot ! Des ressources immenses se découvrent tout à côté des pertes les plus déplorables. Et les séances de la Chambre, qu'en direz-vous? Je ne sais rien de plus impudent, de plus audacieux que le parti perturbateur, mais à coup sûr, aussi, rien de plus insuffisant en principes que le parti réputé pour y défendre l'ordre et la stabilité. C'est la disposition du moment, c'est le plus léger incident qui décide, et l'on sent combien il est impossible qu'à la longue et toujours tant de défaillance morale n'échoue.

L'autre jour, notre ambassadeur [1] est venu causer avec moi, et vraiment ces deux heures qu'il m'a données m'ont paru tout ce que je sais de plus piquant et de plus amusant. Il doit passer prodigieusement dans ses dépêches de cet esprit si original, si juste, si pittoresque dans son langage, si animé; il fait vivre tout ce qu'il peint, et surtout sa pensée. Cet homme excellerait dans le genre des Mémoires, et s'il n'écrit pas les siens, c'est vraiment une perte à déplorer. On aurait pu dire la même chose de M. de Chateaubriand; mais il n'a pas voulu laisser ce re-

[1] Le comte Pozzo di Borgo.

gret à la postérité, pas même à tous ses contemporains; car, tout en renonçant à imprimer ses Mémoires de son vivant, il en fait des lectures qui, pour le moment, sont très-goûtées, très-suivies. C'est chez Mme Récamier qu'elles se font.

Adieu, ma chère amie; pardonnez-moi cet odieux barbouillage. Embrassez pour moi ma bien chère Hélène, et dites-lui que j'y pense sans cesse; Dieu sait que c'est pour la regretter.

Paris, 24 août 1833.

Chère amie, je suis souffrante, et vous aurez par ce courrier-ci à peine un billet; le courrier qui doit partir le 7 ou le 8 septembre sera, j'espère, ma consolation. En attendant je vous donnerai une nouvelle imprévue, c'est que Mme de La Rochejacquelein est en Portugal avec son mari [1]! Des luttes guerrières et politiques, voilà décidément l'atmosphère où elle semble vivre à l'aise. Le Portugal! la Suisse! pauvre Europe! pauvres nous, et surtout ceux qui sont jeunes! à quel avenir ne sont-ils pas réservés!

A bientôt, chère amie; je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 2 septembre 1833.

Chère amie, j'ai mandé à Hélène combien Nadine nous avait inquiétés. Le mieux est progressif, elle est plus qu'en convalescence; mais, malheureusement, la santé à laquelle elle peut arriver est à peine la convalescence d'un autre. J'ai très-peu de temps, ma

[1] Don Miguel, attaqué par son frère don Pedro, venait d'appeler à lui un certain nombre de Français.

chère amie, et je vais laisser là tous les sujets que nous pouvons traiter sous les yeux de nos Argus, pour profiter de cette petite occasion de causerie à portes closes.

Les journaux avaient tant parlé et depuis si longtemps du départ de notre Empereur, que, selon la louable coutume qu'ils m'ont fait prendre de révoquer en doute ce qu'ils affirment, j'ai eu autant et plus de surprise de ce voyage que si on n'en avait pas parlé. On lui avait fait prendre la tournure d'un congrès, et il semble que c'est précisément ce qu'on a jugé à propos d'éviter par des entrevues partielles. Dieu veuille que l'Empereur en retire la parfaite connaissance des hommes et des choses! Il y a six mois encore, j'espérais que, dans le cas où il s'agirait de s'armer contre l'ennemi commun, l'élément révolutionnaire, les puissances du nord et de l'est de l'Europe offriraient pour la première fois le spectacle d'une entente qui exclurait toute ambition, toute vanité particulières, qui sacrifierait sans réclamation jusqu'aux intérêts personnels; peut-être la stabilité, la durée de tout ce qui constitue le monde actuel était à ce prix. Mais pour cela, il faut savoir positivement où est le devoir des chefs des nations, l'action qu'ils doivent exercer sur leurs destinées, et jusqu'à quel point on doit faire taire, pour éloigner un avenir menaçant, ces douces et pressantes sollicitations qui invitent à jouir du présent. Les vieux rois veulent mourir dans leurs capitales; leurs jeunes héritiers ont peut-être plus de passions et d'impatience que de principes. Dans l'état actuel des choses, d'après ce qu'on dit de l'Allemagne, de la disposition des gouvernants qui

n'échappe point aux agents de ce pays, il n'est sûrement pas probable que notre Empereur soit stimulé par les souverains qu'il va visiter.

Quand on se reporte seulement de quelques mois en arrière, on voit les pas de géant faits par l'esprit révolutionnaire; il nous entraîne tous, et ceux qui s'en plaignent et ceux qui le nient, comme le mouvement de la terre inaperçu, continu et rapide. Le Portugal perdu sans ressources; la péninsule, qui nécessairement suivra son sort, déjà la proie des Anglais jusqu'au moment où la France s'appuiera sur l'Espagne régie par son influence [1]; la Belgique toute française; la Suisse, au centre de l'Europe, faisant triompher l'élément démagogique, s'ouvrant à lui, aplanissant devant lui tant d'obstacles matériels, encourageant du geste et de la voix toute l'Italie du nord, en même temps qu'elle offre à l'Allemagne du midi les plus dangereux exemples; voilà, chère bonne amie, le produit de ces six derniers mois. Il consterne, et fait bien douter que l'on soit à temps, avec les moyens dont on dispose, hommes et choses, pour combattre avec avantage. Comme forces matérielles, les agitateurs disposent de moyens immenses. Cette France si refaite, redevenue si riche d'hommes et de prospérités de tout genre, pourrait sacrifier un million d'hommes et un milliard sans s'affaiblir et sans s'appauvrir. Les politiques de ce moment ne seraient pas mal représentés par le pauvre voyageur dans les hau-

[1] L'Angleterre avait fait descendre dix mille volontaires anglais à Bilbao contre le général carliste Zummalacarreguy, un instant victorieux et bientôt tué par un boulet anglais.

teurs des Alpes, pressé entre l'avalanche qui fond sur sa tête et le précipice qui est à ses pieds; aucune route n'est tracée ni pour avancer, ni pour reculer, et l'incertitude, l'ignorance, ajoutent leur poids à tant de maux positifs et si justement redoutés. Mais n'oublions pas, chère amie, que ce monde, théâtre de si tristes ravages, d'aberrations si coupables, a besoin d'être éprouvé, et que de longs délais de la justice de Dieu sur la terre importent peu à son éternité. Les hommes sont devenus insouciants et dédaigneusement négligents du premier de leurs intérêts, de leur vocation d'êtres spirituels et immortels; comment les avertissements qui leur sont donnés leur seraient-ils manifestes et sensibles, si ces avertissements ne les frappaient dans la partie encore vivante d'eux-mêmes, dans leur amour pour le bien-être, dans la possession enfin des biens qui les attachent à la terre? Si Dieu les abandonnait spirituellement, le plus grand et le plus funeste des abandons, s'en apercevraient-ils? Mais Dieu leur parle une langue que leur passion du moment leur rend inintelligible, et les bons patissent avec les méchants. Dans l'enfance des nations comme dans celle des hommes, les punitions sont plus immédiates; vous voyez pour les enfants, comme dans les contes chinois, toute action porter immédiatement son fruit naturel : le mal est puni, le bien récompensé. Mais, dans une société avancée comme la nôtre, si comblée de grâces et de lumières dont elle aurait dû faire un meilleur usage, la Providence s'abstient longtemps de paraître; elle abandonne les choses et les principes à leurs conséquences, et après avoir dit aux hommes cette terrible parole : — Faites, faites à

vous tout seuls — elle permet pour châtiment le succès dans le mal.

Adieu, chère amie, à bientôt. Je n'ai que le temps de fermer ma lettre.

Paris, 24 décembre 1833.

Ma bonne chère amie, c'est hier à cinq heures que Labenski m'a remis votre si tendre et douloureuse lettre ; il est dix heures, je rentre et je suis avertie que le départ d'une estafette me permet de vous rassurer sur l'impression que redoutait votre parfaite amitié [1]. Bénissons avant tout Dieu de ce qu'il ordonne, de ce qu'il permet ; bénissons-le surtout d'avoir assoupli notre cœur à sa volonté, de nous l'avoir fait aimer et vraiment vouloir. Chère amie, il n'y a dans ce monde que deux choses qui vaillent : aimer Dieu et faire son devoir ; je crois que non-seulement il est dangereux de reculer devant lui, mais plus pénible, et que les sacrifices exigés doivent être faits sans hésitation et sans arrière-pensée. J'ai bien souffert dans ma vie, mais, dans ces souffrances, j'ai appris à être heureuse, d'un bonheur que rien ne peut ôter, ni l'exil, ni surtout la mort. Ah ! c'est bien vrai, celle-ci en France m'eût paru bien plus facile ! Mais pour arriver dignement à la grande séparation, il faut qu'elle s'accomplisse en détail, et la seule voie sûre est celle où Dieu

[1] Mme Swetchine venait d'être avertie par Mme de Nesselrode que des inimitiés ou des jalousies opiniâtres arrachaient à l'empereur Nicolas la révocation du permis de séjour en France, et faisaient même craindre des mesures plus rigoureuses, avec exil dans l'intérieur de la Russie et interdiction de paraître à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

nous conduit. Chère amie, je ne vois que lui dans ce monde, et pas un homme, pas plus dans les événements qui changent la destinée des empires que dans ceux qui décident du sort des individus; avec cela toutes les pensées sont de paix, de douceur et même de prière. Ma peine la plus vive est de prévoir l'effet de cette terrible nouvelle sur mon pauvre mari; je tremble du ravage qu'elle peut causer. Je ne me le dissimule pas, il en sera profondément atteint, car, sous cette apparence d'indifférence paisible, la trace de quelques-unes de ses souffrances a toujours été ineffaçable. A soixante-seize ans, ce qui bouleverse les habitudes et toute l'existence est autrement difficile à supporter que dans l'âge moins avancé; et puis son bon cœur souffrira pour le mien, il comptera mes peines et il ne sentira pas mes consolations. Chère amie, ne croyez-vous pas qu'une amie comme vous, comme la princesse Alexis, cet excellent et cher Léon, que tant de participation, tant de tendre et sincère sollicitude, ne soient pas une compensation? Non, non, je ne suis pas ingrate; je sens, dans le malheur, tout ce qui m'est donné, tout ce qui me reste, quand ce ne serait que l'espoir de nous retrouver un jour là où l'on ne se quitte plus! Chère amie, il y a juste deux mois, j'ai vu mourir un saint [1], et ce saint était pour moi l'ami le plus tendre; ce lit de mort m'a révélé avec plus de force de bien hautes vérités : ces vérités que Dieu met à la portée des plus petits et des plus simples et qui ne demandent qu'un cœur docile. Ne soyez pas inquiète de ma santé; souffrir ne fait

[1] L'abbé Desjardins.

pas de ravages; la paix de l'âme les prévient tous, et à chaque effort s'attache un secours. Après tout ce que je redoute de dévorant dans la douleur de mon mari, mon plus grand chagrin, à moi, est la peine que je cause, celle que je ferai subir à ce qui m'aime. Mais tout n'est-il pas menacé de devenir affliction dans cette vie?

Labenski, dans cette circonstance comme dans toutes les autres, m'a montré le cœur le meilleur et le plus dévoué; il me demande ma lettre pour l'estafette, ce qui m'oblige à la fermer précipitamment quand j'aurais tant de choses à vous dire. Comptez toujours que je n'agirai et tâcherai de ne faire agir que par vos conseils; vous n'avez à redouter ni résolution exaltée, ni précipitation ou demande hasardeuse et irréfléchie; nous discuterons à froid le parti qu'il y aura à prendre, comme le choix du lieu, puisque l'exclusion des deux capitales m'ôte la consolation d'être près de vous ou de m'en tenir rapprochée. J'en appelle à la rectitude et à l'énergie de votre caractère : soyez amie jusqu'au bout et amie sans faiblesse; éclairez-moi, sacrifiez-moi à moi-même, et préférez toujours, dans vos conseils, ces résolutions qui coûtent dans le moment, mais qu'on est si heureux d'avoir prises quand on les considère dans leur principe. Adieu; je vous écrirai souvent par la poste pour vous donner simplement de mes nouvelles. En attendant, soyez bénie de toute la consolation que vous me donnez, de tout ce que vous faites pour moi; c'est à Dieu que je lègue ma reconnaissance et ma dette.

Paris, 12 janvier 1834 [1].

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Chère amie, j'ai écrit à la princesse Alexis Galitzin une longue lettre qui pourra suppléer aux détails qui m'auraient échappé dans celle-ci. Je la prie de ne parler de mon mari et de moi qu'en se concertant avec vous sur ce qu'il sera convenable de dire ; je m'en remets entièrement à vous deux. Rappelez-vous que si je n'ai pas la confiance au moins de travailler au mieux possible, je perds tout repos ; rappelez-vous que, quoique bien vivante et bien vivace, toutes mes forces, mes préoccupations sont pour un avenir qui ne peut manquer d'être prochain. Regardez la princesse Alexis comme ma seconde conscience ; je lui donne mes pleins pouvoirs, à la condition de les lui retirer si elle n'était pas assez sévère, seule manière pour la conscience de manquer de tendresse et d'affection.

C'est à Dieu que je parle surtout de ma reconnaissance pour vous ; une amitié comme la vôtre est certainement une haute vertu à ses yeux. Je ne vous dis rien de la reconnaissance de mon mari : vous vous êtes arrangée pour que les paroles nous manquent.

Paris, 3 mai 1834.

J'ai revu le comte Léon, ma bonne chère amie, et son arrivée a été comme le signal d'une bien favo-

[1] La plus grande partie de cette lettre est omise ici, parce qu'elle a été insérée dans la *Vie de Mme Swetchine*, ch. XIV, pages 381, 382, 383, 384.

rable modification de tout ce que notre situation avait de plus cruel. Il m'a apporté vos bonnes et consolantes paroles; il y a joint les communications qui lui avaient été faites à Munich par ma sœur. Ce sont des dispositions rassurantes, inespérées, et tellement propres à nous rendre la sécurité de l'avenir, que j'oserais à peine les articuler; c'est ce que j'évite à la lettre et même au fond de moi. Je redoute presque de sortir de mon chagrin, par la frayeur d'y rentrer; ma joie est encore presque aussi triste que mes épreuves. Je suis comme ces masses prises de glace et qui lentement, bien lentement, cèdent à l'action de quelque chaleur. Je bénis Dieu et l'Empereur de me permettre de respirer, ne fût-ce que pour reprendre haleine; et ma reconnaissance se concentre humblement dans le présent, sans me permettre un regard trop curieux sur ce qui viendra. Je vous ai écrit dans toute la sincérité de mon âme, dans toute sa bonne foi, dans tout son accord avec les éléments qui me composent, même dans ce premier moment où j'aurais obéi immédiatement pour faire mon devoir et ne laisser aucun doute sur ma profonde et inaltérable soumission. Avec la grâce de Dieu, j'aurais subi le martyre; mais vous avez cru, chère bonne amie, que je serais tentée de le provoquer, et ceci n'est pas, je vous l'assure. Quoique éloignée du pays depuis tant d'années, aucun des liens qui m'y attachent ne s'est relâché; je puis en être loin et non séparée. Pour échapper à ce malheur-là, j'aurais affronté tous les autres; car il vaut encore mieux être étrangère dans son propre pays qu'en dissidence forcée avec l'autorité qu'on révère, au milieu d'un public bien-

veillant. Voilà, chère amie, quelles étaient mes impressions et mes pensées avant l'arrivée de Léon, avant cette lettre qui fait prendre corps à tout ce que vous suggéraient d'espérance ce cœur si avide du bien-être de vos amis et cette intelligence si pénétrante et si juste. A présent, je n'ai plus, secourus comme nous l'avons été dans notre plus pressante nécessité, qu'à remercier, et dans le silence, l'obscurité, à tâcher d'arriver et de me maintenir dans le bienheureux repos dont jouissent les oubliés. Mon seul désir, et je puis dire mon seul soin, est de faire de la vie qui me reste comme un noviciat de l'autre; je puis bien dire devant Dieu que mon séjour ici m'est encore plus précieux pour y mourir que pour y vivre. Je suis sûre, chère amie, d'être approuvée par vous en vous disant que le premier emploi de ma tranquillité a été de faire passer mon foie sous une inspection sévère. Vous pensez bien que mes angoisses depuis cinq mois ont dû lui être pernicieuses; jamais je n'avais tant souffert. Je me suis décidée alors à consulter sérieusement. Le foie a été trouvé trois fois et demie plus volumineux qu'il ne doit l'être; il gêne ou déplace tout ce qui l'entoure; c'est la cause de tant de malaises pénibles, et particulièrement de l'impossibilité où je suis de rester dans mon lit au-delà d'une heure ou d'une heure et demie de suite. On m'envoie à Vichy; j'ai hâte d'y arriver.

Votre tendre préoccupation des autres, bonne chère amie, vous aura soulagée de la douleur que vous portez en vous-même; de nouveaux devoirs auront été votre consolation. C'est bien plus sur eux que sur le temps que je compte, par la raison qu'il y a une force

en vous qui se peut détourner, mais qui ne saurait être vaincue. Ce qui m'inquiète encore plus que vos souffrances morales, c'est votre santé; qu'avez-vous fait pour elle?

Chère amie, je ne vous en dis pas davantage; je suis bien abattue et dans une mauvaise veine, mais pour rien au monde je n'aurais voulu remettre à vous dire que j'étais tranquille, doucement portée par de meilleures espérances : je sentais trop que je vous devais les prémices de ce constraste avec ce qui l'a précédé.

Paris, 15 juillet 1834.

Chère amie, je vois que vous vous débattez comme un pauvre oiseau contre les barreaux de sa cage pour échapper à l'idée de la durée du gouvernement actuel, ici. Vraiment, espérer encore pour un avenir éloigné prouve bien la force cachée qui réside dans ses principes. Tout ce qui se palpe, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend est mille fois propre à faire croire la partie perdue à tout jamais; et pourtant la confiance contraire, sans pouvoir articuler un seul fait qui vienne à son secours, ne s'ébranle, ni ne diminue. C'est vraiment le triomphe humain de l'insaisissable, un instinct qui imprime un caractère fugitif à une situation, et cela uniquement parce qu'elle est entachée de blâme.

Après tout ce que nous avons eu à subir l'année dernière à Blaye, on est venu fixer toutes nos préoccupations sur Prague. Vous aurez vu dans les journaux le renvoi de M. de Barande, précepteur de M. le duc de Bordeaux, son remplacement par deux hommes

que je suis disposée assurément à croire très-estimables, mais qui n'en sont pas moins très-impopulaires en France. On dit de tous côtés que la duchesse de Guiche avait apporté ces nouvelles en les accompagnant de l'improbation la plus vive[1]. Là-dessus, division, colère, déchaînement dans les salons; chacun s'était choisi un objet particulier d'indignation, une victime enfin, les sacrificateurs se trouvant toujours en nombre dans la bonne compagnie. On dit que l'exultation de mesdames de B... et de C... perçait dans toutes leurs paroles, que l'humeur, l'irritation, n'étaient pas moindres dans l'opposition; contraste que le monde offre constamment, tandis que la sincère affliction cherche le silence et l'obscurité. Puis tout ce bruit s'est trouvé suspendu tout-à-coup par la très-simple observation que peut-être la nouvelle même était controuvée; chose, comme il arrive toujours, à laquelle personne n'avait pensé. Nous en sommes là. Certes, je suis loin d'attribuer une importance décisive au renvoi d'un homme dont l'influence était particulièrement satisfaisante. D'après toute probabilité ce que M. le duc de Bordeaux sera, il le sera, à quelques nuances près, fort indépendamment de son précepteur; mais il est certain aussi que si les motifs les plus graves n'ont pas forcé au renvoi de M. de Barande, ce renvoi est une grande faute. Six ou sept années de soins établissaient prescription, et puis je pense que plus on est élevé, et

[1] Anna-Quintina-Albertine-Ida de Grimod d'Orsay, duchesse de Guiche. Le duc de Guiche, duc de Gramont à la mort de son père, avait suivi la famille royale à Prague, ainsi que la duchesse de Guiche et ses enfants.

plus il sied de consulter l'opinion générale quand ce n'est pas un devoir de la braver. Ce n'est pas en prenant une nation toujours à rebrousse-poil, qu'on peut arriver à s'en faire élire, et c'est bien le seul parti qui reste puisque aucune souveraineté ne veut de secours étranger. En tout, chère amie, le parti monarchique donne un bien triste et bien rare exemple, celui d'une minorité qui se décime elle-même, qui se divise et se réduit sans cesse en nombre et en force. L'union est comme inhérente aux partis maltraités par la fortune; comment les royalistes de France oublient-ils cette première condition de tout espoir pour l'avenir? Malgré cela, je persiste à croire que cet avenir leur appartient, ou du moins n'appartiendra pas au roi Louis-Philippe. Il me représente un soliveau qui s'enfonce bien dans la terre par son poids, mais qui ne peut prendre racine. Rien n'ajoute à sa consistance, parce qu'il ne gagne rien en vraie considération, les expédients mêmes dont il profite ne tournant pas à son avantage; ils sauvent le moment et vont se placer comme un éternel reproche dans son avenir. C'est un dissipateur qui grève tout ce qui n'est pas le présent, mais qui finit par payer. Du reste, il est certain qu'on éloigne ce moment par tout ce que la souplesse peut inspirer d'habiles tactiques. Hier, j'ai vu déplacer la table de marbre du piédestal qui attendait depuis si longtemps, sur la place Louis XV, la statue de Louis XVI, et voici une particularité assez frappante que pourtant je ne vous rapporterais pas, si je ne l'avais vue moi-même pendant plusieurs jours consécutifs : le drapeau tricolore qui surmontait ce piédestal, au lieu de s'effacer en blanc sale, ne livrait

plus au vent que sa partie bleue, si foncée qu'elle paraissait noire. Cela peut très-bien s'expliquer : le drapeau, au milieu d'une place exposée à tous les vents, s'est vu entamer successivement, et la partie attenante au bois qui le porte étant la partie bleue, a résisté la dernière. Aussi n'en veux-je rien conclure de merveilleux et constater uniquement un effet singulier, qui ne saurait être un symbole sinistre que pour ceux qui trouvent la menace au fond de leur conscience.

Vous avez vu par les journaux les voyages successifs qui ont été faits à Prague. Le vieux chancelier de Pastoret s'y rend actuellement avec son fils, et M^me de Pastoret les accompagne jusqu'au Rhin dont elle suivra le cours; charmante excursion qu'elle aurait voulu que je fisse avec elle. On n'entend pas souffler M. de Chateaubriand; il se renferme dans le silence, après avoir été parfaitement juste et convenable dans toutes ses paroles sur Prague, où, quoi qu'en disent les journaux, il a été très-bien reçu par le roi. Singulier homme que M. de Chateaubriand! il les réunit tous; la médaille du héros a son revers, et tous les instincts de la vertu se manifestent dans son âme, sans que, dans aucune ligne, son caractère ait assez de force pour le faire aller jusqu'au bout. On me contait un trait de lui qui le peint bien. Laborie[1], il y a quelques années, en parlant de M^me de Chateaubriand à

[1] M. Roux-Laborie, royaliste très-dévoué et lié activement à l'histoire du parti royaliste. depuis les projets d'une seconde évasion de Louis XVI, après le 20 juin, jusqu'à la fin de la Restauration. Il fut l'un des propriétaires du *Journal des Débats* à l'époque où ce journal défendait avec éclat les principes monarchiques.

son mari, se servit de l'expression : Cette bonne M^me de Chateaubriand. M. de Chateaubriand l'arrêta et lui dit : « Dites une excellente femme et non pas une bonne femme. » En dernier lieu, Laborie, je ne sais à la suite de quoi, lui rappela cette rectification d'épithète : « Eh bien ! reprit M. de Chateaubriand, si M^me de Chateaubriand, au lieu d'être une excellente femme, n'avait été qu'une bonne femme, les Bourbons seraient encore aux Tuileries. » Je crois bien que l'esprit de représailles de M^me de Chateaubriand contre le roi Charles X, dont elle se faisait honneur comme orgueil blessé dans son mari, a beaucoup contribué à aigrir les inimitiés de celui-ci ; mais la fanfaronnade est de vouloir persuader que ses coups seuls avaient tout renversé. Hélas ! ce propos est bien le pendant du discours au Luxembourg, où, pour exprimer la puissance de la plume et de la sienne en particulier, il affirmait que les Bourbons exilés, elle seule les rappellerait au bout de quelques mois. Rien n'est si commun que la vanité qui s'accuse cruellement en ne poursuivant qu'un triomphe. S'il est vrai qu'il eût dépendu de M. de Chateaubriand que les Bourbons fussent encore aux Tuileries, une cellule de trappiste ne devrait-elle pas être son seul asile ?

Vous devez être bien préoccupée des événements du Piémont. Je crains qu'ils ne soient graves, au moins comme symptômes ; presque à l'unanimité on s'élève contre la sévérité du gouvernement. Le comte de Sales, que je vois souvent, est le plus équitable et le plus saintement vertueux des hommes ; il est très-attristé de tout ce qui menace son pays[1].

[1] Le roi Charles-Albert avait succédé, en 1831, au roi Charles-

Le prince Soutzo est à vos pieds; il se fait un bonheur de vous voir à Pétersbourg, et voudrait abréger tout le reste de son voyage pour y prolonger son séjour. Vous me dites, chère amie, que mes neveux s'amusent à Pétersbourg; rappelez-leur que s'ils perdent leur temps, ce soit au moins pour s'amuser beaucoup; le symptôme fâcheux est quand on ne le perd que pour s'en débarrasser.

Adieu, ma bien bonne chère amie; dites à votre sœur que très-incessamment je lui écrirai; je suis à bout de mes forces.

Vichy, 27 juin 1836 [1].

Chère amie, je suis ici d'avant-hier, heureuse de

Félix et inaugurait son règne par une extrême sévérité envers le parti libéral. Le comte de Sales, petit-neveu de saint François de Sales et dernier héritier de ce nom, était un vieillard du plus noble aspect et de la plus attrayante vertu. Il a été donné au Piémont, avant de se plonger dans l'orgie révolutionnaire, d'être représenté à Paris par deux ambassadeurs, types accomplis de l'ancienne et vraie grandeur patricienne, le comte de Sales et le marquis de Brignole.

[1] Dans l'intervalle de ces deux lettres, Mme Swetchine fut contrainte de se rendre à Saint-Pétersbourg, dans le cœur de l'hiver, pour conjurer définitivement les mesures de rigueur toujours suspendues sur la tête du général Swetchine et sur la sienne. Elle revint à Paris dans le mois de mars 1835, épuisée de fatigue et avec le germe d'une maladie qui la tint durant trois mois dans l'état le plus alarmant. Mme de Nesselrode parvint alors à concilier l'ardent désir de revoir son amie et les prescriptions de l'empereur Nicolas qui interdisaient Paris; elle demanda à Mme Swetchine un rendez-vous à Fontainebleau, et y passa avec elle une partie de l'automne de 1835. Ces rendez-vous, sur quelques points isolés de la France, se renouvelèrent plusieurs fois entre les deux amies.

boire et de me baigner à cette source que je retrouve comme un ami qui ne m'a jamais fait que du bien. M. Prunelle me croit un peu d'eau dans la poitrine, seule explication de cette impossibilité sans cesse renouvelée de rester autrement que marchant ou debout. Au fond, c'est là maintenant la plus incommode de mes infirmités, et dont j'aimerais le mieux me trouver débarrassée avec l'enflure, si, après tout, on gagnait beaucoup à choisir, et que le vrai soulagement ne fût pas d'accepter. Voilà trois semaines que mon voyage ici est résolu; vous l'avais-je mandé? Il y a plus de dix jours que j'aurais dû être ici; mais j'ai été retardée, et même au moment d'y renoncer, par les mauvaises nouvelles que nous avons eues de Nadine. Elle était acheminée vers les Pyrénées, et Raymond de Ségur, retourné dans sa préfecture, avait été rappelé près d'elle par un surcroît d'inquiétude. Nous en avons eu la réaction, car il m'aurait été impossible de laisser mon mari seul sous la menace d'un malheur. Quelques jours après, les nouvelles devinrent plus rassurantes, et ayant pu mettre auprès de mon mari, pendant tout le temps de mon absence, un excellent ami à lui qui avait été autrefois son aide-de-camp et lui est entièrement dévoué [1], j'ai cédé aux instances de Kappler.

Chère bonne amie, de quelque côté que je me tourne, je ne puis oser espérer que des sursis; tous les horizons autour de moi sont ténébreux. Mon inquiétude pour ma pauvre sœur a été moins actuelle que les autres, et pourtant c'est la plus prononcée, la

[1] M. de Tyran, ancien émigré français.

plus redoutable et peut-être la plus imminente. Ce qu'elle me mande de la santé de son mari est un état qui, absolument, ne peut durer. Il souffre, pauvre Grégoire, de cet horrible poids de l'irréparable! Il devait aller à Carlsbad; aujourd'hui, ma sœur me dit qu'il est retenu à Munich par la présence du roi Othon. Pour moi, je me renferme dans le silence, silence douloureux qui fait tout refouler sur soi-même, silence commandé, car là où l'action est impossible et la parole superflue, on doit le silence aux autres et à soi-même.

Je conçois, chère amie, la tristesse de Dmitri [1] en vous quittant; il faut bien faire une part aux rêves de l'imagination et à ses entraînements; mais je suis bien convaincue qu'en vous embrassant, il a senti que volontiers il serait revenu sur sa décision première. Vous ne l'auriez pas voulu, chère amie, et vous avez raison de conserver toujours et en toute occasion à votre admirable sentiment maternel, le sublime caractère de désintéressement qui lui appartient. Il arrive de là que tout ce que vous savez sacrifier vous est rendu au centuple, et que le devoir, dans vos enfants, a la noble attitude des mouvements les plus généreux et les plus libres à la fois.

Cahors, 1er août 1836.

Vous ne vous attendiez pas, ma bonne chère amie, à la date de cette lettre, ni au malheur qui m'a amenée ici : la mort de Nadine, qui nous plonge dans

[1] Le comte Dmitri de Nesselrode, seul fils de la comtesse de Nesselrode, entreprenait alors un long voyage en Orient.

l'affliction. Aux deux tiers de ma cure de Vichy, j'ai su son danger, et les derniers quinze jours n'ont été qu'une angoisse inexprimable dont l'issue est la désolation de tout ce qui lui tenait de près. Il arrive dans les très-longues maladies ce qui est si douloureux dans les fins subites, c'est qu'on est pris au dépourvu ; on compte sur le temps par cela même qu'il s'en est écoulé beaucoup, et l'habitude d'un état équivaut presque à son ignorance. Cependant, depuis six mois nous étions plus inquiets ; les nouvelles se succédaient sans cesse, et l'on craignait beaucoup pour l'automne. Raymond conservait quelque espoir, mais comme cet espoir s'affaiblissait toujours, je venais de prendre le parti d'aller le rejoindre dans les Pyrénées, lorsque la cruelle certitude vint nous frapper! Je n'eus alors qu'une idée, parce que je ne pouvais avoir qu'une consolation, c'était de venir dans cette maison désolée, frappée au centre de toute sa vie. Vous ne pouvez imaginer rien de plus déchirant que la douleur du malheureux Raymond : douze années de l'union la plus intime qui fut jamais, pas un instant de cette longue durée qui ne fût, hors les inquiétudes de santé, le sentiment de la félicité la plus pure! Elle s'est vue mourir, elle a gardé pleine et entière connaissance jusqu'au dernier moment ; sa fin a été toute chrétienne. Ses dernières paroles à son mari et à ses enfants ont été les plus touchantes ; elles respiraient encore l'affection qui avait animé sa vie. Ce n'est pas seulement un profond regret que Raymond voue à sa mémoire, c'est aussi un profond respect ; il pleure, dans l'amie la plus tendre, la mère la plus intelligente et la plus sage. Il est impossible de voir des enfants

mieux élevés, mieux conduits; c'était un modèle de direction sur tous les points que cette éducation. Voilà ce qui est irréparable, et pourtant Dieu y suppléera, car il ne refuse le vrai nécessaire à aucun de ses enfants. Le bonheur n'est pas plus réparable, peut-être l'est-il moins encore; mais on peut vivre sans lui, et sans lui la vie est encore belle pour ceux qui la savent bien employer.

Vichy m'avait fait ou commençait à me faire son bien accoutumé; mais vous concevez, chère amie, que ce régime d'anxiétés et d'impressions douloureusement vives n'est pas celui des santés qui demanderaient le repos et le calme. La mienne se permet tout, elle est presque inventive; après m'avoir laissé craindre l'hydropisie, elle s'est donné le plaisir de caprices sanguins qui ont fort déplu au médecin. Je suis comme les gens incendiés après avoir été submergés; cependant je ne suis pas trop mal. Je compte, avant de retourner à Paris, faire une station à Tours ou à Versailles, et j'espère que mon mari consentira à s'y arrêter. Ma pensée de chaque instant est d'adoucir les chagrins de sa vieillesse si douloureusement éprouvée. Je vois avec bonheur qu'il aime toujours davantage mes soins, et que sa bonté et sa parfaite douceur sont une partie de son bien méritant courage. Toutes ces angoisses, dans leur suite non interrompue, m'ont empêchée d'écrire à ma bien chère Hélène; je vais le faire incessamment. Sa dernière lettre était charmante, bonne comme elle-même; c'est tout dire de ce cœur que je connais si bien.

Merci de votre accueil à MM. de Falloux et de la Bouillerie. J'ai reçu une lettre de l'un de ces deux

jeunes voyageurs, pleine de la reconnaissance la plus vive pour la bonté dont vous avez été pour eux. Ils sont enchantés de leur séjour à Saint-Pétersbourg, de tout ce qu'ils ont pu admirer; ils comptent bien visiter l'intérieur de l'Empire. Ce sera un grand plaisir pour moi de les entendre me disant qu'ils vous ont vue.

Versailles, 7 septembre 1836.

Chère amie, voilà que je vous arrive avec un précieux autographe de ce bon Laborie, que vous ferez déchiffrer comme un palimpseste ou comme une dépêche, par quelque déchiffreur particulièrement habile. J'ai appelé ici ce cher excellent homme pour lui faire lire vos honorables et consolantes paroles; il en pleurait de joie, il battait des pieds et des mains; enfin, il se trouvait, grâce à votre justice si merveilleusement relevée par votre bonté, le plus heureux des hommes. Deux jours après, je reçus la lettre que je vous envoie; vous y verrez que son intention était qu'elle vous parvînt telle quelle. Je jouis de transcrire ce que je sais être de si bon aloi; je jouis du mouvement qui se fait en vous, de ces progrès aperçus par d'autres et qui depuis quelque temps me frappent beaucoup moi-même. La récompense d'une bonne action est une action meilleure. Votre admirable conduite dans les pénibles circonstances qui vous ont atteinte en Suisse m'ont paru toujours, depuis, comme une base nouvelle que vous donniez aux miséricordes d'en haut. C'est en restant fidèle à toutes les bonnes inspirations, en saisissant toutes les occasions de bien faire, que vous fixerez de plus en plus les grâces dont vous avez

besoin, et aussi, chère amie, en examinant vos pensées, naturellement droites et hautes, à la lumière de l'Évangile, en les rectifiant d'après sa loi, laissant là celles du monde, si peu dignes d'une âme comme la vôtre. Nous ne pouvons pas tout changer ici-bas; notre influence même est resserrée de tous les côtés. Mais ne transigeons jamais avec ce que la loi de Dieu défend; que notre indulgence n'appelle et ne laisse jamais appeler devant nous bien ce qui est mal, ou mal ce qui est bien. La seule tolérance possible est un silence affligé, après avoir exprimé sa désapprobation.

Depuis ma lettre de Cahors, je ne vous avais point écrit, et tout l'intervalle qui s'est écoulé m'a été bien pénible. D'abord, de plus nombreuses souffrances, ensuite, la fatigue du voyage, l'impossibilité de trouver à Tours, que j'avais considéré comme ma station de repos, un abri, au milieu de l'affluence qu'à notre insu y attirait sa grande foire. Nous revînmes à Paris, mais ce ne fut que pour y toucher terre et venir ici dans un modeste réduit qui nous met presque dans le parc de Louis XIV. Mon mari est fort content de ce séjour; nous y avons de l'air, de la liberté, de l'espace, de beaux ombrages, et c'est vraiment tout ce que l'on peut désirer quand on est vieux et malade. Ma sœur me mande que mon beau-frère se dit mieux; Dieu veuille que ce ne soit pas illusoire ou trop passager!

Adieu, ma bonne chère amie; quelle consolation pour moi de vous savoir bien! Vous me le dites, et on me le confirme; c'est ce qui fait que votre médecin, homme d'esprit, vous satisfait. En général, il n'y a

de contents de la médecine comme science que les gens peu malades. Je vous embrasse de cœur et d'âme.

Paris, 27 janvier 1837.

Ma bien chère amie, c'est un certificat de vie que je vous envoie uniquement aujourd'hui; les nouvelles de Grégoire me tiennent dans une angoisse inexprimable. L'arrivée de ma pauvre sœur a été affreuse : elle ne se doutait de rien, et sa première impression a été que son mari n'avait pas trois jours à vivre. Il avait pris non-seulement le soin de la tromper, mais il avait exigé qu'elle restât, sous la raison ou peut-être sous le prétexte du choléra, qui, selon lui, s'attaquait précisément aux enfants de l'âge de ceux que ma sœur avait emmenés. Jamais perplexité n'a été plus grande que la sienne; elle s'est décidée à partir, et contre les injonctions qu'elle recevait, et contre les conseils de la raison, qui lui montrait tous les dangers du monde accumulés sur sa route. L'avis unanime est qu'il y avait tort et folie d'exposer ainsi sa vie et ses enfants; mais quelque chose me disait que je ne devais pas la retenir, et elle-même se sentait poussée par un mouvement irrésistible. La célérité de son voyage a été prodigieuse, et vous pouvez juger à quel point elle l'a bénie, au moment où le conflit des sentiments les plus douloureux laissait place encore à la sombre joie d'avoir échappé au plus grand de tous les malheurs, celui d'arriver trop tard! Je ne doute pas que le congé demandé par Grégoire ne lui soit accordé; mais ira-t-il jusqu'à ce mois de mars où la température, plus adoucie, lui permettrait d'entre-

prendre un voyage? Je vois que les médecins n'en espèrent rien; ils n'ont pas même réussi à le dissimuler à ma pauvre sœur. Je ne connais pas de supplice comparable à celui qu'elle endure : à la fois toutes les menaces, toutes les douleurs, toutes les redoutables prévisions de l'avenir! Que Dieu veuille venir à notre secours, comme courage du moins, si ce n'est comme allégement! Je ne vis pas, chère amie, suspendue que je suis entre l'alarme donnée par la lettre reçue et l'alarme plus dévorante de la lettre attendue. En même temps, M. Tatischef avait demandé Eugène à son père; celui-ci, après bien des hésitations, s'est décidé à le garder, et je suis bien sûre que cela sera compris et approuvé. Ma pauvre sœur le voyait avec déchirement s'éloigner du lit de son père mourant, sans oser insister pour qu'il restât, dans la crainte de révéler à Grégoire les lugubres pensées qu'inspire son état, lorsque Grégoire, répondant à sa propre pensée, se décida à garder son fils. « Il faut qu'il reste, dit-il, quand ce ne serait que pour mettre les scellés sur mes papiers après moi. » Bien d'autres paroles laissent supposer qu'il entrevoit son état, et qu'ainsi que la plupart des malades, il s'en distrait moins qu'il ne lui en coûte d'en convenir. Vous nous plaindrez, chère amie, et particulièrement de ne pouvoir rejoindre ma sœur ni quitter mon mari dans le profond abattement où il est; votre compréhension de ce qu'on peut souffrir embrassera l'ensemble de cette terrible situation, qui ne laisse pas plus de liberté à l'esprit qu'au cœur.

Voilà un temps énorme que je n'ai rien de vous; je sais que vous allez bien, et c'est encore ce que

j'aime le mieux de ce que vous pouvez faire pour moi. N'êtes-vous pas frappée chaque jour davantage de tout le néant de ce triste monde? Une ombre me paraît plus douée de réalité! Adieu, chère bonne amie; vous savez que je vous aime, et en vous ce qui seul ne passera pas de vous.

Paris, 31 janvier 1837.

Chère amie, dans tout ce dernier intervalle, j'ai vécu beaucoup plus à Pétersbourg qu'à Paris; il me semble dater encore de cette funeste nuit, et des croisées de votre appartement suivre le fléau destructeur, en déplorer les ravages[1]! Quelle rapidité caractérise particulièrement le mal sous toutes ses formes : partout un instant pour détruire, et que de temps ne faut-il pas pour édifier, pour guérir, pour redresser et réparer! Je ne puis encore me lasser de tous les détails qui nous arrivent successivement; je lis tout, jusqu'aux articles les plus insignifiants, même après

[1] Le palais d'hiver habité par la famille impériale venait d'être dévoré par les flammes. Dans les récits adressés à Mme Swetchine se trouvait un mot qui mérite d'être conservé. Le palais d'hiver est situé sur les bords de la Néva; mais à cette époque de l'année la Néva n'est qu'un fleuve de marbre, et aucun effort ne parvint à en extraire une goutte d'eau. Lorsque tout secours fut reconnu impossible, l'empereur Nicolas se rendit dans l'hôtel du comte de Nesselrode, situé en face même du palais, et de là, le front collé sur la glace d'une fenêtre, il contemplait dans une morne stupeur cet immense désastre qu'aucune puissance, pas même la sienne, ne pouvait arrêter. On voulait et on n'osait l'arracher à cette désolante contemplation. La jeune grande-duchesse Olga, s'avança enfin vers lui, s'approcha de son oreille et lui dit : « Mon père, c'est moins triste que si c'était une chaumière, car ce sera rebâti. »

vos deux relations. Il semble vraiment qu'une grande imprévoyance, presque de l'incurie, a donné lieu à ce terrible événement; mais c'est là un effet inévitable des longues sécurités : on se croit armé par la prescription contre le danger, et on ne l'apprend que lorsqu'il éclate. Je ne m'étonne pas de ce que vous me dîtes des rumeurs de Pétersbourg. Quand les masses sont émues par la douleur ou la colère, elles se hâtent toujours d'incorporer leur haine, d'accuser quelqu'un de leurs regrets; c'est un mouvement aveugle qui a besoin avant tout d'une victime. Il semble que dans cette circonstance le prince Wolkonski a porté la peine de cette disposition de tout public; mais il est bien digne de l'Empereur, qui seul aurait eu le droit de marquer du mécontentement, d'adoucir la blessure en redoublant de générosité. Tout tient à la voie où l'on entre, et il est aussi naturel de s'irriter contre les personnes quand on reste dans la région basse, que de fléchir et de se prosterner quand on s'élève plus haut.

Combien vous êtes bonne pour mon neveu, chère amie, et quelle consolation pour moi de le savoir sous vos bons auspices! Jamais je n'aurais voulu provoquer, pour le transmettre, aucun éloge forcé; mais vos paroles sur Eugène, visiblement inspirées par votre bienveillance libre et par votre justice, j'aime à les communiquer immédiatement à ma bonne Roxandre, qui, avec tant de raison, se confie dans votre jugement. Je suis bien convaincue que ses dispositions et celles de son frère restent toujours les mêmes, et qu'elle aurait autant de chagrin que moi de voir déranger ses plans. Le retard apporté par la peste est

néanmoins une circonstance fâcheuse; c'est surtout par mes alarmes pour ces excellents amis que j'en ai souffert, car s'il m'en coûte de voir éloigner la solution de nos incertitudes, j'ai toute confiance qu'aucun délai n'expose leur volonté. L'autorité dont a usé le comte pour retenir Eugène a bien touché ma pauvre sœur qu'une inquiétude de plus aurait mise aux abois.

Paris, 26 juin 1838.

Combien je vous ai reconnue, chère amie, dans votre sollicitude pour le pauvre comte de Modène [1], dans votre courageuse et si volontaire assiduité auprès de ce lit de mort! Ce n'était pas pour vous un ami intime; mais je suis persuadée que le pauvre mourant a bien jugé votre âme dans ce moment. Je le regrette; il avait des qualités, et les inconvénients de son caractère n'ont jamais été fâcheux que pour lui-même. J'ai suivi vos instructions pour son malheureux frère. J'ai eu la première explosion de sa douleur; elle était déchirante, mais certes pas davantage qu'elle ne l'est aujourd'hui; il en est anéanti, il n'a

[1] Les descendants de l'ancienne maison de Raimond, en possession de la seigneurie de Modène dans le comtat Venaissin, successivement érigée en baronnie, comté et marquisat, avaient, depuis plusieurs siècles, porté le nom de Modène. Le comte Charles de Modène prit du service en Russie à la suite de l'émigration, épousa Elisabeth Soltikoff, petite nièce du maréchal prince de ce nom, et demeura à la cour de Russie, chambellan et écuyer des deux empereurs Alexandre et Nicolas. Son frère, le comte Amédée de Modène, avait quitté le service de Russie pour rentrer en France, et avait été promu au grade de maréchal de camp sous la Restauration.

pas figure humaine. Ce frère était tout ce qu'il aimait le plus au monde; il ne s'était marié que pour lui faire plaisir, et la naissance de son fils était un bonheur qu'il reportait sur le chef de sa famille; enfin jamais fils n'a surpassé sa tendresse dévouée. Le malheureux! il ne pensait qu'à partir pour le rejoindre, et il avait repris une sorte d'espérance à la veille presque du coup fatal. Il a certainement vieilli de vingt ans dans ce peu de jours. J'ai encore appris, quoique très-indirectement, que votre excellent cœur avait prévalu dans une autre occasion, piége nouveau qui vous a été tendu par la Providence : elle veut accroître vos mérites. Quand en parlant de vous on prononce le mot de réconciliation, ceux qui vous aiment savent ce que ce mot comprend en vous de franchise, d'étendue et d'efficacité. Soyez remerciée, chère bonne amie, d'avoir fait si bien, d'être toujours disposée à faire mieux; c'est là, après ce que vous devez à Dieu, ce que vous vous devez le plus à vous-même.

Si jamais vous en trouvez le moment, remerciez le comte de l'attention qu'il a donnée à mes intérêts financiers. Je ne voudrais ni placements sur particuliers ni intérêt extra-légal. Je suis très-contente de M. Thurneyssen [1], et j'espère qu'il est content de moi; mais encore à l'exception de vous, il ne m'est jamais arrivé de demander un service personnel, ou le secours seulement d'un avis qui obligerait d'y penser. Soit que je n'y reçoive pas d'encouragement, soit répugnance naturelle, j'occupe le moins que je puis de moi-même. Une chose également vraie, c'est

[1] Banquier à Paris.

que j'aurais une sorte d'éloignement à transporter ici mon peu d'argent; j'aime autant que la dépendance où je suis de mon pays soit entière, et ne me mettre aucunement en garde contre rien de ce qui pourrait venir de lui.

Le lendemain du jour où je vous mandais que je n'avais encore rien de M. de la Ferronnays, il m'est arrivé expressément pour entendre parler de vous, et nous y avons passé rien moins que deux matinées entières. Au regret que je lui exprimai, pour vous, de ne le point rencontrer à Bade, il a répondu : — Je puis encore y aller. — Il me quitta pour en conférer avec M[me] de la Ferronnays. Quelques jours se passèrent, et dans l'intervalle, ayant eu votre avis de départ, j'ai vite écrit à M. de la Ferronnays pour l'en avertir. Voilà ce qu'il me répond dans une lettre que j'en reçois aujourd'hui : « Je n'ai pas besoin de vous parler de mes regrets; ils sont sincères, et je ne me console pas d'avoir perdu l'occasion, qui ne se retrouvera peut-être plus, de revoir celle à laquelle j'aurais été si heureux de prouver que le temps et l'éloignement sont sans influence sur les affections vraies. Dieu ne l'a pas voulu! Parlez de moi dans vos lettres à votre amie, répétez-lui mon chagrin et ma tristesse, demandez-lui de me conserver un peu d'intérêt, dites-lui avec assurance que toujours et dans toutes les circonstances elle peut, elle doit compter sur moi autant que sur l'ami le plus éprouvé et le frère le plus dévoué. » Quelques jours après, la princesse Lieven est venue me demander de vos nouvelles. J'ai été lui rendre sa visite, et son accueil m'a donné le bilan de ses ressources de société dans cette pénurie de la saison.

Du reste, c'est une raison de plus pour la trouver, comme de coutume, très-agréable, vive, naturelle, disant avec une originalité sans recherche des choses qui se disent peu.

Combien vous êtes bonne d'avoir parlé à l'Empereur de ce projet de portes de bronze ! Je serais heureuse qu'un artiste d'un aussi haut mérite que M. Triquetty pût arriver à donner tout essor à son admirable talent ; mais ce n'est pas lui seulement qui m'intéresse : je serais bien contente aussi qu'un si magnifique objet d'art enrichît un de nos monuments. Ne le perdez pas de vue ; je vous assure que ce serait une grande et belle chose.

Vous me demandez mes pensées pour cet automne, chère bonne amie ; elles se tournent toutes vers une retraite complète que je n'aurais pu placer plus tôt, parce qu'il aurait fallu pour cela soumettre mon mari à une trop longue réclusion. Je ne convoite donc que la possession entière d'octobre et de novembre, afin de n'entrer que le plus tard possible dans les habitudes de l'hiver ; de plus, j'ai toujours le même goût pour la solitude et la campagne au plus fort du déclin de la nature. Les affinités de cette saison avec notre pauvre propre destinée quand l'âge nous presse, me paraissent à la fois mystérieuses et douces : le crépuscule est si doux pour qui croit au réveil !

Adieu, embrassez pour moi Hélène.

Paris, 30 juillet 1838.

Chère amie, le parti que prend M^me *** de s'éloigner me paraît très-sage, le prétexte excellent ; je vous réponds qu'il aura toute la valeur d'une raison, si la vé-

ritable n'est pas découverte, ce dont je serais bien fâchée. Vous pensez d'avance, avec les idées que vous me connaissez sur le mariage, que celui-là qui ne serait pas le bonheur de sa fille doit être évité avant tout ; mais ce qu'il faut mettre toute son attention à prévenir, c'est que, dans la générosité de la jeunesse en général et de son caractère en particulier, elle n'attache sa félicité à empêcher le malheur d'un autre, qu'elle ne s'exalte comme dévouement et que l'amour pour elle ne soit tout entier dans le sacrifice. Si la passion était établie dans son cœur, ancienne, bien constatée, il y aurait autre chose à dire. Mais, d'après les symptômes que vous me dites, j'y vois une sorte de prédisposition, de penchant à l'état d'impression vague, sans rien qui caractérise un sentiment prononcé. Il résulte de là que la facile condescendance, les fluctuations, l'attendrissement même, sont tout à fait à combattre et à écarter. Un tel mariage serait contraire à toutes les idées raisonnables, non pas seulement dans l'esprit du monde, mais dans sa sagesse. Vous me parlez d'un caractère honorable, d'un ensemble moral parfaitement satisfaisant, d'agrément dans les manières et l'esprit. J'accorde bien volontiers tout cela; mais est-il donc assez certain que ces apparences soient de vraies qualités, que ces qualités s'élèvent à être de la vertu, et que cette vertu repose sur les principes qui seuls permettent de compter sur elle? Je ne veux pas me rendre trop sévère en lui reprochant sa déclaration, mais je vous avoue que je n'aime pas beaucoup les mouvements auxquels si ostensiblement il se livre, ni ces manifestations qui donnent l'occasion et le droit aux indifférents de nous

parler de choses intimes. L'empire sur soi-même n'est pas seulement la qualité qui se fait le plus respecter, mais encore celle qui touche davantage. Ce qui est vrai en général l'est bien plus ici, où les avantages qui sont en vue doivent mettre mal à l'aise la passion en inquiétant la délicatesse. Priez notre amie de ne pas m'en vouloir si je froisse un peu son impression de compatissance et d'intérêt. Tous les cœurs de femme sont émus à la vue de sentiments passionnés, tous les cœurs de mère sont vaincus par ceux qu'inspirent des enfants chéris; c'est vrai pour tout le monde, c'est bien plus vrai pour elle qui à l'élévation des sentiments joint quelque attrait pour le romanesque. C'est comme cela que nous l'estimons, c'est comme cela que nous l'aimons, mais seulement il ne faut pas, dans une circonstance si grave, lui laisser porter la peine de ses qualités.

Chère bonne amie, sans doute vous jugez de tout ceci comme moi; mais songez que si votre prudence et votre franchise ne vont pas jusqu'au bout, vous n'aurez rien fait. Pour cela il faut que vous écartiez, que vous rendiez impossible toute surprise de sensibilité, que vous imprimiez, avec toute la douceur et toute la fermeté compatibles avec la tendresse éclairée, l'impossibilité évidente d'une telle union. Ne songez qu'à une seule chose, et subordonnez-y les autres. De tous les éléments qui semblent composer le bonheur, voyez, chère amie, d'après tant d'exemples, combien il y en a qui sont fallacieux! La plupart du temps qu'y a-t-il dans un mariage d'amour autre chose que la satisfaction de quelques moments? Et la vie marche au milieu de cela avec ses devoirs, ses

exigences; elle presse de toutes parts, et si le refroidissement du principe unique qui faisait vivre vient au milieu de tout cela, que reste-t-il? Non, ce n'est pas sur une espèce de fièvre que l'existence entière peut être calculée, et que sciemment on peut sacrifier les conditions qui réagissent sur la génération d'ensuite. Ce n'est pas soi seul qu'il faut voir dans un mariage, mais aussi les enfants qui en naîtront, et leur faire une part égale à celle que l'on a reçue de ses parents. Je vous traite en personne subjuguée, et votre meilleure amie se constitue votre partie adverse. Adieu, je vous écrirai souvent; écrivez-moi vite.

Paris, 2 septembre 1838.

Je viens de recevoir enfin, chère bonne amie, votre petite lettre d'Odessa moins fraîche que celle de Roxandre; elle m'est arrivée plus tard, par la raison que vous avez pris la voie de la poste et qu'elle a profité du courrier. Dieu soit loué! vous avez laissé Mme *** en toute liberté d'esprit; tout allait bien et même on ne saurait mieux, car en admettant qu'il y eût quelque effort de raison à manger, à dormir, à être gaie, à prendre à tout, cette raison et le bon esprit se trouveront en plus d'une occasion. Je me confirme de plus en plus dans la consolante pensée que tout se bornait à quelque attrait excité par la reconnaissance; ceci pouvait bien déjà avoir son danger, mais on a enrayé à temps, et me voilà sans inquiétude. C'est maintenant qu'il faut conjurer notre amie d'y mettre une grande prudence : il faut une si petite graine pour produire en peu de temps une longue tige! Qu'elle écoute jusqu'aux inquiétudes les

plus sourdes de sa conscience maternelle, car il y a toujours quelque chose de vrai dans les malaises, et s'ils ne sont point un reproche, ils peuvent être une lumière.

J'ai su par Roxandre toute la joie que votre arrivée a causée à Odessa ; elle prétend que vous assisterez au mariage d'Eugène et irez jusqu'à Manzyr. Indépendamment du motif qui y appellera votre bonté, le lieu même vous intéressera sûrement. C'est une de ces créations dont le caractère est particulier et qui ne sont possibles que dans un pays tout à fait neuf. Je ne puis vous dire toute la consolation que me donne l'appréciation que l'on fait d'Eugène dans sa nouvelle famille, et d'une autre part l'attachement qu'il a pris pour elle. Il est impossible de mettre plus de discernement du cœur dans son jugement sur Marie, et de mieux sentir ce qu'il y a d'attachant dans les qualités de son esprit et de son âme. Quand vous dites : Le ménage ne doit pas bouger d'ici avant qu'il n'ait pris une assiette, c'est de toute ma vieille expérience que je ratifie ces sages paroles. Vous pouvez juger quelle joie ce serait pour moi de revoir ici ces chers enfants ! Mais il m'est impossible de ne point m'effacer dans cette circonstance et de ne point sentir le préjudice qui peut être apporté au bonheur du ménage, aux goûts et aux habitudes qu'il est désirable de faire prendre à Eugène, par un voyage qui l'y arracherait trop tôt. C'est comme toutes les moissons du monde, il ne faut pas les couper en herbe, et ces choses ne prennent consistance que lorsqu'on les a laissées se concentrer et se rasseoir. J'ai mandé l'équivalent de ces observations à Roxandre et aussi à ma sœur ;

j'ai besoin à la fois qu'elles me sachent reconnaissante au plus haut degré de la part qu'elles veulent me faire, et aussi de m'en montrer digne en m'oubliant moi-même pour ne songer qu'au plus grand bien de tous.

1838, Paris.

Chère bonne amie, vous voulez que je vous parle politique ; c'est vraiment prendre presque le seul moyen de m'y faire penser. Au jugement de plusieurs, et entre autres de M. Royer-Collard, la décrépitude monarchique avance, l'autorité perd chaque jour de sa domination. Cette chambre, que vous croyez sous la séduction d'un dîner, d'un bal au château ou des places, quoique terne et sans caractère propre, n'est pas aussi malléable qu'elle paraît ; elle poursuit son œuvre, et, sans opposition systématique, tient pourtant fort peu compte du gouvernement. Ce qu'elle veut, c'est faire ce qui lui plaît ; et la majorité dont elle se croit sûre pour la conversion des rentes, question qui, depuis le soulèvement qu'elle a excité en 1826, a fait un si immense progrès, explique très-bien par l'impossibilité de lutter avec elle, comment le ministère n'en fait pas une question de cabinet. Si la question est résolue contrairement à l'opinion très-connue du Roi, si son ministère est obligé de s'y soumettre et même peut-être de la porter lui-même à la Chambre des pairs, c'est pour le coup que le roi Louis-Philippe sera bien un roi constitutionnel. On veut bien qu'il conserve la force nécessaire pour défendre les intérêts, mais cette force, on la lui mesure parcimo-

nieusement; c'est la nécessité qui lui fait sa part, la seule nécessité, et nullement la confiance, le respect ou le prestige. La société hérite bien un peu de ce qu'il a perdu; mais reste à savoir si son assagissement progressif suffit pour qu'elle n'ait rien à craindre d'elle-même. Il est bien certain que chaque jour le besoin et l'amour du repos enseignent le discernement, l'appréciation de ses véritables intérêts et la nécessité de s'entendre pour repousser l'ennemi commun, les perturbateurs. La disposition actuelle des esprits est peut-être une de celles qui éloignent davantage la menace d'une catastrophe; ce qui se faisait autrefois par bouleversement s'accomplit aujourd'hui à petit bruit, marche terre-à-terre, et se trouve conduit avec intelligence et modération. Quant aux attachements et souvenirs dynastiques, ils ont bien pâli; le mal qui les ronge est au cœur et ils s'éteignent chaque jour. Il n'y a place dans la préoccupation de personne pour M. le duc d'Orléans. Son mariage avant qu'il fût fait, son intérieur depuis, ont été l'objet de ces méchancetés que l'on s'efforce vainement de rendre gaies et qui me paraissent toujours, à moi, le sourire du diable. La vérité est, je le crois, qu'il n'y a rien à en dire, sinon que M^me^ la duchesse d'Orléans est très-positivement grosse et très-souffrante, que son mari est naturellement fort empressé pour elle; mais, hors de vrais commérages de ruelles, je ne vois plus rien à ajouter.

Je crois, d'après ce que vous dites des lettres de Dmitri, qu'au moins ce sacrifice-là aura porté tout son fruit. Ce voyage, cette absence toute consacrée au travail et aux affaires, feront date dans sa vie; et

quand vous le reconnaîtrez plus tard, chère bonne amie, vous vous sentirez bien récompensée.

Je dois vous prier de faire remettre bien exactement la lettre ci-jointe à Mme Arends, la femme du médecin de Sa Majesté l'Empereur. On attache un grand prix à cette lettre, et quand il s'agit de sécurité, je ne connais que vous pour la donner pleine et parfaite. Je vous remercie, chère bonne amie, pour moi et pour tous.

Paris, 26 août 1839.

L'espoir de vous voir enfin, chère amie, me fait un bien immense. Voilà cinq semaines où j'aurais été bien fâchée de placer autre chose que l'attente et la disposition à aller aussi bien d'un côté que de l'autre. Vous comptez mes pas et ne songez qu'à abréger ma route; réellement vous y regardez de trop près : la bonne volonté donne plus de force que vous ne croyez, et elle ne recule guère devant les difficultés. Jusqu'ici j'attends des nouvelles de ma nièce, et ne suis rassurée que parce qu'on m'affirme sa bonne santé, ce qui n'empêche pas un peu d'anxiété. Roxandre me disait qu'elle les avait décidés à revenir à Odessa, ce que rend plus utile encore la présence d'un médecin ami de toute la famille, et qui a soigné Marie depuis sa naissance. Dès qu'elle sera remise, Roxandre se mettra en route; elle s'arrêtera un peu en Allemagne, et elle se faisait une fête de la chance de vous y rencontrer. Je pense que ce sera dans la dernière moitié du mois d'octobre que je l'aurai ici, pour la garder tout l'hiver, et faire de cette année une année de grandes consolations. J'ai tant de choses à vous dire, que cela équivaut à l'impossibilité

complète d'écrire; la plus petite question soulevée remuerait toutes les autres. Tranchez comme vous l'entendez et ne me faites point entrer pour une trop forte part dans vos considérations; j'obéirai à votre impulsion, qu'elle me fasse aller de droite ou de gauche. Le plus petit mot d'avis suffira. Adieu; à moins de sommation nouvelle, je tiendrai pour bon le premier rendez-vous, avec toutes ses conditions de lieu et de date.

Paris, 9 mars 1840.

En attendant ce qui m'échappe, je touche, chère amie, à un triste moment : le départ de ma chère Hélène, qui décidément nous quitte demain. Au milieu de tout ce qui commande à Paris, de tout ce qui attire, de tout ce qui entraîne, vous ne sauriez vous faire une idée du soin qu'a mis cette chère enfant pour me faire la plus grande part possible dans son temps si tourmenté, si disputé. Je l'ai vue presque tous les jours, et quand elle n'avait pas pu venir, elle y avait encore pensé. La tenir ici à demeure serait pour moi une jouissance centuple; car, dans ces courts passages, on est tout enfermé dans le moment présent, et les consolations qui n'ont pas un horizon plus étendu sont des plaisirs bien sombres. Mais tout cela est, pour nous, dans cette espèce de crépuscule où mille objets semblent surgir sans qu'aucun soit défini ou arrive à prendre corps.

Il y a très-peu d'énigmes dont le mot soit plus cherché que le nom de l'ambassadeur ou du ministre qui nous doit venir; car ce sont les trois termes en question, savoir : si nous restons comme nous

sommes, ou bien si l'ambassadeur nous revient, lui ou un autre, enfin, si nous ne descendrons pas d'un cran, fixés au terme moyen d'un ministre dont la nomination ferait tant de peine à M. de Barante[1]. Jusqu'à ce que vous en ayez décidé, on passera de l'un de ces termes à l'autre, en multipliant les combinaisons et les noms de candidats, chacun les faisant et les refaisant à son gré, comme tout ce dont on prétend s'occuper sans mission et sans donnée. Un intérêt plus direct et des loisirs plus grands devraient émouvoir nos compatriotes plus que tous les autres sur cette question d'ambassadeur; mais il n'en est rien, et ils sont fort dépassés, ici, par les gens du pays, qui, selon la ligne qu'ils suivent, commentent à l'avance toutes les éventualités possibles. Vous ne vous faites pas idée, chère amie, de combien de manières on nous fait intervenir, et avec quelle haute assurance on affirme les choses qui nous mettent le plus en cause. Pour le moment, entre autres, règne dans la société, et je n'exclus pas ses différentes divisions, la persuasion qu'un mariage est définitivement arrêté entre M. le duc de Bordeaux et la grande-duchesse Olga, que toutes les conditions ont été stipulées et tous les obstacles surmontés. Quoique je sache les illusions que chaque parti dans son temps est apte à concevoir, j'ai quelque peine à me rendre raison,

[1] Le baron de Barante gardait le titre d'ambassadeur à Pétersbourg, où il avait conquis une haute et rapide influence; mais il attendait à Paris, pour retourner à son poste, que l'empereur Nicolas renvoyât de son côté un ambassadeur en France. M. Guizot a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er janvier 1861), un curieux récit de cette longue mésintelligence diplomatique.

dans la portion la plus modérée et la plus raisonnable des légitimistes, d'un degré de confiance qui ressemble à la certitude, et de l'ignorance absolue où paraissent être encore nos compatriotes de ce même événement. Il y a peu de jours, qu'ils n'en parlaient pas même entre eux; et le problème est encore de savoir comment, s'il y a quelque chose de vrai dans cette nouvelle, les lettres de Pétersbourg n'en disent rien qui puisse seulement mettre sur la voie, tandis qu'un autre canal laisse arriver des notions si formellement arrêtées.

Je ne vous ai encore presque rien dit, chère amie, de la comtesse Strogonof, dont l'abandon et la simplicité m'ont gagné le cœur[1]. Je suis vraiment touchée de sa manière parfaitement naturelle et affectueuse, qui m'a mise à l'aise bientôt, malgré que j'aie commencé par quelques-unes de ces préventions qui font qu'on se tient sur ses gardes. Elle a sûrement beaucoup d'esprit, de la justesse et de la pénétration; mais si elle n'avait eu que cela, ma vieille expérience en eût été avertie, et ce n'est pas de cette source unique que j'ai recueilli ce qui venait d'elle. Ce que j'ai cru entrevoir bientôt, c'est une âme sérieuse; avant de pénétrer dans ses profondeurs, on sent qu'elles existent. J'ai rarement vu, sans appui et sans secours extérieurs, une tendance plus prononcée à appliquer son intelligence à la connaissance de soi-même et de ses devoirs. Je crois vraiment que c'est

[1] La comtesse Strogonof, née princesse Kotchioubey. Enlevée par la mort après quelques années de séjour à Paris, elle y a laissé un vif souvenir et de profonds regrets. Le comte Strogonof également distingué, est aujourd'hui gouverneur d'Odessa.

une personne qui, ayant infiniment à faire, comme tous les gens qui comprennent leur véritable fin, avancera beaucoup si Dieu lui prête vie. Elle plaît généralement aux personnes qui la voient; elle a pris le bon parti en ne se prodiguant pas : ceux qu'elle désire connaître davantage l'en apprécient mieux, et les impressions qu'elle emportera seront plus formées si elles sont moins nombreuses.

Si, par impossible, ma sœur était encore à Pétersbourg, soyez assez bonne pour la prier de m'apporter un almanach russe de la cour pour l'année 1842; mon mari en est toujours friand. Au défaut de ma sœur, c'est à vous, chère amie, que je le demande par un premier courrier.

Paris, 20 décembre 1841.

Chère amie, un mot seulement pour vous dire que j'ai reçu hier au soir la nouvelle de votre première et si vive joie de grand'mère, et que je la sens toute vivante dans mon cœur. Avoir commencé par un garçon, lui donner le nom de Charles, et retrouver déjà sur son visage des traits de famille, est une vraie bonne grâce de la part de Marie[1]. Le courage que Marie a montré lui fait essayer déjà son métier de mère, et je lui en sais bien gré quand je songe que c'est encore vous qui agissiez sur elle dans un moment où il n'y a que l'affection profonde qui puisse ne perdre aucun droit. Mme de ***, dans cette circonstance, vous aura été bien secourable; elle est de ces per-

[1] Marie de Nesselrode, mariée au baron de Seebach, aujourd'hui ministre de Saxe à Paris.

sonnes dont tout sert, le cœur et la tête, sans que le dévouement en troisième manque jamais.

Combien je m'attendais peu, chère amie, à ce que ma lettre trouverait encore ma sœur près de vous! Voilà bien des jours qu'elle ne m'a écrit, et bien des détails me manquent. Elle est avec quatre fils, c'est déjà une compensation; j'en voudrais trouver une autre dans l'espoir que, partant plus tard, elle aura peut-être un froid moins rigoureux pour le reste du voyage et très-certainement des jours moins courts; mais quand je pense à l'espace qu'elle a à parcourir pour venir jusqu'à moi, je m'en effraie encore. Du reste, ce séjour de Pétersbourg, à cause de vous, chère bonne amie, a eu pour ma pauvre sœur de grands charmes, et j'ai beaucoup aimé pour elle le partage de ce que j'aime tant pour moi-même.

Chère amie, vous ai-je remerciée de ce charmant petit almanach que vous m'avez envoyé; almanach aux couleurs tendres de jeune marié et dont la destinée était de tomber, par votre grâce, dans un vieux ménage?

Paris, 16 janvier 1842.

Chère bonne amie, nous sortons de peine, mais je mentirais si je me montrais à vous bien troublée par nos récentes alarmes [1]; depuis dix ans, le feu a pris si souvent, qu'on s'arme de sécurité contre le véritable incendie. Il n'y a peut-être eu de sincère dans toute cette affaire que l'humeur venue de notre côté, et

[1] Il s'agit encore ici de la rupture diplomatique entre la France et la Russie, déjà signalée page 352.

dont on a infiniment limité les suites; pour ce qui touche à l'attitude prise par M. Guizot, je croirais volontiers qu'il n'y entre pas plus de Russie ou de France que de Cochinchine. Au lieu de se préoccuper d'une prétendue offense, c'est aux Chambres qu'on préparait une réponse; et cette manifestation altière m'a toujours paru une espèce d'argument victorieux que M. Guizot se met en mesure d'opposer aux hommes qui lui reprochent une politique timide ou abaissée. S'il ne s'était agi que de se poser fièrement devant l'Autriche ou l'Angleterre, c'eût été, à la vérité, un pas de fait; mais il en serait resté encore un à faire, et braver même négativement l'empereur Nicolas, c'est se montrer fort contre toutes les réalités et contre tous les fantômes, de quoi par conséquent immortaliser une politique. Du reste, je vous l'avoue, chère amie, je n'aime pas davantage qu'à Pétersbourg on n'ait pas voulu se payer du prétexte présenté par M. Périer [1]. Il faut se garder, je crois, de donner la tournure d'une offense à un incident dont on ne veut pas précisément se fâcher; et j'espère qu'il ressortira de ces anodines collisions, comme vérité pratique, qu'en procédés de ce genre il faut toujours prendre les choses pour ce qu'on vous les offre.

Le début de M. de *** fera certainement du chagrin à son père. Je crois que les royalistes en masse eussent bien mieux fait de ne se retirer d'aucune carrière, et de servir activement le pays partout où

[1] M. Casimir Périer, fils aîné de l'illustre homme d'État, était demeuré, après le départ de M. de Barante, chargé de la direction de l'ambassade à Saint-Pétersbourg.

cela se pouvait honorablement; mais, en admettant même cette direction imprimée à la masse, il y a toujours des noms que l'opinion eût dû mettre dans l'exception. Le nom des *** était un de ceux-là. Le parti ici a jeté les hauts cris; M. de *** s'en est ému, ce qui ne me paraît pas bien raisonnable, car c'était à prévoir, et on ne pouvait s'attendre que des hommes passionnés et irritables, comme tous ceux qui composent ce qu'on appelle un parti, s'élevassent à la générosité de M. le duc de Bordeaux, qui, averti par M. de *** de la détermination de son fils, fit défendre à tous les journaux dont il dispose d'en mal parler.

Le prince Michel Galitzin manque infiniment à tous ses amis de Paris, et pour ma part, nous aurions encore ici plus de compatriotes, qu'ils ne me le rendraient pas. Il en est pourtant que j'ai revus avec grand plaisir, entre autres le comte Alexandre Tolstoï. En femmes, nous sommes aussi bien partagés et parmi celles-là, il me serait impossible, autant par goût que par reconnaissance, de ne pas mettre à part la comtesse Strogonof, venue à moi avec tant de bienveillance, que j'étais conquise avant que la suite donnée à sa bonne grâce ait complétement triomphé de mon *étonnement*. Je souligne ce mot, le seul vrai pour rendre mon impression : car mon âge, ma ligne, le sérieux de ma vie, qui me sépare du monde encore plus qu'en apparence je ne le suis, m'empêchent de comprendre par quel bout je puis convenir à une belle dame à l'apogée des prospérités du monde et de ce que l'apôtre appelle *l'orgueil de la vie*. Enfin, je tranche le dilemme en me disant qu'il faut bien que ce qui est soit possible, et qu'on imaginerait difficile-

ment qu'on vienne chercher, sans mouvement sincère, une pauvre femme qui ne peut rien pour personne. Quant à ce que mon jugement en débrouille, je commence par lui trouver beaucoup d'esprit, beaucoup plus peut-être qu'elle n'en a mis en œuvre et que son horizon n'en a laissé déployer. Dans ce que je préjuge de son caractère, il y a encore pour moi bien des obscurités, traversées néanmoins par des éclairs; on aperçoit une sorte de lutte entre l'esprit, qui entreprend sur le cœur, et l'imagination, qui n'est pas aussi absente qu'on pourrait le croire du conflit. Sous ces conditions-là, un caractère doit renfermer bien des secrets, et des secrets pour lui-même; car, avant d'arriver à bien savoir ce qu'on est et ce qu'on veut, on peut s'abuser sincèrement sur ses vraies tendances et ses volontés. A l'âge et dans la position de la comtesse Strogonof, il y a un piége qui peut se dissimuler sous la forme d'une vertu : je veux parler de ce besoin d'existence considérable et influente que certaines femmes affichent personnellement, et que d'autres mettent à l'abri de leur zèle pour la carrière et la gloire d'un mari. Dans tous les cas, une femme qui s'identifie à l'ambition conjugale, même en satisfaisant la sienne, fait infiniment mieux que celle qui ne recherche et ne gratifie que sa propre vanité. Mais lorsqu'il serait vrai que certains écueils menacent plus ou moins les personnes engagées dans ces périlleuses navigations, je serais bien trompée s'il n'y avait pas quelque chose dans l'âme de la comtesse Strogonof qui, finalement, lui révélât le néant de tout ce qui n'est pas fruits de mérite solide et durable. J'ignore à quel point elle est aujourd'hui désabusée, mais elle

me semble arrivée au moins à cette zône que l'on traverse plus ou moins rapidement, et où, sans en avoir encore tout à fait fini avec le monde, il est irrévocablement démasqué et gâté pour tout ce qui tient à ses plaisirs et à ses prestiges. Je serais vraiment téméraire, chère amie, si je vous donnais ce que je vous dis là pour un jugement dont presque toutes les bases me manquent; les idées que je vous communique sont encore à l'état d'impressions, et vous savez que celles-ci, qui n'exigent qu'une vérité relative, ne sont soumises à aucune responsabilité.

Je suis toujours chargée pour vous d'une quantité de choses par la duchesse de Maillé [1], Mme de Saint-Simon et beaucoup d'autres. M. de la Bourdonnaye n'est point encore à Paris, mais je l'attends. La mort de ce pauvre Bastian m'a fait une sincère peine. Ce sont vraiment de braves gens, et Mme Bastian est tout à fait une personne au-dessus de sa position; donnez-lui, chère amie, la lettre ci-jointe où je lui exprime toute la part que je prends à son malheur. Quant à vos gelinottes, dont mon mari me charge de vous remercier tendrement, je défie qu'on les mange plus fraîches et meilleures à Pétersbourg; elles seront probablement parties gelées tout comme elles sont arrivées, et dès lors c'est l'histoire de la conservation du *Mamouth* au pôle glacial. Chère amie, vous avez tout à fait régalé mon mari, vous m'avez substantée pendant quatre jours; et le festin, pour être venu de si loin et de votre part, y a tout gagné.

Pendant que vous voulez bien vous occuper de ma

[1] Blanche d'Argenteuil, duchesse de Maillé.

cuisine, je dois vous dire que ma pauvre Thérèse est condamnée, je le crains bien, au moins à rester infirme toute sa vie. L'accident a été mal jugé, mal pris, hélas! par sa faute à elle-même, et il est bien à redouter que le bras droit ne reprenne jamais sa force et son mouvement. C'est bien triste pour elle, mais à cette tristesse ne se joindra pas celle d'une séparation ; quoi qu'il en puisse être de son service, elle restera avec nous. Les larmes sont venues aux yeux de cette pauvre femme quand je lui ai dit votre souvenir si plein de bonté; c'est à plusieurs reprises qu'elle m'a demandé de vous en remercier. Et cet intendant que vous avez perdu, perte énorme dans une maison comme la vôtre, l'avez-vous remplacé convenablement? Ces événements domestiques restent généralement en dehors des soins de l'affection la plus sincère, et c'est à grand tort, car ils prennent une vraie place dans la vie réelle, et y laissent trace.

Chère amie, j'ai inauguré aujourd'hui vos pantoufles. Vous croirez peut-être que c'est par oubli de ma part que vous n'avez pas celles que je devais faire pour vous, mais ma tapisserie n'éclot, comme les fleurs, qu'au printemps ou en été; quelque étude que j'en aie fait, je n'ai jamais pu trouver dans mes journées d'hiver la possibilité de quelques points. Attendez donc, chère amie, comme vous m'attendez toujours, et je vous promets de me surpasser.

Paris, 29 avril 1846.

Chère amie, combien je suis aise que l'excursion projetée par Dmitri dans le nord de l'Italie nous vaille sa bonne visite! Quoi qu'on fasse, Paris est toujours

sur le chemin de tout le monde; mais, comme c'est vous qu'il doit revoir et le comte qu'il doit rejoindre peu après, vous êtes certaine qu'il n'en prendra qu'à la mesure convenable.

L'effet de Palerme sur la santé de l'Impératrice a été vraiment merveilleux; c'est de quoi faire remonter beaucoup les actions de l'influence des climats; mais je pense que plus de liberté et de repos n'y ont pas été étrangers, et encore moins la joie d'un sort brillant et fixé pour son auguste et chère fille. Jamais réputation de beauté russe n'a retenti plus haut en Europe que celle de la grande-duchesse Olga; par elle, le beau sexe de notre pays prend son rang d'une manière indisputable. Son mariage a flatté mon ambition; vous savez que c'est dans les alliances de notre famille impériale que se réfugie ma superbe : je veux des rois à nos princesses, et pour la première fois me voilà servie à souhait[1]. Quant à nos jeunes compatriotes de Castellamare, je ne regarderai jamais leurs succès mêmes que comme un pis-aller; ils ont beaucoup mieux à poursuivre que le bon parti qu'ils ont tiré de Naples. Je suis toujours effrayée de ces existences qui, quelque ravissantes qu'elles puissent être, pèchent par la solidité du fond : c'est trop courir après les fleurs de la vie et ne pas soigner assez l'arbuste qui

[1] Charlotte-Wilhelmine de Prusse, fille du roi Frédéric-Guillaume III, impératrice de Russie, passa plusieurs hivers en Sicile, et mourut à Tzarskoé-Sélo le 1er novembre 1860. La grande-duchesse Olga, seconde fille de l'empereur Nicolas, fut mariée, le 13 juillet 1846, au fils du roi de Wurtemberg. Sa sœur aînée, la grande-duchesse Marie, avait été mariée, le 14 juillet 1839, à Maximilien de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

les donne. Malheur ou ennui, même selon le monde, à celui qui ne mène pas la vie comme une chose sérieuse ! Toutes les fois que l'on n'agit pas dans un but grave, on trouve qu'on n'en a pas assez ni pour son temps ni pour son argent.

La comtesse Strogonof vient de recevoir une lettre de vous, et je lui ai transmis la réponse que vous m'envoyiez sur la persécution de la Basilienne[1]. C'est un vrai dédale que cette affaire-là, et depuis qu'on s'en occupe on est encore loin d'avoir le dernier mot. On ne se fait aucune idée de l'irascibilité pour ou contre que cette question a soulevée. Pour ma part, avec la conviction que prodigieusement de mal a été fait aux pauvres catholiques et qu'il est impossible que sur une infinité de points la violence ne se soit mêlée à la persécution sourde et organisée, j'ai toujours dit très-hautement, au risque de blesser beaucoup de susceptibilités, qu'une foule de détails, dans cette histoire, m'ont paru incroyables, et que même sa contexture générale pouvait être discutée. A Dieu ne plaise que je soupçonne de mensonge la religieuse elle-même ! Tous ceux qui l'ont vue attestent que sa vue, ses blessures, sa simplicité pieuse et calme, persuadent profondément ; mais il peut y avoir des exa-

[1] L'opinion publique était alors vivement émue par l'évasion de plusieurs religieuses catholiques, d'un couvent russe où l'on avait voulu les contraindre violemment à l'apostasie et où, sur leur refus, elles avaient subi les plus cruelles tortures. La principale d'entre elles, connue sous le nom de Mère Makrina, était parvenue à franchir la frontière russe, avait traversé l'Allemagne, l'Italie, et s'était placée sous la protection de Grégoire XVI, qui lui fit ouvrir un couvent romain, où elle vit encore aujourd'hui objet de la vénération de ses compagnes.

gérations, des ouï-dire donnés pour des faits personnels, de ces rêves qui assument dans les imaginations émues et montées toutes les apparences de la réalité, sans compter, dans une personne illettrée, toutes ces confusions de mémoire auxquelles on supplée comme on peut. Quand, dans des questions si compliquées, on cherche la vérité, on risque de déplaire à tous les partis extrêmes qui pardonnent si difficilement l'examen libre et consciencieux, et il faut bien affronter leur blâme; mais au-dedans de soi on est toujours entre deux écueils : la crainte de ne pas prendre assez vivement fait et cause pour les victimes, et celle d'être injuste pour le pouvoir. Du reste, à l'heure où je vous écris, la Russie a quelque trève, et c'est l'Autriche qui fait les frais de l'indignation générale[1]. Il est certain que ces nouvelles de Gallicie sont affreuses, les détails en font frémir; et il faut convenir que la répression des délits politiques est achetée bien chèrement au prix d'encouragements donnés au moindre essai de bouleversement social. J'ai été heureuse de voir que dans la Pologne russe on avait fait précisément le contraire, et qu'au lieu d'une prime aux massacres, on avait puni exemplairement des paysans qui amenaient des prisonniers. D'après les détails qui viennent du Nord, le ciel ne se rembrunit pas seulement, il est noir; et ce n'est pas par le déploiement de la force matérielle toute seule qu'on réprime la

[1] L'Autriche, à la suite de mouvements très-violents qui avaient éclaté en Gallicie, s'était incorporé le dernier reste de la nationalité polonaise, la petite république et la ville de Cracovie. Le gouvernement autrichien était accusé d'avoir lui-même fomenté les troubles pour atteindre ce but.

tempête! Quoi qu'on fasse, ce n'est pas la terre qui fournira ici un élément de vraie répression : toujours davantage il faudra compter avec les intérêts et les besoins du monde intellectuel. Qu'il me tarde de causer de tout cela avec vous, ma chère amie! Bien des questions assurément nous divisent; je n'en ai pas moins la conviction que nous ne nous choquerons jamais, par la raison que notre enjeu mutuel est cette droiture, cette franchise qui guérit les blessures en même temps qu'elle les fait. Pourvu que ce bienheureux moment arrive! Jusque-là je ne prévois que des tristesses.

Vous rappelez-vous la force herculéenne de Mme de Meulan[1]? Eh bien! cette pauvre femme est fixée sur un lit de douleur depuis deux grands mois, sous la menace d'une condamnation presque irrévocable, trop justifiée par les rapides progrès de la maladie. Ce sera une grande perte pour M. Guizot, qui lui témoigne un attachement très-dévoué.

Quant à vos commissions, bonne chère amie, en voici le bulletin. J'ai fait de mon mieux, mais moins que jamais je suis sûre d'avoir bien fait, parce qu'il ne m'a pas été possible de suivre toujours les indications de la note de votre femme de chambre; le temps a marché à Paris pour les étoffes comme pour tout le reste. Vous demandez trois robes pou-de-soie, étoffe devenue une espèce de curiosité, dont je n'ai trouvé quelques rares pièces, sans choix par conséquent, que chez Delille. Pour y suppléer, j'ai pris l'étoffe verte et

[1] Eulalie de Turpin-Crissé, comtesse de Meulan, belle-sœur de M. Guizot.

les deux damas glacés à fond de couleur changeante; ces deux dernières par pure obéissance, attendu que la mode des étoffes changeantes baisse beaucoup aussi. Mais j'ai risqué, de mon propre choix, un taffetas uni, couleur scabieuse, dont on fait grand cas en ce moment. Voulez-vous vous faire une idée de la pénurie des magasins de Paris dans cette saison? Ce n'est pas par fantaisie, mais par nécessité que j'ai pris vos quatre douzaines de gants dans trois magasins différents. On ne trouve absolument que des échantillons, et quand on ne peut pas donner de temps, on est fort embarrassé. Je puis vous répondre de cela, parce que j'ai tout vu, tout comparé et fait par moi-même; les très-petites affaires valent les grandes, quand il s'agit des gens qu'on aime.

Paris, 20 septembre 1846.

Ma bonne chère amie, quelque accoutumée que je sois à souffrir, le degré de tristesse où me met votre départ me prend au dépourvu; je ne puis comprendre comment un temps si court a pu me laisser reprendre à la douce impression de l'épanchement et de l'entière confiance : on dirait que c'est l'habitude qui m'est enlevée, tandis que c'est à peine un éclair de soulagement, qui me laisse ma nuit plus profonde. Chose étonnante! tout, jusqu'à nos dissentiments si tranchés et si nombreux, ajoute en moi au sentiment que j'ai de votre affection; car je sens qu'il la faut intense, substantielle et résistante pour couvrir et absorber les conséquences de douloureuses scissions! Vous retrouver juste, généreuse, toujours sous le joug de la conscience dans votre lutte contre des répugnances

et des préventions dont le propre est d'imposer silence à l'équité et même d'y rendre inaccessible, est pour moi la plus vivante des consolations; je me dis alors que, réciproquement, aucune contrainte, aucune arrière-pensée, ne peuvent se mettre entre nous, que tout ce qui nous rapproche est nous-mêmes, que tout ce qui nous sépare vient de causes extérieures plus fortes que notre double volonté, et que Dieu voit pour les bénir tous les efforts que vous faites pour chercher sa vérité et la reconnaître partout où elle frappe. Vous avez bien raison : comme il arrive de tout ce qui est inépuisable, nous ne nous sommes pas dit la moindre partie de ce que nous avions à nous dire. Je sens également comme vous ce besoin de se revoir, mille fois plus fort depuis qu'on s'est revu : que de douceurs auxquelles on reprend et dont l'impression avait été presque effacée! Quand Dieu supplée à tout, on n'est pas tenté de se plaindre; mais après une longue privation des douceurs humaines, on y rentre par une pente facile et rapide. Ah! si le malheur de ne plus vous revoir m'est imposé, vous aurez pu juger, jusqu'au bout, de la puissance sur moi d'un souvenir qui fait partie de moi-même!

Ma sœur me charge de ses plus tendres amitiés, mon mari est à vos pieds. Que Dieu vous conduise et vous garde!

Paris, 28 septembre 1846.

Ma bien chère amie, je veux arriver en même temps que vous à Berlin, et je puis dire en toute vérité que ce ne sera qu'après vous avoir suivie sur toute la route, le cœur bien oppressé. Je me demande

quelquefois le sens mystérieux de cette marche de notre amitié tellement en raison inverse de la loi de notre pauvre terre. Tout était contre nous et pourtant il est constant que ce lien d'affection n'a fait que se resserrer et que nulle séparation de part et d'autre n'a jamais été comme celle que nous venons de subir. Peut-être pressentons-nous que ce doit être la dernière! Dans ce cas, ma part serait la bonne, car je dois vous précéder de beaucoup. S'il en était ordonné autrement, comme cette épreuve nous aurait appris à surmonter tout ce qui est surmontable, à tendre par une volonté forte à cette immense consolation, à la saluer de toute notre confiance et de toute notre joie! Enfin, chère amie, s'il faut laisser tout entier notre avenir entre les mains de la miséricorde divine, du moins elle veut que nous exercions notre action dans le présent et que nous sauvions de l'absence tout ce qu'on peut lui arracher. Rapprochons-nous donc par des communications plus régulières et moins rares; laissons l'épanchement venir malgré les obstacles : il est évident à mes yeux que c'est par la sincérité surtout que nos cœurs se sont touchés. Ce sont là nos atômes crochus. Faisons en davantage encore de l'habituelle et intime confiance. S'être revu, permet ce bonheur-là ; tant de sujets sur lesquels il reste énormément à dire ont enfin été abordés, le bloc est dégrossi, et c'est à nous à présent, au soin que nous mettrons à persévérer dans la consolation du souvenir, que sera accordée la réalité de tous les biens accessibles à ceux qui sont privés du premier de tous. Vous m'écrirez sûrement de Berlin, quand ce ne serait que quelques mots; vous me direz si vous êtes allée à Stuttgard, ce que

vous avez fait dans l'intervalle, et surtout comment vous vous trouvez de santé; je crains que vous n'ayez plus eu le soleil pour compagnon de route et que tout s'en soit aggravé.

Jean[1] est ici pour quelques jours; son regret de ne vous avoir pas rencontrée est très-grand, et je l'ai vu tout ému quand je lui ai dit vos bienveillantes dispositions. J'ose vous assurer qu'elles n'auraient rien perdu à le voir, et que votre impression spontanée vous aurait rendu sensible ce qu'aucune expression ne peut rendre. Vraiment il y a des signes tout particuliers pour marquer au front ceux qui ont tout sacrifié à Dieu!

Il est bien singulier que je passe de quelqu'un que vous aimez à des gens que vous prétendez détester, et cela sans l'ombre d'un doute que vous ne me répondiez avec toute la réflexion désirable et en toute charité de conscience. C'est relatif aux***; je vous permets de faire la grimace, mais seulement pour commencer. La note ci-jointe vous dira de quoi il s'agit. Je vous en prie, deux lignes sur cet article, qui m'éclairent aussi sur l'avis que je puis être appelée à donner?

Si ma lettre vous atteint à Berlin, rappelez-moi au souvenir de M. de Meyendorf que je n'ai jamais oublié. Adieu, ma bonne et chère amie; je suis en

[1] Le prince Jean Gagarin, fils du prince Serge Gagarin, cousin-germain des neveux de Mme Swetchine. Très-jeune, il avait été appelé, par un rare mérite, au poste de secrétaire de l'ambassade russe à Paris. Après quelques années de vie diplomatique et de séjour en France, le prince Gagarin embrassa la foi catholique, puis entra, en 1843, dans la compagnie de Jésus.

faute avec Hélène, mais ma première lettre sera pour elle; c'est encore aller à vous et ne prendre presque pas le plus long. Je vous serre contre mon cœur.

Paris, octobre 1846.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Croyez-moi, chère bonne amie, s'il ne dépend pas de nous de rien ajouter, dans notre destinée, à notre bonheur positif, du moins nous pouvons agir négativement sur ce bonheur, en ôtant à nos peines, à leurs ravages, à leurs déchirements, sans rien enlever à leur profondeur, ni à leur durée. Rien n'est plus noble que la douleur; nos cœurs, dans cette vallée de larmes, ont été faits pour elle; mais par cela même qu'elle est l'essence de notre vie, elle ne doit en déranger ni l'ordre, ni l'économie.

Paris, 20 janvier 1847.

J'ai eu votre lettre du 21 décembre, ma chère bonne amie, et la boîte aux six livres de thé, dont je vous remercie comme la seule friandise passée dans mes habitudes. Ce qui m'est doux et ce qui m'est nécessaire me vient toujours de vous; aussi, dans mes besoins, je ne me donne pas l'embarras du choix. Vous me paraissez un peu mieux de santé dans cette dernière lettre, et j'en augure mieux de l'hiver, sa première impression ne vous ayant pas été nuisible. Quant à moi, je vois jour par jour s'effacer le bénéfice de Tours; la lutte est trop forte, les ennemis trop nombreux pour ne pas me surmonter; l'appétit et le sommeil s'enfuient à tire-d'aile, et sont déjà remplacés par la fatigue. J'aurais peine à suffire à un

seul ordre de préoccupations et de pensées, et j'en ai au moins trois, comme trois vies distinctes auxquelles il faut faire place. A quel point celle de ces trois vies qui est tout à fait extérieure n'est-elle point un mensonge perpétuel! Quelle fixité inquiète, quelle contrainte de la pensée ne cache pas ce mouvement de l'esprit qui est pour tous! Quand je sors de là pour rentrer dans ce monde fermé que je tiens sous clef, je me fais toujours l'effet de quelqu'un rentrant du bal qui se hâte de se défaire de son domino; pourtant, grâces à Dieu, même dans le monde extérieur, je ne cesse pas de parler ma langue et de rester moi-même : seulement c'est un autre moi, un de ceux de cette triple existence dont je parlais plus haut.

Y a-t-il eu jamais quelque chose de mené comme les affaires de la Suisse? Le rôle odieux est ici pour l'Angleterre; mais celui de l'Autriche et de la France n'est guère flatteur. Quant aux manifestations de la joie romaine, il faut en écarter la piété; la cause religieuse n'y était pour rien. Le Sunderbund n'a jamais eu aucun succès à Rome, ni même en Italie; on n'y a jamais vu que l'Autriche, et non pas seulement ce qu'on appelle son absolutisme, mais des agressions ultérieures qui n'eussent pas manqué, en cas du succès de Lucerne. C'est comme pour ces pauvres jésuites, qu'on fait complices de tendances politiques et que l'Italie aujourd'hui poursuit de sa haine : comment cela finira-t-il? Ma plus vive sollicitude, comme vous pouvez le penser, est ici pour le Pape[1], qui je l'es-

[1] Jean Mastaï-Ferretti, né en 1792, avait succédé à Grégoire XVI, sous le nom de Pie IX, le 16 juin 1846.

père de toute mon âme, sera gardé contre l'entraînement des circonstances, par le sentiment si vivant qu'il a de ses devoirs. L'intelligence peut souvent être poussée dans des voies très-dangereuses, mais on sait toujours ce que la conscience ne fera pas. De tous les princes de l'Italie, Charles-Albert est celui qui se montre le mieux; mais on dit sa santé dans un état déplorable; on doute que sa vie puisse se prolonger beaucoup.

Adieu, ma bonne chère amie, je vous reviendrai bientôt; vous ne direz pas trop tôt!

Vichy, 12 août 1847.

Chère bonne amie, si j'avais su à temps que vous alliez à Wildbad au lieu de rester à Baden, je ne sais ce que j'aurais fait pour une solitude où j'aurais eu le bonheur de vous retrouver! Il est vrai que Vichy me convient parfaitement; mais ce que j'y cherche surtout, c'est la liberté de mes goûts, l'exercice, le grand air, la vue des arbres, et les très-bonnes pauvres gens du pays. La vraie conquête de quelques mois passés à Tours rentre dans le même système. Tours est un climat excellent, c'est la Pise de France; tout y est abondant, bon marché. Mon mari n'est pas très-effarouché de cette retraite, quoique le mouvement extérieur lui soit plus nécessaire que jamais; mais c'est un lieu nouveau, un centre d'excursions agréables, et déjà il fait des projets pour Nantes, qui par le bateau à vapeur est aux portes de Tours. Je pense qu'avec deux whist par semaine nous nous en tirerons très-bien.

Je n'avais jamais entendu nommer Wildbad avant

ces dernières années; ces eaux sont de découverte nouvelle, n'est-ce pas? D'après ce que vous me dites de leur aspect sévère et sauvage, je croirais volontiers à leur efficacité; car, pour donner l'idée d'un profit substantiel, c'est quelque chose déjà qu'un lieu où l'on n'envoie pas les gens pour leur plaisir. Je comprends, chère amie, que le vôtre ait été un peu trop oublié, et que, sans vouloir ni du monde ni du bruit, vous vous soyez sentie un peu trop privée de vos ressources habituelles. Le pli fait on y tient, et pour tout ce qui a passé le méridien de la vie continuer est le seul mouvement nécessaire. Notre Hélène est sous d'autres conditions, aussi ne suis-je pas étonnée qu'elle ait mieux supporté que vous ce brusque et absolu sevrage. On aime dans la jeunesse tout ce qui tranche, on aime à passer d'un extrême bien caractérisé à l'autre; et la solitude, en particulier, a une saveur délicieuse quand elle contraste parfaitement avec ce qui la précède et ce qui doit la suivre. Le mariage de *** m'a fait un très-grand plaisir. Depuis l'hiver dernier, je lui avais prédit qu'il se remarierait. Je puis certifier qu'il avait eu des objections contre plusieurs mariages très-convenables, n'y faisant qu'une seule et unique exception, M^lle^ X, qui lui avait laissé une impression mêlée de goût et d'estime. Si vous l'aviez vu à son départ de Paris, attristé, abattu! et quel contraste avec ses lettres d'aujourd'hui! Il m'a bien rappelé ce qui est plus ou moins dans tous les cœurs humains encore jeunes, et ce qu'exprimait si bien la naïve et ingénue franchise de M^me^ Z, quand, après ses premiers grands chagrins, elle me disait, en répondant aux consolations que je cherchais à lui donner : « C'est

inutile, rien ne me consolera, rien ne me relèvera de mon abattement jusqu'au jour où un sentiment nouveau maîtrisera mon cœur et lui rendra la vie qu'il a perdue. » Il était évident qu'à son âge notre jeune ami rechercherait encore un peu de bonheur ; et si ce n'était pas généreux avant tout, rien ne serait plus habile à sa première belle-mère que d'être entrée dans ses vues, en les dirigeant sur la personne qui pouvait lui donner le plus de confiance dans l'intérêt du cher enfant qui lui reste. Comme la vue est claire quand le cœur est droit, bon et sensible, au lieu d'être passionné ! Une foule de mères, d'ailleurs très-sincères, auraient cru faire preuve de la plus vive tendresse en se révoltant contre toute idée de mariage ; et, dans ce mouvement de sensibilité aveugle, tous les intérêts subsistant encore se seraient trouvés submergés.

Vous me parlez des *Girondins*. Je viens d'avoir ici Mme de Lamartine, que j'estime et que j'aime, nos attitudes respectives restant bien nettement prises. Et les discours de Mâcon, qu'en avez-vous dit[1] ? A son insu même, M. de Lamartine fait de la popularité ; il court après la fortune qui l'attendait à sa porte. Que d'illusions dans ces aberrations ! et cela recouvert d'un si admirable, si sonore, si éclatant langage ! Il me rappelle toujours Luther disant qu'il y avait de très-beaux diables étincelants et tout parés de belles plumes de paon et d'autruche. J'attends ici notre

[1] Ce qu'on appelait dans le langage politique d'alors la campagne des banquets était en pleine activité ; la fête offerte par la ville de Mâcon à M. de Lamartine s'était signalée entre toutes les autres du même genre.

pauvre ami Alfred, qui a été souffrant tout cet hiver. Ce n'est pas seulement la politique qui met sur les dents, c'est tout ce qu'on mène de front; on embrasse la charge de dix hommes, et on succombe sous le faix. Le docteur Butigny prétendait qu'à cinquante ans M^me^ de Staël était morte de la mort de Mathusalem, de vieillesse. Aujourd'hui tout le monde en est là.

Adieu, ma bonne chère amie. Mon mari se met à vos pieds; j'embrasse Hélène.

Paris, 20 janvier 1848.

Je ne me trouve jamais dans une difficulté grave, sans que ma pensée se tourne vers vous, ma chère amie; vous êtes mon orient humain, et mes yeux, qui vous cherchent, savent cela de premier mouvement. J'aborderai un peu plus tard la grande résolution qu'il me faut prendre sur ma terre; mais, en attendant, je voudrais bien que vous puissiez me dire si ces bruits d'émancipation ont enfin un sens vraiment consistant et positif? s'il y a immédiatement quelque chose à faire, et si l'on peut prévenir le mouvement général au lieu de le suivre, tout simplement ce qui s'appelle obéir? Est-il vrai que des oukases promulgués en dernier lieu changent déjà ou du moins modifient beaucoup les rapports entre les maîtres et les paysans? Je vais mettre sur une petite feuille séparée les différents points qu'on me donne pour arrêtés, publiés; comme ils ne me paraissent pas tout à fait compréhensibles ou exécutables, je pense qu'ils pourraient n'être pas présentés d'une manière exacte, ou que du moins ils demandent explication. C'est cette explication ou une confirmation que j'at-

tends de votre bonté, chère amie ; vous aurez bien quelqu'un sous la main pour me la faire donner. L'éloignement du pays, au milieu de telles préoccupations, se fait sentir d'une manière bien pénible, et en tout je me trouve dans des perplexités qui, sans l'inquiétude où je serais en m'éloignant de mon mari, m'auraient fait faire sans balancer le voyage de Pétersbourg. Dans peu de jours, je reviendrai avec vous sur ce sujet.

Voilà, chère amie, que je découvre encore, malgré vous, un de vos beaux traits ! Une circonstance particulière m'a rapprochée d'une pauvre compatriote, Mme Arsenieff, appartenant de naissance à la petite Russie, dont vous avez été l'ange consolateur en Allemagne, où elle a eu le malheur de perdre une fille unique. Il est impossible d'avoir conservé de votre charité une impression plus reconnaissante, de l'exprimer avec un accent plus affectueux et plus vrai. Cette pauvre femme porte en elle la nature du Midi ; ce n'est pas la raison qui y domine, mais le cœur, qui marche trop souvent d'accord avec une imagination uniquement occupée à créer des chagrins et à les nourrir.

Au revoir, chère bonne amie. Nous avons froid, toujours un ciel de neige sans qu'il en tombe ; aujourd'hui, par extraordinaire, le vent chasse les nuages et ramène le soleil, toujours le si bien venu !

Paris, 3 mars 1848.

On me propose, ma bien chère amie, une excellente occasion de vous écrire, et vous imaginez si je la saisis avec joie, particulièrement dans un moment où

l'entière liberté n'est pas précisément dans les communications écrites! La situation actuelle participe bien à ce caractère qui se retrouve souvent dans les grands événements : celui d'être moins compris à mesure qu'on s'en éloigne, et de voir ce qu'ils ont de mystérieux prévaloir sur tout le reste. Les gens qui l'ont faite, encore bien moins que ceux de 1830, ne s'y attendaient pas; trois heures ont suffi, non pas seulement à briser, à faire disparaître une sorte de monarchie, mais encore à faire arriver à la surface la lie impure de la population et à la laisser seule maîtresse de la destinée générale! Après le saisissement et la stupeur, on cherche à s'expliquer un si monstrueux bouleversement. En fait de raisons assignées chacun a la sienne; c'est l'obstination pour les uns, la peur pour les autres, cette succession de scandales criminels, qui ont achevé de dégrandir la classe élevée, aux yeux du peuple. Tout cela aurait suffi peut-être pour faire descendre lentement, amener des perturbations, mais non sûrement pour frapper le coup terrible et solennel. Dans les circonstances des deux événements, avez-vous jamais rien vu de plus différemment semblable, de plus propre à nous montrer le second comme l'expiation du premier et la justice s'appesantissant sur la faute? Il me semble que jamais Dieu n'a fait une plus éclatante apparition dans l'histoire; et comme répondit quelqu'un à qui on croyait indiquer ici le doigt de Dieu : — Que dites-vous, le doigt de Dieu? Ce sont bien les quatre doigts et le pouce. — Mais en reconnaissant cela comme justice d'en haut, je vous avoue que je n'en suis pas moins indignée de l'ingratitude du peuple de Paris, de sa

haine effrenée pour un prince dont le régime n'a jamais été ni tyrannique, ni violent; sous lequel la paix, la prospérité, le bien-être du pays s'étaient accrus; à qui, si le manque absolu de hauteur morale n'est pas compté, il n'y a pas un crime constitutionnel à reprocher, et dont l'égoïsme ou l'ambition, après tout, n'a ni fait couler les larmes, ni absorbé les sueurs de son peuple. Il y avait prodigieusement à combattre dans le système de Louis-Philippe; il fallait résister particulièrement à ce qu'il caressait comme son utopie : ce bien-être matériel qu'exclusivement il élevait au-dessus des intérêts nobles et généreux. Mais l'opposition à une telle nature ne devait pas dépasser les proportions d'une juste indépendance, et n'aurait dû prendre de la force que ce qui en est nécessaire pour présenter une digue au torrent. On a dit de Lally-Tollendal, qui était un très-mauvais homme, mais qui avait péri sur l'échafaud par un jugement inique : *Tout le monde avait le droit de le frapper, excepté le bourreau.* Je retourne ici la phrase pour l'appliquer à Louis-Philippe : excepté Dieu, personne ici n'avait le droit de le frapper. C'était à peine un roi en qui l'on pouvait atteindre la royauté, car dans sa personne elle avait terriblement décliné. Aujourd'hui, ce n'est plus affaiblie, humiliée, menacée qu'elle est, c'est détruite; mais je crains bien que la république ne soit pas prise plus au sérieux que ne l'a été la monarchie dans son existence douteuse depuis si longtemps. Ce que je cherche parmi les hommes politiques du jour, sans pouvoir le rencontrer, c'est un attachement vrai, profond à un ordre politique quelconque, des convictions exclusives, cette ardeur, enfin, qui brûle au de-

dans pour la chose qu'on fait ou l'idée qu'on soutient. La république est revenue sur l'eau, par l'impossibilité manifeste de faire triompher aucune autre forme ou parti ; c'est un terrain neutre auquel personne ne pensait et qui par cela même peut réunir et faire marcher de conserve un plus grand nombre. Ce qu'on a vu ici, cette fois encore, c'est le péril commun rassemblant et, pour le moment du moins, confondant les éléments épars, souvent les plus dissemblables. La république a aujourd'hui toutes les adhésions, sincères pour la plupart, sans qu'il soit moins vrai ou moins probable qu'à travers elle, considérée comme passage, bien des gens ne se délectent déjà dans l'espoir d'arriver à la réalisation de leurs chimères respectives. Les légitimistes en particulier sont tout de flamme pour la république. Si l'état actuel laisse accessible à bien des terreurs et menace d'une foule de sacrifices, la chute de l'ennemi commun met bien à l'aise certaine partie de ce pauvre cœur humain. Mais, à côté de cette satisfaction plus ou moins permise, que de pertes ! que de perplexités ! quel ténébreux avenir ! que de perpétuelles menaces ! Les dangers de l'organisation intérieure, même pour aller jusqu'à l'Assemblée nationale, ne sont pas médiocres ; les embarras des finances sont grands. La question étrangère n'offre ni moins d'incertitudes, ni moins d'appréhensions. La guerre surgira-t-elle de tant de désordres et de conflits ? Je crois qu'on a parfaitement le droit d'affirmer qu'on ne la veut pas en France, et qu'on sera très-éloigné de se montrer agressif, si la force des choses encore là n'en décide. L'Italie, voilà la grosse pierre d'achoppement ! Si les provinces lombardes donnent

le signal, la France leur ira en aide, mais cette guerre même, qui entre dans le goût, la faveur et l'assentiment de tant de gens, serait pourtant regardée comme un malheur, comme un cas extrême qui rejetterait le pays dans tous les hasards et toutes les chances funestes. Le désarmement de la troupe, désarmement si honteux, si inexplicable aux yeux de l'honneur militaire, apparaîtra de jour en jour à l'armée comme ignominieux. Le grand argument pour écarter cette impression est de dire qu'après tout on a reculé devant la guerre civile, et que des Français n'ont cédé qu'à des Français ; néanmoins, la conscience s'élève contre ce spécieux prétexte, et la troupe doit être pressée d'effacer les traces de ce sophisme. Ce qui est certain, c'est que si nous avons été protégés, défendus, sauvés, ce n'est pas à la force armée régulière que nous le devons ; c'est l'école de Saint-Cyr, de Saumur, et par-dessus tout l'école Polytechnique, ce sont à peine des jeunes gens qui ont sauvé la France dans cette dernière crise. Jamais rien n'a été si étonnant et si vrai, et l'emblème de la seule gloire qui ait été recueillie dans cette lutte, serait ces pierres antiques représentant un lion mâté et conduit par un enfant. Par quelque bout qu'il y arrive, sous peine d'un abaissement graduel et funeste, il faut que ce gouvernement fasse, dans un genre quelconque, de grandes choses, soit comme travaux de législation, de science ou d'art. Il faut que le pays se relève ou qu'il descende ; s'il reste en contact permanent avec la tourbe soulevée, il demeurera à son niveau. Une première grandeur et une première magnanimité ne lui ont pas manqué ; espérons que ce sera le diapason auquel tout le reste s'ac-

cordera. Deux beaux décrets sont déjà sortis de ce chaos qui compte aujourd'hui neuf jours : c'est l'abolition de la peine de mort pour délits politiques, et la suppression du serment qui n'est plus que la suppression du parjure. Il y a un bon sens suprême à en avoir délivré le peuple français, qui se familiarisait sur tous les points avec le mensonge. Ces deux décrets émanent bien évidemment de M. de Lamartine, à qui je ne puis, malgré tous mes griefs anciens et subsistant toujours, dénier l'élévation des vues, le courage civil et les magnanimes inspirations. Quelqu'un disait l'autre jour que dans ses *Girondins*, il avait dressé le théâtre sur lequel il devait monter ; quoi qu'il en soit de l'influence exercée par son ouvrage, il ne s'épargne pas du moins pour réparer le mal qu'il a fait, et il est impossible, sous le fer des baïonnettes qui l'ont touché l'autre jour à l'hôtel-de-ville, de s'être montré plus inflexible et plus de sang-froid. On dit que parmi les collègues de M. de Lamartine dans le gouvernement provisoire, il y a plusieurs hommes sages et honnêtes et même un ou deux fort chrétiens. Ce qui est certain, c'est que les démonstrations du gouvernement jusqu'à présent sont loin d'être impies ; et c'est ce qui imprime à cette révolution-ci un caractère tout autre que celui de la révolution de 1830. J'avoue, pour ma part, que j'ai souffert de la première sans comparaison plus que de la seconde, et que le seul sac de Saint-Germain-l'Auxerrois et de l'archevêché, avec toutes les horreurs qui l'ont suivi, m'a fait plus d'impression que la menaçante anarchie au milieu de laquelle nous avons vécu pendant plus d'une nuit et plus d'un jour. Le danger pour les individus et pour les fortunes par-

ticulières était assurément bien moindre à cette époque, mais la haine sacrilége était partout, tandis qu'il n'y en a pas trace cette fois-ci. Ce n'est pas, néanmoins, que les droits de la religion me paraissent, sous ce nouveau régime, devoir toujours être respectés ; ils seront lésés très-probablement dans plus d'une des dispositions qui la touchent, mais du moins ce ne sera plus le cri de révolte et de haine dans les masses.

Après vous avoir entretenue bien en courant des intérêts publics, je veux que vous sachiez ce que je fais de ma personne, et pour cela il me suffit de vous rappeler ce que vous m'avez vu faire. La vieillesse a cela de très-bon, c'est qu'elle laisse presque nécessairement en toutes choses l'initiative à Dieu ; comme elle exécuterait mal ou difficilement, elle invente peu : elle attend que les choses et les personnes viennent la chercher. C'est plus que jamais, chère amie, l'attitude que je me donne. En dehors de l'Eglise et de ses œuvres, je rétrécis mon cercle autant que possible ; j'ai habituellement le choix et le nombre nécessaire à une conversation nourrie, et je ne disconviens pas que j'y prends plaisir, mais quant à tout le reste, je me tiens sur la réserve. Vous savez que M. et M^me^ de Lamartine ont toujours été excellents pour moi, lui très-bienveillant, M^me^ de Lamartine, confiante et affectueuse ; j'espère qu'ils me conserveront ces dispositions, mais, tout en ne les déméritant pas, je ne ferai rien pour les alimenter. Le jour où j'ai su la terrible scène de l'hôtel-de-ville et les justes et vives transes de M^me^ de Lamartine, je suis allée la voir ; depuis, je n'y suis pas retournée. Je vous dis cela parce que, au

milieu des gens qui écrivent et qui nomment à tort et à travers, je puis être mise en jeu d'une manière peu exacte, ce qui me fait prendre les devants. A cela, il faut que j'ajoute un avertissement que je recommande particulièrement à votre attention, c'est la prière que, sous aucun prétexte, vous ne communiquiez les lettres que je vous écris, ni ne citiez, en me nommant, ce que je vous mande; je n'y fais aucune exception. Je puis bien dire qu'il n'est pas un de mes jugements ni une de mes pensées qui ne puisse paraître devant Dieu comme sincérité, et même être publié sur les toits sans manquer à la prudence; mais il y a presque toujours dans les choses rapportées le danger d'interprétations fausses, la supposition quelquefois fâcheuse de cela même qu'on retranche. Avec vous, ma pensée est à l'état libre et vrai; cette confiance en vous ne fait qu'augmenter, mais, je l'avoue, en raison inverse de celle que m'inspire la très-grande majorité de la gent humaine.

Adieu; je n'ai ni le courage ni le temps de lire cet affreux griffonnage. Toutes les révolutions nous arrivent du dehors; dites-moi au moins pour ma consolation que la paix est pour vous au dedans.

Paris, 18 mars 1848.

Chère amie, le mode, la rapidité, le caractère de cette espèce de trombe politique qui a tout changé en quelques heures, m'ont jetée, comme tout le monde, dans la stupéfaction, sans que le fait même de la disparition de ce gouvernement m'ait fort surprise. Aussi frappée que personne de l'ingratitude de ceux qui n'ont su ni le défendre, ni même protéger sa fuite, il

me faut bien convenir que dans son oubli des questions populaires, dans son acquiescement à un système qui n'était pas exempt de corruption et dans le mouvement de cupidité qu'il avait imprimé, il y a de graves reproches auxquels on ne peut répondre. Conçoit-on, après tant de preuves d'habileté, l'illusion où était Louis-Philippe sur les dispositions publiques? Les fumées du pouvoir avaient porté à la tête de bien des gens dont l'aveuglement était plus extraordinaire encore; on ne savait rien de la France, et ce qu'il y a de pis, c'est qu'on n'en voulait plus rien savoir. On regardait en Europe où l'on ne voyait plus que la diplomatie dont les suffrages comptaient seuls; on avait fini par se distraire de toute autre préoccupation, et il était souvent impossible d'aborder les puissants pour les vraies affaires du pays. La vanité joue de mauvais tours, même à l'orgueil! Il suffirait, pour expliquer tout cela, de la durée au pouvoir; car la durée, en France, est un danger, comme elle est une force ailleurs.

Pour combien peut avoir été, dans la révolution de 1848, le mépris du peuple, excité par les faits honteux, révoltants ou criminels des deux dernières années de Louis-Philippe, serait facile à apprécier. Cependant, à mes yeux, cela n'absout pas l'ingratitude; on pouvait faire les parts au lieu de verser du côté de la colère aveugle. Autrefois, le bien et le mal étaient positivement tranchés, comme dans les grands caractères du moyen âge; les nuances se perdaient dans la couleur générale. Aujourd'hui, le bien et le mal sont mêlés au point d'être inextricables : presque partout il y a à reprendre, presque partout à louer. Je ne sais

si cela tient à une attention plus microscopique, ou bien à la lutte difficile de ces derniers temps : le mal est arrêté par les lumières, le bien manque de force pour accomplir son œuvre. M. de Lamartine, qui aurait des velléités sublimes, pourrait bien en être là. Le courage civil ne lui manque pas, mais je crains qu'il n'y ait pas assez en lui pour soutenir ce courage et le faire résister. La légèreté de ce caractère est grande, et il y a toujours beaucoup de faiblesse dans la légèreté. On fait ce qu'on peut aujourd'hui, mais comme l'a dit M. Hyde de Neuville, ce sont des incendiaires qui se font pompiers, et il n'est pas clair que tous ces dévouements compensent la plus petite partie du mal qu'ont fait les *Girondins*.

Adieu; je vous embrasse de toutes les forces de mon âme.

Paris, 5 mai 1848.

Chère amie, j'ai eu hier une excellente lettre d'Olga, judicieuse et pleine de solide raison. Il semble que le point d'Italie qu'elle habite réunit tout ce qui peut donner de la force à l'opposition; l'impéritie et l'incapacité des gouvernants se montrent en plein, créant des dangers qui auraient pu être si aisément évitables. Rien n'est plus dur que de subir des maux qu'on aurait pu voir détourner. C'est dans les spectateurs qu'en de telles circonstances le sang doit bouillonner; il faut se tenir à quatre pour ne pas sauver les gens malgré eux. En admettant que le séjour de Naples ne soit pas enlevé à Olga, c'est toujours d'une partie de son agrément qu'il lui faudra faire le sacrifice; la sécurité qui se retire des choses dont on

jouit, suffit bien pour les mettre à néant. Les affaires, qui sont le plaisir de son mari, perdront également beaucoup de leur intérêt. Il n'y aura de longtemps, en Europe, de diplomatie régulière; elle ne s'appuie guère que sur la base fixe des traités, et la table rase qui se fait partout ne promet pas de les voir respectés. Le bon côté de cette situation qui en a beaucoup de mauvais (vous savez, chère amie, que ces carrières du dehors ne me paraissent jamais qu'un pis-aller), c'est de rattacher encore davantage nos Russes au respect, à l'estime de tout ce qui se lie au pays et au foyer paternel. La vie nomade qui en déshabitue les diplomates ne me paraît compensée, à moins de grands services rendus, par rien; elle les condamne à l'alternative de végéter en allant d'une cour à l'autre, ou bien de se préparer, après de longs séjours, à l'affliction que subissent en ce moment même les Appony. Ils ont été au surplus entourés de regrets; mais les leurs ont été jusqu'aux sanglots. Je veux parler ici de la mère et de la fille : l'une qui s'était fait tant aimer, et l'autre en qui des souvenirs chers et déchirants ont scellé toute une jeune vie. Cependant je sais tous les droits, sur un homme, de l'activité dans une carrière spéciale; aussi, ce n'est guère que la force des choses qui puisse y faire renoncer.

Enfin, hier il y a eu l'ouverture de la grande Assemblée nationale, point de mire de tant de menaces et de sinistres horoscopes! Tout s'est passé sans désordre hostile, sans manifestation malveillante; ce qui prouve au moins que beaucoup de haines et de colères ont été refoulées au dedans. Nous vivons tellement dans l'habitude des prévisions trompées, de

quelque nature qu'elles soient, que si la menace se montre en défaut, la confiance n'en revient pas davantage. Quand il n'y a de règle que l'impression, d'autre donnée que le fortuit, quand le vrai point d'appui n'est nulle part, on navigue à la grâce de Dieu, paisiblement sinon sûrement pour ceux qui s'y abandonnent et savent que du naufrage même on en appelle au salut. Mais du moment où l'on se place en regard de l'horizon humain, les idées se brouillent, les objets même se perdent dans une effrayante confusion; il n'est pas plus possible de se mettre sur la voie du résultat final de perturbations si profondes, que de prévoir les moyens dont elles demandent l'emploi. Qu'on remonte dans le passé ou qu'on s'arrête dans le présent, on n'y trouve guère qu'un enseignement négatif, c'est-à-dire, l'exclusion de ce qui a été fait. Mais nous reprendrons bientôt ce sujet.

J'ai grand plaisir à vous dire que j'ai vu le bon ***, touché profondément du mouvement si généreux et si délicat à la fois de Dmitri qui, le supposant dans l'embarras par suite des événements, est allé spontanément à son secours par l'envoi de cinquante ducats. Peut-être l'ignoriez-vous? Dans ce cas, j'aurais à vous l'apprendre un double plaisir. Adieu, ma bonne et si chère amie; à bientôt!

Paris, 16 mai 1848, sept heures du matin.

Je commence, chère amie, par marquer soigneusement l'heure à laquelle je me mets à vous écrire, chaque heure de la vie que nous menons ayant son événement. Hier, écrivant à Hélène à cette même heure matinale, ma lettre respirait le calme le plus

insouciant, et les péripéties du jour, que vous diront les journaux, faisaient un terrible contraste avec ma liberté d'esprit. Je lui parlais bien du mouvement annoncé en faveur de la Pologne, mais comme d'une de ces protestations usées jusqu'à la corde qu'on nous prodigue sous toutes les formes depuis dix-huit ans, et qui n'avait nulle consistance et nul écho. Aujourd'hui, c'est encore cela qu'on en pourrait dire; mais ce qu'on ignorait hier, c'est que ces clameurs n'étaient pas seulement vaines, qu'elles cachaient un complot formé, une révolution entière, un projet de victoire à l'instar de celle du 24 février. Nous l'avons échappé belle, et cela bien par la grâce de Dieu, car je ne crois pas que l'imbécile imprévoyance ait jamais pu être portée plus loin. La trahison de quelques hommes du gouvernement ou employés par lui ne suffit pas pour expliquer qu'aucune précaution n'ait été prise; les plus présomptueux dans leur quiétisme, tout en se reposant sur ce que la manifestation du 5 mai avait eu d'inoffensif, auraient dû au moins entourer la Chambre des mêmes précautions [1]. Quant aux perturbateurs, cette même audace qui leur avait réussi a servi cette fois à les égarer, à les faire tomber

[1] Le 5 mai, lendemain de l'ouverture de l'Assemblée constituante, tous les abords du Palais-Bourbon furent envahis par une multitude qui demandait à saluer les représentants du peuple. Quelques représentants firent la motion d'accéder à cette demande; un certain nombre d'entre eux, alors, se présenta sous le péristyle du Palais-Bourbon, en face du pont Louis XV, et la multitude se retira paisiblement au bout de quelques minutes. Le 15 mai, au contraire, l'Assemblée fut violemment envahie et tenue pour dissoute pendant plusieurs heures.

dans leur propre piége; ils avaient compté sur la rapidité d'un coup de main, sur l'épouvante, sur cette magique et fatale torpeur qui si souvent a fait succomber sous leur volonté forcenée une majorité saine : Dieu a permis que leurs trames ténébreuses vinssent au grand jour et qu'eux-mêmes servissent à se perdre. Si un peu d'énergie dans ceux qui commandent, si quelque chose de la science du gouvernement et du respect pour le repos public vient à notre secours, la position de la France se trouvera fort améliorée; aujourd'hui vaudra cent fois mieux qu'hier, qui portait dans son sein, depuis le 24 février, tous les dangers et toutes les tempêtes. Jamais amélioration n'aurait été moins chèrement achetée, car, au lieu d'une collision sanglante et peut-être d'une guerre civile, qu'on regardait comme le terrible et nécessaire remède, la séparation entre le parti irréconciliable avec l'ordre et celui qui peut travailler à le rasseoir pourra se trouver faite. Les bons éléments sont en grand nombre, tout ce qui est présent ici vous le dira, mais comment les faire prévaloir? Et que d'obscurités jusque dans ces lueurs sombres et vacillantes qui traversent ce noir milieu! C'est un homme, c'est un grand caractère qui manque partout; un homme autour duquel pussent se grouper les volontés droites et dévouées, s'appuyer les volontés débiles. Tout est sans force parce que tout est épars; rien ne se montre en faisceau : les honnêtes gens ne se rencontrent que fortuitement et rien n'est préparé pour qu'ils se retrouvent. Quant à la guerre, il n'est pas chose plus impopulaire; les démagogues eux-mêmes ne la soufflaient que pour en faire de la terreur au dehors et de la tyrannie au de-

dans; ils déclaraient en même temps qu'on ne les enverrait pas à la frontière, fermement résolus à n'être plus de la chair à canon. La Pologne, dans tout cela, a été tellement un prétexte qu'elle n'est pas même nommée, et l'enthousiasme pour elle si laborieusement, si inutilement réchauffé dans cette dernière tentative, laisse ses actions si bas, que ce n'est plus qu'une banqueroute. Si les Russes n'ont pas d'autre péril, ils peuvent être tranquilles; mais quand ils se montrent unis dans un seul et même dévouement pour le souverain et pour le pays, on sent qu'ils pourraient également défier bien des ennemis conjurés. Je ne puis vous dire combien j'ai joui de ce magnifique déploiement d'un véritable esprit public, et aussi de cette haute et puissante modération empreinte dans toutes les paroles et dans tous les actes du maître. La force grandit singulièrement quand elle-même s'impose des limites, et que ce n'est pas par pusillanimité ni par concession que son bras s'arrête. Vous avez mille fois raison, ce n'est pas la menace qu'on hait en nous, mais uniquement la force; cette haine est le symptôme de notre puissance, et le jour où cette haine s'affaiblira, nous aurons tout à redouter. Dieu et le devoir étudié en lui-même, je ne vois que ce fil pour bien conduire dans le labyrinthe des choses humaines. La belle conduite de nos provinces allemandes contient une foule d'enseignements et trace bien la voie; elle prouve qu'il ne faut pas désespérer des hommes et qu'il n'y aurait pas toujours danger à écouter de justes droits.

Ce que vous me dites de M^me^ Z. et de son ardeur à ressentir les maux publics tient à l'élévation de son

caractère et à une qualité de son esprit, qui, impressionné par un intérêt majeur, ne gaspille pas son attention sur les accessoires, ce qui est rarement dans la nature des femmes. Vous avez toujours témoigné de l'intérêt à M. X, et vous aurez plaisir à le savoir justifié par une conduite qui se montre sage, élevée, prudente, courageuse en toute occasion, et reconnue généralement pour telle. Il avait déjà conquis bien des suffrages flatteurs dans la dernière chambre de Louis-Philippe; depuis la République, qui, extérieurement du moins, défait les partis, ses mouvements sont encore plus libres et plus aisés. Je suis convaincue que tout moment difficile trouverait en lui les qualités que devrait toujours faire supposer l'élection, et que, jusqu'ici, par tout pays, elle s'abstient fort de garantir.

*Mercredi* 17. — Cette lettre commencée hier matin, je la reprends pour la fermer et aussi pour vous dire, chère amie, que nous avons vu finir un peu en queue de poisson l'espérance d'une attitude qui aurait pu être haute, ferme, digne, rassurante enfin pour la nation entière. Nous voilà retombés encore dans les atermoiements, dans les compromis, les temporisations. Le plus grand mal de tout cela n'est pas qu'on ne décourage pas les méchants, mais bien qu'on affaiblisse le courage des bons, qui déjà ne brillent pas par l'énergie. La politique de la transaction prévaut toujours [1]. Garder le premier rang dans un gouvernement populaire, sans l'estime et la confiance du peuple, est à soi

[1] Le gouvernement provisoire se refusa à destituer M. Caussidière, préfet de police sous lequel s'était accompli l'attentat du 15 mai.

seul la plus étrange anomalie. Un homme en blouse disait hier matin : « C'est très-bien! on a fait tomber beaucoup d'étoiles du ciel de la révolte, mais c'est la lune qu'il aurait fallu frapper. » Il entendait par là le large visage de Ledru-Rollin; mais c'est que M. de Lamartine est le soleil de cette lune, et que le rôle de protecteur va à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de son esprit.

Chère amie, vous êtes la seule personne au monde à qui j'osasse envoyer un fatras indigeste, écrit à travers tous les bruits et toutes les interruptions; mais vraiment personne n'est obligé d'avoir sa tête au milieu de tout ce qu'on fait pour vous la faire perdre. Mon mari vous offre son plus affectueux hommage; il a la république en horreur, et il s'en dépite au point qu'après la lecture de son journal la *Presse*, je suis forcée de m'établir presque le redresseur des haineuses attaques de M. Emile de Girardin.

Paris, 25 mai 1848.

Je tiens à vous dire que l'entrée du clergé dans les assemblées politiques n'a rien qui me flatte. Certes ce n'est point indifférence pour lui, mais je le voudrais toujours proche et jamais mêlé à la société humaine, poursuivant au milieu d'elle son cours, comme ces grands fleuves d'Amérique que loin de leur embouchure on reconnaît encore à la couleur de leurs eaux. Cette réconciliation du clergé avec les 'masses brille au moins par le désintéressement; car il n'ignore pas qu'une des idées les plus arrêtées de la Constituante nouvelle est la suppression de son budget, des trois ou quatre millions que la France attribuait au clergé

en indemnité des biens dont elle l'avait spolié dans la grande révolution. Il y a bien des années que je sais l'idée d'un clergé non salarié par l'Etat des plus vivantes dans l'esprit de M. de Lamartine, et je n'ai jamais douté que, sous une forme ou sous une autre, elle ne fût produite. On dit généralement que la province n'est nullement de cet avis : la discussion pourra éclairer la matière.

Paris, 10 juillet 1848.

M^me de Lamartine étant venue chez moi trois ou quatre fois de suite sans me trouver, je pris jour avec elle pour aller la voir à sa petite maison de Neuilly, et au lieu de la trouver seule, comme je m'y étais attendue, la première personne que j'aperçus fut son mari [1]. Je vous assure qu'il n'y a pas plus de trace sur son visage, dans son air que dans ses paroles, de la déconfiture acceptée, de l'humiliation, de l'anéantissement dont le monde compose son attitude actuelle. Qu'on l'attribue à tout ce qu'on voudra, à la légèreté, à l'illusion, à l'orgueil, M. de Lamartine est calme, serein, confiant dans l'avenir, et non pas seulement dans celui du pays, mais dans le sien à lui-même. Cela perce par tous les pores et ne ressemble en rien à un rôle joué. Cela paraît incroyable, et néanmoins

[1] Les journées de juin avaient mis fin à l'existence du gouvernement provisoire, remplacé par le général Cavaignac sous le titre également intérimaire de chef du pouvoir exécutif. On trouvera dans d'autres correspondances les impressions de M^me Swetchine sur les journées de juin ; mais ces deux fragments, sous la date du 25 mai et du 10 juillet, sont les seuls qui nous aient été conservés dans sa correspondance avec M^me de Nesselrode.

il y a toujours dans la foi en soi-même quelque chose qui impose. Ce qui sans nulle contestation appartient à M. de Lamartine en propre, c'est l'absence de toute aigreur, de tout ressentiment; le mot ingratitude à son endroit n'approche pas, je ne dis pas de ses lèvres, mais même de sa pensée. Je ne crois pas qu'un homme ait été jamais plus maltraité, calomnié jusqu'à faire dire qu'il avait trahi sciemment la France, qu'il s'était fait créature de Ledru-Rollin pour partager avec lui; enfin mille horreurs qui accuseraient d'imbécillité des gens d'esprit, si la passion irritée ne faisait à elle seule tout comprendre. Selon M. de Lamartine, cela n'est que le va-et-vient des choses humaines, dont un homme d'Etat ne doit tenir aucun compte. Il a des excuses pour les procédés les plus détestables, des louanges pour ses ennemis les plus déclarés, et ce qui est bien autrement étonnant, de la vraie justice pour ses adversaires politiques, comme M. Thiers, par exemple, dont la présence lui paraît un élément utile. Quant à l'Assemblée, il n'est pas de témoignage d'estime, de confiance, d'approbation qu'il ne lui rende; le suffrage universel a produit en elle, selon M. de Lamartine, tout ce qu'on aurait pu attendre des choix les plus éclairés. Vous serez peut-être étonnée de savoir, chère amie, que ce jugement est porté, sans presque d'exceptions, par les sommités de tous les partis, qui reconnaissent qu'après tout le pays n'a pas encore eu de chambre élective meilleure. Quand vous voudrez, je vous citerai des noms à l'appui. « Cette assemblée, me disait M. de Lamartine, est si excellente, si pure et si honnête, elle l'est tant, qu'elle m'a repoussé uniquement parce qu'elle a

cru que je ne l'étais pas autant qu'elle, et ceci, elle devait le penser, toutes les apparences s'étant conjurées contre moi. »

Paris, 15 novembre 1848.

Chère amie, je ne veux pas être ingrate; vous pensez à moi puisque vous m'écrivez, vous compatissez à mes faiblesses puisque vous m'envoyez du thé. Je reconnais tout cela, mais il faut que je convienne que c'est seulement par un acte de volonté qui n'empêche pas que de plus longues lettres, des détails plus intimes ne me manquent beaucoup. Vous me parlez bien de temps en temps, mais nous ne causons plus! Encore si tout ce que vous faites passer avant moi était couleur de rose! Mais la vie ne s'arrange ainsi pour personne et encore moins pour vous qui portez les servitudes de votre position, de vos qualités et de vos affections. Les préoccupations surgissent en foule dans le cercle le plus restreint; mais, pour vous, la chose publique a toute la vivacité d'intérêt que comportent les intérêts personnels. A une époque où le monde est ébranlé sur tous les points, il n'en est pas un seul qui rencontre votre indifférence. Tout ce qui vit par les prévisions de la pensée en est là. Vous avouerais-je, cependant, qu'un certain ennui me gagne au milieu de ce ressassement perpétuel des mêmes points de vue, des mêmes jugements? Il me semble que déjà j'aimerais à fuir au bout du monde la question de la présidence qui me poursuit du matin au soir, s'imposant toujours la même avec ses faces toujours changeantes. Ce qu'on affirmait hier est réfuté aujourd'hui; la majorité va et vient au gré

de celui qui parle; c'est un mouvement d'oscillation perpétuel, comme ces cliquetis de couleurs et de soleil qui font fermer les yeux. On se montre fort alarmé; les prévisions, si on s'arrête aux mots, sont sinistres : ce qui n'empêche pas que tous ces arrêts ne soient débités avec une liberté d'esprit, avec un langage plein d'agrément et même de gaieté piquante, qui pourraient bien faire soupçonner qu'après tout on n'est ni si alarmé ni si malheureux qu'on le dit; et puis ne se blase-t-on pas sur tout, même sur la peur!

Pétersbourg a dû être bien attristé, chère amie, par ces morts successives, dont quelques-unes vous ont été sensibles? Qui jamais aurait cru que la princesse Elie Dolgorouki, épuisée depuis si longtemps par de cruelles maladies, eût été prédestinée à survivre à son mari, qui annonçait tant de vigueur! En partant des apparences, rien n'est moins logique que la mort. Alix d'Hédouville m'avait bien promis de me ménager les courriers français [1]; rappelez-le lui, si vous ne l'oubliez pas vous-même, ainsi que je vous le permets de tout mon cœur. Adieu.

Paris, 2 décembre 1848

Ma bien chère amie, hier j'ai reçu la nouvelle bouleversante de l'horrible accident arrivé à mon neveu Grégoire. Ma sœur, au moment de quitter Francfort, a su par une lettre de Léon cette affreuse chute, l'épaule démise de Grégoire et l'état encore alarmant de sa pauvre jeune femme. On l'avait crue tuée sous le coup; mais heureusement, après être restée long-

[1] Alix de Saint-Simon, mariée au comte d'Hédouville, premier secrétaire de l'ambassade française, à Pétersbourg.

temps sans reprendre connaissance, elle est revenue à elle-même. L'inquiétude était encore très-vive sur les suites d'une telle secousse. La lettre de Léon ne contient pas d'autres détails; Dieu sait combien de temps il s'écoulera encore dans une incertitude si cruelle! Si Grégoire était condamné à subir un tel malheur, je le déplorerais du fond de l'âme comme le plus grand qui puisse l'atteindre. Je n'ai vu qu'un moment cette jeune femme, et dès lors une impression, même très-bonne, compte pour peu; mais j'ai su d'elle, et su avec une certitude entière, des choses qui m'ont révélé une élévation d'esprit, une droiture de caractère des plus rares. Ma profonde estime lui est acquise et j'ai le cœur déchiré d'angoisses quand je pense que sa perte peut nous menacer. Grégoire est téméraire pour lui, mais il ne peut l'avoir été pour sa femme. On dit que c'est à Tiflis qu'a eu lieu l'accident, mais comment? dans quelle circonstance? Peut-être vous-même, chère amie, avez-vous pensé à me le demander si vous n'avez pas cru à mon ignorance complète. Du reste c'est un point de départ qu'il ne faut jamais prendre : tout se sait, et le malheur plus vite et plus sûrement qu'autre chose.

Avant-hier, la nouvelle de la fuite du Pape! On marche d'émotions en émotions douloureuses. Je ne puis vous rendre la commotion que j'avais ressentie déjà à l'assassinat de M. Rossi, à la criminelle attitude de la population, qui n'est comparable qu'à la plus indigne impassibilité de l'Assemblée. Le cœur se soulève à la vue d'une si noire ingratitude, et plus que jamais on sent que si on ne faisait tout pour Dieu, le courage faiblirait en travaillant au bonheur et à la

dignité de la race humaine. Il y a des crimes, des excès qui sont de tous les temps : l'abandon dans lequel toutes les classes de Rome ont laissé l'admirable, le généreux Pie IX, le plus chrétien de tous les hommes, n'est d'aucun! C'est l'abjection de la bassesse et de la peur; et vraiment il serait presque difficile de savoir qui indigne et révolte davantage, de ceux qui ont attaqué le Pape ou de ceux qui ne l'ont pas défendu. La passion, chez les ennemis, est quelque chose comme excuse, le sceau de l'infâme lâcheté s'imprime sur le front des amis! J'ai respiré néanmoins un moment, un seul moment à la vérité, en voyant le noble élan du gouvernement français à la nouvelle des dangers du Pape, l'unanimité dans le conseil pour la résolution qui mettait à sa disposition le sol français et des armes pour le défendre. N'avez-vous pas été frappée de la convenance, plus que cela, du respect profond, sympathique dans les rangs les plus ennemis? Même à part la foi, il n'y a qu'un cœur en France pour Pie IX, comme vénération et culte de sa vertu. Cela se lie à la tendance religieuse qui gagne beaucoup; aussi, je l'espère, ceux pour qui cet intérêt-là est le premier peuvent se tranquilliser : quelque gouvernement qui vienne, l'Eglise en France n'a plus à craindre, et toutes ses nécessités pour le salut des âmes sont sauvegardées. Cette pensée me rend à peu près calme sur le choix du Président. Toutefois le général Cavaignac est le seul qui m'inspire confiance; c'est un caractère droit, loyal, sincère, autant que j'en puis juger. Mais à voir la ligue formée contre lui par tous les partis et jusque dans l'armée, il est certain qu'on entraverait sa marche et que tout appui lui

manquerait. Le danger pour lui de ne pouvoir faire le bien, d'être rejeté dans les voies d'un passé funeste et condamné, pour vivre, à subir d'indignes alliances, se renouvellerait sans cesse. A cause même du grand cas que je fais de lui, du véritable intérêt que je lui porte, je ne sais si j'ose désirer qu'il triomphe. S'il avait à quitter son poste après un essai malheureux, ce serait fini de lui, et non pas seulement de sa carrière, mais d'un nom dont aujourd'hui on chercherait vainement à ternir l'éclat; on ne lui laisserait pas le moyen de sauver le pays et on le ferait descendre sous des conditions dont on ne se relève plus. Quant à son compétiteur, il me semble impossible de répondre davantage à l'idée que vous vous en formez. On lui pose toutes les questions comme à un homme sur la sellette; on lui demande des engagements; il donne des rendez-vous en maison tierce aux gens qui refuseraient d'aller chez lui. Son manifeste, livré aux sommités qui le protégent, a été plusieurs fois travaillé et repris en sous-œuvre. Dans la ferme persuasion de l'emporter, il a frappé déjà à beaucoup de portes pour former son ministère, et, chose incroyable, il a rencontré bien des refus, malgré toutes les ambitions qui palpitent. Toutes les campagnes le veulent; son nom les séduit et même les enivre. Les salons que les chefs de partis dominent l'adoptent également; mais là ce n'est pas pour Louis-Napoléon lui-même; c'est un corps transparent à travers lequel chacun voit ce qu'il veut, le prenant pour quelque chose qui se traverse. Le mouvement qui le fait préférer est peut-être assez immoral; on le traite comme l'œil louche traite l'objet qu'il fixe, voyant à un tout

autre point que celui où il semble regarder. Où ce système conduira-t-il? Les grandes déceptions n'attendent-elles pas ces combinaisons qui semblent percer l'avenir si avant? C'est toute la lumière et toute la sagesse de ce monde; il sera curieux de voir les effets qu'elles porteront.

Vous me demandez si votre ancienne amie se repaît de chimères. Elle est absente pour le moment, et je ne puis vous en rien dire; mais je pense qu'elle ne s'éloigne pas de son parti, et celui-ci n'est pas en arrière d'espérances. Figurez-vous que de quinze jours en quinze jours, depuis la révolution de février, quelques hommes que je n'ai pas besoin de vous nommer voient arriver Henry V. On faisait cet automne mille projets pour l'hiver, que le retour du roi devait rendre très-brillant. Assurément ces sentiments sont bien honorables; la force des arguments qu'ils portent en eux-mêmes, pris d'un certain côté, pourrait les rendre raisonnables; mais l'application que ces principes reçoivent dans ces têtes-là, les illusions, les palpables ignorances qui s'y joignent, rappellent toute l'histoire du passé et attestent trop que les mêmes difficultés viendraient du même point, si c'était à ceux-là que l'influence dût jamais appartenir dans la direction de leur parti.

L'heure sonne, chère bonne amie; il faut fermer cette lettre pour qu'elle parte. A bientôt.

Paris, 12 février 1849.

Je comprends, chère bonne amie, que vous ayez été surprise de l'acceptation par M. de Falloux des

deux ministères de l'instruction et des cultes. Dans la ligne des idées qui vivent si profondément en lui, l'intérêt politique n'était pas indiqué ; mais, dans ces deux ministères, l'intérêt religieux était si manifeste, qu'il ne pouvait reculer. En France, c'est le ministre des cultes qui présente la nomination des évêques, et c'est là sa fonction la plus importante ; d'une part l'épiscopat garde l'Eglise, de l'autre l'instruction publique est le seul moyen puissant de la régénération des populations, auxquelles un ministre pervers prépare si aisément le poison ou refuse le remède. M. de Falloux a refusé de premier mouvement ; mais quand on a vu cela, on lui a mis le marché à la main en lui montrant pour remplaçants immédiats les hommes du monde qu'il devait craindre davantage pour la cause qu'il veut servir. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais que sont, chère amie, ces succès partiels, auprès de ces dangers renaissants, de ces murmures sourds qui grondent toujours comme la menace de nouveaux orages? Jamais on n'a vécu à ce point au jour le jour. Ce qui adviendra dans l'avenir le plus rapproché se présente tellement comme obscur, qu'il faut surseoir pour oser se permettre la plus petite prévision. Le parti légitimiste cependant est toujours celui qui passe pour avoir le plus de chances et qui croit le plus à la puissance de son remède. Mais le pays est et sera, je crois, longtemps encore dans la position d'un écervelé qui, tout en ne sachant pas se conduire, ne s'en soumet pas davantage à un mentor. J'attends la monarchie pour revoir des républicains ; et si tout ce qui ressemble à un coup de main, à une aventure qu'on

brusque, est facile en France, le moindre succès de ce genre recélerait des dangers inattendus.

Adieu, ma bien chère amie; je vous recommande l'incluse.

Paris, 12 mars 1849.

Ma bien chère amie, la menace sous laquelle vous viviez n'était pas de celles qu'une chance inopinée détourne, et quoique loin, je sais que l'affliction qui vous frappe vous laissait bien peu d'espoir[1]. Si le bon Dieu ne vous l'a pas épargnée, au moins vous a-t-il donné la consolation à laquelle vous aviez le mérite d'attacher le plus grand prix, celle de ce retour de cœur qui a été, dans votre pauvre cher frère, si entier, si franc, si touchant; tout ce qui l'a approché en était profondément ému. On peut dire que dans ce moment-là, il est redevenu lui-même, obéissant à de nobles inspirations qui ont toujours été en lui. On dit que votre belle-sœur a été la plus dévouée du monde dans ses soins, et je vois qu'en tout elle donne bien bonne idée de ses sentiments à ceux qui la voient de près. Chère amie, je suis avec vous en tout temps; jugez combien je me sens plus près de vous encore quand un nouveau chagrin vient, pour vous, réveiller tous les autres. Je sais bien sur quelle âme ils réagissent! Vous êtes de ces natures où tous les éléments de la souffrance et de l'inquiétude semblent comme préparés; aussi n'est-ce pas dans ce monde que vous cherchez ou que vous trouveriez jamais le courage qui donne la paix intérieure.

[1] La mort du frère de Mme de Nesselrode, le comte Nicolas Gourief, longtemps ambassadeur de Russie à Rome.

J'avais besoin de vous dire quelques mots; je recommencerai plus tard; aujourd'hui mon paquet sera assez gros des deux lettres que j'y joins; l'une est de M. de Circourt, l'autre de M. Marcellin de Fresne.

J'ai vu le ménage Le Flô qui revient tout à fait ravi de Saint-Pétersbourg, de l'accueil qu'ils y ont reçu, et en particulier touché de toute la bienveillante aménité de la famille impériale [1]. Ce n'est pas comme cela que les gens éloignés de la cour imaginent les princes, et un peu de surprise entre toujours dans leur admiration, quand ils rencontrent ce qu'en particulier on n'a guère vu en France sous aucun régime. Adieu; je vis toujours dans l'espoir que vous viendrez en Allemagne cet été.

Paris, 23 avril 1849.

Voilà bien des jours, chère amie, que je recule devant le chagrin de vous en faire; mais je ne veux pas que les détails que me demanderait votre amitié vous arrivent inexacts ou grossis.

Un dimanche matin, en sortant de l'église, je me suis accrochée à un paillasson; je ne suis pas tombée, mais l'effort que j'ai fait pour ne pas me laisser cheoir a porté sur le nerf d'une jambe qui s'est trouvé froissé. J'ai pu néanmoins rentrer chez moi à pied; ma jambe a enflé, et j'ai cru en être quitte pour les suites habituelles d'un accident de ce genre. J'étais loin de compte! Cette même nuit du dimanche au lundi, je veux me moucher, et en faisant ce mouvement, je

[1] Le général Le Flô venait de remplir une mission diplomatique en Russie.

reste stupéfaite, ahurie sous des élancements rapides et successifs comme des éclairs, tranchants et douloureux comme des coups de lancette. J'essaie de nouveau; les mêmes douleurs aiguës se renouvellent, s'étendent tout le long de la joue! Au même moment je fus saisie de terreur, je mesurai la gravité du mal et l'appelai par son terrible nom : le tic douloureux! La confirmation de mes conjectures me paraissait si certaine et par conséquent si redoutable, que c'est seulement le surlendemain que j'en parlai à mon médecin, qui prit la chose au sérieux. Depuis ce jour-là, le mal n'a cessé d'augmenter; il me poursuit en mangeant, en parlant, en marchant, à chaque mouvement que je fais et dans l'immobilité même. Le médecin dit que je guérirai, mais je crois que c'est aussi incertain que le mal lui-même est obscur et irrégulier dans sa marche. Les moyens les plus actifs ont été employés et vainement [1]. Voilà plus de cinq semaines que je ne suis sortie; je mange un peu plus aisément et je parle presque comme à l'ordinaire, quand je ne suis pas prise par ces lames de stylet, dont la menace vit toujours dans ma pensée lors même que je n'en suis pas atteinte. Voilà, chère amie, où j'en suis. C'est sous l'impression de l'invasion de ce mal que j'ai reçu votre neveu, et vous ai écrit cette longue lettre à qui je demandais de me distraire de la griffe dont je me sentais empoignée. Grâce à Dieu! pas plus dans le premier effroi que dans la triste certitude, je ne me suis sentie un seul instant désunie de la volonté de Dieu.

[1] Mme Swetchine demeura en effet, à partir de ce jour jusqu'à sa mort, sous l'empire de ce mal cruel qu'aucun remède ne put empêcher de paraître d'intervalle en intervalle.

Il ne faut cependant pas s'abuser là-dessus ; si mon état actuel persiste, je suis frappée dans toute ma vie extérieure ; tout contact, toute communication du dehors, toute liberté d'esprit dans mes rapports avec les autres se trouveront paralysés. Et moi qui me complaisais tant dans la pensée de vivre jusqu'au bout ! de mener de front l'énergie de la volonté, l'activité du cœur et de l'intelligence, jusqu'au moment de cette délivrance qui leur donne un dernier complément ! Le premier moment a été rude, mais le bon sens a bientôt prévalu, et s'il me faut quitter ce que je faisais pour Dieu, ce sera pour faire sa volonté bien plus sûrement encore, en souffrant l'épreuve qu'il m'envoie. Chaque jour mon imagination, effarouchée d'abord, se réconcilie davantage avec le sacrifice ; s'il m'est irrévocablement demandé, je veux que la consolation que j'en éprouve soit déjà partagée par vous, chère amie. Ne vous inquiétez pas et ne doutez pas que le bon Dieu n'y mette sa grâce.

Vous pensez bien que moins que jamais je renonce à vous revoir ; cet espoir est fixe dans mon esprit ; vous me direz le temps que vous resterez à Baden, et je tâcherai de tout concilier. Dans le cas où, après avoir épuisé tous les moyens de la médecine connus, j'en resterais au même point, je suis décidée à me mettre entre les mains d'un homœopathe, pour suivre consciencieusement cet autre système qui ne m'inspire pas plus d'éloignement que de confiance. Je pense qu'il faut être raisonnable, et que les préventions ne le sont pas, que le devoir est de s'aider tant qu'on peut, sauf à retrancher tout désir passionné d'arriver à ses fins. A présent, chère amie, que vous

savez bien ma situation actuelle, vous pensez que j'aurai grand soin de vous tenir au courant, et qu'il n'y aura pas d'améliorations dont je ne vous instruise. Mais, je vous le répète, si tout est bien confus dans mon esprit, une seule chose y apparaît claire et positive, c'est mon inflexible, mon plus chaud désir d'aller vous rejoindre. Quand même je serais beaucoup plus malade encore, je le voudrais, car pour vous, bonne, chère et fidèle amie, ma vue sera toujours douce dans quelque état que je me présente; les soubresauts, les saisissements qui me gêneraient devant le monde ne me gêneront jamais avec vous; j'aurai toujours le cœur présent, qu'importe le reste! Dans tous les cas, vous me retrouverez bien assez moi-même, pour me souffrir encore.

---

A la fin de l'année 1846, Mme Swetchine, on l'a vu, écrivait à Mme de Nesselrode : « Nulle séparation, de part et d'autre, n'a jamais été comme celle que nous venons de subir. Peut-être pressentons-nous que ce doit être la dernière! Dans ce cas, ma part serait la bonne, car je dois vous précéder de beaucoup. »

Ce pressentiment douloureux se réalisa, mais non selon le vœu qu'avait formé la tendre amitié de Mme Swetchine. Elle survécut à son amie, la pleura jusqu'à son dernier jour, et parmi ses papiers, l'un des premiers qui se présenta aux yeux fut une enveloppe souvent ouverte, cela était aisé à reconnaître, et

sur laquelle on lisait : *Dernière lettre de Mme de Nesselrode et lettre du comte de Bombelles à Alfred.*

La lettre de Mme de Nesselrode était pleine de toutes les pensées de la vie et de toutes les espérances d'un prochain revoir. La lettre du comte de Bombelles, conservée à côté de celle-là, était ainsi conçue :

« Gastein, 18 août 1849.

» Mon cher Alfred,

» Tout navré encore d'une scène bien déchirante, — la mort de mon excellente amie la comtesse de Nesselrode, qui nous a été enlevée en peu d'heures, — je viens te prier, au nom de ses filles, d'annoncer cette cruelle nouvelle à Mme Swetchine, sa meilleure amie depuis quarante ans.

» Mme de Nesselrode avait quitté Ischl, il y a quinze jours, pour venir prendre les eaux de Gastein [1]. Je l'y avais accompagnée. Hier encore, elle était fort bien à dîner, et tout le soir, d'une sérénité remarquable. Je venais de la quitter, quand elle s'est trouvée mal et a perdu entièrement connaissance. Deux médecins accoururent aussitôt et reconnurent les symptômes d'une apoplexie foudroyante. Tous les remèdes indiqués furent appliqués sans perte de temps. A l'entrée de la nuit nous eûmes une lueur d'espoir, mais vers 2 heures, il y eut un nouvel épanchement de sang. A 4 heures, elle entra dans une sorte d'agonie qui dura

[1] Les bains d'Ischl, près de Linz, en Autriche. Gastein est à peu de distance d'Ischl.

jusqu'à une heure après midi qu'elle rendit sa belle âme à Dieu.

» Ses pauvres filles sont accablées! La manière dont elles ont dominé leur douleur par la prière pendant cette longue agonie a été bien édifiante. Le curé de Gastein a donné le secours de ses prières ; nous nous y sommes tous joints.

» Ces dames accompagnées de leur cousine M^me^ Kalergis, qui leur est d'un grand secours, partent demain. Elle vont à Varsovie retrouver leur malheureux père.

» Adieu, mon cher Alfred ; je retourne à Ischl où j'avais laissé tous les nôtres, et je t'embrasse tristement.

» Henry de Bombelles. »

Il me fut impossible en lisant cette lettre de ne pas pressentir la profondeur de la blessure nouvelle qui allait s'ouvrir dans le cœur de M^me^ Swetchine. J'étais moi-même aux eaux de Néris. Je partis en toute hâte pour Vichy. J'y arrivai dans la soirée, m'annonçant comme venant faire une visite de voisinage. Bientôt, je dis à M^me^ Swetchine que j'avais reçu une lettre qui me parlait avec inquiétude de la santé de M^me^ de Nesselrode. Elle repoussa cette première ouverture. — Vous ne pouvez en avoir de nouvelles plus fraîches que moi, me dit-elle ; voici une lettre d'elle-même que je reçois précisément ce matin. Et elle se mit dès lors à me parler du projet de la rejoindre bientôt avec une telle vivacité d'affection et de joie, que je n'eus plus le courage de remplir ma mission et qu'après avoir balbutié quelques mots de

doute, je me résolus à laisser du moins à Mme Swetchine le bénéfice d'une nuit calme.

Le lendemain, je revins de bonne heure et je ramenai encore la conversation sur la santé de Mme de Nesselrode. Pour cette fois, elle se troubla aussitôt. — Il est bien singulier que vous essayiez ainsi de m'inquiéter! Puis fondant en larmes et se laissant tomber à la renverse dans son fauteuil, elle s'écria : Elle est morte! elle est morte! — Pendant longtemps, les sanglots ne lui permirent ni de proférer ni d'écouter une seule parole. Lorsqu'enfin elle eut repris un peu de calme, je lui présentai et je lui lus la douloureuse lettre qui contenait les seuls détails qu'il fût possible de lui donner. — Une mort subite! encore une mort subite! s'écria-t-elle en joignant les mains, avec un accent que rien ne peut rendre, comme mon pauvre père!

Je ne la quittai qu'après que son courage lui eut rendu un peu de force, laissant entre ses mains les deux lettres qu'au bout de huit années et après sa mort, je devais retrouver, pour ainsi dire, encore sous ses yeux.

## A MONSIEUR ÉDOUARD TURQUETY [1].

Vichy, 11 juin 1839.

J'ai bien tardé à vous répondre, mais je n'ai pas cessé de vous remercier, et il me semble que vous devez sentir cela si bien, que mon pardon en est assuré. Votre lettre si parfaitement bonne a été jusqu'au fond de mon cœur; je ne sais personne qui, dans sa parole écrite ou parlée, soit, plus que vous, l'homme des hautes régions qu'il habite; et rien ne semble plus juste qu'à une simplicité si profonde, à une modestie si sincère, aient été donnés des ailes et leur rapide essor. Vous saurez difficilement tout ce que je vous dois de faire prendre force et couleur aux sentiments et aux pensées qui me font vivre! Vous êtes vraiment mon poète; je vous emporte dans mon

[1] Edouard Turquety débuta dans la poésie religieuse avec beaucoup d'éclat, à peu près en même temps que Brizeux, breton comme lui. *Amour et Foi*, *Poésies catholiques*, *Hymnes sacrés*, conquirent, dès leur apparition, les suffrages les plus élevés et même un succès populaire. Cependant l'auteur attristé peut-être par le contraste des événements du siècle et de ses pensées habituelles, se laissa gagner par une sorte de mélancolique découragement, contre lequel on sent que l'amitié de Mme Swetchine s'était donné mission de lutter.

*vade mecum*, et je vous relis quand je ne vous copie pas. L'heureuse inspiration qui vous a mis exclusivement au service de la vérité, sera glorieusement couronnée un jour; car cette manière de la confesser, n'est pas parmi les moins méritantes, et la foi, comme la bonté, paraît davantage dans les occasions où elle semble moins obligatoire.

J'ai bien partagé les joies de votre retour dans votre chère famille. Je vous remercie de lui avoir parlé de moi, et surtout d'avoir porté si loin en moi l'illusion de la connaître. J'espère que le passage du stérile mouvement de Paris au repos occupé aura ajouté quelques feuillets à votre grand ouvrage, et que le travail fragmentaire auquel vous avez été obligé de vous soumettre n'y nuira pas trop. Il faut accepter, même pour les autres, les conditions imposées par la Providence; j'avoue pourtant que j'y ai quelque peine, lorsque je songe que votre existence dépend de ce que je voudrais appeler seulement vos loisirs. Voilà bien ce monde! Le positif de votre vie porte sur des labeurs ingrats, et la grande idée qui résumera, réunira toutes les vôtres, prend dans vos journées le peu d'heures que des nécessités pressantes laissent libres. Il faut en convenir, le grand, le beau, le vrai, sont à l'étroit et en souffrance ici-bas, et dans cette minime proportion où l'élément de perfection se trouve vis-à-vis de toutes choses. C'est bien là le caractère d'un monde transitoire, assemblage de moyens et de vicissitudes propres à accélérer une délivrance nécessaire; aussi comment s'étonner que cette tristesse dont vous avez si bien l'accent soit au fond de presque toutes les âmes? Je suis convaincue que ce qui distrait davan-

tage de cette tristesse même, ce qui la laisse la plus inaperçue, ce sont nos peines ; elles tendent, grave erreur ! à nous faire croire que sans elles nous pourrions être contents, et c'est précisément notre dignité que de ne pouvoir pas l'être et de sentir pourtant que Dieu a voulu que nous le fussions un jour.

Adieu ; il me semble bien difficile que vous ne m'écriviez pas, et tout à fait impossible que vous ne regardiez pas nos rapports comme devant se resserrer et ne pouvant plus se rompre.

Paris, 15 janvier 1841.

Je ne puis vous dire mon chagrin de vous répondre si tard, mais votre lettre m'a trouvée malade ; il m'a fallu tout surseoir, et jusqu'à présent, je n'ai retrouvé ni ce sommeil ni cette absence de malaise continu qui seraient pour moi toute la santé. Mes habitudes restent encore interrompues ; je ne puis lire qu'avec peine. L'occupation m'attire et me fatigue ; c'est un peu le supplice de Tantale ; et dans ma pauvre vie déjà si encombrée, il suffit de dix ou douze jours d'inaction pour accumuler les devoirs les plus pressants. Ce n'est donc rien moins encore qu'une pleine et entière liberté qui me ramène à vous, mais enfin j'en ai assez pour vous expliquer mon silence et vous faire retrouver quelque chose de l'affection si vraie sur laquelle vous avez tant de raisons de compter. Comme je vous ai reconnu au mouvement qui vous a inspiré votre *Hiver de* 1840 ! Ces vers sont aussi beaux que vous les ayez jamais faits, certaines strophes surtout : car on choisit toujours. Je les ai lues, relues, fait lire, et c'est toujours d'un cœur touché que s'élève

l'applaudissement dont vous êtes l'objet; vous vous reflétez tout entier dans chacune de vos pièces, on sent que tout y est sincère et de bon aloi. Maintenant il est temps de concentrer vos forces sur un point, de vous poser en vrai fondateur de votre propre gloire, et ici saint Bruno vous viendra, je l'espère, merveilleusement en aide[1]. Je suis très-aise que vous sentiez le besoin de méditer fortement ce beau sujet avant de commencer le travail d'exécution. L'histoire de l'ordre, le caractère de son fondateur, de ses plus grands saints, l'esprit de la règle, ce qui la distingue de toutes les autres (car les institutions dans le christianisme, comme tous les chrétiens éminents, s'accordent sans se ressembler), tout cela demande à être étudié consciencieusement. Je ne vois pas pourquoi une œuvre poétique n'aurait pas une forte charpente qui s'appuierait elle-même sur tout ce que le dogme et la morale ont de plus inébranlable. De plus le Chartreux, entre tous les religieux, me semble avoir une physionomie toute particulière ; c'est le moine par excellence : il se fait une solitude dans la solitude même, et il y a quelque chose dans sa vie de celle des Pères du désert, quoiqu'il soit en communauté. Je vais jouir et profiter, j'espère, d'un contact qui pourra très-probablement me mettre à même de résoudre les questions que vous auriez à adresser sur les Chartreux et les particularités que vous désireriez connaître. Avant-hier, j'ai reçu une lettre du prieur de la Chartreuse de Bosserville[2], qui m'annonce son arrivée à Paris,

[1] M. Turquety ébauchait alors un poëme sur saint Bruno.

[2] La Chartreuse de Bosserville, près Nancy, l'un des plus beaux monuments religieux de la Lorraine, fut fondée par le duc

et pour les entretiens que j'aurai sûrement avec lui, je vous demande, à l'avance, vos instructions et les points qu'il me faudra aborder. Une autre tâche que votre travail vous impose, c'est le voyage de la Grande-Chartreuse et même quelque séjour fait au fond de ces imposantes solitudes. Celle de Bosserville, aux environs de Nancy, est trop ducale; elle est située au milieu d'un pays plat sans caractère; c'est de l'argent et seulement de l'argent qui s'y est mis au service de la piété. Son rétablissement tout récent n'en est pas moins un des faits les plus consolants des temps actuels, qui fait bien voir comment les hommes concourent souvent par les motifs les plus différents à la réalisation d'une même idée. Mais pour aller à la Grande-Chartreuse, il vous faudra attendre la belle saison, et je pense dès à présent que je guetterai votre passage, Paris se trouvant habituellement sur le chemin de tout, quand la volonté ne l'exclut pas; ce n'est pas là ce que je pourrais craindre de la vôtre.

Votre retour aura bien hâté la convalescence de monsieur votre père; votre tendresse guérira ce qui est guérissable, comme elle adoucira ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas seulement madame votre mère, c'est vous-même qu'il faut armer contre les infirmités qu'entraîne le grand âge; la vue en est plus triste

Charles IV. Ce prince en posa la première pierre en 1666, et voulut être inhumé dans l'église du couvent. La Chartreuse de Bosserville servit d'ambulances aux armées républicaines en 1793 et 1794. Vendue peu après comme bien national, elle fut transformée en manufacture; on conçut en 1835 le projet de la racheter à l'aide d'une souscription, et à la date de cette lettre, elle venait d'être rendue à l'ordre des Chartreux.

que l'épreuve, et on est toujours étonné de tout ce que Dieu mêle de douceurs à tout ce qu'en apparence nous ne faisons que subir. Adieu; recevez mes bien tendres amitiés, et offrez à vos parents tous mes vœux.

Paris, 1er octobre 1841.

J'ai bien pensé à vous dans la course que je viens de faire et qui m'a conduite à Nancy dans un tout autre but qu'un but pittoresque. Mais une fois sur les lieux, j'ai voulu aller à Bosserville dont j'estime beaucoup le prieur, et quoiqu'une Chartreuse soit bien digne de ramener le souvenir du poète, ce n'est pas à Bosserville, trop moderne, que vous m'avez parlé davantage; vous m'attendiez dans la cathédrale de Toul, fort belle malgré ses dévastations, et admirable surtout dans son vieux cloître, large, profond et dont les murs conservent encore quelquefois intactes les ciselures les plus variées. Il me semblait que je vous montrais tout cela éclairé des derniers et plus chauds rayons de soleil et que je voyais votre palette se charger de couleurs. Si jamais vous allez de ce côté, n'oubliez pas, je vous prie, la cathédrale de Toul, ni aucun autre vieux sanctuaire.

Tout en me renfermant par la volonté dans une respectueuse soumission, bien souvent, malgré moi, je cherche à pénétrer dans l'avenir entr'ouvert devant vous; quand vous saurez quelque chose, j'espère que vous ne m'oublierez pas et que vous croirez que j'ai droit à n'ignorer aucun de vos pas dans une voie heureuse.

Adieu; la Russie est bien loin de la Bretagne, mais

c'est sur un terrain neutre et toujours ami que se rencontrent les âmes qui s'appartiennent par la similitude de leurs instincts et de leurs vœux.

1841.

Dans une conversation où vous avez été en tiers, je viens d'apprendre que bientôt peut-être s'offrirait pour vous la chance d'une place très-honorable, convenablement rétribuée et qui n'aurait que l'inconvénient de limiter votre indépendance et d'assujettir votre esprit à un travail fort éloigné de vos méditations habituelles. Je me dis bien que ce serait une contrainte, mais ennoblie par le sentiment du devoir et la pensée de vous rendre utile à ceux que vous faites toujours passer avant vous-même; je ne crois pas non plus que rien de ce que l'on s'impose par des motifs élevés puisse amoindrir, arrêter l'*estro poetico*. Ah! certes, s'il s'agissait de couper seulement le plus petit bout de vos ailes, je m'y opposerais de toutes mes forces; mais, ici, il ne s'agira jamais que de les rentrer pendant quelques heures de la journée, et je me tromperais fort si, reposées dans cet admirable milieu du sacrifice, ces ailes ne s'élevaient encore plus brillantes. Toutefois le moment de vous persuader n'est pas venu.

Le temps est très-doux; je suis sortie aujourd'hui pour la première fois sans m'en mal trouver. Dites-moi comment va saint Bruno? M. Emile Chavin, qui vient de faire une histoire très-intéressante de saint François d'Assise, travaille maintenant à celle de saint Bruno. C'est bien une espèce de concurrence

pour vous, mais je la crois favorable, parce que les sujets riches en eux-mêmes excitent l'intérêt à mesure qu'ils sont plus connus.

Adieu; parlez bien de moi à vos parents et recevez mes amitiés si sincères.

Paris, 10 mars 1842.

Pourquoi n'ai-je pas de vos nouvelles? Suffit-il que je n'écrive pas pour que vous vous taisiez? Si je vous parle peu, certes ce n'est pas que je vous oublie. Si je pouvais vous dire toutes mes tentatives à votre intention, tous mes infructueux essais dans cette obscurité où je marche, sans cesse au moment de saisir ce fil providentiel qui m'échappe et recommençant toujours mes recherches, faute de pouvoir les continuer! Je crois que M. de Lamartine vous a écrit, et je présume que c'était une réponse; plus d'un grand mois auparavant, j'ai voulu m'adresser à lui pour en obtenir quelques démarches sérieuses en votre faveur; mais dès lors ses rapports avec le ministère avaient rendu la chose impossible, et le regret qu'il m'en a exprimé était mêlé aux témoignages les plus flatteurs de son estime pour vous. J'ai bien autrement échoué encore auprès de M.***, à qui je m'étais adressée par le canal d'un de ses meilleurs amis. Il me semble que M. *** vous garde rancune depuis longtemps de l'oubli dans lequel vous l'avez laissé; que de droits dans ce monde et de titres vrais qui viennent se briser contre d'insignes petitesses! Et pourtant ne nous plaignons pas qu'il en soit ainsi, car nous avons bien assez de peine à en finir avec le néant d'ici-bas, pour ne point regretter que le désillusionnement soit partout. Cela

n'en fait-il pas mieux lever les yeux au ciel, mon très-cher?

Adieu; pardonnez-moi et aimez-moi toujours; parlez bien de moi à vos parents, que je ne sépare jamais de vous.

Paris, 23 juillet 1842.

C'est ici que j'ai reçu votre lettre en réponse à mes plaintives sommations. Vous vous défendez mal : le mot *importun* vaut encore moins que les négligences, et je serai toujours prête à vous pardonner de n'avoir point écrit, pourvu que vous n'ayez pas en vous-même la raison de votre silence. Confiance et simplicité marchent ensemble, je vous en prie, ne l'oubliez pas.

Me voilà de retour à Paris, incertaine encore si c'est ma station d'hiver qui déjà commence, ou bien si un voyage ou un peu de campagne aux environs me fera jouir de cet été que nous attendons toujours. J'aimerais bien mieux ce dernier parti, surtout comme repos et retraite, mais je n'y mets pas grande insistance; au fond, je me sens bien partout où je suis, m'assurant toujours davantage qu'en nous est la bonne et vraie solitude et même le soleil. J'ai vu avec tristesse l'inquiétude que vous avait donnée votre excellente mère; mais une fois la maladie domptée, il ne faut pas trop se troubler du long ébranlement qu'elle laisse; à un certain âge, et je le sais d'expérience, les progrès les plus réels ne sont pas toujours saisissables, et c'est à la distance quelquefois de plusieurs années que l'on constate l'amélioration. Parlez-moi d'elle, et en entrant dans

quelques détails qui manquent beaucoup à mon sincère intérêt.

C'est sans doute à votre amitié et à la joie qu'elle était sûre de me donner, que je dois l'envoi d'un article de vous sur une odieuse affirmation de M. de Lamennais. Déjà, pour moi, cet article se résumait dans un mot de votre lettre : « J'ai dévoué ma vie à cette grande cause et j'espère mourir sur la brèche. » En prose comme en vers, vous avez le langage de vos admirables sentiments ; on sent quelle unité, si besoin y avait, s'établirait entre vos impressions, vos paroles et vos actes. Tout cela m'a ramenée avec une nouvelle ardeur d'espérance à saint Bruno, dont vous ne me dites rien dans votre dernière lettre, ni même dans l'avant-dernière ; est-ce pure et simple lacune, ou repos fécond, comme celui de la nature, pendant lequel un grand travail se fait? Je n'ai point encore écrit au prieur de Bosserville pour les questions que vous lui adressiez ; j'attendrai, pour le faire, de savoir si vous n'en n'auriez pas d'autres encore, car je ne puis admettre que vous renonciez à ce grand sujet en si parfait rapport avec le caractère de votre talent poétique. Seulement pour faire parler et agir les saints, il faut se bien familiariser avec eux, les écouter beaucoup, prendre leur angle de réflexion ; et pour cela, ce qui nous reste d'eux est cent fois plus utile que les travaux dont ils ont été l'objet. Cette sainteté qui pénètre leur parole en fait en même temps la puissance ; on se convertit en eux, et pour les peindre, on n'a plus à chercher que l'expression fidèle du type qu'on reflète en soi. Peut-être ce joug chrétien, porté par les saints dans toute la force

d'une déduction logique, imposerait-il quelques sacrifices à l'imagination ; mais, d'une autre part, combien souvent ne s'enrichit-elle pas de ce qu'elle s'interdit? combien les barrières, qui sont des appuis, ne servent-elles point à concentrer ses efforts et à les rendre plus frappants? Nous avons vu tant de gens dans notre siècle se permettre tout et n'obtenir rien comme honorable et solide succès, que je voudrais bien qu'on essayât de se circonscrire, de se renfermer dans la sphère de la vérité inviolable et sublime, dont il pourrait jaillir cette immense masse d'eau que donne le puits artésien, qui, lui aussi, interroge la terre et sur un seul point.

Adieu, ne perdez point de temps ; il y a trop d'éternité dans chaque moment qui passe pour qu'on en fasse bon marché ! Comptez toujours, je vous en prie, sur mes bien affectueux sentiments.

Aix-la-Chapelle, 31 juillet 1842.

Votre lettre sans date est venue me chercher ici ; elle a couru après moi, et déjà avant mon départ de Paris, je me reprochais de ne vous avoir rien dit de nos projets ; mais si de se tirer de Paris n'est pas facile, il l'est encore moins de n'en pas emporter le regret de mille soins amis, qui tenaient au cœur.

Votre lettre m'a fait de la peine en m'apprenant que vos parents avaient été souffrants ; cela ne pouvait manquer de vous jeter dans la tristesse qui en a été le contre-coup. Il n'y a que les indifférents qui ont besoin d'être vraiment malades pour nous inquiéter, mais le plus petit mal dans ceux qu'on aime apprend tout ce qu'ils peuvent nous faire souffrir. C'est

vrai pour tout le monde ; combien cela doit l'être davantage pour votre nature d'élite! Tout en ne vous écrivant pas je n'ai pas cessé d'être occupée de vous, sans réussir à rien tant que j'ai été à Paris, et, depuis, me reconfortant par l'espoir de reprendre à mon retour une activité encore toute nouvelle. Je crois que vous avez raison de mettre votre confiance dans les dispositions de M. ***, et que si l'occasion se présentait, il ne la laisserait pas échapper; mais c'est susciter cette occasion, c'est prendre l'initiative qu'il faudrait pouvoir se permettre ; de notre temps c'est ce que n'ose aucune puissance. On veut bien mettre son crédit à faire pencher tout à fait ce qui s'incline déjà vers le succès, non pas en faire son affaire et se charger de la responsabilité tout entière d'une insistance grande et louable. Aussi, s'il y a encore des gens qui obligent, qu'il y a peu de bienfaiteurs ! peu de ces généreuses adoptions par lesquelles les hommes puissants d'autrefois composaient de ceux qu'ils appelaient à eux une famille !

Votre lettre me parlait de l'horrible catastrophe du chemin de fer de Versailles, de l'ébranlement où elle vous a jeté ; et depuis, quel autre événement profondément tragique dans sa cause minime, sa forme presque vulgaire [1] ! C'est la réalité bien plus que l'imagination qui use largement de l'antithèse et qui fait surgir les contrastes les plus frappants. Ah ! combien, même pour chacun de nous, de si grands enseignements du néant de tout ce qui est humain doivent reporter la pensée vers cela seul qui est durable ; et

[1] La mort de M. le duc d'Orléans.

pourtant, quand la vie nous est triste, c'est nous qui avons tort. Croyez-le bien, elle n'est triste que jusqu'au jour où elle est belle ; c'est un écheveau très-embrouillé, jusqu'au moment où on le prend par le bon bout.

Souvenir et amitié, et vous savez si l'un et l'autre sont inviolables ; parlez bien de moi à vos parents, dont la bienveillance m'est chère.

Paris, 14 mars 1843.

Les derniers quatre mois que je viens de passer comptent dans ma vie, qui n'a pas toujours été facile, et j'ai vu rarement ma volonté à la fois plus roide et plus puissante. Vous ne me connaissez pas encore assez pour savoir séparer mes défauts de mes sentiments, pour savoir ce qu'est ma pauvre vie, morcelée, pleine d'encombres que je ne sais pas surmonter, et en même temps tout ce qu'il y a d'inaltérable dans mes impressions. Du beau milieu de cette situation à double face : fatigante activité d'une part et en apparence sommeil de l'autre, si jamais vous m'interpelliez pour l'action, vous me trouveriez non pas seulement attentive, mais exclusivement dévouée. Dans les intervalles, mon tort est d'espérer au loisir du lendemain, et en courant au plus pressé, de ne jamais assez me dire que les gens qui m'attendent n'ont pas tous mon secret. Je vous en prie, recevez-en la confidence, non pour indulger une grande imperfection, mais pour m'aider au contraire à m'en corriger, seulement en vous abstenant de la trop mal comprendre. Ainsi, pour cette édition en petit format, pendant que je ne vous écrivais pas, je n'ai pas cessé d'y penser ;

mais savez-vous une nouvelle qui m'a fort déconcertée et que j'avais tant de regret de vous apprendre, qu'elle est bien entrée pour quelque chose dans mon silence? J'ai découvert chez plusieurs de mes compatriotes *Amour et Foi*, de contrefaçon belge! Je sais tout l'honneur que les contrefaçons peuvent faire au talent d'un auteur, mais je sais en même temps de quel préjudice elles sont à sa bourse; c'est un brevet de célébrité, mais un onéreux impôt.

Le prieur de Bosserville, après s'être fait attendre, a fini par remettre son voyage à l'hiver prochain; je ne puis donc vous répondre encore au sujet des questions que vous m'adressiez. J'espère bien vous écrire de Vichy, quand j'aurai su de vos nouvelles et que j'aurai quelque chose à vous dire du premier effet des eaux. Le bien qu'elles ne me feraient pas, je suis certaine de le trouver en plein dans cette retraite et ce silence dont mon âme a soif; je suis vraiment trop heureuse d'être assez malade pour avoir un si bon prétexte d'un peu de séparation de ce monde, contre l'esprit duquel ma lutte intérieure est incessante. Adieu; n'oubliez jamais que votre amitié m'est bien chère et que le bonheur que j'en éprouve, je l'impose à votre confiance. Que le bon Dieu soit avec vous et au fond de toutes vos inspirations!

Vichy, 6 juillet 1843.

Vous avez été souffrant aussi, plus malade que moi peut-être, et il n'en est plus question, parce que vous êtes d'un âge où tout se produit vivement et va vite. Je vous ai bien regretté cette fin d'hiver à Paris; j'y avais une amie qui, après une séparation de vingt

années, était venue de huit cents lieues me donner six mois[1]. Au défaut de votre personne, je lui ai fait connaître vos vers, qui mettent bien sur la voie de la deviner; elle vous a compris tout de suite, et vous allez en juger par les lignes suivantes qui se trouvent dans une lettre qu'elle m'écrit d'Ems, où elle est pour sa santé : « Dans ma solitude, je lis Turquety avec bonheur; c'est un véritable poète; celui-là restera fidèle. » Ces retentissements lointains, ces affinités mystérieuses, révélées ou non, me semblent la vraie récompense du talent, et c'est une manière de souveraineté qu'il exerce quand de toute langue, de toute tribu il appelle à lui les siens. Dites-moi donc, immédiatement après m'avoir parlé de vous, de la santé de vos parents, partie intéressante de la vôtre, ce que les rayons du soleil de mai, que vous attendiez, ont apporté en vous d'inspiration et de renouvellement d'attrait pour le travail, du moins les obstacles qu'ils sont venus dissiper; car le pouvoir du monde extérieur sur notre intelligence est purement négatif : c'est le nuage qui intercepte le soleil et ne peut s'allumer. Aussi, soit dit en passant, l'estomac malade obscurcissant l'esprit m'a toujours paru un argument bien pauvre; car, pour qu'il fût concluant, il faudrait prouver que les bonnes digestions donnent tout l'esprit qu'ôtent les mauvaises.

Mais j'allais causer avec vous, oubliant que je ne faisais que vous écrire! Dites-moi si vous songez à nous venir l'hiver prochain? Je crois qu'il ne faut pas rester trop longtemps sans venir à Paris, quand ce ne

[1] La comtesse Edling.

serait que pour retrouver avec plus de plaisir votre chère Bretagne. Ce qu'il y a de certain aussi, c'est que j'en aurais beaucoup à vous revoir; mais cela ne compte pour rien dans mon avis et presque pour rien dans nos rapports, que mon affectueuse estime met en dehors de tous ceux qui ne peuvent se passer ni des soins, ni de la présence.

Paris, 6 octobre 1843.

J'allais vous écrire, quand la lettre de monsieur votre père est venue m'apprendre l'inquiétude que vous lui avez donnée; vos parents étaient rassurés et voulaient que je le fusse, mais en me gardant de le leur laisser pénétrer, j'ai été bien moins troublée de ce qu'il y a eu d'aigu et d'accidentel dans votre maladie, que des dispositions morales qui l'avaient précédée et de celles qui ont pu lui survivre. Vous étiez depuis quelque temps triste, abattu, me disait monsieur votre père; tout dans ces détails n'est pas, je le crains, symptômes avant-coureurs de la maladie; j'en dégage trop facilement cet abandon au découragement et à la tristesse, vers lesquels vous incline votre nature et que je voudrais vous voir combattre de toute l'énergie de la volonté. Ce travail auquel, déjà malade, vous ne renonciez pas, ce peu de ménagement de vous-même me paraissent vraiment un tort grave dont la tendresse de votre cœur aurait dû vous préserver. Des parents comme les vôtres, qui n'ont que vous pour consolation et pour appui, n'est-ce pas comme devoir de sollicitude autant que celui qui s'attacherait à des enfants? N'est-ce pas aussi protection et sécurité que vous leur devez? Voulez-vous

donc à tous nous faire bien de la peine, malgré ce bénéfice de l'âge qui est pour vous? Portant ma pensée plus haut, des considérations plus puissantes se présentent et vous ne pouvez y échapper. Qu'est donc la foi, si ce n'est la confiance et la paix? Mon cher excellent enfant, je vous en conjure, résistez à ces entraînements de tristesse dont les commencements sont doux, hélas! comme beaucoup d'autres commencements, et la fin amère; dites-vous souvent que vous êtes chrétien et que la sérénité de l'âme, signe d'équilibre et de force, est de tous les arguments moraux du christianisme le plus invincible. Pourquoi donc ne voudrions-nous pas souffrir? Qu'y a-t-il donc de plus utile, de plus fécond, qui nous trempe et nous assouplisse davantage? Ayez courage, ayez patience, comme je tâche de l'avoir, comme je la demande à Dieu pour vous et pour moi dans ces douloureuses incertitudes de votre sort, dont je partage l'épreuve. Le jour où je serai tranquille pour vous sera un de mes meilleurs jours; sachons le gagner, et pour cela, sachons l'attendre.

Adieu; il y a tant d'affection pour vous dans mon cœur, que je serais sûre du vôtre quand je le connaîtrais moins.

Paris, 17 novembre 1843.

J'ai trouvé vos vers très-beaux; nous les avons lus et relus à haute voix; tout le monde a dit comme moi, et ceux qui vous connaissent ne sont pas restés insensibles au charme que le souvenir personnel mêle à la parole. Je sens si bien que la politique à l'état de parti est repoussée par votre nature, que toutes les occasions me paraissent également bonnes pour donner

libre cours à vos sentiments, toujours purs et généreux. Je conçois que l'indignation inspire, comme l'admiration ou l'amour, et j'entends à merveille qu'un fils de la Bretagne oppose, avec douleur, *l'or qui déprave au fer qui dompte;* ce qui n'est rien de plus que le malheur préféré à la honte.

Mais vous êtes toujours souffrant; pourquoi donc votre Bretagne, vos chers parents, le bien qu'ils vous font et que vous leur faites, pourquoi tout cela ne vous guérit-il pas? Avez-vous un assez bon régime d'air, d'espace, d'exercice et de liberté? Je crains qu'au lieu de combattre cette tristesse qui vient d'abattement, vous ne vous laissiez aller, le propre de cette disposition-là étant de repousser le remède. Vous avez mille fois raison de vous attrister et de souffrir en jugeant des choses du côté de la terre; mais n'y a-t-il pas un autre point de vue plus étendu, plus universel? Le caractère, le naturel l'emportent trop souvent; pourquoi en regard ne laisserait-on pas venir, croître et se développer le principe spirituel, qui empêcherait que l'autre fût seul maître à la maison? C'est au fond de nous-mêmes que la science des contrepoids nous importe, jusqu'au moment où une bonne fois pour toutes nous versons du côté de Dieu; avec lui chaque jour peut ramener le soleil et faire reverdir le printemps.

Adieu; vous savez qu'il n'y a rien de ce qui passe dans mon amitié pour vous. Soyez assez bon pour offrir à vos parents mes bien affectueux hommages.

Paris, 2 mars 1844.

Vous ne m'aviez que trop préparée, mon pauvre ami, à la douloureuse nouvelle que je reçois de vous, et toutefois je ne croyais pas si près ce moment cruel qui saisit toujours à quelques angoisses qu'il mette fin! Ces troubles, cet excès d'inquiétude pour ceux qu'elle allait quitter, n'étaient qu'une des formes de la maladie qui vous a enlevé cette mère chérie. Dieu vous laisse toutes les espérances, toutes les consolations aussi, car vos soins ont tout adouci, et pourtant que je vous plains! Quelle place douloureusement vide que celle où vous ne retrouvez plus une excellente mère! De combien de manières elle vous manquera! Jamais on ne ressentira avec trop de sensibilité une si grande affliction; mais cette sensibilité n'exclut pas le courage, car tous deux, dans ce qu'ils ont de profond et de soutenu, appartiennent à l'âme forte. Vous le voyez, mon cher ami, la vôtre ne s'est pas démentie dans ces affreux moments où il semble qu'on oublie tout; vous avez rendu à Dieu et à votre bon père tout ce que vous leur deviez de soumission d'une part, de support de l'autre; vous avez racheté votre douleur, et en résistant au désespoir toujours égoïste, vous avez acquis comme le droit d'être bien malheureux. Ah! croyez-le, la foi, à son plus haut degré, ne dénature aucun de nos sentiments; seulement, elle nous les rend transformés, autres et non pas moindres. De mon côté, je suis accablée sous le poids d'un immense chagrin, la mort d'une amie de toute

ma vie [1], et presque de ma famille. Un nombre infini de préoccupations pénibles, d'épreuves de tout genre, viennent se joindre à cette affliction; je plie quelquefois sous un poids bien lourd, mais j'ai tant expérimenté la bonté de Dieu, qu'il m'est facile de la voir en tout!

Adieu, mon pauvre cher ami; donnez-moi souvent de vos nouvelles, jamais je n'en eus plus besoin. Parlez de moi à monsieur votre père comme de quelqu'un qui entre bien avant dans votre commune affliction.

Paris, 6 avril 1844.

Enfin une lueur d'espoir dont je veux vous faire partager la très-timide joie! Je fus tellement frappée du passage de votre lettre qui rappelait Gilbert, que j'osais croire contagieuse votre impression si vive, et l'essai que je fis sur M. de Montalembert réussit si bien, que je le priai de l'étendre à l'Archevêque, en lui citant textuellement vos paroles. C'est ce que M. de Montalembert vient de faire; il m'écrit qu'il s'est acquitté de ma communication, qu'elle avait été fort bien accueillie et que M. Affre avait promis de s'en occuper avec soin. Rien ne pouvait vous mieux aller qu'un tel appui, et j'en attends aujourd'hui tout ce que je désire, me dédommageant peut-être un peu trop vite des tristesses dont on ne convient jamais plus aisément qu'au retour de l'espérance. Vous savez déjà que je m'efforcerai de ne pas laisser se perdre cette bonne disposition; dès demain je compte aller

[1] La comtesse Edling.

chez l'Archevêque, le remercier non pas en votre nom, mais à votre intention de ce que vous devez ignorer, et lui exprimer en même temps la sensibilité qui reconnaîtra son bon mouvement.

Adieu; on m'interrompt, et je suis pressée de faire partir cette lettre.

Jeudi, 1844.

J'ai remercié Dieu avant de vous remercier vous-même, d'avoir mis dans votre cœur une telle impression de moi; qu'importe que je sois loin de la mériter! L'illusion qui vient de la bienveillance est une grâce de plus, je dirais presque une vertu; car elle vient de vous-même, la lumière qui colore ce que vous aimez! Ces stances me consoleront dans mes peines[1], me relèveront dans mes abattements, et, tout en me disant ce que je ne suis pas, me rappelleront mieux ce que je dois être. Est-il donc vrai que mes paroles aillent jusqu'à vous? Qu'elles soient assez heureuses pour rasséréner ces profondeurs où la nuit lutte avec les ténèbres, jusqu'à ce que Dieu y ait fait son jour, ce jour qui ne baisse plus? Votre accent est si bien celui de la sincérité, qu'il persuade tout; et la foi, quand elle est vive, croit à tous les miracles.

Vous dirais-je mon plaisir tant soit peu jaloux d'avoir de si bonnes raisons de garder pour moi seule ces délicieuses stances, et d'empêcher par là que rien n'en altère la pénétrante et si pure douceur? Je la condamne, cette charmante fleur, à n'enchanter que

[1] M. Turquety avait adressé à Mme Swetchine des vers sur elle-même; Mme Swetchine exigea qu'ils ne fussent point publiés.

ma solitude, mais c'est pour mieux recueillir son parfum, et il me survivra.

Vichy, 29 juin 1845.

J'ai reçu ici, mon cher ami, votre petite lettre, et voilà plusieurs jours que, tout en pensant à vous sans cesse, je recule pour vous écrire, dans l'attente de ce quelque chose d'imprévu, de favorable, d'inespéré, qu'attendent et espèrent néanmoins toujours ceux qui souffrent. Vous savez ce qu'il y a de lenteur dans tout ce qui dépend d'une administration, surtout combien le temps se suppute différemment par celui qui agit sur une foule de points à la fois et par celui qui demeure dans une seule préoccupation. Toutefois, en faisant la part à vos très-justes perplexités, je reconnais, mon cher ami, et me reconforte par là, que votre situation a perdu ce qu'elle avait de plus pénible. Où donc monsieur votre père prendrait-il sa force, si ce n'était dans la tranquillité d'âme que donne une vraie et pieuse confiance? Croyez-le de plus en plus, elle seule soutient. Je sais bien, pour ma part, ce que sont les épreuves, épreuves de toutes sortes, qui se compliquent journellement d'accidents nouveaux. De graves sujets d'inquiétude sont encore venus me chercher; sans doute souffrir coûte à la nature, mais il y a dans la seule pensée de la volonté de Dieu un baume divin, et les obscurités sont douces à qui se laisse conduire. Je pense que nous passerons à Vichy tout le mois de juillet et peut-être le mois d'août; quand vous m'écrirez, que ce soit à Paris ou à Vichy, c'est tout un. Adieu; au plus petit rayon d'espérance, ne manquez pas de venir traverser mon ciel gris.

Paris, 17 décembre 1845.

Je ne veux pas m'arrêter à l'anxiété qui surgirait pour moi de presque chacune des lignes de votre lettre. Je me dis que ceux qui vous aiment vous connaissent mieux que vous ne pouvez vous connaître, et que vous vous calomniez vous-même en prenant pour réels les fantômes qui traversent votre esprit. Vous n'êtes pas coupable, mon cher ami, mais vous êtes malade; vous vous débattez contre le mal au lieu d'en triompher! Pour tout ce qui vit sous d'autres conditions que celle de la routine et de l'instinct, l'œuvre de la vie est difficile, c'est même le grand œuvre pour qui s'en tire; mais le but et même les moyens ne sont-ils pas faits en même temps pour stimuler et pour aider notre courage? On perd son chemin pour trop regarder à ses pieds et pas assez l'étoile qui conduit.

Je n'ai pas répondu immédiatement à votre lettre, parce qu'ayant la présence de l'excellent M. du Clezieux à Paris, j'ai voulu avoir au préalable l'entretien que vous m'autorisez à provoquer à votre sujet. C'est hier matin qu'il est venu me trouver, et je puis vous garantir que tout en nous, à votre endroit, est identique. A moins d'indication formelle, je pense qu'il ne faut pas, dans les choses extérieures, remonter le torrent à trop grands frais d'efforts; on n'y voit jamais assez clair pour cela. Quant à votre changement de domicile, je suis ravie de vous savoir arrivé à plus d'air et de lumière, avantage qu'aucun autre ne compenserait et qu'il est non-seulement per-

mis, mais raisonnable de s'accorder, quand ce ne serait que pour mieux s'armer contre le malheur du nuage, que rien, hélas! ne peut nous empêcher de subir.

Nous ne sommes ici que depuis les derniers jours de novembre, et rien encore n'a bien repris dans nos habitudes. Adieu; je ne vous renouvelle aucune assurance de tous ces sentiments si vrais que vous êtes certain de retrouver en moi.

Mercredi.

Rien ne m'étonne, ni ce que vous avez souffert, ni ce qui vous a fait souffrir. Ces énigmes sont tout à fait dans le cœur de l'homme, sphinx bien autrement sphinx que tous les sphinx du monde. La passion ne rend pas autant qu'on le pense étranger au calcul; c'est comme du sublime au ridicule : souvent il n'y a qu'un pas. Rien n'appartient peut-être davantage à la nature, que ces contrastes heurtés qui frappent très-habituellement comme n'étant pas naturels; on serait bien injuste de retirer sa confiance à l'un ou à l'autre terme, de choisir, pour y croire, ou la passion ou le calcul. La raison, c'est d'admettre tous les deux dans leur lutte et de les reconnaître au milieu de tous les fantômes qu'elle crée. Dans une telle épreuve, vous auriez eu bien besoin du contact d'une âme calme, forte et sereine, de quelqu'un qui ne fût pas assez vous-même pour voir d'un même point, juger avec votre esprit et sentir avec votre cœur.

Je réponds à votre première lettre, et sans m'en être encore distraite, je suis néanmoins sous l'impression vive de la seconde. Je me reproche presque, au moment du malheur que vous avez éprouvé et qui

brisait par la moitié vos liens avec la Bretagne, de n'avoir pas appelé votre attention sur les notables et frappants avantages que vous présenterait votre établissement à Paris. J'ai été arrêtée dans cette voie, d'abord parce que c'était parler pour moi-même, qu'on se récuse dans sa cause, et que de plus un déplacement est toujours chose grave, qui brise ce qui en continuant semble marcher tout seul et fait affronter des commencements toujours difficiles. Mais comme il n'est pas clair que décider contre soi-même soit toujours juste et moral, ni qu'il faille exposer des considérations importantes pour de médiocres inconvénients, j'ose opiner pour qu'un sérieux examen de la question vous la fasse consciencieusement étudier. Sans cesse, en résumant la manière dont je vois les choses se faire, je conclus que de rigueur les absents sont sacrifiés, que ce n'est la faute ni la volonté de personne, mais celle de cette rapide rotation qui ne permet guères de saisir que ce qui est sous la main, et pour ainsi dire au vol. Certes, si la dissipation de Paris vous y attendait, je vous dirais de la fuir aussi loin que s'étendent les bruyères de la Bretagne; mais vous vous arrangeriez aisément ici pour que rien ne troublât la solitude du poète aux heures qu'il se réserve, et vous feriez marcher de front ces contacts intellectuels, ces échanges de la pensée, qui ont bien aussi leur côté utile. Il faut être beaucoup seul afin de rester soi; mais il faut voir les autres quand on veut s'en faire comprendre et leur faire du bien.

Paris, 2 mars 1848.

Cher excellent ami, je reçois votre petit mot, et je ne perds pas un instant à rassurer votre bonne amitié. Les anxiétés ne m'ont pas été plus épargnées qu'à d'autres, et je me suis fait pleinement une part dans le sort commun. Un Allemand, Gœrres, avait imaginé de rassembler les traits les plus providentiels de la vie de quelques saints, et il avait donné pour titre à son ouvrage : *Dieu dans l'histoire* [1]. En effet, où voit-on Dieu plus reconnaissable et plus Lui? Déjà toutes les circonstances de la mort de M. le duc d'Orléans avaient paru tenir de la parabole, et ces événements-ci! Ah! comme se brisent les unes après les autres toutes les idolâtries humaines! et comme il est temps d'écarter les questions de personnes, pour se dévouer au pays et tâcher d'y faire prévaloir les vérités tutélaires! Mon mari continue à bien aller au milieu de toutes ces secousses, moi pas trop mal; c'est vous dire que je suis affranchie de la peur.

Paris, 9 juin 1848.

Je suis, mon cher ami, à la fois fort peu disposée à la prudence des prévisions et fort touchée de l'inquiétude des vôtres. Le mal qui vient nous atteindre a quelque chose de moins sensible que le mal qu'on peut aller chercher en croyant le fuir, et la raison m'a souvent poussée à ne pas me racheter par une combinaison, d'un danger que je savais, comme tout ce

[1] Guido Gœrres, fils du célèbre philosophe allemand Gœrres.

qui menace, perdu dans les chances de l'infini. Voici ma théorie. Puis, savez-vous bien, mon cher ami, ce que c'est que le déplacement de toute une maison, le bouleversement de toutes les habitudes pour de pauvres vieilles gens comme nous? Nous sommes amarrés invinciblement, le plus gros des câbles nous tient immobiles, sans compter mille obstacles lilliputiens. Si je ne me livre pas aux frayeurs, ce n'est pas au moins que je me rassure! L'intermittence de la tempête n'en laisserait pas le temps : quand elle n'éclate pas, elle gronde. Qu'adviendra-t-il de tout ceci? Chacun se le demande. Depuis nos trois mois de république, nous avons passé par l'annonce de je ne sais combien de royautés; aujourd'hui nous avons fait un pas : nous en sommes à l'empire, avec la présidence pour marchepied. Que nous serions donc à plaindre si au-dessus de nos têtes nous n'avions pas quelque chose d'immobile?

Paris, lundi 3 juillet 1848.

Vous les aviez pressenties, mon cher ami, ces terribles journées que nous avons passées! Le danger n'est pas venu jusqu'à ma porte; mais avec toutes ses menaces, nous avons eu d'heure en heure cette succession de détails affligeants qui absorbaient la pensée tout entière. La mort seule de notre digne archevêque nous a montré sur le gouffre entr'ouvert ce ciel peuplé de martyrs au milieu desquels il est allé se placer. Que dis-je, le martyre? il l'a dépassé! car pour celui qui confesse sa foi, il n'y a pas d'autre alternative que le mensonge : l'apostasie vient vous sommer, et à peine se sent-on libre devant une telle

énormité. Tandis que, pour l'archevêque, tout, la pensée, l'élan d'exécution, tout a été spontané; c'est vraiment le libre arbitre à sa plus haute puissance. Et comme tout, jusqu'aux moindres détails, a concouru à produire, à immortaliser à travers les siècles cette page glorieuse! Dieu, il faut en convenir, est un grand artiste : les tableaux qu'il compose sont de ceux dont le temps ne fait que raviver la couleur.

Mon cher ami, je dirai peut-être comme vous un peu plus tard ; mais jusqu'ici, moitié confiance, moitié inertie, ni mon mari ni moi n'avons eu le courage de bouger. Un danger commun n'en est souvent que plus grand, et néanmoins le nombre de ceux qui le partagent rassure. Remerciez bien monsieur votre père de son bon souvenir, et vous, que je ne remercie plus, recevez mes bien tendres et sincères amitiés.

Paris, 14 avril 1849.

J'ai trouvé, mon cher ami, votre article fort intéressant par les notions qu'il renferme et qui seront neuves pour la grande majorité des lecteurs, devenus étrangers à une littérature si étroitement liée pourtant aux premiers développements de la littérature française. Vous êtes maître du sujet; je pense qu'il faut en adopter la spécialité et qu'il y a grande chance de succès quand on traite une matière riche, qu'on a exploitée mieux que personne. Seulement il me semble qu'il faudrait annoncer d'abord qu'en prenant pour point de départ le seizième siècle, ce n'est pas toute la littérature que vous embrassez, mais qu'après quelques vues d'ensemble, c'est sur celle de l'Es-

pagne que vos études et votre attention se concentrent. Cela ne m'a pas paru assez indiqué. Je suis si pressée de mettre fin à mon silence, que ce que je vous dis là n'a rien de commun avec un jugement, avec quelque chose dont l'esprit se rend compte à lui-même avant de le transmettre; ce n'est absolument que mon impression, et une impression est bien peu de chose, si pourtant ce n'est pas encore ce qui seul ne trompe pas les ignorants. Je voudrais aussi bientôt des nouvelles de monsieur votre père. J'espère encore que votre trouble en m'écrivant grossissait votre inquiétude et qu'elle est dissipée. Je reviendrai à vous un de ces jours; aujourd'hui ce n'est que le cri de la vigie qui répond au cri d'alarme.

1849.

Mon cher ami, personne ne sent mieux que moi ce que pèse l'inquiétude dont vous vivez, mais j'espère beaucoup de l'amélioration de l'état de monsieur votre père; la faiblesse moindre est un bon symptôme. Ce n'est pas la douleur qui tue : nous sommes trop faits pour elle; il est inconcevable ce que la pauvre nature humaine peut supporter en fait de lutte violente. Je vous en conjure, du courage et du calme, retrempez-vous dans la confiance qui donne à elle seule toutes les énergies; je ne sais, mais quelque chose me dit qu'un avenir meilleur vous attend et que vous n'en jouirez pas seul. Souvent ce que guette la Providence pour venir à notre secours, c'est un pas fait en avant, un effort sur nous-mêmes. Je ne vous dis pas espérez, mais confiez-vous; c'est de la vertu que je vous demande, au lieu de la recherche de ces secours douteux

par lesquels on essaie de faire diversion à son mal; ces secours qui s'en vont en fumée et dont l'espérance humaine fait son bien-être.

Adieu; tenez-moi bien au courant et croyez que je veille.

Samedi 16.

Mon cher ami, il y a un siècle que je vous attends, mais pas vous seul au moins, et plus que vous peut-être, celle à qui je sais tant de gré d'avoir apporté dans votre existence les adoucissements, l'animation dont vous avez tant besoin. Je vous déclare que je ne tiens nul compte de la peur que vous me dites que je lui fais; loin de là, je crois qu'elle m'aimera un peu et bientôt, si vous n'y mettez point obstacle; vous voyez que c'est de vous que je me défie.

J'ai été longtemps grippée et ne suis sortie qu'hier sans pouvoir arriver jusqu'à vous. J'en désespère pendant ces jours laborieux, mais si vous pouviez à vous deux venir un de ces matins, samedi ou dimanche, par exemple, vers midi, je suis certaine d'y être pour vous et de vous voir un peu à l'aise; si vous préfériez dimanche, dites-le moi, afin que pour l'un ou l'autre des deux jours, je fasse bien le vide.

Veuillez faire une part très-large à votre chère compagne dans les sincères amitiés que je vous offre.

Samedi Saint.

Je suis fatiguée et souffrante, ce qui fait que je vous réponds tard, quand j'aurais voulu au contraire prendre les devants pour vous dire combien votre bonne

visite m'avait été douce, et l'excellente impression qu'elle m'avait laissée. Je ne puis vous exprimer tout ce qui s'y rattache de vive appréciation de votre choix et de confiance dans le bonheur qu'il vous ménage. Votre chère compagne m'a paru si affectueuse, si pleine de raison, devoir être si attachante par sa simplicité ouverte et en même temps aisée, que j'ai conclu bien vite que vous seriez sa force de tous les jours, mais qu'elle serait l'appui dévoué et intelligent des heures troublées et mauvaises de la nature du poète. J'accepte franchement ce que vous me dites de sa bonne disposition pour moi ; j'ai en moi, pour elle, ce qui m'y fait croire, et j'espère que nous voilà bien au-delà des préambules d'une connaissance à faire. J'ai déjà grand plaisir de penser à ma course de Passy ; au premier jour de température tiède, comptez sur mon apparition. En attendant, recevez tous deux l'expression des vœux qui s'accordent le mieux avec mes bien vrais sentiments.

## A MADAME LA PRINCESSE ALEXIS GALITZIN [1],

NÉE COMTESSE PROTASOF [1].

Paris, 1er mars 1831.

L'abbé Nicolle m'apporte ces deux lettres pour vous, et quoique bien pressée, je veux y joindre quelques lignes qui n'épancheront guère dans votre cœur que des souffrances dont vous ressentez la vivacité et

[1] Alexandrine Protasof, princesse Alexis Galitzin, naquit à Saint-Pétersbourg dans l'année 1774. Elle était donc de huit ans plus âgée que Mme Swetchine. Elle fut demoiselle d'honneur de l'impératrice Catherine et mariée fort jeune au petit-fils du maréchal Galitzin, dont la présence d'esprit et l'intrépidité donnèrent à la Russie la journée de Pultawa. Veuve dès l'âge de 25 ans, elle se consacra entièrement à l'éducation de ses enfants et fut une des premières conquêtes du catholicisme en Russie au commencement de ce siècle. Les lettres qu'on va lire révéleront assez quelle était la valeur de cette conquête; elles prouveront aussi à quel point la religion catholique fut loin d'affaiblir en elle le sentiment national. Elles auront même, je le crois, ce singulier privilége de faire connaître aussi intimement celle qui reçut les lettres que celle qui les écrivit. Dans aucune correspondance, l'âme de Mme Swetchine ne se peint avec plus de simplicité et d'abandon; et en même temps, il est impossible de concevoir du patriotisme russe une image plus vivante, plus énergique et plus

la profondeur[1]. Rien ne saurait être comparé au hideux spectacle qu'a présenté Paris, soit dans des actes d'horrible impiété, soit dans l'immoralité d'une glaciale indifférence[2]. Ce n'est pas, grâce à Dieu, que ce lieu-ci ne recèle plus de vertus, plus de douleurs saintes, qu'aucun autre lieu; mais toutes ces victimes du martyre intérieur, silencieuses et cachées, déposaient leur déchirement aux pieds du Seigneur, tandis que les éléments impurs s'élevaient à la surface et en imposaient à la lâcheté et à la tiédeur. Les journaux vous ont tout dit, tout hors la douleur, la stupeur des honnêtes gens et les craintes de l'avenir, qui frappent les plus tièdes et jusqu'aux plus mauvais. On sent tout prestige évanoui; on commence à reconnaître que l'ordre ne saurait venir d'une source corrompue. Dans de tels moments, si l'indignation l'emporte d'abord, c'est bien la tristesse qui survit; tristesse qui

austère que celle qui se grave dans l'esprit, à mesure qu'on pénètre par Mme Swetchine dans le caractère de la princesse Galitzin. La princesse Galitzin eut quatre fils : les princes Pierre, Paul, Alexandre et Alexis Galitzin, et une fille, la princesse Lise Galitzin.

C'est au plus jeune de ces représentants d'une race qui a fait longtemps la gloire de la Lithuanie et de la Pologne, que les amis de Mme Swetchine sont redevables de la conservation et de la communication de cette précieuse correspondance. Leur reconnaissance envers le prince Alexis Galitzin doit donc trouver ici sa place et son expression profondément sentie.

[1] Le prince Pierre Galitzin, l'un des fils de la princesse Alexis Galitzin avait été élevé dans la maison d'éducation fondée à Saint-Pétersbourg par l'abbé Nicolle à la fin du siècle dernier. Au début de son arrivée en Russie, l'abbé Nicolle avait reçu l'hospitalité chez la princesse Galitzin.

[2] Voir la note sur le 13 février, page 282.

sépare de tout ce qui en est le complice ou l'auteur, et rattache davantage à ceux qui ont avec nous des souffrances et des pensées communes. Ceci pourra vous dire comment et peut-être plus que jamais je désire rester en France. Comblée de marques d'affection, ce n'est pas la reconnaissance seule qui me retient, c'est par tous les sentiments de l'âme que je me sens fixée. Ici, Dieu m'a fait de grandes grâces; toutes ces vicissitudes d'épreuves et de consolations m'ont été bien utiles, et avec les guides et les exemples que j'y trouve, je sens que, quoi qu'il arrive, je serai bien partagée. La plus légère déviation, sciemment consentie, de ce qui est pour moi le bien ou même le mieux, me paraîtrait, je puis le dire, un grand malheur et presque impossible ; mais je n'ai pas vécu mon âge pour que l'autorité des motifs dont je puis si bien me rendre compte soit balancée par le blâme ou l'improbation de l'opinion générale, qui ne décide qu'en masse et demanderait souvent à être éclairée et redressée. Ce qui est vrai aussi, c'est qu'il n'en serait pas de même de votre jugement sur moi ; vous êtes l'unique personne en Russie par laquelle je puisse vraiment être blessée ou fortifiée. En tout ce qui regarde des déterminations graves, je vous reconnais pour mon juge naturel, et dans tous les temps pour une partie de ma conscience ; si je me sauve, je sens que je vous devrai beaucoup de mon salut, je sens que vous vous êtes intéressée, que vous vous intéressez encore à mes progrès comme si vous étiez ma mère. Je l'avoue, quand vous me blâmeriez, je pourrais dire que vous êtes sous l'influence d'opinions qui ne seraient pas les vôtres, je pourrais croire que

vous vous trompez, mais sans en souffrir moins pour cela.

Adieu; je suis accablée d'inquiétudes et pour la Pologne et pour cette révolte de Rome qui m'a tant fait trembler pour ma sœur, pour sa famille, comme pour le Pontife que Dieu nous a donné et qui semble réunir tous les suffrages.

Paris, 17 octobre 1831.

Si vous saviez combien j'ai souffert de l'inquiétude où j'ai été sur vous depuis l'invasion du choléra en Russie, vous vous reprocheriez de n'avoir pas songé une seule fois à me rassurer par les précautions que vous aurez prises, ou à me fortifier de votre force et à exciter ma soumission de toute votre vertu. Heureusement d'autres l'ont fait et ont réparé une si cruelle injustice; mais l'inquiétude a eu son temps! Enfin ce mal affreux vous a épargnée; Dieu en soit loué par tout ce qui a besoin de vous et par vous-même qui le louez de tout!

J'ai reçu votre lettre par M^me^ de Nesselrode; c'est une bombe qui a crevé. Il me fallait une occasion sûre pour y répondre, il me fallait laisser agir les impressions qui se renouvelaient en moi, me recueillir, m'interroger et consulter Dieu sur tous ces matériaux assemblés. C'est ce que j'ai fait avec toute l'attention dont je suis capable, avec toute la sincérité qui est en moi. C'est donc mon plaidoyer que je vais reprendre, plaidoyer que n'ébranlent pas vos objections, je pourrais dire vos accusations, si mon cœur plus touché de votre amitié que jamais, plus reconnaissant, s'il se peut, de votre sévérité que de votre tendresse, était

capable d'employer ce mot-là. Si j'obéissais à vos conseils, vous pourriez justement me reprocher d'être infidèle à leur esprit en en subissant la lettre; car le respect humain ferait seul les frais de ma soumission, et le sentiment de ce qui m'est utile et profitable intérieurement s'élèverait hautement contre moi. La raison humaine, la raison pratique, me parlent, pour la continuation de mon séjour ici, le même langage que les intérêts jugés par mon âme supérieurs à tout. Retirée au fond de moi-même, il n'est pas une objection qui conserve quelque force; toutes celles que l'on m'oppose ne prennent de la valeur et du poids que dans la région où s'agitent encore les intérêts humains, avec toutes les préventions, toutes les condescendances à des opinions peu éclairées ou plutôt peu informées elles-mêmes. Je vous l'avoue, chaque jour me rapprochant davantage de Dieu, le fantôme de l'opinion perd de son importance à mes yeux; je n'estime plus les choses que lorsque je les trouve encore estimables après qu'elles ont subi l'examen du for intérieur. Ces jugements sans bases dictés par le préjugé ou l'aversion ne résistent pas, pour moi, à cette épreuve. Or je vois tellement en France le contraire des désordres qu'on généralise, qu'un mouvement d'équité m'armerait seul pour la vérité. Ma bien chère, c'est assez, c'est trop d'avoir été déracinée une fois; à près de cinquante ans on ne commence pas davantage ce qui rend la vie utile que ce qui la console, et je crois être bien en règle en me résolvant à ne point quitter, sans y être forcée, l'asile que je m'étais choisi. Du reste, quand je dis forcée, je ne l'entends pas dans un sens matériel : j'obéirais à une simple injonction si

elle m'était positivement faite au nom d'une autorité qui engage ma soumission ; mais, je vous l'avoue, je ne la reconnais nullement dans les conseils qui tendraient à me faire quitter la France, et loin qu'en y restant je croie marcher dans une voie extraordinaire, c'est celle qui, pour moi, me paraît la plus simple et la mieux frayée. Une grande raison de rester ici serait seulement d'y être ; car dans le cas même où aucune affection, aucune habitude chère et ancienne, ne m'y attacheraient, les ressources générales, un établissement fait, seraient un poids dans la balance. La piété, la vertu, la charité, non pas seulement celle qui soulage les pauvres, mais celle qui vivifie chaque mouvement, s'exercent ici de la manière dont je les entends ; quand même je serais privée d'affections, je vivrais ici de sympathie. Je vous l'avoue encore, j'ai trop besoin d'exemples pour me préoccuper d'aller chercher le lieu où il serait utile d'en donner ; Dieu a plus d'une fois béni mes efforts pour les autres, mais je le laisse féconder les germes que je dépose, sans y penser, mon soin, avant tout, étant de me retremper à la source, de vivre seul à seul avec lui. Une plus haute mission ne m'est point réservée ; nulle part je n'aurais été plus inhabile à la remplir qu'à Pétersbourg. Il y a quelque chose dans mon âme, dans ma conscience et dans les défauts même de mon caractère, qui ne s'accommode ni des ménagements, ni des restrictions. Je suis indépendante et raide dans tout ce qui touche aux questions qui m'intéressent, et je vous assure que si je vivais dans une atmosphère ennemie, les collisions fâcheuses ne manqueraient pas. Vous me parlez des excès et des pro-

fanations qui, dans ce pays et dans ce temps de désordre, ont affligé et peuvent encore affliger ma foi. Combien il m'est facile de vous répondre que si Dieu est outragé ici de la manière la plus coupable, nulle part aussi il n'est plus aimé, et que, depuis le dernier bouleversement qui semblait engloutir avec lui les choses saintes, jamais les temples de Dieu n'ont été si pleins, jamais sa table sainte n'a compté plus de convives. D'ailleurs j'ajouterai à cela : dans la vie que je mène, ces douloureux désordres sont si loin de moi, que je ne les apprends que par la voix publique, tout comme s'ils se passaient à distance. Autour de moi, il n'y a que des gens qui aiment ce que j'aime, qui révèrent ce que je révère, et qu'un commun accord lie aux seules idées, aux seuls intérêts dont le triomphe me soit vraiment cher. Rien, rien dans le monde ne pourrait me faire vivre volontairement au milieu du débordement de la haine ou seulement au milieu des antipathies et d'une dédaigneuse indifférence pour le nom catholique. Ce que j'ai su à cet égard-là, ce que j'en ai vu par moi-même me fait admirer votre vertu qui n'échappe à aucune souffrance de ce genre, mais qui sait se contenir et les supporter. Mon amour est plus irritable; s'il ne prend pas l'initiative, il ne souffre aucune attaque, fût-ce la plus légère ; et en dernier lieu, des occasions fâcheuses, heureusement rares, m'ont montré la profondeur des blessures qui pouvaient m'être faites. Ah! Dieu m'est témoin que je vous regrette, vous que je regarde comme ma mère, vous qui, je puis le dire, avez commencé mon salut! Une des plus grandes grâces qui pourraient m'être accordées, ce serait de

vous revoir, de ne vous plus quitter! Chacune de vos paroles, de vos dernières et rudes paroles, ne fait qu'ajouter à ma reconnaissance et à mon attachement; mais je sens en même temps que s'il vous a fallu seize années pour que l'aveu du blâme et du regret du parti que j'ai pris vous fût arraché, il me suffit d'un coup d'œil jeté au fond de mon âme pour me convaincre que mes progrès spirituels eussent été arrêtés dans une sphère qui n'eût rien laissé de libre à mon essor. Quand je me servais de ces mots : je serais paralysée, pour exprimer que beaucoup de moyens d'influence salutaire me seraient ôtés si je quittais Paris, mots qui vous ont fait *frissonner*, certes je n'entendais pas avancer la proposition absurde et presque impie que Paris fût la condition *sine quâ non* de mon avancement spirituel; je voulais dire simplement que j'y ai plus de facilités qu'ailleurs, et cela dans toutes les classes, dans tous les genres de relations. C'est dans le même sens que mes rapports de société me donnent souvent l'occasion d'être utile, uniquement parce qu'ils sont anciens et qu'ils se sont multipliés par l'ascendant d'une confiance qui s'étend et se propage au loin. Je crois qu'il m'est permis de le dire sans orgueil, si vous pouviez voir l'enchaînement d'une seule de mes journées, vous me comprendriez et peut-être m'approuveriez-vous. Je suis sans cesse au service de tous et pour tout; je laisse ce qui est utile ou charitable revêtir toutes les formes; je n'en exclus aucune, je choisis ou préfère à peine, et si tout cela n'amène pas des résultats bien brillants, je crois la tâche de ma journée accomplie dans l'instinct de mon caractère. C'est comme cela que j'ai

trente, quarante amis; mot qui vous a choquée encore, parce que vous n'en admettiez pas la véritable acception. Les amis au pluriel sont tout autre chose qu'un ami au singulier. Ma bien chère, cela me conduit directement aux reproches, plus sensibles parce qu'ils ont été quelquefois mérités, que vous m'adressez sur la facilité dans le nombre ou le choix de mes liaisons, qui a trop souvent préparé mes mécomptes. Vous savez que je m'en suis humiliée comme je le devais. Mais quand même repoussant toute excuse, je souscrirais aux termes de votre condamnation, devrais-je en tirer la même conclusion? L'abandon, la mobilité, étaient-ils au fond de l'espoir trop humain de rencontrer ce que je cherchais, espoir tant de fois justifié et vraiment goûté en Dieu dans sa réalisation? Non, ma bien chère, loin d'abjurer une haute félicité, je la consacre par une sainte reconnaissance; loin de frapper de néant les intérêts auxquels une sorte de fragilité s'attache, je cherche à en rassembler, à en sauver tous les débris dispersés; je désire faire revivre dans mon cœur tout ce qui y a vécu, afin d'offrir au Seigneur pour tout ce que j'ai aimé ou connu des prières plus vivantes ou des holocaustes plus agréables, afin d'entretenir plus d'action sur les âmes et de réaction sur la mienne. Prête à tout quitter, à tout perdre, à me séparer de tout, lorsque la volonté de Dieu, qui sait si bien se rendre intelligible, aura parlé, ce que je demande jusque là, c'est de redoubler de fidélité et de dévouement. Un grand malheur m'attend, si on peut appeler malheur ce qui fait passer un saint des épreuves de la terre aux clartés bienheureuses! Je ne sais si, comme vous

dites, la perfection d'un guide tient à son indifférence pour celui qu'il conduit, mais je puis vous annoncer qu'à présent cette condition même est obtenue pour moi : M. Desjardins m'a léguée à un autre, et je n'ai plus que le bonheur d'obéir encore à son choix.

Enfin, il me reste à répondre à l'objection que vous me faites sur les dangers auxquels j'expose mon mari et sur l'acquiescement que je lui arrache. Je commencerai par vous dire que ceux qui vivent à Paris n'ont pas la plus légère appréhension de ces dangers personnels, ensuite que mon mari serait plus dépaysé que moi s'il lui fallait quitter cette ville. Par la grâce du bon Dieu, je porte en moi-même un tel fonds de bonheur, il tend tellement à augmenter, que j'espérerai toujours et fermement le transporter avec moi au degré nécessaire. Mon mari ne partage pas cette disposition ; il ne se passe plus de ses moindres habitudes ; il a un besoin extrême de mouvement au dehors pour vaincre l'ennui qui le poursuit ; il tient plus que jamais à l'intérieur de Nadine, qui, depuis six mois, loge dans la même maison que nous : cela fait à mon mari une vraie distraction, et, certes, s'il fallait qu'il perdît à la fois et cette affection et ses habitudes, je puis dire que j'éprouverais une vraie terreur. Voilà, ma bien chère, ma défense libre et franche, aussi sincère que si je l'écrivais sous les yeux de Dieu. Il m'en coûte d'être blâmée par vous, il m'en coûte beaucoup ; insensible à la plupart des suffrages, mon respect pour vous me rend le vôtre bien désirable, et si je ne l'obtiens pas, Dieu sait que c'est un sacrifice qui peut mériter de lui être offert.

Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit

de S. ; c'est une personne qui a beaucoup de vertus, tout ce qui fait la gloire des pierres tumulaires : bonne épouse, bonne mère, mais dans la direction et surtout dans les proportions de son caractère et de son esprit. Elle marche à l'aveuglette dans le mouvement qu'on lui imprime tel quel et dépasse toujours la limite. C'est plus fâcheux lorsque l'erreur s'en mêle ; mais, en vérité, une femme qui partage celle de son mari croit bien atténuer le tort de son exagération. L'abbé Nicolle parle toujours d'un voyage en Russie ; sa santé se soutient excellente, mais son âge n'en est pas moins une menace perpétuelle. C'est un excellent homme, plein de bons sentiments, mais que je voudrais voir disposé à mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort ; combien ne suis-je pas toujours prête à dire aux autres comme à moi-même : *Hora est !*

Adieu ; puissions-nous vivre d'une seule et même pensée et nous retrouver, si ce n'est ici-bas, dans le sein de notre Père céleste !

Paris, 18 mars 1833.

J'ai reçu votre petite lettre au moment où je venais de vous écrire, mais cette lettre plus cordiale, plus douce, m'a fait un plaisir si grand, que je cède au besoin de vous en remercier immédiatement. Vous ne pouviez me rien dire de plus aimable que cette seule ligne : *Quoique nous soyons quelquefois aux antipodes, mon cœur est toujours le même pour vous*. C'est là tout ce que je demande, tout ce que je désire ; car s'il est bien difficile que dans les longues séparations les choses restent des deux parts au même point de

vue, il ne l'est pas qu'on reste juste et qu'un attachement profond et reconnaissant comme le mien soit reconnu tel. Du reste je vous assure que cet attachement est en moi bien à l'abri de l'injustice et même des actes et des paroles qui pourraient l'affliger davantage. Vous êtes mêlée une fois pour toutes aux grâces dont le bon Dieu m'a comblée ; je n'en reçois jamais une sans remonter à la première, où je vous retrouve comme un ange tutélaire dont la miséricorde divine m'a réservé le secours. Vous ferez donc toujours comme vous voudrez, mais je vous préviens que vous retrouverez invariablement en moi la nature du chien battu ; seulement, quand par l'abandon et le silence, vous m'aurez traitée trop rudement, j'attendrai en silence aussi un bon et sincère retour.

Mme Swistounof m'a bien parlé de vous et surtout de votre santé dont vous ne parlez jamais. Elle me dit que vous souffrez habituellement et toujours avec la même patience. C'est le baume qui apaise tout, c'est lui qui laisse venir la joie de la souffrance, qu'il s'agit seulement de ne pas empêcher. Votre belle-fille porte sur son visage la trace de ses souffrances, mais je crois que sa vie n'est nullement menacée, et que c'est seulement à un état valétudinaire qu'elle est condamnée. Les médecins admettent tout à fait la durée des pots fêlés, et d'ailleurs souffrir, ce n'est pas mourir, c'est vivre. Je n'avais pas entendu dire que Catinka[1] pensât à faire un voyage en Russie. Je crois que de toute façon elle ferait bien, quand ce ne serait même que pour y perdre ses espérances. On

[1] La comtesse de Caumont, née princesse Galitzin.

ne se débarrasse jamais assez tôt de celles qui nous trompent.

Vous me demandez des nouvelles de M. de Lamennais. Il est toujours au plus profond de l'abîme, l'abîme humain qui, quoique un gouffre, n'est point sans fond. Quant à M. l'abbé Bautain, il envoie tout ce qu'il publie à Rome, il y soumet même ses manuscrits ; mais il n'y a encore aucun jugement rendu. Vous savez que Rome ne précipite rien et encore moins les condamnations qu'autre chose. Du reste, M. Bautain est dans la meilleure position avec le Saint-Siége, quoique toujours en froid avec M. de Trevern. Je ne suis pas étonnée de l'effet sur vous du gémissement de Mgr Tharin [1] ; la politique, qui s'y mêle, gâte tout. Ce que la religion souffre le moins, c'est que l'on fasse passer quelque chose avant elle ou même de front [2].

Paris, 24 décembre 1833.

C'est hier, à cinq heures, que j'ai reçu la douloureuse communication si adoucie par vos religieuses et tendres paroles [3]. J'ose l'espérer, mes sentiments sont tels que vous pouvez les désirer, et c'est à vous,

[1] Ancien évêque de Strasbourg, un instant attaché à l'éducation de M. le duc de Bordeaux

[2] Au bas de cette lettre, on lit de la main de la princesse Galitzin : « Elle ne veut pas quitter la France. Dans la lettre suivante, elle apprend l'ordre de l'Empereur ; c'est pour elle la voix de Dieu, elle est prête à obéir. Oh ! pouvoir de la religion ! »

[3] Voir sur les mesures prises par l'empereur Nicolas à l'égard du général Swetchine. la note, page 329.

ma plus ancienne amie, à vous qui avez commencé mon salut, que je dois les prémices des résolutions que Dieu met dans mon cœur. Elles sont toutes de suivre sa sainte volonté, de m'y unir, d'aimer cette volonté comme je l'aime lui-même. Ah! ce n'est pas vainement qu'il fait la grâce de la connaître, de s'approcher de lui ou de ses saints! A cette école-là, on apprend à tout quitter, à se quitter soi-même. Depuis hier, je n'ai fait que bénir, que louer Dieu de m'avoir fait goûter son saint amour et de m'en laisser toute l'impression dans la plus terrible épreuve de ma vie. Sans doute mourir m'eût paru peu de chose et facile auprès des déchirements que j'éprouve; cependant il ne me serait pas venu en idée de balancer un instant ou même de retarder le cruel sacrifice. Toute ma vie a été une vie de grâces et de miséricordes; ma confiance en Dieu, en sa bonté pour moi, est telle, que je ne crois qu'à l'utilité de ce qui est. Du moment où il me trace une voie, je la crois non-seulement la meilleure, mais la seule bonne, la seule miséricordieuse, et la plus douce paix couvre toute souffrance au point de la changer en joie. J'ai beaucoup souffert dans ma vie sans qu'il y parût, mon cœur y est dressé; ne soyez donc pas inquiète, ma bien chère amie.

Si je n'avais que mes seules douleurs! Mais je frissonne à l'attente de celle qu'éprouvera mon mari : son bouleversement sera bien profond! Ah! si le bon Dieu prenait ce moment terrible pour toucher son cœur, pour l'amener à lui! Priez, prions pour obtenir une si sainte et si heureuse compensation. Je puis le dire, du jour où Dieu aurait touché son âme, le ver

rongeur de la mienne serait détruit; car ce que je souffre, ce que j'ai souffert de cette indifférence, hélas! si commune, ne peut ni se compter ni se rendre! Quand vous m'avez vue tenir irrévocablement à rester en France, vous avez pensé que je faisais fléchir ma conscience sous mon attrait et mon goût. Eh bien! non, vous m'en croirez sûrement aujourd'hui : je voulais rester parce que je sentais que je devais, à moins de la nécessité d'obéir, rester là où je pouvais avoir et le plus de secours et le plus de moyens de me rendre utile. Du moment où un devoir impérieux parle plus haut, il n'y a que celui-là à suivre, et pas une seconde il ne s'élèverait dans mon âme l'idée seule ou même le désir d'une résistance. Oui, c'est bien vrai, ce monde et sa figure sont passés devant mes yeux : *plus de foi que de vie*, voilà ce qui se retrouve au fond de moi-même. Et pourtant mes affections humaines n'en sont pas affaiblies : il me semble que je n'ai jamais tant aimé ceux que j'aime!

Savez-vous ce que c'est pour moi que de me séparer de ma chapelle! Savez-vous que Dieu, votre Dieu, notre Sauveur et notre Père, y est présent jour et nuit dans son humanité adorable! Savez-vous que depuis le jour où il y est entré, il n'en est plus sorti! Pouvez-vous sentir ce qui se passe en moi, dans le plus intime, dans le plus profond de moi-même, à l'idée de cette cruelle, de cette déchirante séparation! Quand on meurt, c'est pour l'aller retrouver, et ici!!!

Adieu. Priez pour moi, pour mon mari; demandez à Dieu notre réunion à tous dans les tabernacles

saints et éternels; remerciez aussi le bon Dieu de toutes les grâces dont il me comble encore; demandez-lui qu'il m'apprenne tout ce que je dois savoir, même à le quitter pour lui rester plus fidèle. Adieu; je vous suis unie à jamais par la reconnaissance et l'affection la plus profonde.

Paris, avril 1834.

Vous me demandez à la fois des nouvelles de Louis-Philippe et de l'éducation de M. le duc de Bordeaux. Voici le peu que je puis vous en garantir. Le jeune prince a de l'aptitude, de la vivacité d'intelligence, peu d'empressement pour les études classiques, le goût de l'histoire, qu'il sait fort bien. Il aime tous les exercices du corps; il est agile, brave jusqu'à la témérité. En ceci, il doit beaucoup à M. de Damas, qui par des exercices gymnastiques lui a donné l'habitude du danger, l'a endurci à la fatigue, l'a formé corporellement aussi à la destinée des princes qui ont à reconquérir leur royaume. M$^{me}$ la Dauphine, qui, depuis l'absence de M. de Damas, s'en occupait beaucoup, le gâte et l'indulge trop. Je sais des gens qui se sont permis de le lui faire observer; mais comment ce pauvre cœur, n'employant jamais que sa force et son courage, ne tomberait-il pas dans un piége tendu à sa tendresse.

Louis-Philippe est-il adoré ou détesté? Ni l'un ni l'autre; il n'est ni debout ni renversé. C'est un régime qu'on ne peut encore nommer; c'est une politique habile qui n'a ni principes, ni affections, ni passions, ni colères. Il résulte de là qu'elle est toujours prête pour faire ce que l'intérêt lui dicte ou lui conseille.

Ceux qui, dans un certain monde, recherchent la faveur, s'en cachent encore; la faveur est même un mot qui a disparu du vocabulaire des courtisans; ils le remplacent par crédit, qui est de beaucoup meilleur aloi, parce que, au lieu de distinctions honorifiques, toujours un peu creuses, crédit veut dire argent, places et pouvoir. Vous réclamez en outre une décision casuistique qui mette votre conscience au large et en paix sur la légitimité respective des deux frères ennemis de la Thébaïde portugaise. Pour le coup, vous en voulez trop! Leurs droits sont très-embrouillés, et je serais tentée de dire de tous deux qu'ils sont deux vilains faits. L'un maintenait dans le pays le *statu quo*, et en conservant les abus, ne déracinait cependant pas le bon grain; l'autre arrive à la tête d'un ramassis de gens sans aveu et intronise, avec certaines promesses de progrès, la révolution et ses conséquences. Si vous voulez en savoir davantage, faites comme moi, n'y pensez pas; je me voue à l'ignorance volontaire pour plus d'une chose : c'est ma manière de me mettre au courant de ce qui se passe, comme faisait le cardinal Mazarin en brûlant ses papiers sans les lire.

A présent, venons-en aux pensées qui, à travers ces balivernes, se pressent dans votre esprit et dans le mien; pensées sombres et tristes, mais qui portent dans nos deux âmes de grandes consolations avec de grands efforts de courage. Qu'avant tout, je vous remercie, non-seulement d'avoir voulu adoucir mon affliction, mais d'avoir senti que vous le pouviez. J'étais sûre que si vous aviez pu me voir et me juger intérieurement comme Dieu me voyait et me jugeait,

vous auriez reconnu dans ma marche l'empreinte de ses conseils et de son esprit. J'ai pu m'en convaincre dans cette dernière et si cruelle épreuve ; car, à l'instant même, elle ne m'a pas trouvée seulement décidée mais préparée, non pas résignée, mais, j'ose me rendre ce témoignage, toute pénétrée, toute transpercée du sentiment de la miséricorde de Dieu, qui permettait qu'enfin mon amour s'exprimât par le sacrifice. De tels moments, une telle situation, font passer de l'affliction aux plus pures délices et les concilient même dans un sentiment inexprimable. Vous le savez, l'occasion ne nous fait pas, elle nous montre seulement ce que nous sommes. Que ma soumission libre, ardente, mille fois consolée, soit donc pour vous ma réhabilitation dans le passé ; quant au présent et à l'avenir, je ne m'en inquiète pas, pas même dans votre esprit. Je n'ai donc balancé un seul instant, ni alors, ni depuis ; je me suis sentie unie à vous et à mon bon père Desjardins. Ma plus vive anxiété a été pour mon mari ; mes plus cruels moments sont encore d'alarme et de souffrance pour lui. Comme on venait de lui rendre ses deux pensions, jamais il n'avait été si loin de pressentir le coup qui le frappait ; j'ai eu presque de la peine à l'en convaincre. Depuis, il a mis à le supporter tout son bon caractère, sa douceur patiente et si soutenue ; mais à travers cela, passent des accès de désespoir, de troubles affreux, et l'on voit bien que les bons moments sont protégés par quelque espoir ou par quelque distraction. Je craindrais de tels moyens, et ma prudence les repousse. L'espoir repose sur des éléments indépendants de notre volonté ; combien il est plus court de l'anéantir,

cette volonté, de la jeter dans le sein de Dieu, de l'y perdre! Je laisse pourtant l'espoir à votre bonne amitié; ce que le bon Dieu me demande en courage, il est bien possible qu'il l'accueille de vous en compassion. Je ne vous ai jamais dit, je n'ai jamais dit à personne ce que la position de mon mari, depuis la tragique mort de l'empereur Paul, m'a fait souffrir. Cet épiderme d'orgueil et d'honneur était fort irritable en moi. Bien avant d'être catholique, dès les années 1803 et 1804, dans mes rêveries solitaires, je songeais à une expatriation; je n'avais pas encore une autre idée dans la retraite de cette petite terre où vous m'avez vue. Ceci vous expliquera comment, de nouveaux motifs se joignant aux premiers, j'étais préparée de longue main au parti que j'ai pris. Le croiriez-vous? pendant longtemps j'ai ignoré que mon mari était l'objet d'une persécution opiniâtre; plus tard, je comptais sur un répit, et vous pouvez vous rappeler, en 1818, ma surprise et ma douleur lorsque mon mari fut de nouveau l'objet de procédés injustes. Grâces en soient rendues! je n'ai point vécu en vain ces douze ou quatorze dernières années, car rien de ce que j'éprouvai alors ne s'est reproduit dans ce dernier chagrin bien autrement cruel, et pourtant ce n'est pas la douleur qui m'a manqué, ce n'est pas que je sois moins vivace et moins impressionnable! Je ne crois pas que la plus légère altération dans mon humeur puisse être remarquée, et il n'en est pas moins vrai que, lorsque je songe à la violente séparation qui m'attend de ces chères consolations qui me font vivre, lorsque je pense à ma pauvre chapelle, j'éprouve le plus singulier effet physique : il me

semble qu'on me soutire le cœur et qu'on arrache mes entrailles ; je me sens frappée au siége même de la vie. Ah ! s'il m'était possible de vous donner une idée exacte de la manière dont mon existence s'était successivement et lentement faite ! dont elle formulait, pour ainsi dire, tous les besoins, tous les goûts de mon intelligence et de mon âme ! Je puis le dire, depuis trois années surtout, et chaque jour davantage, Dieu était dans chaque acte extérieur de ma journée, comme il était dans mes mouvement intérieurs ; il dominait mes pensées la nuit comme le jour, car depuis longtemps mes infirmités ne me permettent guère de dormir plus d'une heure et demie de suite, et m'obligent à sortir quinze ou vingt fois de mon lit par nuit et à marcher la plus grande partie du temps. Les bénédictions que Dieu a versées sur ces mauvaises nuits, comme on les appelle dans le monde, sont indicibles ; le reste n'était pas moins béni et rempli par lui. Les deux premières heures de ma journée se passent à l'église ; depuis ma chapelle, j'ai redoublé d'assiduité aux offices de la paroisse, et la journée commencée sous ces heureux auspices n'a guère, j'ose le dire, un seul acte dont Dieu ne soit l'âme, le principe ou le lien. Depuis 1830, j'ai achevé de me retirer du monde, je ne fais plus même de visites, si bien que tous mes rapports avec un nombre infini de personnes les plus pieuses ou les plus disposées à marcher dans la piété, sont des rapports graves, intimes, utiles, de conseils, de consolations, d'action sur les autres ou de réaction sur moi-même. Dans le cours de plusieurs journées où je n'ai pas eu un moment de libre, il arrive souvent qu'aucune chose indifférente n'y a pris

place. Les points particuliers que les circonstances individuelles font surgir sans cesse, les encouragements donnés ou reçus, les intérêts de l'Eglise, son immense progrès dans les esprits, dans ceux surtout qui sont jeunes et flexibles, les travaux littéraires qui ont la religion pour but, l'espèce de succès que l'on peut, avec du soin et de l'intelligence, ménager à tout ce qui est bien et bon : tous ces intérêts variés, dont l'essence est toujours la même, font de mon existence ici quelque chose qui ne peut pas plus se reproduire que s'oublier; déracinée pour la seconde fois, je ne puis plus rien commencer. Et tant de bénédictions accordées à mes efforts, de si utiles, de si admirables contacts, de tels hommes dans le clergé, d'autres que je ne puis pas seulement compter au nombre de mes amis, mais dont la confiance, l'affection ont quelque chose de filial : voilà pourtant tout ce qu'il faut quitter! Oui, quitter avec douleur, avec une douleur sans compensation humaine, mais avec la confiance, s'il faut les subir, que Dieu l'ordonne pour mon salut! Je n'ai aucun mérite à le dire, à l'exécuter comme je le dis; je crois d'une intensité, d'une évidence bien autre que celle donnée par le témoignage des sens. Tout mérite cesse quand on croit plus que si on voyait, au moins plus qu'aux choses qu'on voit. Je ne sais d'ailleurs qu'une seule chose en piété qui soit certainement sans illusion, c'est de vouloir la volonté de Dieu; du moment où j'ai prononcé le mot de Providence, je tombe dans l'absurde si le plus complet abandon ne lui laisse pas toutes ses conséquences logiques. Ce qui n'est pas moins vrai, c'est que la volonté de Dieu s'exprime dans un devoir

supérieur, dès qu'il se présente. Je vous l'avoue, la vie de mon âme, ici, est si pleine, si entière, si active, si séparée de tous les intérêts qui ne sont pas le ciel, que je ferais plutôt que de la quitter, tous les sacrifices personnels ; j'irais jusqu'à l'entier dépouillement. Mais, ici, il s'agit d'un devoir premier, entendu, compris de même par tous ; le moindre doute sur la parfaite rectitude de ma conduite exposerait la religion elle-même à être calomniée, surtout en Russie, et je l'aime plus que ma vie, plus que le bonheur qu'elle me donne, plus que ces secours sensibles auxquels Dieu peut suppléer par une seule muette inspiration du cœur. Je sais que les sophismes pourraient ne pas manquer. Ma vie ici est dévouée, donnée aux autres ; et par la confiance d'un très-grand nombre de personnes, les moyens de servir, d'obliger, d'éclairer, de consoler, deviennent incalculables. Eh bien ! cela même n'est bon que parce que ces secours ressortaient immédiatement d'une position dont je n'avais pas tracé le plan, mais que Dieu avait faite. Tout autre chose, l'inaction et l'inutilité pourront avoir entre ses mains de meilleurs résultats encore. Je crois qu'une vie de séparation, de retraite et de privations peut être bonne aussi après tant d'abondance.

La bonté de mon mari me laisse le choix, et j'ai pensé que subissant notre exil, Odessa serait le lieu qui nous conviendrait davantage. Je connais bien mon caractère, et je sais que dans une position comme celle qui me menace, je n'ai qu'une seule manière de m'en tirer : c'est de passer immédiatement, en quittant Paris, sous une règle sévère, fixe et invariable ;

ce qui me sera très-aisé dans un lieu où j'aurai une église, des hôpitaux et des pauvres. Mon bon mari, qui souffrirait bien moins s'il ne craignait de me voir souffrir, sera bien éloigné de s'opposer à des habitudes qu'il me voit ici et qui céderont toujours au premier besoin qu'il aura de moi. Il a bien voulu un moment combattre ma volonté de le suivre, mais il n'a pas insisté et je lui en sais bien gré, comme aussi d'avoir reconnu avec un attendrissement bien touchant que dans aucune, aucune circonstance grave je ne lui ai manqué. Je puis aussi, au milieu du repentir de n'avoir pas rempli ces conditions si hautes et si difficiles des vrais devoirs d'une femme à l'égard de son mari, convenir du moins que lorsque j'ai agi de propos délibéré avec la conscience de ce que je faisais, je n'ai jamais manqué de donner à mon mari les preuves en mon pouvoir de vive participation et de dévouement.

Si je ne vous regardais pas comme ma conscience, combien ne serait-il pas ridicule, même coupable de vous parler ainsi, de vous adresser ce long verbiage ! Votre amitié ne le jugera pas tel, je le sens à ce sentiment maternel que j'ai souvent éprouvé pour de pauvres âmes qui invoquaient du secours. Et ne m'avez-vous pas reçue entre vos bras, pauvre oiseau battu par l'orage ! C'est un appui maternel que j'ai trouvé en vous, je ne l'ai jamais oublié, Dieu ne l'oubliera pas. Parlez-moi toujours du fond de votre âme ; vos conseils seront reçus avec reconnaissance, et bien médités du moins, s'ils ne peuvent être suivis. Que pensez-vous d'Odessa? Ce qui m'importerait avant tout ce serait la certitude d'y trouver un bon prêtre.

Le voisinage de Roxandre me sera très-doux aussi. Qui sait? c'est peut-être elle encore qui pourra venir me rejoindre, au lieu que ce soit moi qui aille, comme une planche échappée au naufrage, aborder ses côtes de la mer Noire. Tout est possible à Dieu.

Cette lettre n'est que pour vous, j'en écrirai une détaillée à M^me^ de Nesselrode. Comme elle le sera moins que celle-ci, sous le rapport de ma disposition intérieure, si vous la croyez propre à la rassurer, vous pouvez la lui communiquer. En tout, je voudrais bien que pour parler de moi, si on vous en parle, vous vous concertiez avec elle, afin que l'on n'annonce de nos dispositions et de nos projets que ce qui répondra à la conduite qu'elle nous dictera. Je ne sais quelle route tracer sur un terrain qui m'est inconnu, et dans cette ignorance je m'en remets à vous deux; je m'abandonne à elle pour soigner mes intérêts sur cette terre, à vous je confie mes intérêts du ciel. La bonté de Dieu est si grande, qu'elle peut bien vouloir même les concilier.

Adieu. Je n'ai jamais mieux senti tout ce que vous étiez, tout ce que vous n'avez jamais cessé d'être pour moi. Mon mari me charge pour vous de ses tendres et reconnaissants hommages.

Paris, juillet 1834.

Je n'aurais peut-être pas profité de ce courrier si je n'étais si pressée et si aise de vous donner les meilleures nouvelles du monde de Lise [1]. J'ai passé deux

[1] La princesse Lise Galitzin, fille de la princesse Alexis Galitzin, religieuse du Sacré-Cœur, sous le nom d'Elisabeth. Elle passa plus tard dans une maison de son ordre en Amérique, et mourut à Saint-Michel, le 8 décembre 1843.

heures avec elle, l'autre jour, dans une vraie joie de la trouver d'abord on ne saurait mieux portante, et puis la plus heureuse personne que l'on puisse voir, superlatif qui, au surplus, n'a rien d'exclusivement individuel, quand on a goûté le bonheur de connaître tant de personnes dont la béatitude est déjà commencée. Ses couleurs sont celles de la santé et même de la jeunesse, cette bonne et sainte vie conservant jusqu'à la fraîcheur. Elle est peut-être un peu maigrie, mais pour vous autres charpentes bâties en force, c'est presque toujours un bon symptôme. Elle se trouve à présent employée comme secrétaire de la supérieure générale. Ce genre de travail lui plaît et ne la fatigue nullement. Son humeur est radieuse, pleine de sérénité et de calme; en parlant de sa situation, des grâces que le bon Dieu lui a faites, de celles qu'il lui fait journellement, malgré elle, une joie qui anime, qui fait mouvoir tous les muscles de son visage, la maîtrise; elle bénit Dieu, elle rend dans les termes les plus touchants l'impression intérieure de ce bonheur si pur et qui vraiment me paraît sans mélange. Et combien de sensibilité, de tendresse, d'admiration pour vous, de véritable affection pour tous les siens, marche de front avec ce bonheur dont Dieu récompense ses saints! Nous avons repassé plus d'une fois toutes les personnes de sa famille; pour chacune d'elles, sa sollicitude s'est exprimée d'une manière particulière; mais, comme de toute justice, c'est vous qui concentrez ses plus chers sentiments, c'est vous dont elle voudrait que le bonheur fît partie du sien, vous à qui elle voudrait le bien persuader, sûre que cette conviction manquant à votre sécurité

est une épine qui vous blesse douloureusement. Ah! que n'avez-vous pu la voir, l'entendre comme moi! Je vous réponds que son accent est de ceux qui ne laissent après eux ni incertitude ni nuages.

Je ne sais pas si je vous ai dit que le bon abbé Nicolle n'était pas très-bien depuis quelque temps; il a été plusieurs fois saisi subitement par des suffocations qui amènent des crises très-dangereuses; il semble que c'est un des poumons qui est malade. Le médecin qui le voit lui a conseillé d'aller passer son été dans les Pyrénées pour y prendre des eaux, se baigner et s'aider aussi par le mouvement et la distraction du voyage. Il a suivi ce conseil et a commencé par faire une station chez le baron de Damas[1], et puis de là il s'est rendu aux eaux de Cauterets où il est très-bien soigné par nos excellents Potocki, qui s'y trouvent pour un de leurs enfants que très-probablement ils ne parviendront point à sauver. Ce mot de sauver est bien profané, il faut en convenir, quand on l'applique à notre pauvre vie!

Adieu, que Dieu ne vous perde pas de vue!

Paris, juillet 1834.

Quelle peine vous aurez ressentie et combien vous aurez plaint mon chagrin à la mort si imprévue, si rapide de notre pauvre M^me Swerschkoff[2]! Peu d'impressions m'ont été si lourdes; je m'en suis sentie consternée, accablée plus que de mes propres maux. Bonne chère Hélène! quel cœur, quelle pureté d'âme

[1] Au château d'Hautefort, en Périgord.
[2] Sœur de la comtesse de Nesselrode.

elle avait! quelle candeur! Combien j'ai besoin de détails, non sur les derniers moments où elle avait presque cessé d'être elle-même et sur lesquels, je pense, on m'a presque tout dit, mais sur les dispositions qui les avaient précédés, sur les idées qu'elle se formait de son avenir. Bien des passages de ses lettres pourraient me mettre sur la voie; mais si on aime à s'entendre confirmer même ce qu'on sait, on en a bien plus besoin pour ce qu'on espère. Que n'a-t-elle pas dû souffrir en s'appliquant à elle-même les pieux regrets qu'une fin sans préparation et sans vraies consolations religieuses lui ont arrachés pour les plus indifférents! Mon vif et profond chagrin s'est encore augmenté de l'inquiétude où j'ai été les premiers jours pour M^me^ de Nesselrode, dont j'ai vu si souvent l'énergie devenir la proie de la souffrance. Mais si je doute de sa force de résistance, j'ai deviné, dès le premier moment, qu'elle deviendrait la mère de ces pauvres orphelins, et qu'ils retrouveraient en elle tout ce que la sollicitude et la tendresse pouvaient encore leur offrir. On me dit qu'Hélène, dans son testament, lui avait confié ses filles comme elle lui avait précédemment confié son fils.

Depuis le départ de ma lettre du 14 janvier, je n'ai eu de vous que votre lettre du 25 février, mais aussi cette lettre, quoique unique, me rend bien forte contre le retard des autres. Les paroles qu'elle renferme me sont si douces, qu'elles suffisent pour ma récompense. J'ai été approuvée quelquefois, j'ai reçu quelques éloges qui m'ont été précieux, mais aucun, jamais, n'a eu la saveur des vôtres, saveur à la fois purifiant tout orgueil et encourageant toute droite

volonté. Rien ne se conçoit mieux, d'abord par ce que vous êtes, ensuite par la rude sévérité du régime auquel vous m'avez tenue, et aussi parce que vous m'avez portée, quoique votre contemporaine ou peu s'en faut, dans les entrailles d'une charité maternelle. Si jamais je faisais très-bien, il est certain que mon second mouvement porterait ma pensée vers vous et que je me représenterais votre joie comme on croit voir son bon ange sourire à la bonne action qu'il nous inspire. Il est évident d'après cela que si vous n'étiez pas contente, je ne le serais pas; qu'il ne me suffit pas seulement de suivre vos conseils, mais qu'il m'importe de deviner ce que votre conscience forte et délicate vous fait regarder comme le meilleur. Vraiment les chrétiens ne peuvent pas être contents à moins; si on n'obéissait pas à cet instinct de perfection, il nous poursuivrait comme l'ennemi le plus incommode. La nature désire être ménagée, mais c'est à condition que la grâce sera contente. Le sacrifice est toujours le chemin qu'elle semble préférer; dans ma position, les saintes séductions sont balancées par le malheur de ne pas souffrir à moi toute seule. Lorsqu'il s'agit d'armer de force la volonté d'un autre, de la porter à tout ce qu'elle redoute, de se charger de tous les genres de responsabilité, celle de la santé, celle de la vie et aussi, peut-être, de l'amertume redoutable d'un chagrin écrasant et point encore chrétiennement porté, c'est alors qu'on sent que Dieu lui-même soulève le poids qui nous oppresse, et que rien ne serait plus possible sans son immédiat appui! L'âge de mon mari, l'état de santé où il me voit, le dérangement de la sienne, qui le trouble de-

puis quelque temps, le genre de ses souffrances, qui lui rend toute fatigue, non pas nuisible seulement, mais dangereuse, sont des arguments que chaque incident, que chaque moment renouvelle dans un ménage où la vigueur a soixante-seize ans, et la jeunesse les complications de trois ou quatre maladies. Il est extrêmement maigri et affaissé; plus d'une fois, quand je cherchais à le rassurer, il m'a demandé s'il fallait qu'il fût mort pour que je le crusse malade, et ce ne sont pas les seuls assauts que cette douloureuse question m'ait livrés. Des amis, pas les meilleurs et les plus fidèles, mais enfin des amis, m'ont bien des fois menacée des plus cruels résultats si, comme ils disent, j'emmène mon mari. Les uns croient qu'à ses dépens mon exaltation veut faire de l'héroïsme; les autres, que le simple exposé d'un tel état ne saurait manquer de suffire pour faire révoquer un arrêt presque inexécutable. Tout cela se passe encore dans l'intimité, car jusqu'ici cette triste nouvelle n'est pas ébruitée, mais vous concevrez que ce peu de voix fasse encore assez de bruit autour de moi pour jeter plus d'affliction et plus de trouble dans mon cœur. Je n'ai qu'un recours et qu'une consolation au milieu d'impressions si désolantes et si complexes : Dieu et la prière. Je lui offre à bien des instants de la nuit et du jour le désir profondément sincère de faire de mon mieux; je me soumets à n'avoir de lumière que ce qu'il en faut pour la conduite de chaque jour, et je vis du meilleur accord avec cette pénible incertitude, si antipathique à ma nature. Je me dresse à abdiquer toute volonté propre; comme les Israélites en mangeant la Pâque, je me tiens prête à marcher dans la

direction ultérieurement indiquée. Je ne conteste rien de ce qu'on voudrait prendre de mon bonheur et de ma vie ; mais je ne suis pas seule : je recule devant une menaçante responsabilité. Enfin je n'ai jamais pu trouver de conciliation possible entre elle et ma haine toujours croissante pour la résistance, qu'en formant le projet d'aller seule en Russie, de me rendre à Pétersbourg, qui peut-être ne m'aurait pas été interdit, de me remettre comme en otage et de donner par ma présence la mesure de l'impossibilité où mon mari est d'obéir. Voilà l'idée qui, après avoir bien des fois traversé en fugitive mon esprit, a presque fini par s'y impatroniser. La justice de l'Empereur verrait sans doute dans une telle détermination notre soumission sincère, et combien, par nos sentiments de devoir et d'obéissance, nous appartenons peu à cette tendance qui rend impatient du joug. En suivant cette idée, j'agirais sans inquiétude, sans perturbation ; le sacrifice que je ferais serait doux, parce qu'il ne porterait que sur moi et que, pour l'adoucir, j'aurais le bonheur de revoir M[me] de Nesselrode, ma chère petite Hélène, mes neveux et vous surtout avec qui mon âme s'épancherait tout entière. A votre tour, qu'en pensez-vous ?

1835.

Je vous remercie du fond d'une âme déchirée de vous quitter [1] ; je n'ai pas plus de parole pour vous

[1] On lit au bas de ce billet, de la main de la princesse Galitzin : *Écrit par elle l'avant-veille de son départ de Pétersbourg.* En effet, le projet annoncé dans la lettre précédente avait été mis à

rendre ce que je vous dois que pour vous exprimer ce que je sens pour vous. Je vous regarde comme ma mère, ma vraie et première conductrice dans l'heureuse voie, l'ange qui m'est apparu à l'époque déjà si reculée où Dieu a voulu donner quelque consistance aux mouvements qui me portaient vers lui. Ne l'oubliez jamais, rien ne vous a parfaitement remplacée dans mon cœur; vous y serez remplacée moins que jamais. Que jamais votre mémoire ne me retrace à vous que dépendante de vos impressions, punie par votre blâme, récompensée par votre approbation. S'il en est une dans ce monde qui me soit encore nécessaire, c'est la vôtre, Dieu m'en est témoin! Pardonnez-moi mes irrévérences, mes violentes et brusques contradictions; c'est parce que je vous vénère au-dessus de tout, qu'il ne me vient jamais assez tôt à l'esprit que les formes doivent répondre au fond, et que j'use avec vous d'une sainte liberté, qui, je le sens, pourrait être mal interprétée par tout autre que vous. Ne vous lassez pas de prier pour moi et d'obtenir de Dieu qu'il daigne consommer son ouvrage et le vôtre.

J'irai chez vous demain soir. On dit les difficultés des routes plus grandes encore qu'elles ne l'étaient; j'attends, pour de nouvelles informations, l'arrivée du courrier de demain.

exécution. M^me^ Swetchine arriva à Pétersbourg vers la fin de septembre; elle en repartit au milieu du mois de février, et rentrait à Paris, à six heures du matin, le 4 mars, premier jour du carême de 1835, faisant arrêter d'abord sa calèche devant la chapelle de Saint-Vincent-de-Paul pour y recevoir les cendres.

Paris, 17 juillet 1835[1].

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Certes, ce n'est pas que l'affection ou la charité m'ait manqué : on n'a jamais été traité avec plus de libéralité, ni reçu davantage ces magnifiques largesses qui ne sont dispensées que par des cœurs chrétiens. Aussi mon impression habituelle, profonde, intime, n'a pas cessé d'être le sentiment du bonheur. Les épreuves et les souffrances l'effleurent sans l'entamer; leur action est comme extérieure, elle ne détruit pas l'harmonie du dedans, car ce douloureux effet, je l'ai éprouvé bien des fois, n'est amené que par notre faute et lorsque nous-mêmes contristons la grâce, l'*impression de Dieu sensible au cœur*, comme dit Pascal. Heureusement, la miséricorde relève comme elle abat. Mais pourquoi vous dis-je tout cela, si ce n'est parce que j'ai besoin de vous tout raconter, comme un enfant à sa mère?

Venons-en à vos livres, que vous devez avoir reçus et dont je suis pressée de vous parler pour en justifier le choix. D'abord les *Véritables Actes des Martyrs*, 2 volumes, qui m'avaient été donnés par M. Desjardins, et les *Paraphrases de saint Paul*, recommandées par l'abbé Nicolle, double sanction qui suffit. Les sept premiers volumes de la *Raison du Christianisme*

[1] Dans la première page de cette lettre, Mme Swetchine rend compte de la longue maladie qui l'atteignit à Paris à son retour de Pétersbourg.

de M. de Genoude, sont bien une espèce de compilation, mais on dit qu'elle est faite avec un goût, une méthode et une sagacité peu communes. Cet ouvrage aura douze volumes; il est fort estimé et on m'a beaucoup engagée à vous l'envoyer. *Le Christ devant le siècle* met en lumière toutes les grandes vérités du Christianisme; il renferme beaucoup de notions et se fait lire facilement, quoique, à mon avis, le style laisse à reprendre. Je lui reprocherais aussi toute cette vieille polémique sur une philosophie matérialiste à laquelle personne ne pense plus et qui se trouve d'ailleurs réfutée partout. *De l'Election et de la Nomination des Evêques*, un volume que je n'aurais pas envoyé, s'il ne devait vous faire connaître davantage le spirituel et docte prieur de ces bénédictins de Solesmes, dom Guéranger, pour qui vous avez été si bonne. Enfin, la *Philosophie du Christianisme*, par l'abbé Bautain, est un des ouvrages les plus remarquables et même un des plus remarqués tant pour le blâme que pour l'éloge. M. l'abbé Bautain est en dissidence avec son évêque, bien moins pour des nuances de doctrine que parce qu'on s'est aigri mutuellement. Les trois notes à la tête du volume vous intéresseront; M. Bautain a comme le don de la conversion des Israélites, et point prévenue, vous serez, je pense, assez peu sensible aux reproches, d'ailleurs mérités, qu'on lui adresse pour la part trop minime faite par lui à la raison. Après avoir tout attendu d'elle et l'avoir invoquée sous le patronage de M. Cousin, dont il était le plus brillant disciple, devenu chrétien, il n'a plus voulu que la foi et n'a pas cru pouvoir l'honorer davantage que par l'holocauste des lumières

naturelles. L'Eglise, qui ne souffre aucun excès et ne permet que l'exclusion qu'elle impose, a combattu cette doctrine par la bouche de M. de Trevern, évêque de Strasbourg, l'ami et le disciple du feu cardinal de la Luzerne. Ces premières remontrances n'ayant rien obtenu ni concilié, le Saint-Père a été consulté, mais sa sagesse inspirée d'en haut n'a encore rien prononcé, et l'on pense que ce sont de ces divergences dont le temps à lui seul fait justice. M. Bautain est venu ici au printemps; c'est un esprit fort distingué, sincère et plein d'individualité dans tout ce qu'il produit. A ces volumes, combien je serais tentée de joindre un livre que je lis maintenant et dont je suis charmée! Il est difficile d'être plus chrétien que son auteur et de voir traiter un sujet qui l'a été par M. de Chateaubriand dans *Les Martyrs*, et dans *Agathoclès* par Pichler, d'une manière plus intimement chrétienne. Sa forme seule m'arrête pour vous l'envoyer; c'est celle du roman, mais je vous réponds, au moins pour le premier volume où j'en suis restée, qu'il est peu de livres officiellement religieux qui portent en germe plus de piété véritable. Il s'appelle *Flavien ou Rome au désert*, par M. Guiraud. Autorisez-moi à vous l'envoyer; j'ai encore probablement de l'argent à vous sur vos 120 roubles avec le change, dont la fois prochaine je vous rendrai compte.

L'abbé Nicolle est assez bien; l'air plus léger de la campagne le soutient sans pouvoir le guérir, son mal étant organique. Il peut être enlevé d'un instant à l'autre, comme sa vie peut se prolonger. Il est bon, doux, obligeant, plein de reconnaissance pour les petits services ou soins, et le bon Dieu a des récom-

penses toutes prêtes pour ces dispositions si bienveillantes et si inoffensives.

Adieu; combien je suis aise de vous savoir parfaitement rassurée sur votre belle-fille et sur Augustin!

Paris, 10 septembre 1835.

Je vous ai associée à toute mon anxiété d'abord, et puis à tous mes douloureux regrets de la perte de notre bon abbé Nicolle. Encore cet ami de moins! On ne les remplace pas au même titre, lors même que la bienveillance croît autour de vous. A peu près quinze jours avant sa mort, l'abbé Nicolle m'envoya son neveu pour m'assurer qu'il était bien et que la seule privation que lui imposait son état était de ne pouvoir venir à Paris, d'une petite campagne à quatre lieues, où il était. Quelques jours après, je reçus votre lettre où vous me disiez qu'il avait toujours eu une part à vos prières et qu'elles étaient plus ferventes que jamais. Je savais que ces paroles le consoleraient, et immédiatement je lui écrivis pour les lui transmettre. Je n'eus pas de réponse, et au bout de quelques jours je commençais à m'inquiéter. Il n'y avait que trop de sujet! J'appris en même temps que la fièvre étant venue, son mal s'était fait grave et alarmant et qu'il allait être transporté à la Sorbonne. C'est là où je le vis, dès le lendemain, frappé de mort, ayant toute sa tête et surtout son admirable présence de cœur, la possession pleine et entière de tous les sentiments qui l'ont rempli; son visage était décomposé, sa voix précipitée et éteinte, son regard avait peine à s'assurer des objets, et pourtant rien n'était ôté à la tendresse de ses effusions, à sa pré-

occupation des autres. Il nous parla de tant de grâces dont Dieu continuait à le combler, de sa reconnaissance; il nous dit adieu un nombre infini de fois, et tout cela malgré une agitation presque convulsive qui le jetait dans des crises dont chacune le mettait à deux doigts de sa fin. Le seul remède que son état comportait était la saignée; on prolongea par ce moyen son existence de trois ou quatre jours, mais aux dépens des forces du malade qui s'abattit graduellement. Il reconnaissait encore, il parlait encore la veille de sa mort, 2 septembre; il s'éteignit à une heure du matin après avoir été administré le dimanche 30 août. Aucun soin d'ailleurs, aucun témoignage d'affection et d'intérêt ne lui ont manqué. Ses anciens amis et condisciples, sa famille, qui, depuis plusieurs années, l'avait entouré beaucoup, des relations qui dataient de tous les temps se pressaient autour de lui; le petit salon qui était près de sa chambre était toujours rempli. Ses obsèques se sont faites à Notre-Dame. Sa dépouille mortelle a été portée au Montparnasse; j'aurais réclamé pour elle les honneurs de la Sorbonne, dont lui seul a relevé les murs, et une place auprès de l'illustre ami dont il n'a jamais employé que pour d'autres la faveur et le crédit[1]. Sa mémoire est l'objet, pour tout ce qui le connaissait, d'une affection unanime; son âme, qui avait toujours été si douce, a pratiqué jusqu'à la perfection l'oubli des injures, des jugements téméraires et faux. Son obligeance s'était encore accrue;

[1] Le duc de Richelieu. La famille de Richelieu a conservé sa sépulture à la Sorbonne, près de la tombe du Cardinal.

sa piété surtout avait beaucoup gagné, ainsi que son zèle. Je sais des personnes du monde sur l'esprit desquelles il a exercé une influence toute chrétienne. Trois jeunes personnes que je vis chez lui, et dont l'affliction me frappa, avaient été converties par lui à la foi catholique. Ces jeunes personnes sont filles d'un protestant connu et avaient été élevées dans la communion protestante. Il s'était fait adorer à Soisy, où il avait passé ses deux derniers mois. L'abbé Salandre me rapportait là-dessus les détails les plus touchants. Pauvre abbé Salandre! Vous ne pouvez vous faire une idée de sa profonde et si chrétienne douleur; elle semblait bien plus encore que son âge l'exténuer et l'abattre, lorsque, suivant le cercueil de son ami, tout courbé et se traînant à peine, on eût dit que la terre allait aussi se refermer sur lui. Cette sainte et glorieuse génération de prêtres du clergé de France, que la tombe achève d'engloutir, ne nous laisse sans doute pas sans espérances dans le clergé qui la remplace; mais combien ces témoins des jours passés, de leurs funestes calamités, combien ces hommes d'expérience pourront manquer aux générations nouvelles! Les vieillards sont le vrai lien des siècles entre eux, et il est des époques où leur disparition simultanée creuse comme un abîme entre les temps. Vous qui priez si bien pour vos amis vivants, vous qui avez si fidèlement prié pour notre pauvre et cher abbé Nicolle, continuez toujours pour nous et pour lui. Sans doute nous avons les gages d'une bien douce sécurité, mais, je le sens avec vous, plus nous sommes attachés aux personnes et plus nos craintes pour elles sont plus fortes que nos espérances.

Je le répète après vous : là où tout est dans l'ordre et dans la voie, il n'y a rien de troublé ni de dévorant dans nos craintes; mais se pénétrant de la justice de Dieu, elles invitent à mettre tout en œuvre pour le satisfaire et l'apaiser. Ah! quand on en est là pour ceux qui intéressent, on peut encore se dire heureux !

La nouvelle de la mort de M$^{me}$ Tamara m'a fait une vraie peine en pensant à tant d'êtres dont elle était le soutien, au bon exemple donné, à l'édification de cette pauvre église de Pétersbourg, qui me tient plus que vous ne croyez au fond des entrailles. Les détails qu'on me communique me représentent sa fin comme une fin de prédestinée. Je n'en ai pas moins écrit immédiatement à Solesmes afin qu'on priât et très-particulièrement pour elle; nous nous devons tous cette communauté de prières, bien plus impérieusement commandée pour moi par la généreuse aumône dont je garderai toujours un pieux souvenir.

Adieu; c'est en Notre Seigneur que je vous porte dans mon cœur jusqu'à mon dernier soupir.

Paris, 2 octobre 1835.

Il me semble que vous n'avez pas une très-juste idée de mes rapports avec les ***, des limites qu'ils n'ont jamais franchies et de la mesure qu'il m'a paru toujours convenable de garder. D'abord pas plus avec eux qu'avec personne, je ne prends jamais l'initiative sur rien, et cela, ce n'est pas par esprit de prudence humaine, mais afin d'être plus libre de dire la vérité entière quand elle est interpellée. Le monde, qui per-

met bien l'erreur, mais qui ne veut pas qu'on la reconnaisse ni qu'on revienne jamais sur ses pas, peut bien s'élever contre toute rétractation, mais la conscience! Je vois toujours dans le sacrifice fait par les ***, un sacrifice à la foi, et dont l'intention, quand elle est sincère et pure, dédommage de tout, amplement. Je ne puis admettre que la conscience ait rien à démêler avec les conséquences redoutées, et la mienne se prononce entièrement contre les scrupules qui tendraient à subordonner à des considérations générales, les considérations particulières du salut, desquelles chacun de nous agissant sous la loi de Dieu reste juge. Si nous commencions par compliquer la pensée qui inspire nos actes, de toutes les éventualités, de toutes les conséquences, de toutes les craintes que l'esprit peut susciter, nous ne nous en tirerions jamais, et bien souvent c'est l'essentiel, le seul nécessaire qui resterait négligé et en souffrance. Pour peu qu'on ait vécu d'expérience, qu'on ait pénétré dans des intérieurs d'âme, combien souvent et de combien de manières n'y a-t-on pas vu la foi amoindrie d'abord par la timide prudence, sacrifiée plus tard au respect humain, puis enfin par la dissimulation ou par l'indifférence, et quelquefois par un mensonge qu'on n'a pas le courage ou qu'on n'a plus le temps de désavouer même à la mort!

Paris, 12 novembre 1835.

J'ai toujours remis à vous écrire, dans l'espoir d'une occasion plus commode et plus prompte, et je

suis si fatiguée de ce retard, que toutes les promesses du monde ne m'empêcheraient pas de vous écrire aujourd'hui, ne serait-ce qu'un mot. D'abord, je commence par vous remercier de vos cent roubles, qui, avant d'enrichir mes Bénédictins, me font la joie d'un présent tel qu'une fille le recevrait de sa mère, et malgré le rapprochement de nos âges, vous savez que mon respect et mon attachement atteignent au véritable amour filial. Je vous remercie donc pour moi et puis pour les autres que vous avez vus à travers moi et dont les prières bien meilleures seront aussi une de vos récompenses.

Quelques jours après la mort de notre pauvre abbé Nicolle, j'allai voir l'abbé Salandre ; il était absent. A son retour de la campagne il vint me voir. Je l'ai trouvé bien remis de cette douloureuse secousse. Il a près de quatre-vingt-deux ans ; son activité comme zèle et comme affaires du diocèse ne s'est pas ralentie. Ses regrets de la perte de son ami sont les plus touchants. Les hommages à la mémoire de l'abbé Nicolle ne font défaut de la part d'aucune personne qui l'ait connu. L'ecclésiastique qui lui était adjoint dans l'église de la Sorbonne a institué à la suite de sa messe du dimanche un *De profundis* récité en commun par l'auditoire, et il me disait l'autre jour qu'il n'était point encore arrivé qu'une seule personne fût sortie de l'église avant sa récitation. Le nom de l'abbé Nicolle, encore après sa mort, obtient des grâces. Il s'agissait d'une bourse pour un enfant auquel il s'était intéressé : le rappeler à Mgr l'archevêque a suffi pour lui obtenir une place dans un de ses petits séminaires. Sa fortune, hors le viager, était bien modique ; à trois

ou quatre reprises, il avait donné à son frère, pour le tirer d'embarras, tout ce qu'il possédait, et en dernier lieu, il partageait tout son revenu avec sa famille.

Adieu; j'espère vous en dire bientôt plus long. En attendant, ne vous inquiétez pas pour nous; il n'est pas plus question à Paris de choléra, que de menaces de pillage pour le faubourg Saint-Germain; la portion de population qui en serait capable est si minime, proportion gardée avec celle qui veut l'ordre et la conservation au moins de la propriété, qu'il n'y a pas la plus petite chance pour le danger. Tous vos petits enfants sont bien, et très-bien; mais quant à Augustin, on peut dire que comme stature, beauté, distinction d'âme et d'esprit, il dépasse les plus grands de la tête. C'est vraiment un charmant enfant dont tous les instincts et tous les goûts sont élevés. Le voilà au moment d'un départ pour l'Italie, où il doit passer trois mois, ce qui lui fait grand plaisir et lui fera du bien, ainsi que fait Rome sur tous les cœurs bien disposés.

Vous êtes la première qui m'ayez annoncé le départ de ma sœur. Depuis, une lettre de Berlin parle de son arrivée dans cette ville, mais je n'ai aucune nouvelle directe. La saison est si avancée que j'ai cru devoir l'engager à rester en Allemagne jusqu'aux eaux; mais si elle poursuit son voyage ici, j'aurai bien vite oublié mes raisonnements de calcul et de prudence, pour ne faire plus que jouir de cette joie longtemps inespérée.

Adieu; vous savez si je vous suis unie et tendrement dévouée!

Auteuil, 8 novembre 1837.

Voilà bien des jours qu'il me tarde de vous remercier de votre lettre du 27 septembre et du don si généreux qu'elle contient. C'est bien Dieu qui a conduit votre cœur ici; et dans une de ces nécessités que sa gloire est intéressée à secourir. Dom Guéranger est de retour de Rome, après un séjour de cinq mois qui lui a valu toutes les bénédictions et même toutes les grâces du Siége apostolique. Solesmes a été érigée par le souverain Pontife en abbaye; dom Guéranger en a été nommé Abbé à perpétuité, et chef de toutes les maisons de Bénédictins qui pourront s'établir en France, juridiction qui implique la crosse, la mître et l'anneau. Tout cela est consolant de plus d'une manière, mais les ressources pécuniaires sont loin d'être en proportion, et cette nouvelle consécration que reçoit Solesmes, l'avenir qui lui est promis et l'importance qu'il acquiert, en multipliant pour le moment les besoins, donnent une valeur sans mesure au sacrifice qui vous a été inspiré. Dans votre pensée, il vous rachetait d'un engagement, et pourtant je suis témoin que vous n'en aviez pris aucun; mais pour faire bien, pour faire mieux et au delà de mieux, vous êtes avide de prétextes, et c'est ainsi que la générosité croit toujours devoir ce qu'elle donne.

Les journaux ont fait tous les frais, avec M. de Géramb, des voyages et de la pénitence de M. de Lamennais; son déplorable orgueil n'est point encore vaincu, et il n'y a encore d'autres symptômes de cette

victoire (toujours possible tant qu'on vit) sur l'enfer que la dévorante et aride tristesse qui le tient sous sa griffe. J'ai vu plusieurs lettres de lui dans l'intervalle, adressées à ses amis intimes; on dirait une de ces plages dévastées où le souffle de la colère divine a tout détruit. Il ne reste à M. de Lamennais que la partie humaine de son génie, appauvri, décoloré, frappé au cœur d'ailleurs comme tout le reste. Quel magnifique enseignement! Jusque dans leur profonde chute, certains hommes paraissent destinés à rendre gloire à Dieu! Au surplus, M. de Géramb est peut-être un des hommes de ce monde les moins faits pour agir sur M. de Lamennais; c'est bien aussi un de ceux pour qui j'aurais le moins de goût, à en juger par ses ouvrages, dont l'enflure et la redondance me semblent un des caractères. D'abord, je ne conçois un trappiste qu'à la Trappe, et s'il n'en peut supporter le régime, je crois qu'il y a toujours moyen de se cacher, et que, dans ce genre de position, c'est un premier devoir, si tant est même que ce ne soit pas un premier besoin.

Adieu; je tenais à vous écrire bientôt, mais je suis particulièrement contente d'avoir pu le faire aujourd'hui, anniversaire du seul jour de ma vie pour lequel j'aurais voulu naître. Il y a aujourd'hui vingt-deux ans que, grâce à Dieu, j'appartiens à son Eglise; dans ces vingt-deux années, jamais une minute, une seconde, où la pensée de ce miracle de la miséricorde n'ait excité en moi un égal mouvement de reconnaissance, de bonheur et de joie surhumaine! Vous y avez été pour beaucoup, et comme exemple et comme secours au courage dont j'avais besoin. Que Dieu

vous le rende, et en vous-même et dans les vôtres; pour moi, je vous en remercie encore chaque jour, et en ce jour plus tendrement encore qu'en tout autre.

J'ai demandé à Lise, qui ne l'a point, le catéchisme historique de la comtesse Rostopchine; j'en ai d'assez amples extraits qui me feraient désirer l'ouvrage entier; pouvez-vous me l'envoyer? Dans ce cas, remettez-le à M[me] de Nesselrode; elle me le fera passer. Adieu; vous êtes certaine que l'on priera pour vous à Solesmes, dont vous aurez été presque, sans le vouloir, une des fondatrices. Que Notre-Seigneur vous comble de ses bénédictions!

Paris, 24 décembre 1841.

Je reçois la lettre de ma sœur, et je profite du premier jour de courrier pour vous rassurer sur des inquiétudes qui me désolent quant à l'effet produit sur vous, mais qui ont si peu de fondement, qu'avant tout je remercie Dieu de pouvoir les combattre sans restriction aucune. Je ne sais dans quel journal on a lu la nouvelle qui vous a bouleversée; ce qu'on pourrait affirmer, c'est que ce journal n'est pas un journal français ou qui s'imprime en France, parce qu'il faut, pour concevoir le bruit extravagant qui est venu jusqu'à vous, non-seulement ne point appartenir à la France, mais être séparé et ignorant d'elle comme on peut l'être à Otaïti ou à Pékin. La jeunesse de votre petit-fils Antoine, sa qualité d'étranger, l'absence de cent autres conditions, tout s'y oppose également. Ce n'est pas seulement impossible, c'est une idée tellement absurde, qu'elle n'a pu, je vous le répète, se présenter qu'à l'esprit de quelqu'un absolument

étranger aux idées de ce pays-ci et à ses formes constitutionnelles. Antoine aurait trente ans et même quarante, ses parents auraient beau posséder sur le sol français, que les plus petites fonctions municipales lui resteraient encore interdites, et à bien plus forte raison le droit de se mettre sur les rangs pour la députation, qui est le point le plus élevé de la hiérarchie élective. Il habiterait pendant cent ans la France, qu'il n'aurait pas davantage fait un pas dans la voie qui fait arriver à être député. Pour perdre le caractère d'étranger, qui forme à cet égard une exclusion positive, il faudrait des lettres de grande naturalisation. Le roi ne pourrait pas le faire par une simple ordonnance; il faudrait que les Chambres le fissent par une loi, chose dont, depuis vingt-cinq ans que je suis en France, je n'ai vu encore qu'un exemple, pour le prince d'Arenberg. Si on avait la plus simple idée des choses dont souvent on parle, on n'aurait pas été vous faire un conte si absurde, si méchant, si coupable par l'intention. Vous voyez aux épithètes que je me permets, que j'ignore le nom de l'auteur d'un si odieux commérage. Enfin, après m'être arrêtée aux impossibilités, je crois pouvoir être aussi explicite en vous assurant que tout ce que je sais des personnes qui vous intéressent est à mille lieues de ce qu'on vous a fait redouter. D'après cela, vous avez la certitude de les voir, continueraient-ils à demeurer en France, aussi étrangers à elle que le nombre toujours croissant des Russes qui y affluent. Vous savez que, même pour éviter ce qui vous fait de la peine, je ne voudrais pas vous tromper. Je reconnais bien que je puis être induite en erreur, mais dans les choses

d'une telle notoriété, on a l'avis de tout le monde pour se rassurer sur le sien.

Le temps me manque pour mêler des détails personnels au sujet de cette lettre; la veille d'un si grand jour on est bien peu libre, mais pour vous tranquilliser, pour verser un peu de baume sur ce cœur affligé, et dont je sais si bien l'active et profonde sensibilité, je quitterais, sans qu'il m'en coûtât trop, même la crèche de notre Sauveur. Dieu veuille que votre santé continue à résister aux maux que vous portez avec tant de courage! C'est en me recommandant plus que jamais à vos prières, que je vous offre, pour l'année qui va commencer, mes vœux les plus ardents.

Paris, 15 janvier 1842.

Une lettre remplie de détails que je jugeais propres à vous rassurer a répondu d'avance au très-gratuit reproche que vous faites à ma prétendue bouderie. Cette forme que peut prendre l'amitié blessée est depuis longtemps bien loin de moi; à force de vivre, on arrive à sentir qu'on mérite tout, et c'est une bonne raison pour ne plus se révolter de rien. Je crois avoir tellement coulé à fond les absurdes craintes par lesquelles on a désolé votre si vive sollicitude maternelle, qu'en revenant sur ce sujet je ne pourrais que me répéter. Soyez certaine que vous êtes aussi à l'abri pour Antoine de la conscription que de la députation.

Je vous assure qu'une de mes plus véritables afflictions est la supposition dont vous avez fait une pensée arrêtée, que mon influence aurait pu vous éviter les chagrins que vous avez ressentis d'une ma-

nière si dévorante. Je n'ai jamais été appelée à donner des conseils, et dans des questions si graves, où la conscience est engagée, jamais, jamais je ne me serais permis d'en donner. Dans aucuns rapports, fût-ce les plus étroits, on ne doit, selon moi, sans mission positive et ligne tracée par Dieu même, prendre la responsabilité de toutes les conséquences qui résultent d'un acte où les choses de Dieu sont si mêlées aux choses des hommes. Mais, en même temps, je suis convaincue qu'eussé-je agi différemment et osé tout ce que je me suis interdit, je n'aurais rien empêché ni rien modifié, la confiance qui m'a été témoignée quelquefois n'étant jamais l'espèce de déférence qui provoque un ascendant efficace.

Par le courrier qui m'apportait votre lettre m'en venait une qui me rassurait entièrement sur les bruits de guerre. Je n'ai pas cru un instant à une rupture, par la raison que quelles que soient les dispositions personnelles, l'importance des effets doit prendre le dessus. Adieu; recevez mille tendres vœux pour cette année qui commence. Ces vœux remontent si haut, qu'en proportion, ils n'auraient plus devant eux que bien peu de jours, si l'éternité n'était là pour leur donner vraie durée et espace. Je vous en prie, ne pensez à moi qu'avec affection et douceur. Dieu veuille nous réunir dans son sein, et que de ma pauvre place je vous entrevoie dans la vôtre!

Paris, 17 avril.

Ce n'est ni contestation nouvelle, ni polémique que je veux engager ici; il y a des choses pour moi dont la clarté va jusqu'à l'évidence, mais dans toutes les ques-

tions où le dogme n'intervient pas, mon premier besoin est d'en abandonner la dispute, toutes les fois que je ne suis pas positivement interpellée et par conséquent obligée de répondre. Chaque jour davantage je me retire tellement des choses de la vie, du mouvement extérieur des intérêts, que j'ai peine à concevoir comment la paix de l'âme peut être un instant interrompue par des considérations tirées du monde et de ses jugements. A cela se joint une autre conviction, c'est la vanité, le néant de tous les raisonnements que l'on emploie pour se convaincre mutuellement. Quand vous dites que je vous menace de l'autorité, vous exprimez par un mot bien loin de la disposition de mon esprit et de mon cœur, le peu de fond que je fais d'efforts, d'ailleurs très-sincères, pour arriver à se comprendre. Vous m'êtes à la fois si respectable et si chère, que je m'enveloppe de silence pour tout ce que je ne puis partager ou approuver pleinement. Seulement, sans qu'il y paraisse, vous êtes beaucoup plus vivante que moi, qui, si je tenais l'essentiel par quelque bout, ne verrais que lui et ferais bon marché du détail. La perfection telle que vous l'auriez voulue, imaginée, Dieu lui-même ne l'a pas imposée, car partout le conseil a été séparé du précepte par une profonde sagesse. Après tout, laissons-le faire; je crois que lui seul défend et justifie les choses comme les personnes, et les succès qui sont selon lui deviennent presque un argument. J'ai toujours présentes les paroles de saint François de Sales : *Nous serons bientôt dans l'éternité, et lors nous verrons combien toutes les affaires de ce monde sont peu de chose, et combien il importait peu qu'elles se fissent*

*ou ne se fissent pas*. Jouissez donc du présent, puisque le présent est digne en tout de réjouir le cœur d'une mère; songez à ce père, honnête homme dans le sens chrétien, à cette mère irréprochable, à ces enfants qui sont des anges en attendant que l'épreuve en ait fait des fidèles! Avec cela, tout n'est-il pas assez bien? Et quand nous ne tremblons pas pour le salut de ce qui nous est cher, faut-il encore que nous leur appliquions nos idées propres?

Je vous demande pardon de vous parler ainsi; je ne suis pas très à l'aise pour vous dire ce que je crois être la vérité, parce que, à mon égard, cela a été toujours votre rôle, et j'ose à peine en changer ainsi. Je supprime jusqu'à ce que vous m'en donniez l'ordre, ma réponse à votre grande lettre; je la crois inutile. Cependant je ne veux pas que vous puissiez conclure de mon silence à une adhésion combattue en moi par la plus ardente conviction. Ce que je voudrais, ce que je demande à Dieu avec larmes, c'est d'éloigner de vous les soucis poignants, les amertumes intérieures, dont votre sainte vie a si bien mérité de vous racheter. Personne ne sait mieux que moi ce que vous êtes, la force et la sincérité de votre foi, qui ferait, pour vous, du martyre un simple acte de très-facile devoir. Ayez donc toute la liberté et tout le bonheur de vos admirables vertus; reposez-vous d'une activité d'âme trop grande, et songez que le détachement parfait s'attache aussi au sacrifice des appréciations morales et même spirituelles. Notre abnégation ne doit s'arrêter que devant le péché, et le péché défini; jusque là, nous pouvons tout donner, tout abandonner.

Je vous prie d'observer qu'en invoquant votre in-

dulgence, je n'ai pas même abordé la question. Je la regarde un peu comme les villes qu'on prenait autrefois au prix d'immenses et onéreux sacrifices et qu'on tourne aujourd'hui. Si vous exigez le siége en règle, j'obéirai pourtant. Adieu ; je vous envoie un exemplaire d'un mandement de Mgr l'archevêque ; je pense que vous l'aimerez.

Paris, 29 mai.

Bien chère amie, m'auriez-vous véritablement blessée, auriez-vous eu la volonté de le faire, croyez que de me dire seulement que vous avez encore pour moi des entrailles de mère couvrirait tout, me ferait votre obligée mille et mille fois ! Ah ! si vous pouviez plonger dans le fond de mon âme, vous sauriez tout ce qu'est pour vous ma reconnaissance, bien au delà de ce qu'elle a jamais été, parce que, plus près du moment solennel, je vous vois plus distinctement au point de départ. Aucun de vos enfants ne vous doit plus que je ne vous dois, et si je suis incapable de dissimuler, je vous assure que je suis prête à me laisser battre par vous sans sourciller. Ma plus grande peine est de vous en faire et de ne point répondre à ce que votre amitié demanderait de moi. Unies par nos espérances, laissons là toute discussion ; en nous combattant pour tâcher de nous éclairer mutuellement, nous avons fait l'une et l'autre notre devoir. Accordez-moi donc toutes les indulgences de votre affection et laissez la mienne s'épancher en bénédictions toujours croissantes ; marchons en avant à la lumière qui nous est donnée, et espérons qu'au terme, par des voies diverses, la miséricorde de notre adorable Maître vien-

dra au secours de l'une et de l'autre, de vous pour vous récompenser, de moi pour me pardonner.

Mon mari me charge de vous remercier de votre bon souvenir et de vous faire agréer tout le sien; sa belle vieillesse est éprouvée depuis quelque temps par un peu de douleur qui le courbe de temps en temps; du reste, il va toujours bien.

Je ne veux pas fermer cette lettre sans vous dire quelque chose qui vous fera plaisir si vous l'ignorez encore; c'est la mort du prince André Rasoumoffsky dans le sein de l'Eglise catholique. Le bon Dieu lui aura fait la grâce d'y passer douze années avant sa mort. Des gens qui l'ont vu dans ses dernières années m'ont assuré qu'il était devenu très-pieux et tous ses sentiments conformes à sa foi. Adieu.

---

La princesse Galitzin mourut à Saint-Pétersbourg, dans sa 68e année, le 28 octobre 1842. Une attaque d'apoplexie vint la frapper de mort subite, au moment même où elle revenait d'entendre la messe. Rien n'achèvera mieux de la faire connaître que cette lettre testamentaire adressée à ses petits enfants et remise après sa mort au prince Augustin Galitzin, fidèle, comme son père et comme son aïeule, à la foi catholique et devenu, pour cette fidélité même, l'objet de mesures cruellement rigoureuses sous le règne de l'empereur Nicolas.

*A mon petit-fils, après ma mort.*

Saint-Pétersbourg, le 1er septembre 1838.

Il y a bien longtemps que je m'occupe de paraître devant Dieu, et tout en y pensant, je voulais par une dernière lettre vous donner une marque de ma tendresse et de ma continuelle préoccupation de vous tous qui m'êtes si chers. En conséquence, je vous ai déjà écrit plusieurs fois des lettres que je viens de déchirer parce que les premières regardaient votre enfance, votre adolescence; tout cela ne vous convient plus, puisque, contre mon attente, le bon Dieu a jugé de prolonger mes jours. Quand vous recevrez donc cette lettre, mon cher enfant, votre grand-maman, qui vous aime tant, n'existera plus, mais vous aimant tendrement pendant que je vis encore, j'ai en moi une conviction entière que je vous aimerai encore dans l'autre monde. On dit qu'on y aime d'une autre manière; cependant il me semble que j'ai peu de chose à changer à la mienne, car je vous ai tous aimés en Dieu et par rapport à Dieu, ne désirant fortement et ne demandant fortement à Dieu que votre salut à tous. Il sait mieux que moi le chemin par lequel il veut vous y conduire; j'ai besoin de me le rappeler souvent quand mon cœur s'abandonne à la tristesse de vous voir expatriés. Humainement parlant, il me semble que ce n'est pas bien, que la loi divine nous prescrit d'aimer notre patrie, de la servir, surtout par l'exemple de la vraie piété et de toutes sortes de vertus. Mais qui suis-je pour scruter les desseins de

Dieu? Et puisqu'il a permis que vos parents prissent ce parti, probablement avec des intentions pures, ce n'est point à moi à les juger, et encore moins à vous, mon cher ami; votre respect pour eux, prescrit par Dieu, vous le défend. La seule chose que je me hasarde de vous conseiller, c'est d'aimer toujours votre pays, d'invoquer souvent le bon Dieu pour qu'il le protége en y faisant triompher la vraie foi. Mêmes prières pour notre Souverain. Vous devez aussi, à l'exemple des Israélites qui soupiraient pour la terre promise, conserver le désir d'y rentrer avec la ferme résolution de le faire, si jamais vous en voyez la possibilité. Et si vous devenez, comme je l'espère, un homme selon le cœur de Dieu, combien vous pourriez y être utile pour sa gloire! Ne sentez-vous pas votre cœur palpiter à l'idée de cette noble destination? Nous avons eu un missionnaire de notre nom à Baltimore. Sans doute on peut servir la cause de Dieu partout, mais, quand il y a possibilité, n'est-ce pas à la patrie qu'on doit la préférence, surtout quand elle a plus besoin de secours qu'aucune autre contrée? Voilà mes vœux; leur accomplissement est entre les mains de Dieu.

Adieu, priez pour moi, et moi, malgré mon indignité, je vous bénis tous avec toute l'effusion de la plus tendre des mères.

# TABLE DU PREMIER VOLUME.


Pages.

PRÉFACE . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . I

A Mme ROXANDRE STOURDZA, COMTESSE EDLING . . . 1

A Mme LA COMTESSE DE NESSELRODE . . . . . . . . . 229

A M. ÉDOUARD TURQUETY. . . . . . . . . . . . . . . 408

A Mme LA PRINCESSE ALEXIS GALITZIN. . . . . . . . 441



Angers, imp. de Cosnier et Lachèse.

